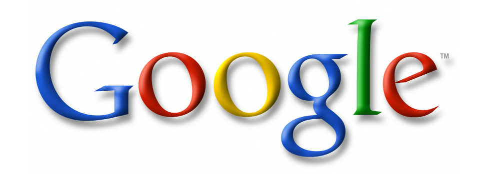
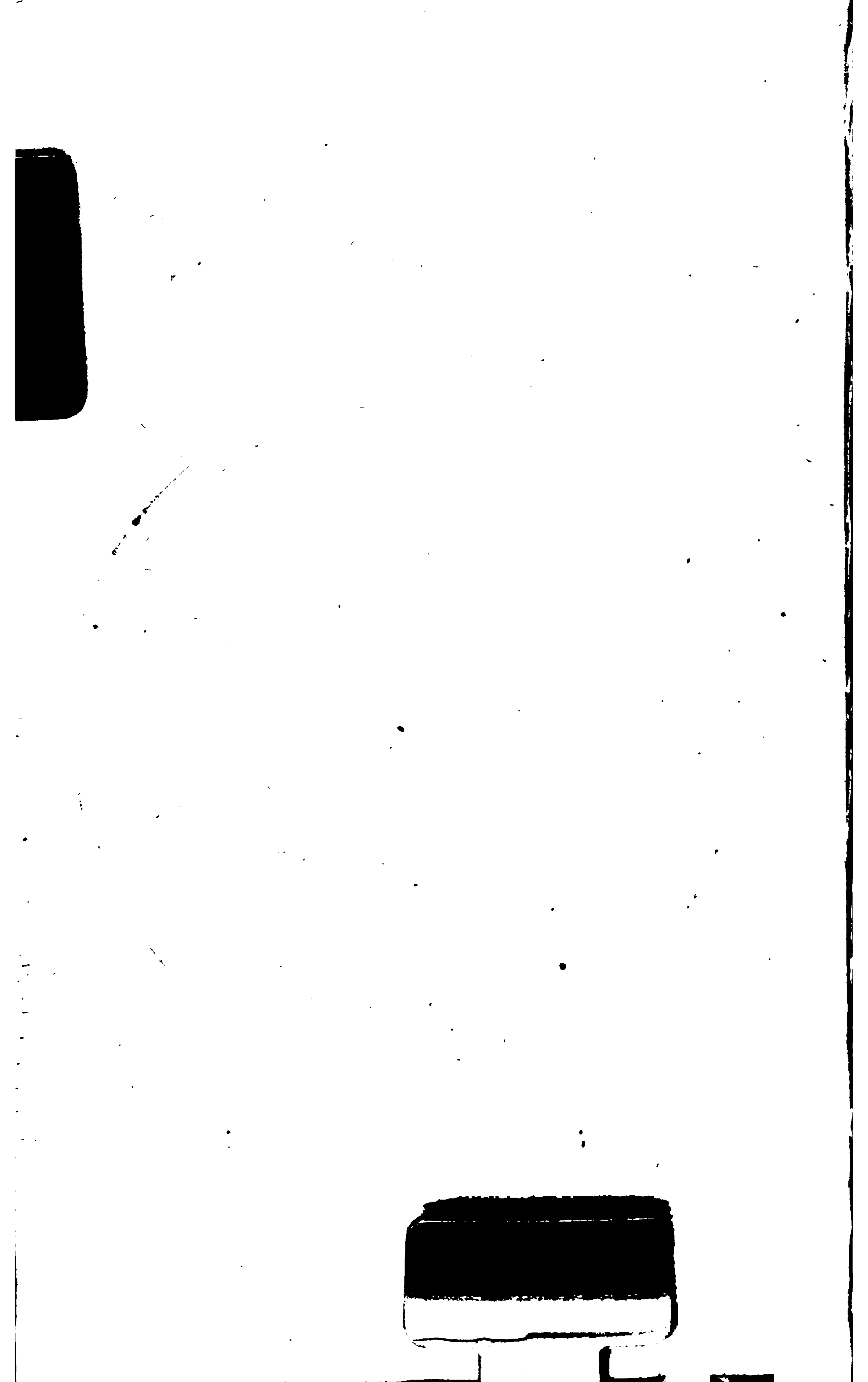

Google







HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

Se trouve, à Paris.

Chez
- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n°. 17;
- Même Maison de Commerce, n°. 30, Soho-Square, à Londres;
- Et à Strasbourg, rue des Serruriers;
- A. BELIN, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny;
- CORRÉARD, Libraire, au Naufrage de la Méduse, Galerie de bois du Palais-Royal.
- Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. St.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME PREMIER.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1819.

Tout Exemplaire qui ne serait pas revêtu, comme ci-dessous, de la signature de l'un des traducteurs, sera contrefait. Les mesures nécessaires seront prises pour atteindre, conformément à la loi, les fabricateurs et débitans de ces exemplaires.

J. Thomas

A SA MAJESTÉ

ALEXANDRE I[er].

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

SIRE,

LA haute faveur que VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE a daigné nous accorder en nous permettant de placer son auguste nom à la tête de cette traduction, est à la fois la plus précieuse récompense de notre travail, et notre plus beau titre à la confiance de l'Europe. Heureux, SIRE,

d'enrichir la littérature française d'un monument historique dont l'approbation de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *a proclamé le mérite, nous avons essayé de faire passer dans notre langue les beautés du style, l'élégance et la vigueur de l'original : nous avons mis tous nos soins à traduire, d'une manière digne d'un sujet aussi élevé, ces pages éloquentes qui retracent les hauts faits des ancêtres de* VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *et l'antique gloire de la Russie. Puissions-nous,* SIRE, *avoir mérité votre suffrage, ce noble but de notre ambition.*

Nous sommes avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

LES TRÈS-HUMBLES ET TRÈS-OBÉISSANS SERVITEURS,

JAUFFRET, ST.-THOMAS.

PRÉFACE
DES TRADUCTEURS.

L'OUVRAGE dont nous offrons la traduction aux amis des lettres, est un monument national dont la Russie doit s'enorgueillir, et qui est destiné à faire époque dans la littérature de ce pays. Les notions qui nous sont parvenues sur l'histoire d'un peuple dont l'existence se rattache à la plus haute antiquité, sont très-modernes : déjà depuis plusieurs siècles les princes russes s'étaient illustrés par de brillantes conquêtes, par des alliances et des traités de paix avec les empereurs d'Orient, et une partie de l'Europe n'avait, au commencement du dix-huitième, que des idées confuses ou des données incertaines sur leurs règnes et leur puissance. L'éloignement, le peu de rapports qui existaient alors avec cette nation, l'état des sciences dans des siècles de féodalité et d'ignorance, étaient d'insurmontables obstacles au perfectionnement de nos connaissances historiques. Le génie créateur de Pierre-le-Grand, en plaçant tout à coup une partie de ses sujets à la hauteur de la civilisation européenne, a montré au monde étonné, un

peuple guerrier, capable des plus grandes entreprises, qui, bientôt après donnant l'essor à ses facultés naturelles, était cité partout pour son urbanité et sa politesse. A la fin du dernier siècle, de grands événemens politiques avaient signalé sa puissance, et c'est sous le règne brillant de Catherine II, que parut l'Histoire de Russie, la plus complète et la mieux écrite. Sans doute M. Lévêque a mérité, par ses savantes recherches, par le plan et le style de son ouvrage, la réputation littéraire dont il jouit; mais le Russe, qui regarde l'amour de son pays comme une des plus précieuses qualités, ne devait-il pas éprouver un secret chagrin en voyant les fastes de la patrie écrits par un étranger? ne devait-il pas craindre, qu'au milieu de ces immenses matériaux, précieux dépôts de la gloire de ses ancêtres, quelque circonstance importante n'eût échappé à la sagacité de l'historien, et que par un oubli involontaire, il n'eût privé la postérité du récit de quelques traits de valeur, de grandeur d'âme ou de bonté?

Un homme a paru, qui, doué par la nature d'un âme ardente, d'une brillante imagination, modifiée par de profondes études et l'expérience, s'est élancé dans la carrière et s'est placé au rang des plus célèbres historiens: il a consacré qua-

torze années de sa vie à compulser les vieilles chroniques, à rechercher dans les archives nationales, dans les bibliothèques particulières, des preuves de l'antique illustration de son pays; aussi l'éclatante approbation que son ouvrage a obtenue d'un souverain, juste appréciateur du vrai talent (1), l'enthousiasme avec lequel toute la nation russe l'a accueilli, ont été la première récompense de ses intéressans travaux. En effet, recherches savantes et profondes sur l'origine des Russes, et l'antiquité de leur existence; style élevé, éloquent et rapide; enchaînement parfait dans le plan et dans le développement des idées de l'auteur; cette chaleur de sentiment qui part d'un cœur embrasé de l'amour de la patrie : tout contribue à répandre le plus vif intérêt sur un ouvrage où l'on trouve la solidité de l'âge mûr, réunie à tout le feu de la jeunesse.

L'Europe attend avec impatience que de bonnes traductions dans les langues les plus répandues, puissent procurer à toutes les nations le plaisir qu'éprouvent les Russes, en parcourant les pages de leur intéressante histoire; mais ce travail n'est pas un de ceux que l'on pouvait entre-

(1) Pour témoignage de satisfaction, S. M. l'Empereur de Russie a nommé M. de Karamsin conseiller d'État, et l'a décoré du grand cordon de l'ordre de Sainte-Anne.

prendre inconsidérément, ou exécuter avec facilité : la langue russe, si riche, si expressive, a un génie particulier qui se rattache à son antiquité, et qu'il est difficile de bien rendre dans les idiomes modernes, et surtout en français (1). Encore dans un sujet d'imagination, dans un voyage, le traducteur pourrait commettre quelques erreurs, sans qu'il en résultât de graves inconvéniens; mais ici, quelle différence! La moindre infidélité, une phrase mal entendue, peuvent donner lieu à des anachronismes ou à des équivoques qui embarrasseraient le lecteur et mériteraient une juste critique. Cependant, comment éviter cet écueil dans un ouvrage où l'auteur se livrant avec une noble hardiesse à la force de son génie, employant avec une confiance courageuse les connaissances qu'il doit à l'étude appprofondie de la langue russe et des langues anciennes, crée quelquefois de nouvelles expressions, en fait revivre d'autres pleines d'énergie, mais proscrites par la frivolité, et se

(1) Quelques uns des ouvrages de M. de Karamsin ont été traduits en français, mais d'après des traductions allemandes; et peut-être cet intermédiaire a-t-il pu altérer la grâce et la finesse qui règnent dans ses productions. Chaque langue a son génie; et en passant par plusieurs, les idées premières de l'auteur peuvent perdre de leur fraîcheur.

forme, en épurant sa langue, un style à lui, plein d'énergie et d'éloquence, qui doit devenir le modèle des littérateurs de son pays.

Nous avons pensé qu'il était, sinon impossible, au moins bien difficile de faire une bonne traduction française de l'histoire de M. de Karamsin, sans le secours de ce savant historien, qui réunit une connaissance parfaite de notre langue, à l'érudition prodigieuse dont cet ouvrage est la preuve, et nous ne nous sommes livrés à l'espoir du succès, que lorsqu'il a bien voulu nous promettre *de vérifier la fidélité de notre traduction, et de la revoir avec nous d'un bout à l'autre* (1). Nous lui offrons ici l'hommage de notre gratitude, nous empressant de lui attribuer le mérite de fidélité de notre travail. Si notre style et nos couleurs n'ont pas l'éclat de l'original, c'est à nous qu'il faut s'en prendre ; mais nous aurons pour consolation, la certitude d'avoir, au moins, mis tous nos soins à en approcher.

C'est donc sous les yeux de l'auteur que nous avons travaillé. Chacune de nos pages a été revue et corrigée avec soin par lui-même, et il devient, dès lors, impossible de douter de l'exactitude de notre traduction. Il serait superflu de

(1) Lettre du 5 juillet 1818.

s'étendre sur les avantages que cette circonstance établit en notre faveur dans la concurrence ; car on comprendra facilement que les précieux avis de M. de Karamsin étaient le guide le plus sûr pour nous faire sentir la force de quantité d'expressions inusitées, pour nous faire découvrir le véritable sens d'une foule de termes relatifs aux mœurs et aux localités, termes tirés pour la plupart de la langue slavonne, et dont beaucoup de Russes, eux-mêmes, ne pourraient donner une explication satisfaisante. Il est évident que nos versions des anciens et des contemporains seraient beaucoup plus exactes, si les traducteurs avaient eu la possibilité de consulter les auteurs. Ainsi, lors même que nous accorderions à nos concurrens une supériorité de talens, nous penserions encore que notre travail doit avoir la préférence sur le leur, en raison de sa scrupuleuse fidélité, principal mérite de tout ce qui tient à l'histoire.

Cet avantage a été tellement apprécié, qu'aussitôt la coopération de M. de Karamsin annoncée, plusieurs personnes, qui avaient entrepris la traduction de son ouvrage, l'ont abandonnée à l'instant : il nous restait un compétiteur dangereux, dont la réputation littéraire, depuis longtemps établie, était faite pour nous décourager.

M. le chevalier M. A. Julien de Paris, ancien inspecteur aux revues, connu par ses Méditations sur la philosophie des sciences, par ses constans efforts pour les progrès de l'instruction publique, était sur le point de livrer à l'impression les premiers volumes de son travail, lorsqu'inspiré par la modestie, cet apanage particulier du talent, il a pensé qu'une traduction faite sous la direction de l'auteur, pourrait avoir quelque avantage sur celle faite à Paris: il a en conséquence renoncé à son entreprise, bien que tout semblât lui en garantir le succès. La médiocrité n'aurait pas aussi facilement abandonné la partie!

L'ouvrage de M. de Karamsin est enrichi d'une immense quantité de notes qui doivent intéresser principalement les savans russes, et satisfaire leur curiosité. Une partie de ces notes indique les sources où l'auteur a puisé; d'autres sont destinées à réunir en corps d'ouvrage, des documens précieux, épars dans les diverses bibliothèques de l'empire, dans les annales particulières des anciennes villes; mais elles ne sont pas toutes également importantes pour le reste de l'Europe, et l'auteur, en nous indiquant celles qu'il convenait de traduire, nous a tirés de l'embarras dans lequel la crainte de faire trop ou trop peu, nous aurait jetés sans ses conseils.

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE RUSSIE.

L'HISTOIRE est en quelque sorte le livre sacré des nations; livre par excellence et indispensable! Elle est le tableau de leur existence et de leurs actions; le dépôt des révélations et des principes; le testament laissé par les ancêtres à la postérité; le complément et l'explication du présent; le guide de l'avenir.

Les souverains et les législateurs agissent d'après les indications de l'histoire. Ils en consultent attentivement les pages, ainsi que les navigateurs consultent leurs cartes marines. La sagesse humaine a besoin de tant d'expérience, et la vie est si courte! Il importe de connaître comment de toute antiquité, les passions séditieuses ont trou-

blé la société, et par quels moyens le pouvoir bienfaisant de la raison a su réprimer leur choc impétueux, afin d'établir l'ordre, de concilier les divers intérêts des hommes, et de leur procurer tout le bonheur qu'on peut espérer sur la terre.

Un simple citoyen même doit également lire l'histoire : elle le réconcilie avec l'apparente imperfection des choses, en la lui présentant comme l'apanage de tous les siècles. Pour le consoler au milieu des calamités publiques, elle lui en montre de semblables et de plus terribles encore, auxquelles l'Etat n'a pas succombé. Elle nourrit nos facultés morales; et par ses arrêts équitables, elle dispose l'âme à la justice, cette précieuse base de notre bien-être, qui établit la concorde parmi les hommes.

Voilà l'utilité de l'histoire : maintenant quelle foule de jouissances n'offre-t-elle pas à l'esprit et au cœur? La curiosité est naturelle à l'homme éclairé ainsi qu'à l'homme sauvage. Aux célèbres jeux olym-

piques, le bruit cessait, et la foule se rangeait en silence autour d'Hérodote lisant les traditions des siècles passés. Lors même qu'ils ignorent l'usage des lettres, les peuples aiment déjà l'histoire. Le vieillard montre au jeune homme la tombe placée sur un tertre élevé, et lui raconte les exploits du héros qui y repose. Les premiers essais de nos ancêtres dans l'art d'écrire, furent consacrés à l'histoire et à la religion. Plongé dans les ténèbres épaisses de l'ignorance, le peuple écoutait avec avidité les récits des annalistes. Les fictions même ont leur charme; mais pour compléter le plaisir qu'elles procurent, il faut s'abuser soi-même et s'imaginer qu'elles sont la réalité. En ouvrant les tombeaux, en ranimant les morts, en leur rendant et la vie et la parole, en tirant les empires du sein de la poussière, en offrant enfin à l'imagination cette longue série de siècles avec leurs passions, leurs mœurs et les actions qui les distinguent, l'histoire recule les limites de notre existence; c'est

par sa force créatrice que nous vivons avec les hommes de tous les temps; que nous les voyons, qu'il nous semble les entendre, et que nous éprouvons pour eux des sentimens d'amour et de haine; et sans songer encore à son utilité, nous goûtons déjà de vives jouissances, par la seule contemplation de cette variété d'événemens et de caractères, qui intéressent l'esprit ou alimentent la sensibilité.

Si, comme le dit Pline, toute histoire est agréable, encore que mal écrite, quel plaisir ne doit-on pas ressentir en lisant celle de la patrie? Le véritable cosmopolite est un être de raison, ou un phénomène si rare, qu'il est inutile d'en parler en bien ou en mal. Nous sommes tous citoyens, en Europe, dans l'Inde, au Mexique, en Abyssinie; l'existence de chaque individu est intimement liée à la patrie; et ce noble sentiment qui nous attache à elle, fait partie de l'amour de nous-mêmes. Je veux que les Grecs et les Romains charment notre imagination; ils sont mem-

bres de la grande famille du genre humain; vertus, faiblesses, gloire, infortunes, rien de ce qui les concerne ne nous est étranger; mais le nom de Russe a pour nous un attrait bien plus puissant; mon cœur palpite plus fortement encore au nom de Pojarsky, qu'à celui de Thémistocle ou de Scipion. L'histoire universelle, par ses grands souvenirs, embellit le monde aux yeux de l'esprit; celle de la Russie embellit la patrie, centre de notre existence et de nos affections. Quelles touchantes émotions nous procurent les bords du Volkhof, du Dniéper et du Don, lorsque nous connaissons les faits dont ils furent anciennement les témoins! Non-seulement Novgorod, Kief, Vladimir, mais jusqu'aux cabanes d'Eletz, de Kozelzk et de Galitch (1), tout devient pour nous des monumens intéressans; les objets inanimés parlent à notre cœur, et l'ombre des siècles écoulés nous trace à chaque pas d'énergiques tableaux.

(1) Villes dont il est question dans l'Histoire de Russie.

Outre le mérite particulier qu'ils ont pour nous, enfans de la Russie, les fastes de la patrie en ont un plus universel. En jetant un regard sur l'immensité de cette monarchie, unique dans le monde, la pensée reste anéantie. Jamais Rome ne l'égala en grandeur; Rome qui régnait depuis le Tibre jusqu'au Caucase, depuis les rives de l'Elbe jusqu'aux sables de Lybie! N'est-il pas admirable de voir comment des pays, entre lesquels la nature semblait avoir mis d'éternelles barrières, des déserts immenses, d'impénétrables forêts, des climats glacés ou brûlans; comment Astrakhan et la Laponie, la Sibérie et la Bessarabie, purent être réunis pour ne plus former qu'un seul empire avec Moscou? Est-il moins merveilleux ce mélange de ses habitans, d'origine et de figure différentes, et à une si grande distance les uns des autres sous le rapport de la civilisation? Comme l'Amérique, la Russie a ses sauvages; comme les autres contrées de l'Europe, elle présente les fruits d'une

longue existence policée. Il n'est pas nécessaire d'être Russe, il ne faut que savoir penser pour lire, avec le plus vif intérêt, les annales d'un peuple qui, par sa valeur et son courage, est parvenu à dominer sur la neuvième partie du globe; qui a découvert des régions avant lui inconnues; les a introduites dans le système général de la géographie et de l'histoire, et les a éclairées du flambeau de la vraie religion, par la seule force du bon exemple, et sans commettre aucune des violences, aucun des forfaits, dont les zélateurs outrés du Christianisme se sont rendus coupables, en Europe et dans le Nouveau Monde.

Avouons que les faits décrits par Hérodote, Thucydide et Tite-Live, sont en général plus intéressans pour un homme étranger à la Russie, en ce qu'ils lui offrent plus de force d'esprit et un jeu de passions plus actif; car la Grèce et Rome étaient des puissances républicaines et plus éclairées que ne l'était la Russie ancienne. Ce-

pendant, nous ne craignons pas d'avancer qu'il y a dans notre histoire tels faits, tels caractères, tels portraits qui ne le cèdent en rien à ceux des anciens; tels sont les exploits de Sviatoslaf, l'invasion foudroyante de Bati, l'élan national des Russes sous Dmitri-Donskoï, la chute de Novgorod, la prise de Kasan, le triomphe des vertus civiques, pendant l'interrègne; l'ombre d'Oleg et du fils d'Igor s'élevant majestueusement à travers le crépuscule qui couvre le berceau de la Russie; l'aveugle Vassilko, ce héros débonnaire; l'ami de la patrie, le vertueux Monomaque; les valeureux Mstislaf, terribles dans les combats et modèles de bonté pendant la paix; Michel de Tver, illustre par son trépas magnanime; le brave et malheureux Alexandre Nevsky; le jeune héros, vainqueur de Mamaï : la plus légère esquisse, le moindre trait de ces grands caractères doivent vivement émouvoir le cœur et l'imagination. Le règne seul de Jean III est pour l'histoire un trésor inap-

préciable ; et je ne connais pas de souverain plus digne de placer, avec éclat, son grand nom au temple de mémoire. Les rayons de sa gloire retombent sur le berceau de Pierre-le-Grand. Entre ces deux monarques, nous voyons paraître Jean IV, surnommé *le Terrible;* Godounof, méritant également et son bonheur et ses revers ; le faux Dmitri, cet homme extraordinaire ; et suivi d'une phalange d'intrépides patriotes, de boyards et de citoyens vertueux, le patriarche Philarète, dirigeant son fils sur le trône, et l'aidant à porter la lumière dans la nuit de nos désastres civils; le sage Alexis enfin, père de cet empereur, auquel l'Europe a donné le nom de Grand. Il faut que toute l'histoire moderne reste muette, si celle de la Russie n'est pas digne de fixer l'attention générale.

Je sais que les combats de nos princes apanagés et leurs sanglantes discordes pendant l'espace de cinq siècles, présentent peu d'attraits à l'esprit; que ce sujet ne

peut offrir de riches pensées à l'homme d'État, ni de brillans tableaux à l'historien ; mais l'histoire n'est pas un roman ; l'univers n'est pas un jardin où tous les objets doivent être agréables et rians. Elle représente le monde tel qu'il est. La surface de la terre nous montre à la vérité des montagnes élevées, de majestueuses cataractes, de riches vallons et des prairies émaillées de fleurs ; mais aussi combien de sables arides et de tristes déserts! Cependant les voyages plaisent généralement à l'homme doué d'une vive sensibilité et d'une imagination ardente, parce qu'au milieu même des solitudes les plus sauvages, on rencontre quelquefois des perspectives enchanteresses.

Ne poussons point jusqu'à la superstition la haute idée que nous nous sommes faite des historiens de l'Antiquité. Si nous retranchions de l'immortel ouvrage de Thucydide les discours qu'il a lui-même composés, que nous resterait-il ? une narration sèche des guerres

civiles des républiques de la Grèce; partout des guerriers effrénés et cruels s'entr'égorgeant au nom de Sparte ou d'Athènes, comme en Russie au nom de Monomaque ou de la maison d'Oleg. La différence serait bien légère, si nous pouvions oublier que ces demi-tigres parlaient la langue d'Homère, qu'ils avaient les tragédies de Sophocle et les statues de Phidias. Et Tacite, ce peintre énergique, nous présente-t-il toujours des objets nobles et grands? Nous voyons, avec attendrissement, Agrippine portant les cendres de Germanicus; avec une pitié douloureuse, les ossemens et les armures des légions de Varus, dispersés dans les forêts; avec horreur, le banquet des Romains furieux, à la lueur des flammes du Capitole; avec effroi, le monstre de la tyrannie dévorant, dans la capitale du monde, le reste des vertus républicaines : mais beaucoup de pages de Tacite ne sont-elles pas consacrées aux fastidieuses plaidoiries des villes sur le droit d'avoir un prêtre dans tel ou tel

temple, et à de sèches nécrologies des magistrats romains? Tacite enviait à Tite-Live la richesse du sujet; et cependant le facile, l'éloquent Tite-Live emploie souvent des livres entiers, à décrire des combats ou des escarmouches, qui ne sont pas plus intéressantes que les incursions des Polovtsi. En un mot, la lecture d'une histoire quelconque exige une certaine dose de patience, plus ou moins compensée par le plaisir.

Après avoir dit quelques mots sur l'origine du peuple principal dont s'est composée la Russie et sur la formation de ce vaste empire, l'historien aurait pu, sans doute, offrir, dans un tableau fait avec soin, les traits les plus mémorables de nos antiquités, et ne commencer une narration détaillée qu'au règne de Jean, ou au quinzième siècle, époque où le monde venait d'être témoin d'une des plus grandes créations politiques. Il lui aurait été facile d'écrire deux ou trois cents pages éloquentes et agréables, au lieu de plusieurs volumes, qui exigent de l'auteur un long et pénible tra-

vail, et qui fatiguent l'attention du lecteur. Mais ces *aperçus*, ces *tableaux*, ne peuvent remplacer les annales; et celui qui n'a lu que l'introduction à l'histoire de Charles V, par Robertson, n'a pas encore une idée juste et solide de l'Europe du moyen âge. Ce n'est pas assez qu'un homme de génie, ayant jeté un regard rapide sur les monumens des siècles, nous fasse part de ses observations; nous voulons voir nous-mêmes et les actions et les acteurs : c'est alors seulement que nous savons l'histoire. Eh quoi! la vanité d'un auteur, son goût pour l'éloquence, la molle insouciance des lecteurs, condamneraient à un éternel oubli les faits et les destinées de nos ancêtres! Ils auront, par leurs souffrances et leurs infortunes, préparé notre grandeur, et nous rejetterions ces touchans souvenirs! et nous ne chercherions pas à connaître ceux qui étaient l'objet de leur amour, et ceux à qui ils ont reproché leurs malheurs! Il est permis aux étrangers de laisser de côté ce qui, dans notre histoire, leur

paraîtrait peu intéressant ; mais les bons Russes ne sont-ils pas obligés d'avoir plus de patience, et de suivre les règles de la morale politique, qui placent le respect pour les ancêtres au rang des premières qualités de l'homme civilisé? C'est ainsi que j'ai pensé en écrivant l'histoire des Igors et des Vsévolodes, comme si j'eusse été leur contemporain. Je les ai considérés, avec une infatigable attention et un véritable respect, à travers la poussière des vieilles chroniques que je compulsais ; et si, au lieu de portraits *animés* et *finis*, je n'ai présenté que des *ombres* et des *esquisses* imparfaites, la faute n'en peut retomber sur moi, car je n'ai pu suppléer aux annales.

On distingue trois espèces d'histoire : la contemporaine, comme celle de Thucydide, où l'auteur parle des faits en témoin oculaire; la seconde, comme celle de Tacite, repose sur des traditions orales récentes, et dans un temps voisin des événemens décrits ; la troisième n'a pour base que les

monumens, comme la nôtre jusqu'au dix-huitième siècle (1). Les deux premières ouvrent un vaste champ à l'esprit et à l'imagination de l'historien, qui peut choisir ce qu'il y a de plus intéressant, le colorer, l'embellir, quelquefois même le créer, sans redouter d'être démenti. Il dira *je l'ai vu, je l'ai entendu*; et la critique, réduite au silence, n'empêchera point le lecteur de goûter le charme de ses descriptions. Le troisième genre est le plus ingrat pour le talent : ici on ne peut ajouter le moindre trait à ce qui est connu ; il n'est pas possible d'interroger les morts ; on ne doit parler que d'après les contemporains, et il faut se taire s'ils ont gardé le silence, sans quoi une sévère et juste critique fermerait la bouche à l'imprudent historien, qui doit se borner à offrir ce que les siècles ont déposé dans les annales et dans les archives.

(1) La tradition orale ne commence pour nous qu'à Pierre-le-Grand. Nos pères et nos aïeux nous ont transmis sur ce prince, sur Catherine Ire, Pierre II, Anne, Élisabeth, bien des choses qui n'existent pas dans les livres.

Les anciens avaient le privilége d'inventer des *discours* analogues au caractère de ceux qu'ils faisaient parler, ou à la nature des événemens, et ce privilége est inappréciable pour le vrai talent : c'est par lui que Tite-Live a enrichi son ouvrage de sages instructions, de vigoureuses pensées et des charmes de l'éloquence. Mais pour nous, malgré l'opinion de l'abbé de Mably, il ne nous est plus permis de nous livrer, dans l'histoire, aux impulsions de notre imagination : les nouveaux progrès de l'esprit humain nous ont donné une idée plus juste de son caractère et de son véritable but. Un goût judicieux lui a prescrit des règles immuables, et en séparant à jamais l'histoire, de la poésie et des fleurs de l'éloquence, il a borné les attributions de la première à n'être que le miroir exact du passé, et l'écho fidèle des paroles véritablement prononcées par les héros des siècles. Le discours le plus ingénieux, le plus éloquent, s'il est d'invention, défigure l'histoire ; elle n'est consacrée ni à la gloire de l'écrivain, ni à

l'agrément du lecteur, ni même à des instructions toujours morales, mais à la vérité seule, qui devient elle-même une source d'utilité et de plaisir. Il en est de l'histoire civile, comme de l'histoire naturelle, qui rejette toute fiction: elle s'applique à peindre ce qui est ou ce qui a été, et non pas ce qui aurait pu être. Mais, dira-t-on, l'histoire est remplie de mensonges; disons plutôt que le mensonge s'y glisse comme dans toutes les choses humaines: cependant le caractère de la vérité s'y conserve toujours plus ou moins; et cela suffit pour nous donner une idée générale des hommes et de leurs actions. Voilà pourquoi la critique est si exigeante et si sévère; voilà pourquoi elle défend à l'historien de tromper la bonne foi de ses lecteurs, pour faire briller son talent, et de penser ou de parler pour des héros depuis long-temps endormis dans le silence des tombeaux. Que lui restera-t-il donc s'il est, pour ainsi dire, réduit aux arides parchemins de l'antiquité? l'ordre, la clarté, la force, les couleurs. Il mettra

en œuvre la matière qui lui est donnée ; il ne convertira pas le cuivre en or, mais il purifiera ce premier métal ; il devra connaître la valeur et la nature de toutes choses, découvrir le grand là où il est caché, et ne point donner à la futilité le caractère du grand. Il n'est point de sujet si pauvre, que l'art ne puisse revêtir d'un coloris attrayant pour l'esprit.

Jusqu'à présent les anciens nous servent de modèles. Personne n'a surpassé Tite-Live dans l'élégance du récit, ni Tacite dans l'énergie ; et ces qualités forment le principal mérite d'un historien. La connaissance de tous les droits des hommes ; l'érudition germanique, tout le génie de Voltaire, ni même la profondeur de Machiavel, ne peuvent, dans un historien, tenir lieu du talent de peindre les faits. C'est à juste titre que l'Angleterre se glorifie de Hume, et l'Allemagne de Jean Müller (1). Ils

(1) Je ne parle que de ceux qui ont écrit une histoire complète des peuples. Ferréras, Daniel, Mascof, Dallin, Mallet ne peuvent être rangés dans la même classe que

sont les dignes rivaux des anciens, et non pas leurs imitateurs, car chaque siècle, chaque peuple, fournit à un historien habile des couleurs particulières. « *N'imite* » *point Tacite*, dit le génie; *mais écris* » *comme lui-même eût écrit à ta place.* » J'ignore si en insérant dans ses récits des sentences morales, Müller a eu l'intention de se modeler sur Tacite; mais le désir de faire briller son esprit et de paraître profond, me semble, en quelque sorte, contraire au bon goût. L'historien ne doit, en développant les événemens, communiquer ses propres pensées que dans le cas où elles servent, pour ainsi dire, de complément à ses descriptions. On peut observer que ces maximes ne sont, pour les esprits solides, que des demi-vérités, ou des vérités si communes, qu'elles ont très-peu de valeur dans l'histoire, où nous cherchons des faits

ces deux historiens. Mais tout en accordant à Müller, historien de la Suisse, les justes éloges qu'il mérite, les connaisseurs blâment son Introduction, qu'on peut appeler un poëme géologique.

et des caractères. Une narration bien faite est un *devoir* pour l'historien, et le lecteur l'exige ; mais une bonne pensée détachée est un *présent* qu'il ne reçoit avec reconnaissance, que lorsque son premier vœu est satisfait. C'est ainsi que pensait le sage Hume, qui, très-riche dans le développement des causes, ne se livre aux réflexions qu'avec la plus extrême réserve ; Hume, auquel nous donnerions le premier rang parmi les historiens modernes, s'il ne se rendait *trop étranger* à l'Angleterre, et si, trop jaloux du nom d'impartial, il n'eût en quelque sorte glacé son immortel ouvrage. Dans Thucydide nous voyons toujours un Athénien ; Tite-Live est toujours Romain : leurs écrits nous enchantent, et nous y ajoutons foi. Le sentiment du *nous* et du *nôtre* anime le récit ; car autant une partialité grossière, partage d'un esprit faible et d'une âme sans élévation, est insupportable dans un historien, autant nous lui trouvons de chaleur, d'énergie et de charmes, lorsque l'amour de la patrie dirige ses

pinceaux. Il n'y aura jamais d'âme où ne domine pas ce généreux sentiment.

J'en viens à mon travail. Je me suis abstenu de rien inventer. J'ai cherché des expressions dans mon esprit, et les monumens historiques ont seuls inspiré mes pensées. J'ai cherché de l'âme et de la vie, dans la poussière des vieilles chroniques. J'ai voulu, par le rapprochement et l'harmonie de toutes les parties, réduire en un système clair, ce que les siècles nous ont transmis. J'ai peint non-seulement les horreurs de la guerre et la gloire des héros, mais encore tout ce qui est relatif à l'existence des hommes dans l'état de société, les progrès de la raison, les arts, les coutumes, les lois, l'industrie. Je n'ai pas craint de parler avec dignité de ce qui mérita l'estime de nos ancêtres. J'ai voulu, sans choquer mon siècle, sans orgueil et sans ironie, décrire les temps de notre enfance morale, les temps des fables et de la crédulité. J'ai tâché de tracer, avec fidélité, le caractère des temps et celui des annalistes, car l'un

m'a semblé nécessaire à l'autre. Moins je trouvais de renseignemens, plus j'attachais de prix à ceux que j'avais découverts; trop heureux déjà de ce trésor, je me disais que c'est aux riches et non pas aux pauvres qu'il appartient de choisir. Il fallait ou ne dire mot ou tout dire de tel prince, afin de ne pas classer son nom seul et d'une manière sèche dans notre mémoire, mais pour le rattacher à nos souvenirs par une certaine physionomie morale. En compulsant avec la plus scrupuleuse attention les matériaux de l'ancienne histoire de Russée, mon courage était soutenu par la pensée que l'imagination trouve, je ne sais quel charme inexprimable, dans la peinture des temps les plus reculés. C'est là que sont les sources de la poésie! Dans la contemplation d'un vaste espace, notre regard ne glisse-t-il pas ordinairement sur tout ce qui est trop éclairé ou trop voisin de nous, pour se perdre au fond de l'horizon, où les ombres deviennent plus prononcées et plus épaisses, et où commence l'espace impénétrable?

Le lecteur remarquera que je ne décris pas les faits *séparément*, par années et par jours, mais *collectivement*, afin de les graver plus profondément dans la mémoire. Il y a une différence entre l'historien et l'annaliste. Celui-ci ne s'occupe que des temps; mais l'historien préfère l'ordre moral des faits à l'ordre purement chronologique.

Je suis moi-même effrayé de la quantité prodigieuse de notes et d'extraits qu'il m'a fallu faire. Heureux les anciens! ils ignoraient ce travail minutieux, qui nous dévore la moitié de notre temps; ce travail où l'esprit languit et où l'imagination se flétrit; ils ignoraient ce sacrifice pénible, et cependant indispensable, offert à l'*authenticité*. Si tous nos matériaux eussent été recueillis, publiés, épurés par la critique, ma tâche se serait bornée à faire des citations; mais comme ces matériaux étaient ensevelis, en grande partie, dans des manuscrits ignorés, et qu'il n'y avait presque rien d'éclairci, de classé, il a fallu s'armer de patience. Il dépend du lecteur de jeter

les yeux sur ce mélange bizarre qui sert quelquefois de témoignage, quelquefois d'explication et de complément. Tout intéresse les amis de l'antiquité : un vieux nom, un seul mot, le moindre vestige des temps anciens, fournit matière à des rapprochemens curieux. A dater du quinzième siècle, j'ai fait moins d'extraits ; les sources sont plus abondantes et deviennent plus claires.

Schlözer, homme célèbre et fort savant, a dit que notre histoire pouvait se diviser en cinq périodes principales; que depuis 862 jusqu'à Sviatopolk, la Russie devait être appelée *naissante* (nascens) ; depuis Sviatopolk jusqu'aux Mongols, *divisée* (divisa); depuis Bati jusqu'à Jean III, *opprimée* (oppressa); depuis Jean III jusqu'à Pierre-le-Grand, *victorieuse* (victrix); depuis Pierre-le-Grand jusqu'à Catherine II, *florissante*. Cette idée m'a paru plus ingénieuse que solide :

1°. Le siècle de S. Vladimir était déjà un siècle de puissance et de gloire, et

conséquemment l'épithète de *naissante* ne convient pas à la Russie.

2°. Avant l'année 1015, l'Empire avait été divisé.

3°. S'il s'agit de désigner les périodes selon l'état intérieur et les relations extérieures de la Russie, comment pourrait-on confondre les temps du grand prince Dmitri-Alexandrovitch avec ceux de Dmitri Donskoï, et mêler ainsi le morne silence de l'esclavage, aux chants de la victoire, au brillant éclat des triomphes.

4°. Le siècle des faux Dmitris fut signalé plutôt par des malheurs, que par des succès militaires.

Il serait plus juste et plus modeste de diviser ainsi notre histoire : *ancienne*, depuis Rurik jusqu'à Jean III; *moyenne*, depuis Jean III jusqu'à Pierre Ier; et *moderne*, depuis Pierre Ier jusqu'à Alexandre. Le système des apanages fut le caractère de la première; la monarchie, celui de la seconde; et la troisième a pour *marque distinctive* le changement des mœurs so-

ciales. Au reste, à quoi bon diviser des époques historiques entre lesquelles les faits posent des séparations naturelles ?

Après m'être voué, avec autant de zèle que de plaisir, à la composition de ces huit ou neuf volumes, auxquels j'ai consacré douze des plus belles années de ma vie, je puis avoir la faiblesse de désirer la louange et de craindre le blâme; mais j'ose affirmer que ce n'est pas là le plus intéressant à mes yeux. L'amour de la célébrité n'aurait pu, seul, me donner la fermeté constante et soutenue, nécessaire dans un travail de cette nature; il fallait y trouver une véritable satisfaction et avoir l'espérance d'être utile, c'est-à-dire, de faire généralement mieux connaître l'histoire de Russie, et même à mes critiques les plus sévères.

Tout en payant un juste tribut de reconnaissance aux vivans et aux morts, dont le génie, les lumières, les talens m'ont servi de guide, je me livre avec confiance à l'indulgence de mes bons conci-

toyens. L'objet de notre amour et de nos désirs est le même. Nous aimons la patrie ; nous formons des vœux plus ardens encore pour son bonheur, que pour sa gloire. Nous désirons que la base solide sur laquelle repose aujourd'hui sa grandeur, résiste à jamais aux ravages du temps ; que les principes sacrés de la religion et d'une sage autocratie, resserrent de plus en plus les liens qui unissent ses diverses parties ; que la Russie prospère!..... au moins bien long-temps encore, puisqu'il n'y a rien sur la terre d'immortel, que l'âme humaine!

SOURCES

DE L'HISTOIRE DE RUSSIE

JUSQU'AU XVIII[e] SIÈCLE.

I. *Les Chroniques*. Nestor religieux du monastère de Petckersky, surnommé *le père* de l'histoire russe, vivait dans le onzième siècle. Doué d'un esprit curieux, il prêta une oreille attentive aux traditions orales des temps anciens, c'est-à-dire aux récits historiques du peuple. Il vit les monumens, les tombeaux des princes; il s'entretint avec les grands, les vieillards de Kief, les voyageurs et les habitans des autres principautés de la Russie. Il lut les annales de Byzance, les registres des églises, et devint le premier annaliste denotre patrie (*a*). Le second, nommé *Basile*

(*a*) Nous croyons devoir faire mention d'un faux annaliste ancien, Joachim, premier évêque de Novgorod, arrivé en Russie avec la princesse Anne, épouse de S. Vladimir. Voici ce que Tatichtchef raconte à son sujet:

L'archimandrite Melchisedech lui procura (à lui Tatichtchef), comme ami des sciences, trois cahiers qu'il avait reçus du moine Benjamin, et extraits d'un vieux livre avec lequel Benjamin venait le trouver lorsqu'il mourut en che-

vivait aussi à la fin du onzième siècle. Employé par David, prince de Vladimir, dans des négociations

min. Il est écrit dans ces cahiers que Nestor connaissait mal les événemens de Novgorod, dont Joachim était beaucoup mieux instruit ; qu'au dire de cet évêque, Slaven, petit-fils de Japhet, avait fondé en Russie la ville de Slavensk ; qu'ensuite il y avait régné un prince nommé Vandal, parent des princes Gardorik et Hunnigar conquérant de beaucoup de pays ; que les fils de Vandal s'appelaient Izbore, Stolposviat et Vladimir, lequel épousa Advinde ; que Vladimir avait donné le jour à Bourivoï, père de Gostomisl, qui avait chassé les Varègues de Russie et fondé Vibourg ; que Rurik était son petit-fils, et la belle Olga sa parente ; que Sviatoslaf persécuta les Chrétiens ; que S. Vladimir fut baptisé, non à Cherson, mais en Bulgarie ; que ses fils Boris et Gleb naquirent de la princesse Anne, qui, selon Tatichtchef, n'était pas grecque, mais bulgare, etc. (Voy. son Histoire de Russie, t. I, p. 29 et 51.)

Plusieurs personnes ont ajouté foi à ce conte, et ont commencé à parler sérieusement *des Annales* de Joachim ; mais ces mots de Tatichtchef, *le nom du moine Benjamin inventé uniquement à plaisir* (page 42), prouvent qu'il ne s'agit ici que d'une fiction. La fable du prince Slaven, d'Izbore, etc., était déjà connue depuis long-temps. (Voyez plus bas dans les notes.) D'autres prétendues traditions de Joachim peuvent être rangées dans la même catégorie. Le style en est moderne ; mais la remarque suivante est encore plus péremptoire. Est-il prouvé qu'Anne, épouse de Vladimir, était une princesse grecque, sœur des empereurs Basile et Constantin? Il n'y a aucun doute à cela : ce fait est constaté, non-seulement par Nestor, par les anna-

avec l'infortuné Vassilko, il nous a décrit la grandeur d'âme de ce dernier et les autres faits qui eurent lieu à la même époque, au sud-ouest de la Russie. Tous les autres annalistes sont restés anonymes. Seulement on peut deviner quand et où ils ont vécu. L'un d'eux, par exemple, prêtre à Novgorod, fut sacré par l'évêque Niphon en 1144. Un autre vécut à Vladimir sur la Kliazma, sous le grand Vsévolod; un troisième à Kief du temps de Rurik II; un quatrième en Volhynie vers 1290; et à la même époque un cinquième à Pskof. Si malheureusement ils n'ont pas dit tout ce qui peut intéresser la postérité, du moins ils ont le mérite de n'avoir rien imaginé et de s'accorder avec les annalistes étrangers, contemporains, les plus di-

listes allemands et arabes contemporains, mais encore par les historiens byzantins. Comment donc Joachim, qui avait accompagné Anne en Russie, a-t-il pu la prendre pour une princesse bulgare? Voici, ce me semble, l'origine de ce conte. Ignorant que Cédrénus et Zonare appellent Vladimir gendre de leurs empereurs; ne connaissant ni Dittmar, ni El-Macin, Tatichtchef a douté de l'authenticité du récit de Nestor, et en a voulu réparer la prétendue faute en disant: *Ceci sert beaucoup à expliquer l'antiquité et le récit obscur de Nestor, jusqu'à ce que nous ayons une histoire plus complète de ce temps-là.* (*V.* Tatichtchef, Hist. de Russ., p. 51.) Je répète que son intention n'a pas été de tromper, mais que sa supposition, toute spécieuse qu'elle soit, n'a pas été heureuse.

gnes de foi. Cette suite de Chroniques forme une chaîne qui arrive presque sans interruption jusqu'au règne d'Alexis Mikaïlovitch (*a*). Il en est plusieurs qui jusqu'à présent sont ou inédites ou fort mal imprimées. Je me suis surtout attaché aux plus anciennes copies. Les meilleures de Nestor et de ses (*b*) continuateurs sont celles de Pouschkin et de Troïtsa, des quatorzième et quinzième siècles; chacune d'elles renferme des additions qui semblent authentiques et qui ont sans doute été insérées par les contemporains, ou d'après leurs mémoires.

II. *Stépennaïa Kniga* écrit sous le règne de Jean le terrible, d'après les idées et les instructions du métropolite Macaire. C'est un choix de Chroniques avec des additions plus ou moins dignes de foi. Ce livre est appelé *Stépennaïa* du mot *Stiépenn*, degré, parce qu'on y désigne les degrés ou générations des princes.

(*a*) Il y a deux lacunes assez importantes, dans le règne de Basile Dmitrievitch et de Jean IV, le terrible; la cause en est, probablement, la mort de deux annalistes moscovites contemporains.

(*b*) La première a été présentée à l'empereur par le comte Moussin Pouschkin; j'ai trouvé la seconde dans le monastère de la Trinité, et je l'ai remise à la *Société d'Histoire et d'Antiquités*. En dernier lieu elle a été brûlée, lors de l'invasion des Français.

III. *Les Chronographes* ou l'histoire universelle d'après les annales de Byzance, où il est parlé de la nôtre, mais très-succinctement. Ils sont fort curieux à partir du dix-septième siècle, vu qu'ils contiennent beaucoup de faits circonstanciés *du temps*; détails qu'on chercherait en vain dans les chroniques.

IV. *Les Vies des Saints* dans la légende, les prologues (*a*), les rituels et manuscrits particuliers. Plusieurs de ces biographies sont des ouvrages modernes; mais plusieurs aussi comme celles de S. Vladimir, Boris, Gleb et Théodose se trouvent dans les prologues écrits sur parchemin. La légende de Kief est du treizième siècle et composée par Simon et Polycarpe.

V. *Les Histoires particulières*, par exemple, les récits sur Dovmont de Pskof, Alexandre Nevsky : les mémoires contemporains de Kourbsky et de Palitzin. La relation du siége de Pskof

(*a*) Plusieurs personnes croient encore aujourd'hui que la chronique de Nicon est l'ouvrage du patriarche de ce nom ; le fait est que ce n'est qu'une très-mauvaise copie de celle de Nestor qui lui appartenait seulement, car elle est signée de sa main ; il la déposa à la bibliothèque du monastère de Voskressensky. Je ne parle ici que des chroniques manuscrites les plus connues. On en trouve des milliers en Russie, outre un grand nombre d'*abrégés*.

en 1581, la vie du métropolite Philippe, etc.

VI. *Les Réglemens militaires*, ou répartition des voïévodes et des troupes. Ils commencent à Jean III.

VII. *Le Livre généalogique* est mprimé. Le manuscrit le plus soigné et le plus complet de cet ouvrage est de 1660. Il se trouve à la bibliothèque du Synode.

VIII. *Les Catalogues manuscrits* des métropolitains et évêques. Ces deux sources ne sont pas très-authentiques; il est nécessaire de les confronter avec les chroniques.

IX. *Les Épîtres des évêques* aux princes, aux ecclésiastiques et aux laïcs. La plus importante est celle à Schemiaka, quoique les autres renferment aussi beaucoup de choses remarquables.

X. *Les anciennes Monnaies, Médailles, Inscriptions* (*a*), *Contes, Chansons, Proverbes*; c'est une source très-peu abondante, mais qui n'est pas tout-à-fait inutile.

XI. *Les Chartes*. La plus ancienne de celles

(*a*) Malheureusement il n'y a point d'inscriptions sur les anciens tombeaux, ou elles ont été gravées dans les temps modernes; en revanche on trouve dans les évangiles, actes des apôtres et autres livres d'église manuscrits sur parchemin, des inscriptions historiques, par exemple : « écrit » sous tel prince, et lors de tel événement arrivé dans » l'État. »

originales a été écrite vers 1125; celles qui se sont conservées dans les archives de Novgorod et les testamens des princes commencent au treizième siècle. Cette source est très-féconde, mais moins que

XII. *Le Recueil* des mémoires diplomatiques ou des légations, à partir du quinzième siècle, conservé dans les archives du collége des affaires étrangères. A cette source qui nous appartient, on peut joindre :

XIII. *Les Chroniques contemporaines étrangères*, byzantines, scandinaves, allemandes, polonaises, hongroises, ainsi que les relations des voyageurs.

XIV. *Les Papiers diplomatiques des archives étrangères*, ceux de tous qui m'ont le plus éclairé, sont ceux de Kœnigsberg.

Tels sont les matériaux de l'histoire de Russie et l'objet de la critique historique.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Peuples qui habitaient anciennement la Russie : des Slaves en général.

Anciennes notions des Grecs sur la Russie. — Voyage des Argonautes. — Taures et Cimmériens. — Hyperboréens. — Colonies grecques. — Olvie. — Panticapée. — Phanagorie. — Tanaïs. — Cherson. — Scythes et autres peuples. — Bruits vagues sur les peuples du Nord. — Description de la Scythie. — Fleuves connus des Grecs. — Mœurs des Scythes. — Leur décadence. — Mithridate. — Gètes. — Sarmates. — Alains. — Goths. — Vénèdes. — Huns. — Antes. — Ongres. — Bulgares. — Slaves. — Leurs exploits. — Avars. — Turcs. — Ogors. — Dispersion des Slaves. — Chute des Avars. — Bulgarie. — Sort définitif des Slaves.

Notions anciennes sur la Russie.

CETTE vaste partie de l'Europe et de l'Asie, connue aujourd'hui sous le nom de Russie, fut habitée de toute antiquité dans ses parties tempérées; mais ses peuples encore sauvages, plongés

dans les ténèbres d'une profonde ignorance, ne signalèrent leur existence par aucuns monumens précisément historiques. Ce n'est que dans les narrations des Grecs et des Romains que se sont conservées les notions anciennes sur l'origine de notre patrie. Environ douze siècles avant la naissance de J.-C., les premiers avaient découvert l'entrée de la mer Noire par l'Hellespont et le Bosphore de Thrace, si l'on ajoute foi au célèbre voyage des Argonautes, chanté, à ce que l'on dit, par Orphée lui-même, l'un des héros de cette expédition (1). Dans ce poëme curieux, fondé au moins sur d'anciennes traditions, on trouve déjà les noms du Caucase, si connu par le supplice fabuleux de l'infortuné Prométhée; du Phase (aujourd'hui Rion), des Palus-Méotides ou mer d'Azof, du Bosphore, des Caspiens, Taures et Cimmériens qui habitaient la Russie méridionale. Le chantre d'Ulysse parle aussi de ces derniers. « Il existe, » dit-il, un peuple Cimmérien et une ville nommée Cimmérion, couverte d'éternels nuages » et de brouillards épais. Jamais le soleil n'éclaire » cette triste contrée, où règne sans cesse une » nuit profonde (2). » Toutes fausses qu'étaient les idées des contemporains d'Homère relativement à la partie sud-est de l'Europe, elles n'en dou-

Voyage des Argonautes.

Taures et Cimmériens.

nèrent pas moins lieu à la fable des Ténèbres Cimmériennes, passée en proverbe, et c'est probablement de là que la mer Noire a tiré son nom (3). La brillante imagination des Grecs, source d'agréables illusions, créa les Hyperboréens, hommes parfaitement vertueux, qui habitaient, disaient-ils, bien avant au nord du Pont-Euxin et au-delà des monts Riphées. Ils jouissaient d'un doux repos dans des contrées paisibles et romantiques, où les passions et les tempêtes étaient également inconnues; ils se nourrissaient de la rosée et du suc des fleurs; et, lorsqu'après avoir joui, pendant plusieurs siècles, de cette existence fortunée, ils étaient rassasiés de plaisirs, ils la terminaient en se précipitant dans les flots de la mer (4).

Hyper-boréens.

Ces fables riantes firent place enfin à des notions vraiment historiques. Cinq cents ans environ avant la naissance de J.-C., les Grecs commencèrent à envoyer des colonies sur les côtes de la mer Noire. Olvie, située à quarante verstes de l'embouchure du Dniéper, fut bâtie par des émigrés de Milet, dans les temps célèbres de l'empire des Mèdes. Elle dut à ses richesses le surnom d'Heureuse, et subsista jusqu'à la chute de l'Empire romain. Sous le règne de Trajan, ses habitans, déjà éclairés, aimaient à lire Platon; ils

Colonies grecques.

Olvie.

savaient l'Iliade par cœur, et dans les combats ils chantaient les vers d'Homère.

Panticapée et Phanagorie.

Panticapée et Phanagorie étaient les villes principales du royaume de Bosphore, fondé par les Grecs d'Asie, aux environs du détroit Cimmérien. La ville de Tanaïs, où est à présent Azof, faisait partie de ce royaume; mais celle de Cherson en Tauride (dont l'origine est inconnue) conserva sa liberté jusqu'au temps de Mithridate.

Tanaïs.

Cherson.

Ces colons, que le commerce mettait en relations continuelles avec leurs compatriotes, leur communiquèrent des renseignemens fidèles sur la géographie de la Russie méridionale, et Hérodote, qui vivait quatre cent quarante-cinq ans avant J.-C., nous les a transmis dans ses intéressans ouvrages.

Scythes et autres nations.

Les plus anciens habitans de nos gouvernemens actuels de Cherson et d'Ekatérinoslaf, les Cimmériens, paraissent sortir de la même tige que les Cimbres de Germanie. Cent ans avant Cyrus, ils furent chassés de leur patrie par les Scythes ou Scolotes qui, poussés eux-mêmes par les Massagètes, des côtes orientales de la mer Caspienne, leur ancienne demeure, traversèrent le Volga, ravagèrent dans la suite une grande partie de l'Asie méridionale, et se fixèrent enfin entre l'Ister et le Tanaïs (le Danube et le Don).

Là, ils résistèrent au puissant Darius, qui, jaloux de tirer vengeance de la dévastation du royaume des Mèdes, fut sur le point de périr avec son armée nombreuse, en les poursuivant dans leurs vastes déserts. Les Scythes portaient différens noms : comme les Kirguis et les Calmouks, ils menaient une vie nomade; rien ne leur était plus précieux que la liberté; ils n'avaient aucune connaissance des arts, et toute leur science se bornait à savoir *harceler vivement leurs ennemis et les éviter avec adresse*. Cependant ils toléraient les colonies grecques dans leur pays. Ils en reçurent les premiers germes de la civilisation; et le roi des Scythes se fit construire, dans Olvie, une vaste maison embellie d'ornemens de sculpture, de sphinx et de griffons. A l'occident d'Olvie, étaient les Callipides, mélange de Scythes sauvages et de Grecs; aux environs de l'Hypanis ou du Boug, les Alazons; et bien plus avant dans les terres, du côté du nord, sur les deux rives du Dniéper, les Scythes surnommés laboureurs. Ces trois peuples cultivaient déjà le blé et en avaient fait un objet de commerce. Sur le bord occidental du Dniéper, à quatorze journées de son embouchure (probablement près de Kief), entre les Scythes laboureurs et les Scythes nomades, on voyait le lieu de sépulture de leurs

rois : enceinte sacrée pour le peuple, et inaccessible aux ennemis. La horde principale, dite royale, errait à l'orient jusqu'à la mer d'Azof, jusqu'au Don et la Crimée, habitée par les Taures, qui devaient avoir la même origine que les anciens Cimmériens. Ces peuples barbares égorgeaient les étrangers qui abordaient dans leur pays, et en offraient le sacrifice à leur chaste déesse Τῇ Παρθένῳ : le promontoire de Sébastopol, où était son temple, a long-temps porté le nom de Παρθένιον.

Hérodote parle encore de plusieurs peuples qui n'étaient pas de même race que les Scythes, comme des Agathyrses dans la contrée aux sept villes ou la Transilvanie; des Nèvres dans la Pologne; des Androphages et des Mélanchlènes en Russie. Selon cet historien, ces derniers, ainsi nommés en raison de leurs vêtemens noirs, habitaient à quatre mille stades ou huit cents verstes au nord de la mer Noire, dans le voisinage des Androphages : les uns et les autres se nourrissaient de chair humaine. Tous les ans les Nèvres se métamorphosaient en loups pour quelques mois, c'est-à-dire qu'en hiver ils se couvraient de la peau de ces animaux. Au-delà du Don, dans les déserts d'Astrakan, on voyait les Sarmates ou Savromates : plus loin, parmi d'épaisses forêts, les Budins, les Gélons (peuple de race

grecque qui avait une forteresse en bois), les Irques, les Thessagètes, célèbres chasseurs; et à l'orient, les Scythes désèrteurs de la horde royale. C'est d'ici, d'après la relation d'Hérodote, que commençaient des montagnes pierreuses (les monts Ourals), ainsi que les pays des Agrippéens, au nez épaté (vraisemblablement les Calmouks). C'était là que s'arrêtaient ordinairement les caravanes marchandes des villes de la mer Noire; conséquemment elles devaient avoir une connaissance exacte de ces contrées, ainsi que des peuples qui les habitaient et qui parlaient sept langues différentes.

Quant aux peuples plus reculés vers le nord, on ne les connaissait que sur des bruits vagues fort incertains. Les Agrippéens assuraient qu'au-delà de leur pays il existait des hommes qui dormaient six mois de l'année, ce qui parut incroyable à Hérodote, et qui est pourtant si intelligible pour nous. Ce conte devait naissance aux longues nuits de ces régions glacées, qui, pendant plusieurs mois, ne reçoivent de lumière que celle des aurores boréales. A l'orient des Agrippéens, dans la grande Tatarie, demeuraient les Issédons, au rapport desquels il y avait, non loin de chez eux, des griffons qui gardaient l'or: cette fable des griffons nous cache sans doute une vérité historique, et laisse supposer que les

Bruits vagues sur les peuples du nord.

précieuses mines de la Sibérie méridionale avaient été connues dans l'antiquité des temps. Le nord était alors généralement célèbre par ses richesses et la quantité d'or qu'on y trouvait. Après avoir fait mention de différentes hordes qui erraient à l'est de la mer Caspienne, Hérodote parle du principal peuple des déserts, où sont aujourd'hui les Kirguis, de ces vaillans Massagètes, vainqueurs de Cyrus : il dit que leurs mœurs et leurs habillemens avaient beaucoup de rapport avec ceux des Scythes ; qu'ils ornaient d'or leurs casques, leurs ceintures et les harnois de leurs chevaux, mais qu'ils ne connaissaient ni le fer ni l'argent, et que leurs masses d'armes ainsi que leurs lances étaient faites en cuivre.

Description de la Scythie.

Quant à la Scythie russe en particulier, ce n'était, selon Hérodote, qu'une plaine immense dégarnie de bois, excepté entre la Tauride et l'embouchure du Dniéper. Il raconte, comme un prodige, à ses compatriotes que l'hiver y dure huit mois, et que, pendant ce temps, à ce que disent les Scythes, l'air est rempli de plumes légères, c'est-à-dire de flocons de neige. Selon le même auteur, la mer d'Azof se congèle, les habitans passent en traîneaux sur ses ondes immobiles, et les cavaliers même peuvent combattre sur sa surface glacée ; il dit enfin que le tonnerre n'y

gronde, que l'éclair n'y brille que pendant l'été. — Outre le Dniéper, le Boug et le Don, qui sort d'un lac, cet historien nomme encore le Dniester (Τύρης), à l'embouchure duquel demeuraient les Grecs appelés Tirètes; le Prouth (Πορατα), le Sereth (Ορδησσος). Il dit qu'en général la Scythie est renommée pour ses grands fleuves navigables; que le Dniéper, très-poissonneux et bordé de superbes prairies, ne le cède en étendue qu'au Nil et au Danube; que l'eau en est limpide, saine et très-agréable au goût; il ajoute que la source de ce fleuve se perd dans des pays lointains, et que les Scythes eux-mêmes ne la connaissaient pas. Il est donc évident que l'histoire de ce temps n'avait aucunes données positives sur la partie du nord-est de l'Europe, séparée du reste du monde par la férocité des barbares qui en parcouraient les déserts. Quoique les Scythes n'occupassent que les régions méridionales de notre patrie; quoique les Androphages, les Mélanchlènes et autres peuples du nord fussent tous d'origine différente, comme le dit Hérodote lui-même, cependant les Grecs appelaient Scythie, toute la Russie d'Europe et celle d'Asie actuelle, en un mot tous les pays septentrionaux, comme ils donnaient indifféremment le nom d'Ethiopie à toute la partie méridionale du monde; celui de Celtique à tout

Fleuves connus des Grecs.

l'occident, et celui de l'Inde à tout l'orient, s'en rapportant là-dessus à l'historien Ephore, qui vivait trois cent cinquante ans avant J.-C.

Mœurs des Scythes. Malgré leurs fréquentes relations avec les Grecs, les Scythes se faisaient gloire de conserver les mœurs barbares de leurs ancêtres; et leur célèbre compatriote, le philosophe Anacharsis, disciple de Solon, périt victime du projet qu'il avait formé de leur donner les lois d'Athènes. Pleins de confiance dans leur valeur et dans leur nombre, ils ne redoutaient aucun adversaire. Ils buvaient le sang de leurs ennemis, en tanaient la peau pour s'habiller, se servaient de leurs crânes en guise de vases, et, sous la forme d'un glaive, ils adoraient le dieu de la guerre comme le plus puissant des dieux.

Leur chute. La puissance des Scythes commença à s'affaiblir depuis Philippe, roi de Macédoine, qui, selon un ancien historien (a), remporta sur eux, plutôt à force de ruse que par la supériorité du courage, une victoire décisive, après laquelle le vainqueur, au lieu de l'or et de l'argent qu'il espérait trouver dans le camp de ses ennemis, n'y rencontra que des femmes, des enfans et des vieillards. Ils furent aussi opprimés

Mithridate. par Mithridate Eupator, qui, déjà maître des

(a) Trogue Pompée, dont Justin a donné un abrégé.

côtes méridionales de la mer Noire, s'était emparé du royaume de Bosphore (5). Leur puissance expira entièrement dans les guerres sanglantes que ce prince eut à soutenir contre les Romains, dont les aigles victorieuses pénétrèrent jusqu'aux provinces du Caucase, qui appartiennent aujourd'hui à la Russie. Quelques années avant la naissance de J.-C., les Gètes (peuple de Thrace), vaincus par Alexandre-le-Grand sur le Danube, et qui, dans la suite, firent trembler Rome du temps du fameux Bérébiste, enlevèrent aux Scythes tout le pays entre l'Ister et le Borystène, c'est-à-dire entre le Danube et le Dniéper. Enfin les Sarmates, qui habitaient en Asie près du Don, pénétrèrent en Scythie, et, selon Diodore de Sicile, ils exterminèrent la plus grande partie des habitans, dont le reste fut compris dans leur dénombrement; de sorte que l'existence particulière des Scythes a disparu dans l'histoire. Il ne resta d'eux qu'un nom célèbre, donné long-temps encore par le commun des Romains, à tous les peuples peu connus et vivant dans les pays septentrionaux (6). Gètes. Sarmates.

Les Sarmates ou Savromates d'Hérodote commencent à devenir célèbres dans le premier siècle de l'ère chrétienne, lorsque les Romains,

après avoir établi leurs légions dans la Thrace et sur les rives du Danube, se furent acquis le redoutable voisinage des barbares; depuis cette époque, les historiens romains parlent sans cesse de ce peuple qui dominait depuis la mer d'Azof jusqu'aux rives du Danube, et se divisait en deux grandes branches, les Roxolans et les Yaziges (7). C'est donc fort mal à propos, qu'à l'exemple des anciens, qui comprenaient sous la dénomination générale de Scythes, tous les peuples du septentrion, les géographes d'alors donnaient à ces mêmes peuples le nom de Sarmates, et celui de Sarmatie aux vastes pays d'Asie et d'Europe, qui s'étendent d'une part, depuis la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'en Germanie, et de l'autre jusqu'aux extrémités les plus reculées du nord. Les Roxolans s'établirent dans les environs de la mer d'Azof et de la mer Noire, et bientôt les Yaziges passèrent dans la Dacie, sur les bords de la Theiss et du Danube; ils osèrent les premiers inquiéter les provinces romaines, et donnèrent le signal de cette lutte longue et terrible qui s'établit entre la barbarie et la civilisation, lutte qui se termina enfin par la ruine de cette dernière. Les Roxolans eurent des avantages sur les cohortes romaines dans la Dacie, et les Yaziges ravagèrent la Mœsie. L'art de la guerre,

fruit de huit siècles de continuelles victoires, réprimait encore les barbares et châtiait souvent leur audace; mais vaincue par la mollesse, Rome, ayant perdu son orgueil avec sa liberté, ne rougit pas d'acheter au poids de l'or l'alliance des Sarmates. Tacite appelle les Yaziges les alliés de sa nation, et ce sénat superbe, jadis arbitre de la destinée des peuples et des rois, allait avec respect à la rencontre des ambassadeurs d'un peuple nomade. Malgré la guerre des Marcomans, dans laquelle les Sarmates réunis aux Germains éprouvèrent de rudes échecs; malgré les victoires de Marc-Aurèle, qui épuisa leurs forces et mit un terme à leurs conquêtes, cependant, errans dans la Russie méridionale et sur les bords de la Theiss, ils ne laissèrent pas d'inquiéter long-temps encore les domaines des Romains, par de fréquentes incursions.

C'est à peu près à cette époque que nous voyons figurer avec les Yaziges et les Roxolans, un autre peuple, de même origine, savoir : les Alains, qui, selon le témoignage d'Ammien Marcellin, étaient les anciens Massagètes et demeuraient alors entre la mer Noire et la mer Caspienne. Semblables à tous les peuples de l'Asie, ils ne labouraient point leurs champs; ils n'avaient point de maisons; ils conduisaient leurs Alains.

femmes et leurs enfans sur des chariots, parcourant les déserts de l'Asie jusqu'au nord de l'Inde, ravageant l'Arménie et la Médie, étendant enfin leurs dévastations en Europe jusque sur les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof; ils affrontaient courageusement la mort dans les combats, et furent renommés par leur brillante valeur. C'est à cette nation nombreuse qu'appartenaient, selon toute apparence, les Aorces et les Siragues, dont plusieurs historiens du premier siècle de l'ère chrétienne parlent comme de peuples habitant entre le Caucase et le Don, et qu'ils citent tantôt comme ennemis, tantôt comme alliés des Romains. Les Alains, après avoir chassé les Sarmates du sud-est de la Russie, s'emparèrent d'une partie de la Tauride.

Goths. Dans le troisième siècle, les Goths et autres nations de Germanie, accourus des côtes de la Baltique sur celles de la mer Noire, envahirent la Dacie, province romaine depuis Trajan, et devinrent les ennemis les plus redoutables de l'empire (8). Ils passèrent bientôt, par mer, en Asie, où ils livrèrent aux flammes le fameux temple d'Ephèse, et beaucoup de villes florissantes de Bythinie, de Galatie et de Cappadoce. En Europe, ils ravagèrent également la Thrace, la Macédoine et la Grèce jusqu'à la Morée; s'étant

emparés d'Athènes, ils voulurent d'abord y brûler tous les livres grecs qui s'y trouvaient; mais ils suivirent cependant les conseils d'un sage compatriote qui leur dit : « Laissez aux Grecs leurs » livres, afin qu'en les lisant ils oublient l'art de la » guerre, et que nous puissions les vaincre plus » facilement. » Aussi redoutables par leur cruauté que par leur courage, les Goths fondèrent un état puissant, divisé en empire d'occident et d'orient, et qui, au quatrième siècle, sous leur roi Hermanrik, s'étendait depuis la Tauride et la mer Noire, jusqu'à la Baltique, et comprenait conséquemment une grande partie de la Russie d'Europe.

Jornandès historien des Goths, qui vivait au sixième siècle, écrit que, parmi beaucoup d'autres peuples, Hermanrik avait soumis aussi les Vénèdes, voisins des Estes et des Hérules, habitans des bords de la Baltique, et plus connus par leur nombre que par leurs connaissances militaires (9). Ceci est fort curieux et fort intéressant pour nous; car les Vénèdes, selon Jornandès, avaient la même origine que les Slaves, ancêtres du peuple Russe. Dès l'antiquité la plus reculée, quatre cent cinquante ans avant J.-C., on savait dans la Grèce que l'ambre jaune se trouvait dans les régions lointaines de l'Europe, où l'Eridan se Vénèdes.

jette dans l'Océan septentrional et près du séjour des Vénèdes (10). Il est probable que les Phéniciens, ces audacieux navigateurs qui, les premiers, firent connaître l'Europe aux nations policées de l'antiquité, poussèrent leurs découvertes sur les côtes de la Prusse actuelle, si riche en ambre jaune, et que c'était des Vénèdes qu'ils achetaient cette précieuse production (11). Du temps de Pline et de Tacite, c'est-à-dire dans le premier siècle, les Vénèdes habitaient le long de la Vistule, et leur pays était borné au sud par la Dacie (12). Ptolomée, astronome et géographe du deuxième siècle, les place sur les côtes orientales de la mer Baltique, en ajoutant que, depuis long-temps, cette mer s'appelait *mer des Vénèdes* (13). Si donc les Slaves et les Vénèdes ne formaient qu'une seule nation, nos ancêtres étaient connus des Grecs et des Romains comme habitans du Sud de la mer Baltique. Mais nous ignorons s'ils y étaient venus de l'Asie et à quelle époque (14). L'opinion que cette partie du monde doit être regardée comme le berceau de tous les peuples, paraît la plus raisonnable et la mieux fondée, puisqu'elle est conforme aux traditions sacrées, et que, malgré les altérations qu'elles ont subies, toutes les langues de l'Europe ont une certaine affinité avec les langues anciennes de

l'Asie (15). Cependant, comme nous ne pouvons constater cette vraisemblance par aucun témoignage vraiment historique, nous rangerons les Vénèdes au nombre des nations européennes, puisque l'histoire les trouve en Europe, et que, de plus, leurs mœurs et leurs coutumes n'étaient pas celles des peuples asiatiques, venus dans notre partie du monde, qui n'avaient point de maisons, qui habitaient sous des tentes ou dans des chariots (16), et ne combattaient qu'à cheval; tandis que les Vénèdes de Tacite avaient des habitations fixes, qu'ils aimaient à combattre à pied, et qu'ils étaient célèbres par la rapidité et la légèreté de leur course.

La fin du quatrième siècle fut signalée par des événemens d'une haute importance. Vers l'an 377, les Huns, peuple nomade, sortis des frontières septentrionales de la Chine, parviennent, à travers d'immenses déserts, jusqu'à la partie sud-est de la Russie. Ils attaquent les Alains, les Goths, et mettent tout à feu et à sang dans les provinces romaines (17). Les historiens contemporains ne trouvent point de termes pour exprimer la férocité barbare des Huns et leur extérieur hideux. L'effroi était leur sinistre avant-coureur; et Hermanrik, ce héros plus que centenaire, n'osa pas même hasarder avec eux le sort d'une bataille; il Huns.

se hâta de s'arracher lui-même une vie qu'il voulait soustraire à l'esclavage. Les Goths d'orient se soumirent, et ceux d'occident cherchèrent un asile dans la Thrace, où les Romains eurent l'imprudence de leur permettre de s'établir; imprudence fatale! car ces Goths s'étant réunis à plusieurs autres peuples, fort braves, de la Germanie, ils s'emparèrent bientôt d'une grande partie de l'Empire.

Antes. L'histoire de ce temps parle aussi des Antes qui, selon Jornandès et les historiens de Byzance, appartenaient, comme les Vénèdes, au peuple Slave (18). Vinitar, successeur d'Hermanrik, roi des Goths, quoique déjà tributaire des Huns, voulut dominer aussi sur d'autres peuples. Il conquit le pays des Antes, situé au nord de la mer Noire, conséquemment en Russie, et fit mourir de la manière la plus cruelle leur chef nommé Box, avec soixante-dix Boyards des plus distingués. Balamber, roi des Huns, prit le parti des opprimés, défit Vinitar, et délivra ainsi les Antes du joug des Goths. Il n'y a aucun doute que les Antes et les Vénèdes reconnaissaient l'autorité des Huns; car du temps d'Attila, leur terrible roi, ce peuple conquérant dominait sur tous les pays depuis le Volga jusqu'au Rhin, et depuis la Macédoine jusqu'aux îles de la mer Baltique (19).

Après s'être baigné dans des flots de sang, après avoir détruit les villes et les forteresses du Danube, incendié les villages, et s'être, pour ainsi dire, entouré de vastes déserts, Attila, fier du titre de terreur du monde et de fléau de Dieu, établit son trône en Dacie, sous une tente, et fit payer un tribut à Constantinople, dont il méprisait l'or et la mollesse. Avec cet homme barbare, mais extraordinaire, mort en 454, disparut pour jamais la puissance des Huns. Les peuples soumis à Attila secouèrent bientôt le joug de ses fils désunis. Chassés de la Pannonie ou Hongrie, par les Allemands Gépides, les Huns se maintinrent encore quelque temps entre le Dniester et le Danube, et ce pays fut appelé Hunnivar (20) : d'autres se dispersèrent dans les provinces de l'Empire, situées sur le Danube; et enfin les traces de leur affreuse existence disparurent bientôt entièrement. C'est ainsi que ces barbares accourus du fond de l'Asie, ont montré en Europe leurs hordes homicides; ce fléau dévastateur a épouvanté le monde; il a détruit des peuples entiers, et il a disparu comme un horrible fantôme.

Alors la Russie méridionale a dû offrir un vaste désert, où erraient, à l'aventure, les tristes débris de tous ces peuples. Les Goths d'orient s'étaient réfugiés en grande partie dans la Pannonie : quant

aux Roxolans, les annales du temps n'en font plus aucune mention ; mêlés sans doute avec les Huns, ou bien compris sous la dénomination générale de Sarmates, ils avaient, de même que les Yaziges, été disséminés par l'empereur Marcien, dans l'Illyrie et les autres provinces de l'Empire, où ils avaient perdu leur nom, et ne formaient plus qu'un seul peuple avec les Goths (21); car à la fin du cinquième siècle, il n'est déjà plus question des Sarmates. Une énorme quantité d'Alains, de Vandales allemands et de Suèves, traversent le Rhin, franchissent les Pyrénées et vont s'établir en Espagne et en Portugal. Cependant les Ougres et les Bulgares, inconnus jusqu'alors, et auxquels les annales byzantines donnent la même origine qu'aux Huns, abandonnent leurs anciennes demeures à l'est du Volga et des monts Ourals ; ils s'emparent des bords de la mer d'Azof, de la mer Noire, de la Tauride, où demeuraient encore quelques Goths convertis à la religion chrétienne; et à dater de l'an 474, commencent à ravager la Mœsie, la Thrace, et à insulter même les faubourgs de Constantinople (22).

Ougres et Bulgares.

Slaves.

D'un autre côté nous voyons paraître sur le grand théâtre de l'histoire, *les Slaves*, nom qui devrait appartenir à tout homme brave et guerrier, s'il en faut croire l'étymologie de ce mot qui

vient de *slava*, gloire (23). Ce peuple que nous connaissions à peine, occupe, dès le sixième siècle, une grande partie de l'Europe, depuis la mer Baltique et les rives de l'Elbe, jusqu'à la Theiss et la mer Noire. Sans doute quelques-uns des Slaves, sujets d'Hermanrik et d'Attila, servirent dans leurs armées. Il est probable qu'ils firent l'essai de leur valeur sous ces conquérans, et que l'appât des dépouilles des riches contrées de l'Empire fit naître, parmi leurs compatriotes, le désir de se rapprocher des fertiles provinces de la Grèce, et, en général, d'agrandir leurs domaines. Tout favorisait leur entreprise : la Germanie était déserte; les peuples belliqueux de cette vaste contrée s'étaient portés vers le sud et l'occident, pour chercher fortune sur les bords de la mer Noire. Il n'y avait peut-être plus, entre les bouches du Dniester et du Danube, que quelques hordes sauvages et nomades, qui avaient accompagné les Huns dans leur incursion en Europe, et qui s'étaient dispersées après leur chute. L'espace depuis le Danube et l'Alute jusqu'à la Morave, était occupé par les Allemands Lombards et Gépides; celui depuis le Dniéper jusqu'à la mer Caspienne, par les Ougres et les Bulgares : au nord du Pont-Euxin et du Danube, paraissaient les Antes et les Slaves (24). Quelques tribus de ces derniers avaient

pénétré jusqu'en Bohême, en Saxe et en Moravie, et quelques-unes étaient restées sur les bords de la mer Baltique. Ce n'est qu'à compter de cette époque, que les historiens de Byzance commencent à parler des Slaves, et à en dépeindre le caractère, la manière de vivre et de combattre, les mœurs et coutumes, comme entièrement différentes de celles des peuples germains et sarmates (25) : preuve évidente qu'avant ce temps, les Grecs connaissaient fort peu cette nation reléguée dans le fond de la Russie, de la Pologne, de la Lithuanie et de la Prusse, dans des pays éloignés, et pour ainsi dire impénétrables à leur curiosité (26).

A la fin du cinquième siècle, les annales de Byzance parlent déjà des Slaves, comme ayant, en 495, accordé libre passage dans leur pays aux Allemands Hérules, battus par les Lombards dans la Hongrie, et poussés vers la mer Baltique (27); mais ce n'est que du temps de Justinien, l'an 527, que s'étant établis dans le nord de la Dacie, ils commencent à agir contre l'Empire, de concert avec les Ougres et les Antes, limitrophes des Bulgares, aux environs de la mer Noire. Jamais les Sarmates, les Goths, les Huns même, ne furent aussi redoutables aux empereurs que les Slaves. L'Illyrie, la Thrace, la Grèce, la

Chersonnèse, tous les pays depuis le golfe Ionique jusqu'à Constantinople, devinrent la proie de ces barbares (28). L'intrépide Chilbud, capitaine de Justinien, osa seul leur résister, et obtint quelques succès; mais les Slaves l'ayant tué dans une bataille au-delà du Danube, les provinces grecques furent de nouveau exposées à leurs incursions, dont chacune coûtait la vie ou la liberté à une innombrable multitude d'hommes; de sorte que les rives méridionales du Danube, inondées du sang de leurs habitans infortunés, couvertes de cendres et de ruines, n'offrirent plus que l'aspect d'un vaste désert. Ni les légions romaines, presque toujours mises en fuite, ni la grande muraille d'Anastase (29), construite pour défendre Constantinople de l'invasion des barbares, ne purent arrêter les Slaves, intrépides autant que cruels. L'Empire vit avec honte, avec effroi, le drapeau de Constantin flotter entre leurs mains. Il fallut que Justinien lui-même, les sénateurs et les grands, prissent les armes et allassent en personne défendre la muraille de Théodose, dernier rempart de la capitale, dans la cruelle attente de voir les Slaves et les Bulgares en assiéger les portes. Bélisaire seul, ce modèle d'héroïsme et de vertu, blanchi sous les armes, osa aller à leur rencontre; mais ce fut plutôt par l'or de

l'Empire que par la victoire qu'il réussit à éloigner de Constantinople cet affreux orage. Les Slaves vivaient paisiblement dans l'Empire comme dans leur propre pays, leur retraite étant assurée par le Danube; car les Gépides, qui dominaient alors sur la plus grande partie de ses rives septentrionales, tenaient à leur disposition des bateaux toujours prêts à les recevoir (30). Cependant Justinien se parait impudemment du titre d'Ante ou de Slave, bien que ce titre retraçât plutôt la honte que la gloire de ses armes contre nos féroces ancêtres, qui, selon leur caprice, dévastaient l'Empire, ou faisaient avec lui des traités d'alliance, se vendaient comme auxiliaires et contribuaient aux victoires des empereurs. C'est ainsi que la seconde année de la fameuse guerre des Goths, en 556, Valérien conduisit en Italie 1600 cavaliers Slaves, et que Tullien, général romain, confia aux Antes la défense de la Lucanie, où, en 547, ils défirent Totila, roi des Goths.

Depuis trente ans déjà les Slaves ravageaient l'Europe, lorsqu'un nouveau peuple s'ouvrit, par ses triomphes et ses conquêtes, une route vers la mer Noire. Tout le monde connu était alors le théâtre de l'étonnante fluctuation des peuples, ainsi que de l'inconstance de leur fortune. Les

Avars avaient signalé leurs armes dans les déserts de la Tatarie; mais dans le sixième siècle, vaincus par les Turcs, ils se retirèrent et abandonnèrent leur pays (31). Ces Turcs, au rapport des historiens chinois, étaient un reste des Huns, jadis habitans des contrées situées au nord de la Chine. Après un certain laps de temps, ils s'étaient réunis à plusieurs autres hordes de même origine, et ils firent ensemble la conquête de tout le midi de la Sibérie. Leur khan, nommé Dysabule (32) dans les annales Byzantines, vainqueur, comme Attila, de beaucoup de nations, demeurait au milieu des monts Altaïs, sous une tente ornée de tapis de soie et d'une infinité de vases d'or. Là, assis sur un trône magnifique, il recevait les ambassadeurs de Constantinople et les présens de Justinien. Il faisait des traités d'alliance avec cet empereur, tandis que ses armes victorieuses triomphaient des Perses. On sait que les Russes, actuellement maîtres de la Sibérie méridionale, y ont trouvé dans les tombeaux une quantité considérable d'objets précieux (33), venant, selon toute apparence, de ces Turcs d'Altaïs, qui n'étaient plus sauvages, et qu'il faut croire civilisés en partie, puisqu'ils faisaient le commerce avec la Chine, la Perse et la Grèce.

Avars.

Turcs.

Ogors.

Sans compter beaucoup d'autres hordes, Dysabule avait sous sa dépendance les Kirguis et les Huns-Ogors (34), d'abord tributaires des Avars, puis vaincus par les Turcs. Ces Ogors passèrent sur les rives occidentales du Volga, prirent le nom de ces célèbres Avars naguère si puissans, et offrirent leur alliance à l'empereur d'Orient. Les Grecs considéraient leurs ambassadeurs avec une curiosité mêlée d'effroi. Le costume de ces barbares rappelait à leur souvenir les terribles Huns d'Attila, dont ces prétendus Avars ne différaient qu'en ce qu'ils ne se rasaient pas la tête, et qu'ils portaient leurs cheveux en longues queues tressées, ornées de rubans. Le chef des ambassadeurs dit à Justinien, que les braves et invincibles Avars désiraient son amitié, mais qu'ils exigeaient de lui des présens, une solde et un terrain avantageux pour y fonder une colonie. L'empereur n'osa rien refuser à ce peuple qui, d'abord fugitif en Asie, avait retrouvé, en entrant en Europe, sa force et son courage. Les Ougres et les Bulgares se rangèrent également sous sa domination. En vain les Antes essayèrent de lui résister ; le khan des Avars, le cruel Baïan, défit leur armée, tua le célèbre prince Mézamir (35), leur ambassadeur, mit leur pays au pillage et en fit les ha-

bitans esclaves. Conquérant de la Moravie et de la Bohême, séjour des Tchèques et autres tribus slaves, vainqueur de Sigebert, roi des Francs, il revint sur le Danube, où les Lombards faisaient une guerre sanglante aux Gépides. Baïan se réunit aux premiers, anéantit la puissance des Gépides, s'empara d'une grande partie de la Dacie, et bientôt après de la Pannonie, que lui abandonnèrent volontairement les Lombards, plus jaloux de chercher des conquêtes en Italie. Ainsi, en 568, la puissance des Avars s'étendait depuis le Volga jusqu'à l'Elbe, et au commencement du septième siècle, ils envahirent toute la Dalmatie, à l'exception de ses villes maritimes. Quoique les Turcs, maîtres des bords de l'Irtisch et de l'Oural (36), alarmassent, par de continuelles incursions, la Perse et la Chine, et que, vers 580, ils eussent porté leurs armes victorieuses jusqu'en Tauride, près le Bosphore, et assiégé Cherson, cependant ils disparurent bientôt de l'Europe, et laissèrent tout le littoral de la mer Noire sous la puissance des Avars.

Déjà les Antes, les Tchèques et les Moraves obéissaient au khan; mais les Slaves du Danube, proprement dits, conservaient encore leur indépendance, et, en 581, ils allèrent même,

avec une armée considérable, ravager la Thrace et les autres provinces de l'Empire, jusqu'à la Grèce (37). Tibère régnait alors à Constantinople : accablé des nombreux soucis que lui causait la guerre contre les Perses, il se trouva hors d'état de repousser les Slaves ; afin d'opérer une diversion utile à ses intérêts, il engagea le khan à servir son ressentiment, par une invasion dans leur pays. Baïan, qui prenait le titre d'ami de Tibère, et qui avait déjà manifesté le désir de devenir *patrice romain*, entra d'autant plus volontiers dans les vues de l'empereur, que depuis long-temps il haïssait les Slaves à cause de leur orgueil. Voici à quoi les historiens de Byzance attribuent cette animosité. Après avoir soumis les Antes, le khan exigea la même obéissance de la part des Slaves; mais Lauritas et d'autres chefs lui répondirent : « Qui peut nous ravir notre liberté ? Nous sommes » habitués à conquérir des pays, et non pas à » céder le nôtre à nos ennemis. Telle sera notre » manière de penser, tant qu'il y aura sur la terre » des épées et des braves. » L'ambassadeur du khan les irrita à tel point, par ses orgueilleux discours, qu'il paya de sa tête sa fierté et son imprudence. Baïan n'avait pas oublié cet outrage : son ambition était stimulée encore par l'espoir de trouver d'immenses richesses chez les

Slaves, qui, depuis cinquante ans, ravageaient la Grèce sans avoir jamais été inquiétés dans leur pays. Il y entra donc à la tête de soixante mille cavaliers d'élite, et se mit à saccager les habitations, à incendier les campagnes, à exterminer enfin la population, dont les restes malheureux ne trouvèrent d'autre refuge contre ses fureurs, qu'une prompte fuite ou l'épaisseur des forêts. Dès lors la puissance des Slaves fut beaucoup affaiblie; et quoique Constantinople eût longtemps encore à redouter leurs incursions, le khan des Avars s'empara bientôt de toute la Dacie. Ils furent obligés de lui fournir une armée; et leur propre sang, mêlé au sang des ennemis de leur cruel oppresseur, consolidait sa puissance. Il les exposait dans les combats de manière à les faire périr les premiers; et lorsqu'en 626, le khan, après avoir violé la paix avec la Grèce, assiégea Constantinople, il sacrifia les Slaves à cette entreprise audacieuse. Ils eussent pris la capitale de l'Empire, si la trahison n'eût découvert aux Grecs leurs desseins secrets; entourés par les ennemis, ils combattirent en désespérés, mais ils succombèrent; quelques-uns échappés au carnage furent punis de mort par ordre du khan, pour leur témoigner ainsi sa reconnaissance (38)!

Cependant tous les peuples slaves n'obéissaient pas à ce chef des Avars ; ceux qui habitaient par-delà la Vistule, et plus au nord, s'étaient soustraits à l'esclavage : ainsi vers la fin du sixième siècle, il y avait sur les bords de la mer Baltique d'heureux et paisibles Slaves, que le khan engagea vainement à prendre les armes contre la Grèce, et à lui fournir des troupes. Le fait suivant décrit par les historiens de Byzance (39), mérite de fixer la curiosité et l'attention. « Les Grecs, » disent-ils, avaient fait prisonniers trois étrangers, qui, au lieu d'armes, ne portaient que des » harpes et des luths : l'empereur leur ayant demandé qui ils étaient, *Nous sommes Slaves*, » répondirent les étrangers, *et nous demeurons* » *aux confins de l'océan occidental* (la mer Baltique). *Le khan des Avars a envoyé des* » *présens à nos anciens, en exigeant de nous des* » *troupes contre les Grecs. Nos anciens ont ac-* » *cepté les présens, mais ils nous ont députés au* » *khan pour les excuser auprès de lui, de ce que* » *le grand éloignement ne leur permettait pas* » *de lui prêter secours. Nous avons été quinze* » *mois en route. Sans faire attention au carac-* » *tère sacré d'ambassadeur, le khan n'a pas* » *voulu nous laisser retourner dans notre pa-* » *trie ; ayant ouï parler des richesses et de l'hu-*

» *manité des Grecs, nous avons profité d'une*
» *occasion favorable pour nous enfuir en Thrace.*
» *Inhabiles à manier les armes, nous ne savons*
» *que jouer du luth. Le fer est inconnu dans*
» *notre pays; et ignorans dans l'art de la guerre*
» *autant que passionnés pour la musique, nous*
» *menons une vie paisible et tranquille.* L'empe-
» reur admira les mœurs douces de ces hommes,
» leur haute stature, et la force de leur corps. Il
» accorda l'hospitalité à ces ambassadeurs et leur
» procura les moyens de retourner dans leur pa-
» trie. » L'humeur pacifique des Slaves de la Baltique, au milieu des horreurs de la barbarie, nous retrace le tableau d'un bonheur que nous sommes habitués à regarder comme une des chimères de l'imagination. L'uniformité des récits des historiens byzantins, qui parlent de ce fait, en prouve, je crois, assez l'authenticité, encore augmentée par les conjonctures où se trouvaient alors les contrées du nord, où les Slaves pouvaient vivre parfaitement heureux, puisque les Germains s'étaient portés vers le midi, et que l'empire des Huns était anéanti.

Enfin les Slaves-Bohémiens, réveillés par le désespoir, osèrent courir aux armes : ils domptèrent l'orgueil des Avars, et recouvrèrent leur indépendance. Les annales du temps disent qu'un

nommé Samo, homme habile et courageux, se mit à leur tête, et que les esclaves devenus libres, guidés par la reconnaissance, le choisirent pour leur roi (40). Ce prince fit la guerre à Dagobert, roi des Francs, dont il défit la nombreuse armée.

Les Slaves accrurent bientôt leur puissance par de nouvelles conquêtes; il est très-vraisemblable que dans le sixième siècle, un grand nombre d'entre eux allèrent s'établir en Hongrie : d'autres, au commencement du septième, firent alliance avec l'Empire, entrèrent en Illyrie, en chassèrent les Avars et fondèrent de nouvelles puissances sous les noms de Croatie, Slavonie, Servie, Bosnie et Dalmatie (41). Les empereurs n'eurent aucune répugnance à leur permettre de s'établir dans les provinces grecques, espérant que leur valeur, généralement reconnue, serait leur rempart le plus inébranlable contre les attaques des autres barbares. En effet, dans le septième siècle, nous trouvons des Slaves sur le Strymon en Thrace, dans les environs de Thessalonique et dans la Mœsie ou Bulgarie actuelle : tout le Péloponnèse fut même, pendant quelque temps, sous leur domination, lorsque profitant des horreurs de la peste qui ravageait la Grèce, ils eurent envahi la patrie des arts et des sciences. Quelques-uns

d'entre eux s'établirent en Bythinie, en Phrygie, en Dardanie et en Syrie (42).

Mais pendant que les Tchèques et autres Slaves jouissaient déjà d'une entière liberté, tant dans leurs anciennes que dans leurs nouvelles conquêtes, il paraît que ceux du Danube se trouvaient encore sous la dépendance des Avars, malgré l'affaiblissement où se trouvait, dans le septième siècle, la puissance de ce célèbre peuple asiatique. Couvrate, prince des Bulgares, tributaire du khan, secoua le joug en 635. Ayant divisé leurs armées en neuf camps fortifiés (43), les Avars se maintinrent fort long-temps encore dans la Dacie et la Pannonie, et firent des guerres sanglantes contre les Bavarois et les Slaves, dans la Carinthie et la Bohême; mais enfin leur nom s'est perdu dans les annales. Couvrate, ami et allié des Romains, régnait dans les environs de la mer d'Azof. Les conquêtes de ce prince furent partagées par ses fils, malgré le sage conseil qu'il leur avait donné en mourant, de ne pas démembrer son Empire. L'aîné, Vatvail, resta sur les bords du Don; le second, Cotzague, passa de l'autre côté de ce fleuve. Le quatrième alla s'établir en Pannonie, ou Hongrie, dans le voisinage des Avars. Le cinquième en Italie (44), et le troisième, nommé Asparouk, se fixa d'abord entre le Dniester et le

Chute des Avars.

Bulgarie. Danube; mais en 679, il conquit la Mœsie où il trouva beaucoup de Slaves, et où il fonda le royaume puissant des Bulgares.

Le lecteur auquel nous venons de présenter les Slaves répandus sur tout l'espace de pays, depuis la mer Baltique jusqu'à l'Adriatique, et depuis l'Elbe jusqu'en Morée et en Asie, comprendra, sans peine, que nombreux et braves comme ils l'étaient, ils auraient pu, en se coalisant, conquérir toute l'Europe; mais affaiblis par la trop grande dispersion de leurs forces, et par leurs discordes continuelles, ils perdirent presque tous leur indépendance. Il n'en existe qu'un seul qui, éprouvé par le malheur, étonne maintenant l'univers par l'énormité de sa puissance (45). Quant aux autres tribus demeurées en Illyrie, en Mœsie et en Germanie, elles obéissent à des maîtres étrangers, et plusieurs même ont oublié jusqu'à la langue de leur patrie.

Nous allons maintenant nous occuper de l'histoire de Russie fondée sur les traditions de notre ancien annaliste.

CHAPITRE II.

Des Slaves et des autres peuples qui ont formé l'empire de Russie.

Origine des Slaves-Russes. — Polaniens. — Radimitches et Viatitches. — Drevliens. — Doulèbes et Boujaniens. — Loutitches et Tivertses. — Crovates. — Sévériens. — Drégovitches, Krivitches, Polotchans, Slaves-Novgorodiens. — Kief. Izborsk, Polotsk, Smolensk, Lubetch. Tchernigof. — Finois ou peuples Tchoudes en Russie. — Latiches. — Dissensions parmi les Slaves-Russes. — Puissance et chute des Obres. — Varègues. — Russie.

Origine des Slaves-Russes.

NESTOR dit que les Slaves habitaient de temps immémorial les pays du Danube, et que, chassés de la Mœsie par les Bulgares, et de la Pannonie par les Voloques (qui demeurent jusqu'à présent en Hongrie), ils étaient passés en Russie, en Pologne et dans d'autres pays adjacens. Cette désignation du séjour primitif de nos ancêtres est sans doute empruntée des annalistes de Byzance, qui montrent les Slaves au bord du Danube au sixième siècle. Cependant Nestor dit, dans un autre endroit, que l'apôtre S. André ayant fait connaître le nom de Notre-Seigneur et prêché sa doctrine en Scythie, ayant arboré la croix sur

les montagnes de Kief, encore inhabitées, et annoncé la gloire future de notre ancienne capitale, pénétra jusqu'au lac Ilmen, où il trouva des Slaves : ainsi, d'après l'assertion de Nestor lui-même, ils demeuraient déjà en Russie dans le premier siècle, et bien avant que les Bulgares ne se fussent établis en Mœsie. Mais il est probable que les Slaves, vaincus plus tard par ces derniers, abandonnèrent la Mœsie pour aller rejoindre leurs compatriotes du nord. Il est également probable que les Voloques, descendant des anciens Gètes et des Romains établis en Dacie, pendant le règne de Trajan, ayant cédé cette contrée aux Goths, aux Huns et à d'autres peuples, cherchèrent un asile dans les montagnes; et que, profitant enfin de la faiblesse des Avars, ils s'emparèrent de la Transilvanie et d'une grande partie de la Hongrie, où les Slaves furent obligés de se soumettre à leur puissance.

Il se pourrait encore que les Slaves, déjà connus, plusieurs siècles avant J.-C., sous le nom de Vénèdes, comme habitant les côtes orientales de la mer Baltique, eussent eu en même temps des établissemens dans l'intérieur de la Russie; peut-être aussi les Androphages, les Mélanchlènes et les Nèvres d'Hérodote faisaient-ils partie de leurs nombreuses tribus (46)? Les plus an-

ciens habitans de la Dacie, les Gètes, subjugués par Trajan, pourraient eux-mêmes être nos ancêtres. Cette opinion est d'autant vraisemblable que, dans les contes russes du douzieme siècle, il est fait mention des triomphes de Trajan dans la Dacie, et que les Slaves-Russes avaient, à ce qu'il paraît, fixé le commencement de leur ère au règne de ce valeureux empereur. Nous devons remarquer aussi à ce sujet une ancienne tradition des peuples slaves, qui parle des guerres soutenues par eux contre Alexandre-le-Grand, vainqueur des Gètes (47). Mais l'historien ne devant point donner la vraisemblance pour la vérité, qui veut être constatée par des témoignages authentiques des contemporains, nous nous abstiendrons de vouloir fixer au juste le berceau des Slaves, ni l'époque de leur établissement en Russie, et nous nous contenterons de décrire la manière dont ils y vivaient long-temps avant la formation de notre monarchie.

Un grand nombre de Slaves de même origine que les Lekhes qui peuplaient les bords de la Vistule, s'établirent sur les bords du Dniéper, dans le gouvernement de Kief, et prirent le nom de Polaniens, à cause de la beauté de leurs champs. Ce nom disparut dans l'ancienne Russie, et fut généralement adopté par les Lekhes, fon- Polaniens.

dateurs du royaume de Pologne. Deux frères, Radime et Viatko, issus de cette branche de Slaves, devinrent chefs des Radimitches et des Viatitches. Le premier se fixa sur les bords de la Soja, dans le gouvernement de Mobilef; l'autre établit sa demeure sur l'Oka, dans les gouvernemens de Kalouga, de Toula ou d'Orel. Les Drevliens, ainsi nommés de leur pays couvert de forêts, vivaient dans le gouvernement de Volhynie; les Doulèbes et les Boujaniens, le long du Boug qui se jette dans la Vistule; les Loutitches et les Tivertses, déjà possesseurs de quelques villes, le long des rives du Dniéper, jusqu'à la mer et au Danube; les Crovates blancs, aux environs des monts Krapaks; les Sévériens, voisins des Polaniens, sur les bords de la Desna, de la Séma et de la Soûla, dans les gouvernemens de Tchernigof et de Pultava; les Drégovitches, dans ceux de Minsk et de Vitebsk, entre la Pripette et la Dvina occidentale; les Krivitches, dans ceux de Pskof, de Vitebsk, de Tver et de Smolensk, aux sources de la Dvina, du Dniéper et du Volga; les Polotchans, de même que ces derniers, sur la Dvina, à l'endroit où elle reçoit la Polota; et enfin sur les bords du lac Ilmen, les Slaves proprement dits, qui, avant la naissance de J.-C., fondèrent la ville de Novgorod.

Radimitches. Viatitches. Drevliens. Doulèbes et Boujaniens. Loutitches et Tivertses. Crovates. Sévériens. Drégovitches. Krivitches. Polotchans. Slaves-Novgorodiens.

C'est à cette même époque que Nestor place la fondation de Kief, qu'il raconte de la manière suivante : « Il y avait parmi les Polaniens trois » frères, Kii, Chtchek et Khorif, avec leur sœur » Libédie. Ces trois frères demeuraient sur trois » montagnes, dont l'une s'appelait Chtchéko- » vitsa, l'autre Khorivitsa, du nom des deux plus » jeunes; quant à l'aîné, il habitait là où est » maintenant (du temps de Nestor) la levée de » Zboritchef. C'était des hommes instruits et pru- » dens, qui déployaient leur adresse à la chasse, » dans les forêts épaisses qui bordaient alors les » rives du Dniéper, où ils fondèrent une ville » qu'ils appelèrent Kief, c'est-à-dire ville de » Kii. Plusieurs personnes prétendent que Kii » était batelier, parce qu'autrefois il y avait » dans cet endroit un bac nommé kief; mais il » en est d'autres qui assurent que Kii comman- » dait dans sa tribu, et qu'il alla même à Cons- » tantinople, où il fut reçu avec beaucoup de » distinction de l'empereur grec. A son retour, » ayant parcouru les bords du Danube, il en fut » si charmé, qu'il y bâtit une ville où il avait » l'intention de se fixer avec sa famille; mais » les habitans du pays ne lui ayant pas permis » de rester dans ce lieu, qui conserve jusqu'à » présent le nom de Ruines de Kievets, il re-

» tourna dans sa ville de Kief, sur le Dniéper,
» où il mourut, ainsi que ses deux frères et sa
» sœur. » Ce récit de Nestor n'est absolument fondé que sur des traditions orales. Séparé par plusieurs siècles des événemens qu'il décrit, comment cet annaliste peut-il répondre de l'authenticité de ce genre de preuves presque toujours hasardées, toujours infidèles dans les détails? Peut-être Kii et ses frères n'ont-ils jamais existé; peut-être n'est-ce ici qu'une de ces fictions populaires qui faisaient dériver de noms d'hommes, ceux des lieux dont on ne pouvait découvrir l'étymologie. Les noms de Kief, de la montagne Chtchékovitsa, maintenant Skavitsa, de la colline Khorivitsa, déjà oublié, et de la petite rivière de Libédie, qui se jette dans le Dniéper, non loin de la nouvelle citadelle de Kief, ont pu donner lieu à cette fable des trois frères et de leur sœur, fable dont nous voyons beaucoup d'exemples dans les historiens byzantins, et dans ceux du nord, qui, pour nourrir la curiosité du peuple, dans les temps d'ignorance et de superstition, composaient, sur de simples dénominations géographiques, des histoires et des biographies entières. Il y a cependant dans cette relation de Nestor, deux circonstances singulièrement remarquables; la pre-

mière, c'est que les Slaves de Kief étaient en relation avec Constantinople, et la seconde, qu'ils avaient fondé une petite ville sur le Danube, long-temps avant les expéditions des Russes contre la Grèce. Les Doulèbes, les Polaniens du Dniéper, les Loutitches et les Tivertses, ont pu participer aux incursions des Slaves du Danube, que nous avons décrites plus haut, toutes si funestes à l'Empire, et emprunter dans les provinces grecques, différentes inventions propres à accélérer les progrès de la civilisation.

Nestor ne fixe pas non plus l'époque où furent bâties d'autres villes slaves, fort anciennes en Russie, comme Izborsk, Polotsk, Smolensk, Lubetch et Tchernigof : nous savons seulement que les trois premières, fondées par les Krivitches, existaient déjà dans le neuvième siècle; les deux autres, appartenant aux Sévériens, ne furent connues qu'au commencement du dixième, mais pouvaient avoir été bâties bien antérieurement. Outre les Slaves, la Russie renfermait encore, selon Nestor, beaucoup d'autres peuples étrangers : les Mériens, autour de Kostof et sur le lac Klechtchine ou de Péréaslaf; les Mouromiens, sur l'Oka, à son embouchure dans le Volga; les Tchérémisses, Mechtchères et Mordviens, au sud-est des Mériens; les Liviens, en Livonie;

Yzborsk. Polotsk. Smolensk. Lubetb. Tchernigof.

Finois, ou peuples Tchoudes en Russie.

les Tchoudes, en Esthonie et à l'est, vers le lac Ladoga; les Naroviens, là où est Narva; les Iamiens ou Emiens, en Finlande; les Vesses, sur le lac Bielo-Ozero; les Permiens, dans le gouvernement de Perme; les Yougres, ou les Ostiaks actuels de Bérésof, sur l'Oby et la Sozva; et les Petchores, sur la Petchora. Plusieurs de ces peuples ont disparu dans les temps modernes, ou se sont incorporés aux Russes; mais il en est quelques uns qui subsistent encore aujourd'hui, et parlent des langues qui ont entre elles tant d'analogie, que nous pouvons, sans aucun doute, les regarder, ainsi que les Lapons, les Ziriens, les Ostiaks de l'Oby, les Tchouvaches et les Votiaks, comme des peuples de même origine, et leur donner le nom général *de Finois* (48). Tacite, qui vivait dans le premier siècle, parle déjà des Finois comme d'un peuple voisin des Vénèdes, qui habitait primitivement les pays septentrionaux de l'Europe. Leibnitz et d'autres historiens suédois sont tous d'avis qu'ils peuplèrent jadis la Norvège et la Suède, et même le Danemark, selon l'opinion de Grotius. Leurs nombreuses peuplades se dispersèrent depuis la Baltique jusqu'à la mer Glaciale, depuis l'extrémité du nord-ouest de l'Europe jusqu'à la Sibérie, l'Oural et le Volga. Nous ignorons à quelle époque ils se

fixèrent en Russie, mais nous ne connaissons point de nation plus ancienne dans les climats septentrionaux et orientaux de cet empire. Ce peuple nombreux, qui embrassait et qui embrasse encore de nos jours une si grande partie de l'Europe et de l'Asie, n'avait point d'historien, car jamais il n'a fait parler de ses victoires. Loin de songer à conquérir des terres étrangères, on lui a vu presque toujours céder les siennes. Il abandonna aux Goths la Suède et la Norvège, et la Russie aux Slaves : « Ne cherchant leur sûreté » que dans la misère, ils n'avaient, dit Tacite, » ni maisons, ni chevaux, ni armes; ils se nour» rissaient d'herbes, s'habillaient de peaux d'a» nimaux, et se mettaient, sous des branches » d'arbres entrelacées, à l'abri des injures de » l'air (49). » Dans la peinture que Tacite nous trace des anciens Finois, nous reconnaissons en partie ceux d'aujourd'hui, et surtout les Lapons qui ont conservé les mœurs grossières de leurs ancêtres, leur pauvreté et la paisible incurie de l'ignorance : « Sans crainte de la cupidité des » hommes, ni du courroux des dieux, ajoute » cet éloquent historien, ils ont acquis le bien le » plus précieux en ce monde, le bonheur d'être » indépendant du sort. »

Mais les Finois-Russes n'étaient, selon Nestor,

ni aussi grossiers, ni aussi sauvages que ceux dont parle l'historien romain ; non-seulement ils avaient des demeures fixes, mais encore des villes. Les Vesses habitaient celle de Biélo-Ozero ; les Mériens, celle de Kostof ; les Mouromiens, celle de Mourom. Toutefois l'annaliste, en faisant mention de ces villes, ne dit pas à quelle époque elles furent bâties. L'ancienne histoire des Scandinaves (Danois, Norvégiens et Suédois) parle souvent des deux principales contrées finoises, libres et indépendantes, la Kirialandie et la Biarmie ; la première s'étendait depuis le golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche, et comprenait la Finlande actuelle, le gouvernement d'Olonetz avec une partie de celui d'Archangel, et avait pour limites, au midi, l'Esthonie et le pays de Novgorod ; à l'est, la Biarmie ; à l'occident et au nord-est, la Quenlandie ou Kaïanie (51). Ses habitans inquiétaient les pays voisins par leurs incursions ; mais en général, ils étaient moins célèbres par leur courage que par leur habileté dans la magie. Sous le nom de Biarmie, les Scandinaves comprenaient les vastes régions qui s'étendent depuis la Dvina septentrionale et la mer Blanche, jusqu'à la rivière de Pétchora, au-delà de laquelle ils imaginaient le pays d'Yotounheim, séjour d'horreur et de perfides enchan-

teurs. Le nom actuel de Permie est absolument le même que celui de la Biarmie, qui comprenait les gouvernemens d'Archangel, de Vologda, de Viatka et de Perme. Les *nouvelles islandaises* sont remplies de contes au sujet de cette grande province finoise (52); mais les contes ne sont bons que pour les superstitieux. Le premier témoignage historique que nous ayons sur la Biarmie, est celui que l'on trouve dans le voyage d'Oter, navigateur norvégien, qui, dans le neuvième siècle, doubla le cap Nord, et aborda à l'embouchure même de la Dvina septentrionale, dont les habitans lui racontèrent beaucoup de merveilles de leur pays et des contrées voisines; mais il se borne à dire que le peuple Biarmien était nombreux, et parlait presque la même langue que les Finois (53).

Parmi les peuples étrangers, habitans ou voisins de la Russie, Nestor nomme encore les Letgoliens (ou Livoniens-Latiches); les Zimgoliens, dans la Sémigalie; les Korses, en Courlande; et les Lithuaniens, qui n'étaient pas Finois, mais qui, avec les anciens Prussiens, formaient le peuple Latiche (54). Comme il se trouve, dans leur langue, un grand nombre de mots slaves, goths et finois, les historiens en concluent, avec raison, que les Latiches descendent de ces peuples. On

Peuples Latiches.

peut même fixer avec beaucoup de probabilité l'époque de leur existence comme nation. Lorsque les Goths se furent rapprochés des frontières de l'Empire, les Vénèdes et les Finois s'étant emparés des côtes sud-est de la Baltique, se confondirent avec les restes de la population primitive, c'est-à-dire des Goths, et se mirent à couper les forêts pour en faire des champs labourables; ce qui les fit nommer Latiches, ou habitans des terres défrichées; car *lata*, en lithuanien, signifie défrichement. Ce sont eux apparemment que Jornandès appelle Vidivariens, nation composée de plusieurs peuples, et qui, au milieu du sixième siècle, demeurait aux environs de Dantzig (55); en quoi il s'accorde parfaitement avec une ancienne tradition des Latiches, qui assurent que leur premier roi, nommé Vidvoutte, régna sur les bords de la Vistule; qu'il y organisa sa nation, laquelle peupla la Prusse, la Courlande et la Letlandie, où elle existe encore maintenant, et où, jusqu'à l'introduction du christianisme, elle fut gouvernée par le Dalaï-Lama du nord, premier juge et grand prêtre *Krivé*, qui demeurait à Romova, petite ville de Prusse.

Plusieurs de ces peuples, Finois ou Latiches, étaient, selon Nestor, tributaires des Russes; et il faut faire attention que l'annaliste parle

déjà de son temps, c'est-à-dire du onzième siècle, époque où nos ancêtres avaient envahi presque toute la Russie d'Europe actuelle; car, jusqu'aux temps de Rurik et d'Oleg, ils ne purent faire de grandes conquêtes, vu qu'ils vivaient séparément et par peuplades; et que, loin de faire cause commune, ils se déchiraient par des guerres intestines. C'est ainsi que Nestor raconte la manière dont les paisibles Polaniens de Kief furent attaqués par les Drevliens, ou habitans des forêts, uniquement excités par la jalousie que pouvait leur inspirer ce peuple plus avancé qu'eux dans la civilisation, dont des hommes grossiers, à demi-barbares, et sans esprit national, aiment mieux devoir les avantages à une conquête subite, qu'au temps et à une longue suite de travaux. Ces dissensions exposaient les Slaves-Russes aux attaques des ennemis extérieurs. Les Obres ou Avars, maîtres de la Dacie dans les sixième et septième siècles, avaient également soumis les Doulèbes, qui habitaient sur le Boug, et contre lesquels ils exercèrent mille cruautés : ils allaient jusqu'à déshonorer les femmes slaves, qu'ils attelaient ensuite à des chars en guise de bœufs ou de chevaux; mais la peste purgea bientôt notre pays de ces barbares, que Nestor appelle *grands de*

Dissensions parmi les Slaves-Russes

Puissance et chute des Obres.

corps et orgueilleux d'esprit, et dont la destruction donna naissance à un proverbe long-temps usité chez les Russes. On voit bientôt paraître d'autres conquérans : au sud, les Khozars, et au nord, les Varègues.

Khosars. Les Khozars, ou Khazars, peuples de même origine que les Turcs, habitaient depuis fort long-temps les côtes occidentales de la mer Caspienne, nommée Khozarienne par les géographes orientaux. Les annales arméniennes en font mention dès le troisième siècle, et l'Europe les connut dans le quatrième, confondus avec les Huns, dans les déserts d'Astrakan, entre la mer Noire et la mer Caspienne; quoique subjugués d'abord par Attila, puis par les Bulgares, au cinquième siècle les Khozars étaient encore assez puissans pour ravager l'Asie méridionale; et Cosroës, roi de Perse, fut obligé, pour garantir ses provinces de leurs incursions, d'entourer ses états d'une grande muraille, connue dans l'histoire sous le nom de *Caucasienne*, et dont jusqu'à présent les voyageurs admirent encore les ruines (56). Au septième siècle, ils paraissent dans l'histoire de Byzance, avec tout l'éclat d'une grande puissance. Ils fournissent une armée considérable pour secourir l'empereur, qui, par reconnaissance, met le diadème impérial sur le front

de leur khagan ou khakan, en l'appelant son fils (57). Deux fois ils entrent avec l'empereur dans la Perse, tombent sur les Ougres et les Bulgares, affaiblis par la désunion des fils de Couvrate, et soumettent à leurs armes tout le pays, depuis l'embouchure du Volga, juqu'à la mer Noire et la mer d'Azof, la Phanagorie, le Bosphore et la plus grande partie de la Tauride, qui, depuis, fut pendant plusieurs siècles appelée Khozarie (58). Les souverains grecs, trop faibles pour éloigner ces nouveaux conquérans, cherchèrent un refuge dans leurs camps : en signe de leur respect pour eux ils se revêtaient, dans les jours solemnels, du costume des Khozars, et leur garde était composée de ces vaillans asiatiques. L'Empire pouvait se flatter, en effet, d'avoir gagné leur amitié ; car au lieu de troubler le repos de Constantinople, ils allèrent dévaster l'Arménie, l'Ibérie et la Médie : ils eurent des guerres sanglantes avec les Arabes, dont la puissance était alors redoutable, et ils triomphèrent plus d'une fois de leurs plus illustres Califes.

La désunion qui régnait entre les peuples slaves leur ôta les moyens de s'opposer à de pareils ennemis, lorsque vers la fin du septième siècle, ou au commencement du huitième, ils portèrent leurs armes sur les rives du Dniéper, et sur

celles de l'Oka : les Kièviens, les Sévériens, les Radimitches et les Viatitches, se soumirent au pouvoir du khan. « Les Kièviens, » dit Nestor, donnèrent à leurs conquérans un » glaive par feu ; mais les plus âgés et les plus » sages d'entre les Khozars, disaient avec un » douloureux pressentiment : nous serons un » jour tributaires de ces gens-là, car leurs glaives » sont à deux tranchans, et les nôtres n'en ont » qu'un seul : » fable inventée dans les dixième et onzième siècles, à l'époque des triomphes des armes russes. Au moins est-il certain que les vainqueurs ne se contentèrent pas de glaives, et qu'ils imposèrent de plus les habitans, comme dit le même historien, à un écureuil par maison, impôt très-naturel dans les pays froids, où les vêtemens chauds sont un des besoins les plus impérieux, et où les hommes se bornaient alors aux choses nécessaires à leur conservation. Les Slaves accoutumés à piller les provinces grecques, connaissaient le prix de l'or et de l'argent ; mais ces métaux n'avaient pas encore de cours parmi le peuple : aussi les Khozars qui en trouvaient en Asie, et en recevaient de la part des empereurs, n'en exigèrent-ils pas en Russie, dont toutes les richesses consistaient dans les productions du sol ; ils se contentèrent de l'asservisse-

ment des habitans, et se bornèrent à leur ravir le fruit de leur chasse. Il paraît cependant que le joug des Khozars n'était pas insupportable aux Slaves. Au moins notre annaliste, qui a fait le tableau de tous les maux que la cruauté des Obres a fait souffrir à sa nation, ne dit rien de semblable à l'égard des Khozars. Tout prouve qu'ils avaient déjà des mœurs civilisées. Leurs khans avaient depuis long-temps fixé leur séjour à Balangiar ou Atel, ville riche et peuplée, bâtie par Cosroës, roi de Perse, à l'embouchure du Volga, puis à Tanaïs, célèbre par son commerce. Les Huns, et les autres barbares d'Asie, ne se plaisaient qu'à détruire les villes, tandis que les Khozars demandèrent d'habiles architectes à l'empereur Théophile, et construisirent sur les bords du Don, où sont maintenant les Cosaques, la forteresse de Sarkel, pour défendre leurs possessions contre les incursions des peuples nomades. Il est probable que les ruines de Kahan, près de Kharkof, et autres ruines appelées Khozariennes, près de Voronège, sont aussi des restes de ces villes anciennes, dont nous n'avons pas connaissance. D'abord idolâtres, ils embrassèrent le judaïsme dans le huitième siècle, et le christianisme en 858 (59). Devenus la terreur des monarques persans, et des Califes les plus redou-

tables, protecteurs des empereurs grecs, les Khozars pouvaient-ils prévoir que les Slaves, qu'ils avaient soumis sans verser une goutte de sang, renverseraient un jour leur puissance colossale?

Mais la puissance de nos ancêtres dans le midi a dû être l'effet de leur servitude dans le nord. La domination des Khozars, en Russie, ne s'étendait pas au-delà de l'Oka. Les Novgorodiens et les Krivitches conservèrent leur liberté jusqu'en 859. C'est alors (remarquons cette première indication chronologique de Nestor), que des conquérans audacieux et intrépides, nommés Varègues dans nos annales, vinrent des extrémités de la mer Baltique, imposer des tributs aux Tchoudes, aux Slaves d'Ilmen, aux Krivitches et aux Mériens. Deux ans après, ils furent chassés par ces mêmes peuples; mais les Slaves, fatigués de leurs discordes intestines, rappelèrent en 862 trois frères Varègues, de race russe, qui devinrent les premiers souverains de notre ancienne patrie, à laquelle ils donnèrent le nom de Russie. Nous avons cru cet événement, base de l'histoire et de la grandeur de notre pays, assez important pour y faire une scrupuleuse attention et pour en peser toutes les circonstances.

Varègues.

Russie.

D'abord il est essentiel de résoudre cette question. Qui sont les peuples que Nestor nomme

les Varègues ? Nous savons qu'anciennement la mer Baltique s'appelait en russe mer des Varègues; mais qui donc dominait sur ses eaux, dans le neuvième siècle ? c'était les Scandinaves, c'est-à-dire, les habitans des trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège, de même origine que les Goths; et qui étaient alors l'effroi de l'Europe, sous le nom général de Normands, ou hommes du nord. Tacite parle même des courses maritimes des Suéoniens ou Suédois; dès le sixième siècle, les Danois faisaient des descentes sur les côtes de France (60). Vers la fin du huitième, tout retentissait du bruit de leurs exploits, et les pavillons scandinaves flottaient sous les yeux de Charlemagne, humiliaient l'orgueil de ce monarque, furieux de voir sa puissance redoutable, insultée par les Normands. Dans le neuvième siècle, ils ravagèrent l'Ecosse, l'Angleterre, la France, l'Andalousie, l'Italie, et s'établirent en Irlande, où ils bâtirent des villes qui subsistent encore aujourd'hui. En 911, ils s'emparèrent de la Normandie, et enfin ils fondèrent le royaume de Naples, en 1066; ils envahirent l'Angleterre, sous le commandement de Guillaume le conquérant. Nous avons déjà parlé de leur navigation autour du cap Nord. Il n'y a point de doute que, 500 ans avant Christophe

Colomb, ils avaient découvert l'Amérique septentrionale, et fait le commerce avec les indigènes (61). Les Normands qui entreprenaient des voyages et des conquêtes à de si grandes distances, pouvaient-ils laisser en paix des contrées beaucoup plus rapprochées d'eux, telles que l'Esthonie, la Finlande et la Russie? On ne saurait assurément ajouter foi à Saxon le grammairien, historien danois, qui nomme des princes qu'il dit avoir régné dans notre patrie, avant J.-C., et avoir contracté des alliances avec les rois scandinaves (62); car Saxon n'ayant aucun monument historique pour constater cette profonde antiquité, y a substitué des faits de son imagination. On ne saurait s'en rapporter davantage aux vieux contes fabuleux islandais, composés, comme nous l'avons remarqué déjà, dans des temps modernes, et où il est souvent fait mention de l'ancienne Russie, sous les noms d'*Ostragardie*, *Gardarikie*, *Holmagarde* et *Grèce*; mais des pierres runiques, trouvées en Suède, en Norvège et en Danemark, et bien antérieures au christianisme, qui ne fut introduit en Scandinavie que vers le dixième siècle, prouvent évidemment, par leurs inscriptions, que depuis fort long-temps, les Normands communiquaient avec notre pays, désigné sous le nom de

Ghirkia, Grikia, ou Russie (63); or, comme dans le temps où les Varègues envahirent le pays des Tchoudes, des Slaves, des Krivitches et des Mériens, il n'y avait point dans le nord, d'autres peuples que les Scandinaves, assez audacieux et assez puissans pour conquérir toute cette vaste contrée qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'à Rostof, séjour des Mériens, nous pouvons en conclure avec beaucoup de vraisemblance, que c'est de cette nation que notre historien entend parler sous le nom de Varègues.

Mais cette probabilité devient bientôt certitude en y ajoutant les circonstances suivantes.

1°. Les noms des trois princes varègues, Rurik, Sinéous, et Trouvor, appelés par les Slaves et les Tchoudes, pour régner sur eux, sont incontestablement des noms normands. Il est à remarquer que vers 850, les annales des Francs parlent de trois Rurik : le premier est qualifié de chef des Danois; le second de roi (rex) des Normands; et le troisième simplement de Normand : tous les trois faisaient la guerre sur les côtes de Flandres, sur les bords de l'Elbe et du Rhin. Dans les ouvrages de Saxon le grammairien, de Stourlezon, et dans les contes Islandais, nous trouvons parmi les noms des héros scandinaves, ceux de *Rourik*, *Rérik*, *Trouvar*, *Trouvre*, *Snio* et *Sniaus*.

2°. Les Slaves de Russie, soumis à la domination des princes varègues, étaient connus en Europe sous le nom de Normands, ce qui est confirmé par l'autorité de Lioutprand, évêque de Crémône, qui, dans le neuvième siècle, fut deux fois ambassadeur à Constantinople, et qui dit expressément « que les Russes portaient aussi le nom de Normands (65). »

3°. Dans le onzième siècle, les empereurs grecs avaient autour de leur personne, des gardes du corps appelés Varègues (Βάραγγος) et dans la langue scandinave *Wäringar*, et qui pour la plupart étaient normands (66). Le mot *vaere*, *vara*, est un vieux mot gothique, qui signifie alliance; et il est possible que les héros scandinaves qui se rendaient en foule en Russie et en Grèce, pour y chercher fortune, aient pris le nom de Varègues, dans l'acception d'alliés ou de compagnons, et que ce nom appellatif soit devenu ensuite un nom propre.

4°. Constantin Porphyrogénète qui régnait dans le dixième siècle, en décrivant les contrées voisines de l'Empire, parle des cataractes du Dniéper, et en communique les noms en slavon et en russe. Les noms russes paraissent scandinaves, au moins ne saurait-on leur trouver une étymologie plus exacte.

5°. Les lois données à notre pays par les princes varègues, ont beaucoup d'analogie avec celles des Normands. Les mots *tioun*, *vira*, qui se trouvent dans le droit russe, sont d'anciens mots scandinaves ou allemands. (C'est ce dont nous parlerons en temps et lieu.)

6°. Nestor, lui-même, dit que les Varègues habitaient à l'occident de la mer Baltique, et qu'ils étaient un mélange de différens peuples d'Ourmiens, de Suèves, d'Angles et de Goths. Le premier de ces noms désigne particulièrement les Norvégiens; le second, les Suédois; et sous celui de Goths, Nestor comprend les habitans de la Gothie suédoise. Quant aux Angles, ils ont été mis au nombre des Varègues, parce qu'ils formaient, avec les Normands, la garde varègue de Constantinople. Le témoignage de notre annaliste vient donc à l'appui de cette vérité, que les Varègues étaient scandinaves.

Mais ce nom commun aux Danois, aux Norvégiens et aux Suédois, ne satisfait pas entièrement la curiosité de l'historien. Nous désirons savoir quel fut ce peuple particulièrement appelé russe, qui donna à notre patrie ses premiers souverains, et ce nom déjà si formidable aux empereurs grecs, dès la fin du neuvième siècle.

C'est en vain que nous chercherions quelques éclaircissemens, à ce sujet, dans les vieilles chroniques scandinaves, où il n'est fait aucune mention, ni de Rurik, ni de ses frères appelés au trône par les Slaves. Cependant les historiens trouvent des raisons fondamentales pour croire que les Varègues russes de Nestor, habitaient autrefois le royaume de Suède, où depuis long-temps il existe une province appelée Ros-Lagen, et dont les habitans ont pu, dans les septième et huitième siècles, être connus dans les pays voisins, sous un nom particulier, comme les Gothlandais, que Nestor distingue toujours des Suédois. Les Finois qui jadis avaient plus de relation avec le Ros-Lagen qu'avec toutes les autres contrées de la Suède, en appellent encore aujourd'hui les habitans Rhos, Rotses, Rouotses : voici un fait historique, fort curieux, qui vient à l'appui de cette assertion.

Dans les annales de Bertin, publiées par Duchêne, entre autres événemens arrivés en 839, on lit le trait suivant (67). « L'empereur grec, » Théophile, envoya à Louis-le-Débonnaire, » empereur des Francs, des ambassadeurs, qui » avaient à leur suite des hommes appelés Rhos, » et dont le roi se nommait Khakan ou Hakan. » Ils étaient venus à Constantinople, pour y

» conclure un traité d'alliance avec l'Empire : » Théophile priait Louis de procurer à ces » hommes les moyens de retourner en sûreté » dans leur pays. Il ajoutait qu'ayant été for- » cés, pour arriver à Constantinople, de tra- » verser des pays habités par des sauvages, » barbares et féroces, il ne voulait point les » exposer encore à de pareils dangers. Louis » les questionna et apprit qu'ils appartenaient » au peuple suédois. » Hakan était sans doute un prince de Suède (pays divisé alors en plusieurs petites provinces), qui ayant entendu parler de la gloire de l'empereur, avait jugé à propos de lui envoyer une ambassade.

Nous allons émettre une autre opinion avec les preuves à l'appui. Dans un ouvrage historique russe, du treizième siècle, nommé *Stépennaïa Kniga*, et dans d'autres chroniques plus récentes, il est dit que Rurik et ses frères étaient venus de la Prusse, où depuis fort long-temps le Kurisch-Haff s'appelait Rousna, le bras septentrional du Niémen ou Mémel, *Russ*, et les environs Porussié (Prusse). Les Varègues Russes avaient pu s'y rendre de la Scandinavie, de la Suède et même du Ros-Lagen, ce qui s'accorderait parfaitement avec ce que disent les plus anciens annalistes de la Prusse, qui assurent que les

premiers habitans de leur pays, les Oulmigans et Oulmiguères, furent civilisés par des émigrés scandinaves, qui savaient déjà lire et écrire. Un long séjour parmi les Latiches, put les perfectionner dans la connaissance de la langue slavonne, et leur donner la facilité d'adopter les usages et les mœurs des Slaves de Novgorod. Cette explication démontre, d'une manière très-satisfaisante, pourquoi l'une des rues les plus peuplées de l'ancienne Novgorod, s'appelait rue de Prusse. Examinons aussi le témoignage du géographe de Ravennes, qui vivait dans le septième siècle : «Près » de la mer, à l'endroit où elle reçoit la Vis- » tule, on trouve, dit-il, le pays des Roxolans. » Ces Roxolans pouvaient être nos Rhos, dont la domination s'étendait depuis le Kurisch-Haff, jusqu'à l'embouchure de la Vistule. La vraisemblance reste toujours la même; mais au moins nous voyons clairement, qu'en 839, conséquemment avant l'arrivée des princes varègues dans les pays de Novgorod et de Tchoude, il y avait un pays connu sous le nom de Rhos, et à Constantinople et en Germanie.

Après avoir démontré qui étaient les Varègues en général, et les Varègues-Russes en particulier, nous allons exposer notre opinion relativement à la chronologie de Nestor. Ce n'est pas

en peu de temps que les Varègues purent s'emparer de cette vaste contrée, qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'à Rostof, où demeuraient les Mériens; ce n'est pas en peu de temps qu'il leur fut possible de s'y établir de manière à être en état d'en asservir toute la population; ce ne fut pas dans un instant enfin, que les Tchoudes et les Slaves purent réunir leurs forces pour chasser leurs vainqueurs; et ce qu'il y a de plus difficile à imaginer, c'est qu'aussitôt après avoir secoué le joug de l'esclavage, ils aient voulu de nouveau se soumettre à une puissance étrangère. Cependant Nestor déclare formellement que les Varègues étaient venus des bords de la Baltique, en 859, et qu'en 862, le varègue Rurik et ses frères, régnaient déjà dans la Russie septentrionale. Les guerres civiles et les désordres qui en résultent, avaient déjà fait connaître aux Slaves les dangers et les funestes effets d'un gouvernement populaire; mais n'en ayant point connu d'autre pendant plusieurs siècles, se peut-il que dans l'espace de quelques mois, ils l'aient pris en horreur, et qu'ils soient arrivés à se convaincre des avantages de la monarchie? Il aurait fallu, ce semble, qu'il se fût opéré un grand changement dans leurs mœurs et dans leurs usages; il aurait fallu que leur expérience

se fût formée par les malheurs que cause l'anarchie. Mais comment ces mœurs et ces coutumes purent-elles changer dans l'espace de deux ans que dura l'empire des Varègues, avant l'invasion desquels, d'après Nestor lui-même, ils avaient su se contenter des lois de leurs ancêtres? Qui avait armé les Slaves contre ces conquérans normands? n'était-ce pas l'amour de l'indépendance? Et l'on veut que tout-à-coup ce peuple demande des souverains? L'historien doit au moins exprimer quelque doute, et reconnaître la vraisemblance de l'opinion de plusieurs savans, qui supposent que les Tchoudes et les Slaves étaient tributaires des Normands, bien avant 859. Comment Nestor, qui dit lui-même que les Slaves ignoraient alors l'usage des lettres, pouvait-il savoir la date précise d'événemens arrivés au moins deux cents ans avant lui? N'ayant aucun monument historique pour dissiper les ténèbres de nos anciennes chroniques, il date de l'empereur Michel, parce que, d'après ses propres paroles, les historiens grecs fixent au règne de ce prince, l'époque de la première invasion des Russes dans l'Empire. On est presque tenté de conclure, d'après cela, que Nestor n'a disposé la chronologie des premiers événemens dont il parle dans ses annales, que sur de simples

présomptions, ou sur une conformité apparente entre les faits qu'il cite et ceux qui sont décrits dans les mémoires de Byzance. Sa description laconique des temps de Rurik et des événemens subséquens, fait croire qu'il n'en parle que sur des traditions orales, toujours obscures. Au reste, cette concision prouve qu'il n'a rien ajouté de son chef, ce qui inspire plus de confiance dans ses rapports sur les faits principaux: mais il est permis de douter de sa chronologie. A la cour des grands princes, parmi les grands et le peuple même, on dut conserver long-temps le souvenir de la conquête des Varègues, et celui des premiers souverains de la Russie. Mais est-il probable que les vieillards et les Boyards, dont les écrits ont peut-être servi de base à nos anciennes chroniques, aient pu déterminer avec précision la date de chaque événement? En supposant que les Slaves, encore idolâtres, aient eu une chronologie fidèle, en désignant les années par certains signes particuliers, le désir de faire coïncider cette chronologie avec celle des historiens de Byzance, qu'ils adoptèrent avec le christianisme, n'a-t-elle pas pu induire notre annaliste en erreur? Cependant, comme nous ne pouvons pas substituer des dates plus sûres à celles de Nestor; comme nous ne pouvons ni

les réfuter, ni les corriger d'une manière positive, nous les suivrons avec exactitude, et nous commencerons à l'an 862 l'histoire de l'Empire de Russie.

Mais pour rendre l'histoire des Slaves-Russes plus claire et plus intéressante, j'ai cru devoir d'abord donner une idée de l'ancien caractère du peuple slave en général, et profiter à cet effet de ce qu'en ont dit les historiens byzantins contemporains, et d'autres non moins dignes de foi, en y ajoutant les renseignemens que nous fournit Nestor sur nos ancêtres en particulier.

CHAPITRE III.

Du caractère physique et moral des anciens Slaves.

Complexion et qualités des anciens Slaves en général. — Leur courage. — Rapacité. — Cruauté. — Bonhomie. — Hospitalité. — Fidélité conjugale. — Femmes. — Enfans. — Mœurs des Slaves-Russes en particulier. — Leurs habitations. — Bestiaux. — Agriculture. — Nourriture. — Habillement. — Commerce. — Arts. — Architecture. — Musique. — Danse. — Jeux. — Manière de compter. — Noms des mois. — Gouvernement. — Religion. — Langue et écriture.

Ce n'est pas uniquement dans les divers degrés de civilisation, dans les coutumes et les mœurs, dans la force de l'âme et les facultés intellectuelles, que nous voyons régner une si grande différence entre les peuples. Cette variété est si frappante, même dans tout ce qui tient aux propriétés physiques, que Voltaire, le plus grand écrivain du dix-huitième siècle, ne pouvait les croire tous issus d'une même tige ou d'une même famille. D'autres, dont l'opinion est sans doute mieux fondée et plus conforme aux traditions sacrées, attribuent cette diversité à l'influence

des climats et aux usages que leur nature introduit involontairement parmi les nations. Voyons-nous deux peuples, habitant sous la même température, et cependant différant beaucoup entre eux par l'extérieur et les qualités physiques, nous en pouvons conclure hardiment qu'ils n'ont pas toujours été voisins. Un climat tempéré, plus froid que chaud, procure une longue vie, comme l'ont remarqué les médecins, contribue à fortifier le tempérament et à développer la vigueur du corps. L'habitant de la zone torride, abattu par la chaleur, préfère le repos au travail, languit dans la mollesse et l'oisiveté, tandis que celui du nord aime l'exercice, qui seul peut entretenir en lui la chaleur du sang. Naturellement actif, il sait s'armer de patience, et, en s'accoutumant aux fréquentes variations de l'atmosphère, il parvient à supporter les plus rudes fatigues. Tels étaient les anciens Slaves, d'après les historiens contemporains, qui s'accordent tous à les représenter comme forts, robustes et infatigables, habitués à braver les injures de l'air, les temps rigoureux des pays septentrionaux, et à supporter avec courage les plus grandes privations : les alimens les plus grossiers, et presque toujours crus, leur servaient de nourriture. Ils étonnaient les Grecs par leur agilité à gravir les rochers escar-

Complexion.

pés, ou à descendre dans les précipices; et les surprenaient par la hardiesse avec laquelle ils se jetaient dans des marais dangereux et dans les rivières les plus profondes. Persuadés sans doute que la plus grande beauté de l'homme consiste dans la force du corps, la vigueur et la légèreté des mouvemens, les Slaves s'occupaient fort peu d'ornemens extérieurs : on les voyait paraître dans de nombreuses assemblées, couverts de boue et de poussière, avec des vêtemens dans le plus mauvais état. Tout en blâmant cette malpropreté (68), les Grecs font l'éloge des proportions et de la beauté de leur taille, ainsi que de l'expression agréable de leur physionomie guerrière. Brûlés par l'ardeur du soleil, ils paraissaient basanés; cependant ils étaient tous blonds, sans exception, comme tous les peuples d'origine européenne. Ce portrait des Slaves, et des Antes, est tracé sur le témoignage de Procope de Césarée et de Maurice, qui les connaissaient dans le sixième siècle (69).

Si, comme le dit Jornandès, les Vénèdes ont été soumis, sans beaucoup d'efforts, au quatrième siècle, par Hermanrik, roi des Goths, il faut présumer qu'ils n'étaient pas encore habiles dans l'art de la guerre. Nous avons déjà vu que les députés slaves, qui, du camp de Baïan, s'étaient sauvés

Courage.

dans la Thrace, avaient dépeint le peuple dont ils faisaient partie, comme un peuple tranquille et pacifique. Mais, dans le sixième siècle, les Slaves du Danube, après avoir abandonné leur ancienne patrie du nord, prouvèrent aux Grecs que la bravoure était une de leurs qualités naturelles, et que, réunie à un peu d'expérience, elle pouvait, avec le temps, triompher de l'art le plus exercé. Les écrivains de Byzance disent que les Slaves évitèrent long-temps les batailles générales en rase campagne, et qu'ils redoutaient les forteresses (70); mais que, dans la suite, s'étant aperçus que, par une attaque rapide et hardie, ils pouvaient rompre les files des légions romaines, et les mettre en désordre, ils ne refusaient jamais le combat; et qu'ils apprirent bientôt à s'emparer des places fortifiées. Les historiens byzantins ne parlent d'aucun capitaine-général qui ait commandé les Slaves; ils n'avaient que des chefs de corps particuliers; ils ne combattaient jamais, ni en lignes, ni en rangs serrés; mais ils se précipitaient en tumulte et sans ordre, toujours à pied, n'ayant pour guide que les inspirations de leur courage et de leur audace personnelle, et ne s'astreignant, ni à un commandement général, ni aux combinaisons militaires de leurs chefs. Ils ignoraient cette prudente circonspec-

tion, qui sait prévoir le danger et ménager les hommes, et se jetaient avec ardeur au milieu des ennemis. L'étonnante intrépidité des Slaves était si généralement reconnue, que le khan des Avars en formait toujours l'avant-garde de ses nombreuses armées; et que ces hommes valeureux, se voyant plus d'une fois trahis par les perfides Avars, périssaient en gens désespérés. Les historiens de Byzance ajoutent, qu'à une valeur à toute épreuve, les Slaves joignaient un art tout particulier de se battre dans les défilés, de se cacher dans l'herbe, de surprendre leurs ennemis, de les étonner par la vélocité de leurs attaques, et de les faire prisonniers avec une adresse si admirable, qu'au siége d'Auxime, le fameux Bélisaire choisit dans son armée un Slave, auquel il ordonna de saisir un Goth qu'il lui désigna, et de le lui amener en vie. Ils connaissaient encore la manière de se cacher fort long-temps dans les rivières, et d'y respirer librement à l'aide de roseaux creux, dont un des bouts sortait de l'eau. Les anciennes armes des Slaves consistaient en sabres, javelots, flèches empoisonnées, et en grands boucliers fort lourds (71).

La valeur, cette brillante qualité des peuples, peut-elle, chez des hommes à demi-barbares, Rapacité.

reposer sur l'honneur, noble mobile de l'homme civilisé? Tranchons le mot, et disons hardiment qu'elle fut un crime et le fléau du monde, avant de devenir cette vertu si nécessaire à la prospérité des empires; que née de la rapacité, elle fut nourrie par les suggestions de l'intérêt personnel. Encouragés par le succès de leurs armes, les Slaves durent, sans doute, bientôt sentir éclore en eux le germe de l'orgueil national, vraie source des grandes actions; et cette fierté généreuse est attestée par la réponse de Lauritas à l'ambassadeur de Baïan. Mais quel motif put d'abord les armer contre les Romains? Ce n'était pas l'amour de la gloire? Non, mais l'appât du butin qui avait enrichi les Goths, les Huns et autres peuples. C'était également pour les dépouilles des peuples vaincus que les Slaves sacrifiaient leur vie, et ils ne le cédaient, en avidité, à aucune autre nation barbare. Les habitans des villages romains apprenaient-ils que les Slaves avaient passé le Danube; ils abandonnaient leurs maisons et fuyaient précipitamment à Constantinople, où ils étaient bientôt suivis des prêtres emportant avec eux les vases et ornemens précieux de leurs églises (72). Poursuivis quelquefois par les légions les plus formidables de l'Empire, et perdant l'espoir de sauver leur

riche butin, ils le jetaient dans les flammes, et ne laissaient à leurs ennemis que des monceaux de cendres. Au mépris des troupes romaines, un grand nombre d'entre eux s'étaient fixés dans de vieux châteaux, ou dans des cavernes, sur les bords méridionaux du Danube, et de là, ils infestaient les campagnes, devenaient l'effroi des habitans et des voyageurs (73). Les annales du sixième siècle peignent, sous les couleurs les plus noires, les cruautés exercées par les Slaves contre les Grecs (74). Cette cruauté, qui n'a rien d'étonnant chez des peuples barbares, était motivée aussi sur le droit de représailles : les Grecs, irrités de leurs fréquentes incursions, martyrisaient impitoyablement les Slaves qui leur tombaient entre les mains. Ces hommes intrépides, après avoir souffert, sans le moindre signe de faiblesse, les tourmens les plus douloureux, aimaient mieux expirer dans les tortures, que de daigner répondre un seul mot aux questions de leurs ennemis sur la force et les projets de l'armée slavonne (75). C'est ainsi que les Slaves dévastaient l'Empire, et prodiguaient leur sang pour acquérir des richesses qui leur étaient entièrement inutiles; car, au lieu d'en tirer profit, ils les enfouissaient ordinairement dans la terre (76).

Cruauté.

Bonhomie. Ces hommes si cruels dans les combats, et dont la férocité laissa aux Grecs d'horribles souvenirs, reprenaient, en rentrant chez eux, leur bonhomie et leur simplicité naturelles. Les historiens contemporains disent, qu'étrangers au mensonge et à la méchanceté (77), ils conservaient dans leurs mœurs l'innocence du premier âge, inconnue aux Grecs; qu'ils traitaient leurs prisonniers avec bonté, fixant toujours un terme à leur captivité, et laissant à leur choix de se racheter et de retourner dans leur patrie, ou bien de vivre avec eux en amis, avec tous les avantages de la liberté.

Hospitalité. Tous les historiens s'accordent à faire aussi l'éloge de l'hospitalité des Slaves, vertu si rare parmi les autres nations, et qui, jusqu'à présent, est très-commune chez tous leurs descendans. C'est ainsi que les vestiges des anciennes coutumes se perpétuent de siècle en siècle, et que la postérité la plus reculée imite les mœurs de ses ancêtres. Tout voyageur était pour eux un être sacré. On l'accueillait avec joie, on le traitait avec bienveillance, on le reconduisait en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et on ne le quittait qu'après l'avoir confié aux soins d'un autre Slave. Le maître de la maison répondait au peuple de l'inviolabilité de l'étran-

ger ; et celui qui ne savait pas garantir son hôte d'un malheur ou d'un désagrément, était puni de cette injure par ses voisins, comme si elle leur eût été personnelle (78). Tout Slave, en sortant de sa maison, en laissait la porte ouverte, et l'on y trouvait, toute préparée, la nourriture du voyageur. Les marchands et les artisans visitaient avec plaisir les Slaves, parmi lesquels il n'y avait ni voleurs, ni brigands(79). Cependant il était permis au pauvre, qui n'avait pas de quoi traiter un étranger, de voler à un riche voisin tout ce qui était nécessaire à cet effet : le crime même était justifié par le devoir sacré de l'hospitalité. On ne saurait voir, sans étonnement, l'espèce de culte rendu à cette vertu si douce, par des hommes aussi grossiers et aussi avides que l'étaient les Slaves du Danube; mais comme les vertus et les vices d'un peuple proviennent toujours de quelques faits ou circonstances particulières, n'est-il pas permis de conjecturer que les Slaves avaient jadis été comblés de bienfaits par les étrangers, et que la reconnaissance leur inspira l'amour de l'hospitalité, dont le temps avait fait une coutume et une obligation sacrée ?.... Ceci retrace à notre esprit les célèbres Phéniciens qui, quelques siècles avant J.-C., pouvaient déjà commercer avec les

Vénèdes de la Baltique, et leur donner les premières idées des actes bienfaisans des peuples civilisés.

Fidélité conjugale. Les anciens historiens font également l'éloge non-seulement de la sagesse des femmes slaves, mais encore de celle de leurs maris. Ceux-ci exigeaient de leurs fiancées des preuves irrécusables de virginité, et regardaient la fidélité conjugale comme un devoir sacré (80). Les annalistes du moyen âge disent que les femmes slaves ne voulaient pas survivre à leurs époux, et qu'elles se jetaient volontairement dans le bûcher destiné à consumer le cadavre du défunt. Une veuve qui eût consenti à vivre, était pour toujours le déshonneur de sa famille. On croit que cette coutume barbare, dont on doit l'abolition aux bienfaits du christianisme, fut introduite chez les Slaves, comme chez les Indiens, pour empêcher les épouses de tuer secrètement leurs maris : précaution féroce autant que le crime qu'elle voulait prévenir! Femmes. Les femmes étaient regardées comme autant d'esclaves, auxquelles il était défendu de contredire et de se plaindre : les travaux, les soins domestiques, étaient leur pénible partage; et les Slaves s'imaginaient que la femme mourant en même temps que son mari, devait le servir encore dans l'autre vie. Cet esclavage

des femmes provenait sans doute de la coutume de les acheter; coutume encore observée par les Illyriens d'aujourd'hui (81). Éloignées des affaires publiques, les femmes suivaient quelquefois leurs pères et leurs époux à la guerre, où elles affrontaient courageusement la mort. C'est ainsi qu'au siége de Constantinople, en 626, les Grecs trouvèrent, parmi les morts, beaucoup de cadavres de femmes. Les mères élevaient leurs enfans, comme devant un jour être soldats, et leur enseignaient de plus à devenir les ennemis irréconciliables de ceux dont elles, ou leurs proches, avaient reçu quelque outrage. Les Slaves, ainsi que les autres peuples payens, tenaient à honte d'oublier une injure. La crainte d'une implacable vengeance arrêtait quelquefois le crime. En cas de meurtre, non-seulement le coupable, mais toute sa famille devait s'attendre à périr de la main des enfans du mort, qui vengeaient le sang par le sang (82).

En parlant des coutumes barbares des Slaves idolâtres, l'historien doit faire remarquer encore que, chez eux, une mère avait le droit, lorsque la famille était trop nombreuse, de tuer ses enfans nouveaux-nés, si c'était des filles; mais elle était obligée de conserver ses fils, destinés au service de la patrie (83). Un autre usage Enfans.

non moins barbare que celui-ci, était le droit qu'avaient les enfans de se défaire de leurs parens, lorsqu'accablés par la vieillesse et les infirmités, ils devenaient à charge à leurs familles et inutiles à leurs concitoyens (84). Voilà comme les peuples doués du meilleur naturel, mais privés de la civilisation et du flambeau de la vraie religion, peuvent, de sang-froid et sans remords, outrager la nature, et renchérir en cruauté sur les animaux les plus féroces. Ces enfans, loin de se croire des monstres, suivaient l'exemple général comme une ancienne loi; car du reste, ils passaient pour avoir le plus grand respect pour leurs parens, au bien-être desquels ils ne cessaient de prendre un tendre intérêt (85).

Mœurs des Slaves-Russes.

A ce tableau du caractère des Slaves en général, nous ajouterons ce que dit Nestor sur les mœurs des Slaves-Russes en particulier. Les Polaniens étaient les plus civilisés, et ceux dont les mœurs étaient les plus douces et les plus polies. La modestie était le principal ornement de leurs femmes. Ils regardaient le mariage comme le plus saint de tous les nœuds; la sagesse et la paix régnaient dans le sein des familles. Quant aux Drevliens, leurs coutumes étaient aussi sauvages que celles des animaux avec lesquels ils vivaient dans l'obscurité des forêts, se nourris-

sant de toutes sortes d'ordures. Leurs querelles étaient toujours ensanglantées; et sans aucune idée des mariages fondés sur le consentement réciproque des parens et des époux, ils séduisaient ou enlevaient les filles. Les mœurs des Sévériens, Radimitches et Viatitches ressemblaient à celles des Drevliens. Ils ne faisaient aucun cas ni des liens sacrés du mariage, ni de la fidélité conjugale. Les personnes nubiles des deux sexes se réunissaient à des jeux publics qui avaient lieu dans les villages, et les jeunes gens y choisissaient, sans autre cérémonie, des épouses avec lesquelles ils convenaient de demeurer. La polygamie était en usage chez eux (86).

Ces trois peuples, de même que les Drevliens, avaient leurs habitations dans l'épaisseur des forêts, qui leur servaient de remparts contre les ennemis, et leur présentaient de grands avantages pour la chasse (87). Les annales du sixième siècle disent absolument la même chose des Slaves du Danube, qui bâtissaient leurs misérables cabanes dans des lieux sauvages et solitaires, et au milieu de marais si impraticables, qu'un étranger ne pouvait, sans guide, voyager dans leur pays. Exposés sans cesse aux surprises de l'ennemi, les Slaves prenaient encore une autre précaution; c'était celle de faire plusieurs issues à leurs mai-

Demeures.

sons, afin de pouvoir, en cas d'attaque, s'enfuir plus facilement. Ils pratiquaient des fosses profondes, où ils enfouissaient non-seulement leurs effets précieux, mais même le blé.

Eblouis par la cupidité la plus mal entendue, les Slaves allaient chercher en Grèce des trésors factices, tandis qu'ils possédaient dans leur pays, dans la Dacie, et les contrées environnantes, les véritables richesses de l'homme (88), de vastes prairies, de gras pâturages pour les bestiaux, et des terres propres au labourage, dont ils s'étaient de tout temps occupés, et qui peut-être les avaient tirés, quelques siècles avant J.-C., de leur vie sauvage et vagabonde; car cet art bienfaisant fut partout le premier pas de l'homme dans le chemin de la civilisation. C'est lui qui posa les bases de la société en l'attachant au toit paternel, au sol qui l'a vu naître, en lui inspirant le sentiment de l'amitié pour son voisin, et enfin l'amour de la patrie. On pense que les Slaves n'ont commencé à entretenir des bestiaux qu'en Dacie, sur ce que leur mot *pastyr*, pasteur, est latin, et emprunté évidemment aux habitans de ce pays où la langue des Romains était en usage (89) : mais cette opinion est dénuée de fondement. D'abord habitans du Nord, et voisins des Germains, des Scythes et des Sarmates,

si riches en troupeaux, les Vénèdes ou Slaves devaient connaître une branche aussi importante de l'économie agricole, qui précéda partout la science de l'agriculture. Les jouissances de ces deux avantages leur offraient tous les biens nécessaires à l'homme de la nature; ils ne pouvaient craindre ni la faim, ni la rigueur des hivers, car leurs champs et leurs troupeaux leur fournissaient amplement de quoi se nourrir et s'habiller. Dans le sixième siècle, les Slaves se nourrissaient de millet, de sarrazin et de lait : dans la suite, ils apprirent à apprêter différens mets délicats. C'était surtout pour régaler leurs amis, qu'ils n'épargnaient rien, et l'abondance de leur table prouvait alors cette cordialité qui jusqu'à présent est l'apanage de leurs descendans. L'hydromel fut d'abord leur boisson favorite; il est probable que, dans le principe, ils le faisaient avec du miel abandonné dans les bois par les abeilles sauvages, auxquelles ils donnèrent bientôt des soins particuliers (90). Les Vénèdes, d'après le témoignage de Tacite, ne différaient point des Germains par leur habillement, c'est-à-dire qu'ils couvraient à peine leur nudité. Les Slaves du sixième siècle combattaient sans habits, quelques uns même sans chemise, seulement couverts de haillons et en simples caleçons. La peau des

Nourriture.

Habillement.

animaux sauvages et domestiques leur servait de vêtemens pendant l'hiver. Les femmes portaient de longues robes, et se paraient de grains de verre, de morceaux de métal conquis à la guerre ou achetés à des marchands étrangers (91).

Commerce. Ces marchands, jouissant de la plus grande sécurité dans les pays slaves, y importaient des marchandises qu'ils échangeaient contre des bestiaux, de la toile, du cuir, du blé, et différentes dépouilles de guerre. Dans le huitième siècle, les Slaves allaient eux-mêmes commercer dans les pays étrangers, et Charlemagne désigna quelques fonctionnaires pour traiter avec eux dans les villes de la Germanie (92). Au moyen âge, le commerce florissait déjà dans plusieurs villes slaves, telles que Vinette ou Julin (93), à l'embouchure de l'Oder; Arcon, dans l'île de Rughen; Démine, Volgaste en Poméranie, etc. Voici la description qu'Helmold fait de la première : « A l'endroit, dit-il, où l'Oder se jette » dans la mer Baltique, était jadis la célèbre » Vinette, dont le port était regardé comme le » meilleur des environs. On raconte beaucoup de » choses merveilleuses de cette ville. On assure » qu'elle surpassait en grandeur toutes les cités » de l'Europe. Les Saxons pouvaient y demeu- » rer; seulement il leur était défendu de pratiquer

» publiquement les exercices de la religion chré-
» tienne qu'ils avaient embrassée, car les Vin-
» nétiens étaient fort zélés pour le culte des
» idoles. Au reste, ils ne le cédaient à aucun
» autre peuple pour la probité, la bonhomie,
» et une franche hospitalité. Entrepôt des mar-
» chandises de tous les pays, Vinette possédait
» en abondance tout ce qu'il y avait alors de
» rare et d'agréable. On dit qu'un roi de Danne-
» mark, à la tête d'une puissante flotte, vint
» assiéger cette ville, et qu'il la détruisit de fond
» en comble. Cependant on voit encore main-
» tenant (c'est-à-dire dans le seizième siècle) les
» ruines de cette ancienne cité. » Le commerce des Slaves jusqu'à l'introduction du Christianisme dans leur pays, ne consistait que dans des échanges, car l'usage de l'argent leur était encore inconnu, et ils ne prenaient l'or des étrangers que comme marchandise (94).

Après avoir voyagé dans l'empire et vu, de leurs propres yeux, les chefs-d'œuvre des artistes grecs, les Slaves étant parvenus à bâtir des villes et à s'occuper du commerce, commencèrent à se former, sur les arts, quelques idées en analogie avec les premiers progrès de leurs connaissances. Ils sculptaient en bois des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, et ils les pei-

gnaient ensuite de différentes couleurs qui résistaient, sans s'altérer, à la pluie et à l'ardeur du soleil. On a trouvé dans les anciens tombeaux vénèdes beaucoup d'urnes d'argile parfaitement exécutées, vernissées, et sur lesquelles on voyait des figures de lions, d'ours et d'aigles; on y a trouvé aussi des lances, des couteaux, des glaives, des poignards artistement travaillés, garnis et damasquinés d'or (95). Long-temps avant Charlemagne, les Tchèques ou Slaves-Bohémiens s'occupaient déjà de l'exploitation des mines (96); et dans le duché de Mecklenbourg, on a trouvé au dix-septième siècle, à Prilevitz, situé au côté méridional du lac Tollenze, des statues de divinités slaves, en airain, ouvrages de leurs propres artistes, qui n'ayant d'ailleurs aucune idée de perfection des figures de métal, en fondaient séparément et fort grossièrement toutes les parties (97). Il en était de même en Grèce, où dans le temps d'Homère il y avait déjà des artistes célèbres, mais qui ne connaissaient pas l'art de fondre des statues d'un seul jet. Il ne nous est resté pour monument de la manière dont les anciensSlaves taillaient la pierre, que de grandes dalles unies où sont représentés des mains, des talons, des pieds de chevaux, etc. Entièrement adonnés à l'activité qu'exige la

guerre, vivant au milieu des alarmes, exposant leur vie à de continuels dangers, nos ancêtres firent peu de progrès dans l'architecture, qui demande du temps, du repos et de la patience. Ils ne voulurent jamais se construire de maisons solides. Dans le sixième siècle, et même plus tard encore, ils se contentaient de simples cabanes qui les garantissaient à peine des injures de l'air. Les villes slaves n'étaient autre chose qu'un ramas de chaumières entourées de palissades ou d'un rempart de terre; on y voyait s'élever les temples des idoles qui n'étaient que de grands bâtimens de bois (98), au lieu de ces édifices somptueux, l'orgueil de l'Egypte, de la Grèce et de Rome; les Vendes les appelaient gontines, du mot *gounte* qui, jusqu'à présent, désigne dans la langue russe, les bardeaux ou petits ais minces et courts dont on couvre le toît des maisons.

Architecture.

Sans aucune idée des avantages de ce luxe qui érige des palais et invente de brillans ornemens, les anciens Slaves, dans leurs modestes chaumières, se livraient aux jouissances que procurent les arts libéraux. Le premier besoin de l'homme est la nourriture et un abri; le second c'est le plaisir, et les peuples les plus sauvages même, le cherchent dans l'accord de certains sons qui réjouissent l'âme et flattent l'oreille. Dans

Musique.

le sixième siècle, les Vénèdes septentrionaux dirent à l'empereur de Constantinople que le premier plaisir pour eux était la musique, et qu'ordinairement, dans leurs voyages, ils ne portaient jamais d'armes, mais des luths et des harpes qu'ils faisaient eux-mêmes (99). La musette, le goudok (*a*) et le chalumeau étaient également connus de nos ancêtres ; et tous ces instrumens font encore aujourd'hui les délices de tous les peuples slaves. Ce n'était pas seulement dans les douceurs de la paix, ou au sein de leur patrie, que les Slaves se livraient aux charmes de la musique et à la gaieté : mais dans leurs excursions même, à l'aspect de nombreux ennemis, ils chantaient, se divertissaient, et oubliaient ainsi le danger; ce que nous voyons dans une description que nous a laissée Procope, de l'attaque de nuit faite contre les Slaves, par un général grec, en 592, qui surprit leur armée assoupie par des chansons, et sans avoir pris aucune mesure de précaution. Plusieurs chants populaires slaves de Lusace, de Lunebourg et de Dalmatie, paraissent fort anciens (100); de même que plusieurs refrains russes, où l'on célèbre les dieux du paganisme et le nom du Danube, fleuve si cher à nos ancêtres; car c'est sur ses rives

(*a*) Espèce de cornemuse.

qu'ils firent jadis les premiers essais de leur valeur, et qu'ils obtinrent leurs premiers triomphes. Il est probable que ces chansons, d'abord douces et ingénues dans la patrie primitive des Vénèdes, à l'époque où la gloire et les succès militaires leur étaient encore inconnus, se changèrent en chants de guerre, lorsque leurs armées se furent approchées de l'Empire, et eurent pénétré dans la Dacie : cette mélodie guerrière enflammait les cœurs d'un noble courage ; elle retraçait à l'esprit les scènes terribles des combats et du carnage ; elle conservait le souvenir des actions héroïques, et forma, en quelque sorte, les premières annales des anciens Slaves. C'est ainsi que la poésie prit naissance, et que chez tous les peuples elle exprima d'abord leurs inclinations, leurs plaisirs et les hauts faits des guerriers. Les chansons des Croates actuels, ont surtout pour objet de célébrer la valeur et la mémoire de leurs illustres ancêtres : celles que préféraient les Vendes-Allemands, excitent la joie ou l'heureux oubli des chagrins de la vie ; d'autres enfin, qui n'ont aucun sens, comme certaines chansons russes, plaisent par la gracieuse harmonie des sons, et la douceur des expressions ; mais elles ne charment que l'oreille, et n'offrent aucune idée à l'esprit.

Danse. La vivacité des sensations agréables produites par la musique, a créé le besoin de les exprimer par différens gestes; et de là naquit la danse, cette récréation favorite des peuples les plus sauvages. Les danses russes, bohémiennes et dalmates d'aujourd'hui, peuvent nous donner une idée de l'ancienne danse des Slaves, par laquelle ils célébraient les cérémonies sacrées en l'honneur de leurs dieux, et les événemens heureux (101). Elle consiste à tendre fortement les muscles, à remuer les bras, à tourner sur une même place, à s'accroupir et à frapper des pieds; elle répond au caractère de gens robustes, actifs, infatigables. Les jeux et amusemens populaires sont encore les mêmes dans les pays slaves : la course, la lutte et le pugilat, sont restés comme des monumens de leurs anciens divertissemens, images de la guerre et de la force.

Jeux.

Afin de compléter ces remarques, nous observerons que les Slaves, quoiqu'étrangers à l'art d'écrire, avaient cependant quelques notions d'arithmétique et de chronologie. L'économie domestique, la guerre, le commerce devaient nécessairement les avoir accoutumés à des calculs composés. Le mot *tma*, qui signifie dix mille, est un mot d'origine slavonne. En observant le cours de l'année, ils l'avaient, comme les Ro-

Arithmétique.

mains, divisée en douze mois, à chacun desquels ils affectaient un nom particulier, conforme aux phénomènes des saisons et aux productions de la nature. Ils appelaient janvier, *prossinetse*, vraisemblablement d'après la couleur bleue du ciel; février, *setchenne* (du mot *couper*); mars, *soukhoïe* (sec); avril, *bérésosol*, de la cendre du bouleau; mai, *travni* (herbe); juin, *isok*, nom d'un oiseau chanteur; juillet, *tchervenne*, de la couleur rouge des fruits et des baies; août, *zaref*, des éclairs de chaleurs; septembre, *ruenne*, du rugissement des animaux; octobre, *listopad* (chute des feuilles); novembre, *groudène* (tas de neige); décembre, *stoudeni* (temps froid). Ils appelaient un siècle, *vèk*, c'est-à-dire durée de la vie d'un homme; ce qui prouve la longévité de nos ancêtres, doués d'une complexion saine, d'un tempérament robuste, fortifié par le travail.

Gouvernement.

Ainsi que tous les autres peuples, les Slaves, au commencement de leur existence politique, ignoraient les avantages d'un gouvernement policé; ils ne souffraient chez eux ni maîtres, ni esclaves, faisant consister le premier bien de l'homme dans la jouissance d'une liberté sans bornes (102). Le maître commandait à ceux de sa maison, le père à ses enfans, le mari à sa femme,

le frère à ses sœurs ; chacun se construisait une cabane dans un lieu séparé, et à quelque distance de celle des autres, afin d'y vivre plus tranquillement et avec plus de sécurité. Un bois, un ruisseau, un champ, composaient la souveraineté du Slave, où l'on n'osait pénétrer quand on était faible et sans armes. Chaque famille formait une petite république indépendante ; et les anciennes coutumes, communes à toute la nation, leur servaient de liens sociaux. Dans les occasions importantes, les différentes tribus se rassemblaient pour délibérer sur les intérêts communs ; on consultait les vieillards, ces livres vivans d'expérience et de raison, et l'on témoignait la plus grande déférence pour leurs avis. Ils s'y prenaient de la même manière pour choisir leurs chefs, lorsqu'ils avaient quelque entreprise de guerre ; mais leur amour excessif pour la liberté, et leur haine pour toute espèce de contrainte, leur faisaient limiter l'autorité de ces chefs, auxquels ils désobéissaient souvent dans les combats même. Après avoir terminé une expédition, chacun retournait dans ses foyers, et reprenait sa domination sur sa chaumière.

Cette sauvage simplicité, cette rudesse de mœurs devait s'adoucir avec le temps. Le pil-

lage de l'Empire d'Orient, séjour du luxe et des richesses, fit connaître aux Slaves de nouveaux plaisirs, leur créa de nouveaux besoins, qui, en mettant des bornes à leur indépendance, resserra entre eux les liens de la vie sociale : ils sentirent de plus en plus le besoin qu'ils avaient les uns des autres; ils rapprochèrent leurs demeures, et bâtirent des bourgs (103). D'autres, qui avaient vu, dans les pays étrangers, des villes magnifiques et des villages florissans, perdirent leur goût pour l'obscurité des forêts, jadis embellies à leurs yeux par le puissant amour de la liberté; ils passèrent dans les provinces de la Grèce, et consentirent à se soumettre à la domination des empereurs. Le sort de la guerre rangea, sous la puissance de Charlemagne et de ses successeurs, une grande partie des Slaves-Allemands; mais un indomptable penchant pour l'indépendance, fut toujours le fond de leur caractère : dès qu'il se présentait quelque occasion favorable, ils secouaient le joug, et se vengeaient cruellement, sur leurs dominateurs, de leur assujétissement passager. Ce ne fut que par le moyen de la religion chrétienne qu'on put parvenir à les dompter enfin.

Les nombreuses provinces slaves avaient toujours des relations les unes avec les autres; et

tout homme qui parlait leur langue, était sûr d'y trouver des amis et des concitoyens. Baïan, khan des Avars, qui connaissait cette étroite liaison des tribus slaves, dont plusieurs avaient déjà été subjuguées par lui dans la Dacie, la Pannonie et la Bohême, pensa que les plus éloignées même devaient lui obéir; et c'est d'après ces motifs, qu'en 590, il demanda des troupes aux Slaves de la Baltique (105). Dans le moyen âge, cette union fut resserrée par la célébrité de plusieurs temples, où les Slaves se rendaient de différentes contrées, pour interroger les dieux, et où souvent le prêtre leur persuadait, par la bouche de l'idole, d'agir d'accord pour le bien général, ou selon l'intérêt particulier de chaque peuple. C'était là, que ceux d'entre les Slaves qui avaient reçu quelque outrage de la part des étrangers, venaient faire entendre leurs plaintes à leurs compatriotes, et les conjurer d'être les vengeurs de la patrie et de la religion. C'était là qu'à des époques marquées, les plus âgés et les plus considérables de la nation se rassemblaient pour tenir des espèces de diètes, où l'on voyait souvent la prudence et la justice le céder à l'audace et à la violence. Le temple de la ville de Rhétra, dans le Mecklenbourg, sur le lac Tollenze, était le plus célèbre de tous, pour ces sortes d'assemblées (106).

Au bout de quelques siècles, le gouvernement des Slaves devint aristocratique. Des généraux, élus par la confiance publique, choisis par un assentiment général, distingués par leurs talens et leur courage, furent les premiers chefs dans leur patrie. Des actions glorieuses méritaient la reconnaissance du peuple, qui, ébloui du bonheur de ses héros, les regardait comme des êtres privilégiés, doués de toutes les qualités d'un esprit supérieur. Les Bohémiens, n'ayant encore ni lois civiles, ni juges établis, s'en rapportaient, dans leurs discussions, au jugement des plus illustres de leurs concitoyens (107); et la considération qu'on leur accordait, était fondée sur la connaissance de leur valeur dans les batailles, ainsi que sur leurs richesses qui en étaient le résultat; car elles s'acquéraient alors par la guerre. Enfin, l'usage prit peu à peu force de loi, et consacra, d'un côté, le droit de commander, en établissant de l'autre l'obligation d'obéir. Lorsque le fils d'un homme illustre et riche héritait des grandes qualités de son père, il consolidait alors la puissance de sa famille.

Ce pouvoir était indiqué chez les Slaves par les noms de *boyards*, *voïévodes*, *kniaz*, *pâns*, *joupâns*, *karols* ou *krols*, etc.; le premier, qui

vient sans contredit de boÿe (combat), et pouvait signifier primitivement un guerrier d'une valeur extraordinaire, devint ensuite une dignité publique. Les annales byzantines de 764, parlent des boyards, seigneurs ou principaux magistrats des Slaves de Bulgarie. Le titre de voïévode ne se donnait, dans l'origine, qu'aux chefs des armées; mais, comme en temps de paix ces chefs surent également s'approprier le droit de commander à leurs concitoyens, ce nom servit ensuite à désigner, en général, un chef ou un dominateur, chez les Bohémiens et les Vendes-Saxons; dans la Carniole, un prince : il indiquait en Pologne, non-seulement un chef des armées, mais aussi un juge. Le mot de kniaz vient peut-être de kön, *cheval*, quoique beaucoup de savans le fassent dériver du nom oriental *kayan*. Dans les pays slaves, les chevaux étaient le bien le plus précieux : chez les Poméraniens, peuple maritime, trente chevaux constituaient déjà une grande richesse dans le moyen âge, et tout propriétaire d'un cheval s'appelait *kgnáz* (109) (*nobilis capitaneus et princeps*). En Croatie et en Servie, on donnait ce nom aux frères des rois; et en Dalmatie, le juge suprême portait le titre de grand prince ou véliki kgnâz. Suivant Constantin Porphyrogénète, un pân des

Slaves de Croatie gouvernait trois districts, et présidait les diètes, lorsque le peuple se rassemblait en plein champ pour prendre des délibérations. Jusqu'au treizième siècle, le nom de *páns*, qui furent, pendant fort long-temps, tout-puissans en Hongrie, désignait, chez les Bohémiens, de riches possesseurs; et jusqu'à présent, il veut dire en polonais, un seigneur (110). Les districts des pays slaves s'appelaient *joupanstoa*, et les gouverneurs de ces districts, *joupânes*, ou doyens, comme l'explique Constantin Porphyrogénète (111): le vieux mot *joupa* voulait dire un bourg. Les principales fonctions de ces seigneurs étaient l'exercice de la justice; et la preuve en est, qu'aujourd'hui même, en Autriche et en Haute-Saxe, les paysans slaves n'appellent pas autrement leurs juges; mais dans le moyen âge, la dignité de *joupânes* était plus en honneur que celle des *kgnâz*. Ces joupânes avaient, sous leurs ordres, des souddaves ou juges particuliers, pour les aider dans les affaires judiciaires. Il s'est conservé une singulière coutume dans quelques villages de la Lusace et du Brandebourg : les laboureurs choisissent secrètement entre eux un roi, auquel ils payent le même tribut que leurs aïeux payaient aux joupânes (112) dans le temps de leur liberté. Enfin,

en Servie, en Dalmatie et en Bohême, les souverains prenaient le titre de *krali* ou *karali*, c'est-à-dire, selon quelques uns, châtieurs de crimes, du mot *kara*, punition (113).

Ainsi le premier pouvoir qui parvint à s'établir chez nos ancêtres sauvages et indépendans, fut le pouvoir militaire. L'art des batailles qui exige l'unité des combinaisons et des plans raisonnés, pour centraliser les forces particulières et tirer parti de leur réunion, fut le motif qui décida les Slaves à se choisir des chefs militaires. Mais les progrès de la civilisation leur firent reconnaître bientôt l'indispensable besoin d'une autre puissance, qui tendrait à accorder les citoyens dans leurs discussions d'intérêt, à réprimer les prétentions de la cupidité : comme les premiers chefs étaient des héros illustres, on leur laissa cumuler les deux pouvoirs, et les mêmes hommes jouissaient de l'autorité publique dans les affaires de la guerre et de la paix. L'histoire des Slaves ressemble à celle de tous les peuples qui sortent de l'état de barbarie : il n'y a qu'une longue expérience, aidée des conseils de la prudence, qui puisse enseigner aux hommes à diviser l'autorité, et à séparer la puissance militaire de l'administration civile.

Cependant les anciens boyards, voïévodes,

kgnâz, pânes, joupânes, et même les rois des Slaves étaient, sous beaucoup de rapports, soumis aux caprices des citoyens, et dépendaient souvent de leur volonté. Après avoir unanimement proclamé un chef, ils le privaient tout à coup de leur confiance, non-seulement dans le cas d'abus de pouvoir, mais quelquefois aussi sans aucune raison, par légèreté, à la suite de quelques calomnies, ou quelquefois à l'occasion d'une circonstance malheureuse; car le peuple est toujours porté à accuser ceux qui le gouvernent, lorsqu'ils ne trouvent pas le moyen de détourner les malheurs de l'État. On en voit de nombreux exemples dans l'histoire des Slaves, tant idolâtres que chrétiens (114). En général ils supportaient impatiemment le droit de succession, et n'obéissaient qu'avec contrainte au fils d'un kgnâz ou d'un voïévode défunt. L'élection d'un duc, c'est-à-dire d'un voïévode, dans la Carinthie slave, était accompagnée d'une cérémonie fort curieuse. Celui qui était élu paraissait dans l'assemblée du peuple couvert des habits les plus pauvres, tandis que l'on voyait un laboureur assis sur une grande pierre de granit qui lui servait de trône: le nouveau souverain jurait d'être le défenseur de la religion et de la justice, le soutien des veuves et des orphelins; après quoi le labou-

reur lui cédait la place, et tous les citoyens lui prêtaient serment de fidélité. Pendant ce temps, deux familles, des plus considérables, avaient le droit de moissonner partout, et de brûler même les villages, en signe et en mémoire de ce que les anciens Slaves avaient choisi leur premier souverain pour les défendre contre les attaques de la violence et de la dévastation (115).

Cependant plusieurs princes dont le règne fut long et heureux, surent transmettre à leurs enfans le droit de souveraineté. Dans la Servie occidentale, on a vu, après la mort du kgnâz Dobralof, son épouse gouverner l'état. A l'exemple d'autres souverains, les monarques slaves affaiblirent souvent leur puissance en partageant leurs domaines, c'est-à-dire, en donnant une province à chacun de leurs fils, à titre d'apanage; mais ces preuves d'une ignorante politique, furent rares du temps du paganisme, où les kgniâz électifs, pour la plupart, ne croyaient pas avoir le droit de disposer du sort des hommes qui ne s'étaient soumis qu'à eux seuls (116).

Le chef suprême, ou gouverneur, rendait solennellement la justice dans une assemblée des anciens qui se tenait dans l'épaisseur d'une forêt; car les Slaves s'imaginaient que *Provè*, dieu de la justice, habitait à l'ombre des chênes antiques

et touffus (117). Ces bois étaient aussi sacrés que la demeure des princes; personne n'osait y entrer avec des armes, et les criminels mêmes y trouvaient un inviolable asile. Le kgniâz, voïévode ou karal, avait à sa disposition la puissance militaire; mais les prêtres, interprètes des idoles et de la volonté du peuple, lui prescrivaient la guerre ou la paix, à la conclusion de laquelle les Slaves jetaient une pierre dans la mer (118), déposaient leurs armes et leur or aux pieds de l'idole, ou bien tendant la main droite à ceux qui avaient été leurs ennemis, ils leur donnaient, en signe d'amitié, une touffe de leurs cheveux et une poignée d'herbe. Le peuple payait à ses souverains un tribut volontaire (119).

C'est ainsi que les Slaves, dans les différens siècles, et dans leurs divers pays, obéirent à l'autorité d'un pouvoir civil. Quant aux Slaves-Russes, Nestor dit qu'ils ne connaissaient pas plus que les autres le gouvernement monarchique, et qu'ils se contentaient d'observer les lois de leurs pères, c'est-à-dire, les anciennes coutumes et traditions dont un historien grec (120) parle déjà dans le sixième siècle, et qui avaient pour eux la force d'un code rédigé. Les sociétés ne peuvent se former sans réglemens et sans conventions fondées sur la justice; mais comme il a

fallu en surveiller l'exécution et établir unpouvoir en état d'en punir les transgressions, les peuples les plus sauvages se sont choisis des médiateurs entre les hommes et les lois. On doit donc présumer, malgré le silence de notre annaliste à cet égard, que les Slaves-Russes avaient des chefs dont les droits étaient limités par l'intérêt du peuple, et les anciennes coutumes de la liberté. Dans le traité d'Oleg avec les Grecs, en 912, il est déjà fait mention des grands boyards de Russie; et bien certainement cette dignité, marque degloire militaire, ne fut point introduite en Russie par les Varègues, car elle existait depuis long-temps chez les Slaves. Le titre même de kgnâz, qui fut donné à Rurick par nos ancêtres, ne pouvait être nouveau, et bien antérieurement sans doute il désignait chez eux un dépositaire puissant de l'autorité civile ou militaire.

Religion. L'état de société excitant ou accélérant les effets de la raison engourdie et tardive chez les hommes sauvages, toujours dispersés, et vivant pour la plupart séparés les uns des autres, fait naître non-seulement les lois et le gouvernement, mais la religion elle-même, si naturelle à l'homme et si indispensable dans toute société, que l'histoire du monde n'offre point d'exemple

d'un peuple entièrement étranger à l'idée de la divinité. Les hommes pénétrés du sentiment de leur faiblesse et de leur dépendance, sont soutenus par l'idée d'une force supérieure et capable de les défendre contre les coups du sort, que toute la sagesse humaine ne saurait détourner; par leur confiance dans une force protectrice des bons et terrible aux méchans. La religion est en outre le lien qui unit le plus étroitement les citoyens d'un même pays : leur cœur et leur esprit se rapprochent par la pensée qu'ils adorent un même dieu, et dans l'observance des mêmes cérémonies pour le servir. Cet avantage était trop réel et trop nécessaire au bien des hommes, pour pouvoir échapper à l'attention des pères de familles, fondateurs des premières sociétés.

Dans le sixième siècle, les Slaves adoraient *le créateur de la foudre*, dieu de l'univers (121). Le spectacle majestueux des orages, au moment où une main invisible semble, du haut des cieux embrasés, lancer des feux rapides sur la terre, devait faire une puissante impression sur l'homme de la nature, lui représenter vivement l'image de l'Être-Suprême, et pénétrer son cœur de cette sainte horreur qui fut toujours le sentiment dominant dans les religions payennes. Les Antes

et les Slaves, comme l'observe Procope, ne croyaient point au destin; mais, selon leur opinion, tous les événemens dépendaient de la volonté d'un régulateur du monde (122). Sur les champs de bataille, au milieu des périls, dans les maladies, ils tâchaient de le fléchir par des vœux, et en lui immolant des taureaux ou d'autres animaux, dans l'espérance qu'il leur sauverait la vie. Ils adoraient aussi les fleuves, les nymphes et les génies, et aimaient à pénétrer l'avenir. Dans les temps moins reculés, les Slaves avaient beaucoup d'idoles, persuadés que la sûreté des mortels est en raison du grand nombre de leurs dieux, et que la véritable sagesse consistait principalement à savoir connaître les noms et les attributs de ces protecteurs. Ils ne considéraient pas les statues comme *l'image*, mais comme *le corps* des dieux, animé par eux (123), et le peuple se prosternait la face contre terre devant un morceau de bois ou un lingot de métal, dont il attendait son salut et sa félicité.

Cependant, au milieu de leurs folles superstitions, les Slaves avaient une idée d'un Dieu unique et tout-puissant, à qui l'immensité des cieux embellis de la lumière étincelante des astres, formaient un temple digne de sa grandeur suprême; qui n'était occupé que des choses cé-

lestes, tandis qu'il avait confié à des dieux subalternes, ou à ses propres enfans, le gouvernement de la terre. C'est lui apparemment qu'ils appelaient Bélibog (*a*), et auquel ils n'érigeaient aucun temple, persuadés que les mortels ne pouvaient point communiquer avec lui; et que, dans leurs besoins, ils devaient recourir aux dieux du second ordre, chargés de venir au secours de tout homme, qui, vertueux pendant la paix et courageux à la guerre, mettait son plaisir dans les devoirs de l'hospitalité; qui consacrait généreusement une partie de ce qu'il possédait, à la subsistance du malheureux (124).

Embarrassés de concilier les malheurs, les maladies, et tous les maux qui affligent l'espèce humaine, avec la bonté de ces régisseurs du monde, les Slaves de la Baltique attribuaient le mal à un être particulier, ennemi perpétuel des hommes, auquel ils donnaient le nom de Tchernobog (*b*). Ils lui offraient des sacrifices pour l'apaiser; et dans les assemblées du peuple, ils buvaient dans un vase consacré à lui et aux dieux bienfaisans. Ils le représentaient sous la figure d'un lion, ce qui a fait croire à quelques auteurs que les Slaves avaient emprunté ce

(*a*) Dieu blanc.
(*b*) Dieu noir.

symbole aux chrétiens qui comparaient le diable à cet animal; mais il est plutôt à présumer que leur haine pour les Saxons, les ennemis les plus redoutables des Vendes du Nord, et dont les drapeaux portaient un lion, leur fit naître l'idée de représenter le dieu du mal sous cette forme (125). Ils croyaient que cet esprit malin effrayait les hommes par d'horribles visions et d'épouvantables fantômes, et que sa colère ne pouvait être apaisée que par des sorciers ou devins, odieux au peuple, mais respectés en raison de leur science imaginaire (126). Semblables aux chamans de Sibérie, ces sorciers, dont Nestor parle aussi dans ses annales, employaient la musique pour agir sur l'imagination des superstitieux; et, comme ils jouaient de la harpe, ils portaient dans quelques pays slaves le nom de gousliâri, ou *joueurs de harpe* (127).

Parmi les dieux bienfaisans, celui qui avait le plus de réputation, était Sviatovid, dont le temple était à Arcon, dans l'île de Rughen, et qui recevait des présens non-seulement de tous les autres Vendes, mais encore des rois de Dannemark, qui avaient déjà embrassé le christianisme. Il prédisait l'avenir, et protégeait dans la guerre. Sa statue, plus grande que nature, était couverte d'un vêtement court, fait de dif-

férentes espèces de bois; elle avait quatre têtes, deux poitrines, une barbe artistement peignée, et les cheveux bien taillés; elle était debout sur la terre, et tenait d'une main une corne remplie de vin, de l'autre un arc. Auprès de l'idole, étaient suspendus une bride, une selle et un glaive, dont le fourreau et la poignée étaient d'argent. Helmold raconte que les habitans de l'île de Rughen adoraient, sous la forme de cette idole, un saint chrétien, nommé Vite, dont ils avaient appris les miracles de la bouche des moines de Corbie, qui jadis avaient voulu les convertir à la religion chrétienne. Il est bon de remarquer que, jusqu'à présent, les Slaves d'Illyrie célèbrent encore le jour de saint Vite par plusieurs cérémonies payennes (128). Au reste, cette tradition d'Helmold, appuyée par Saxon le grammairien, n'est peut-être qu'une simple conjecture fondée sur l'analogie des noms. En effet, selon Maure-Urbin, un des princes chrétiens de Bohême fit venir les reliques de saint Vite, dans l'intention de diriger vers elles la piété de son peuple, qui continuait d'adorer Sviatovid (129). Il me semble après tout, que l'attachement des Slaves de la Baltique et des autres pour cette idole, en prouve assez l'antiquité.

Le peuple de Rughen adorait encore trois autres idoles : la première était *Rughévite*, dieu de la guerre, qu'on représentait avec sept visages et huit épées, dont sept pendaient à sa ceinture, et la huitième nue dans sa main. Sa statue était de bois de chêne, et toute souillée par les hirondelles qui y construisaient leurs nids (130). La seconde, *Porévite*, dont la signification est inconnue, avait cinq têtes, mais était sans armes ; l'autre, *Porénoute*, avait quatre visages, et sur sa poitrine un cinquième, qu'elle tenait de la main droite par la barbe, et de la gauche par le front. On l'honorait comme le dieu des quatre saisons. La principale idole de la ville de Rhétra s'appelait *Radegast*, ou dieu de l'hospitalité, selon l'opinion de quelques auteurs, fondée sur ce que de tous temps les Slaves ont été charmés de recevoir des hôtes ; mais cette interprétation ne paraît pas juste, car on représentait ce dieu sous un air plutôt effrayant qu'amical, avec une tête de lion, surmontée d'une oie, et une tête de buffle sur la poitrine ; il tenait à la main une grande hache ; quelquefois il était nu, quelquefois habillé. Les inscriptions trouvées sur la statue de Rhétra prouvent évidemment que, bien qu'il fût du nombre des dieux bienfaisans, *Radegast*

pouvait aussi nuire aux hommes dans certaines occasions. Adam de Brême parle de l'idole *d'or* et du lit *de pourpre* de *Radegast* (131); mais il est permis de douter de la vérité de cette assertion; car, dans un autre endroit, le même historien nous assure que le temple d'Upsal était *tout d'or*.

Siva, peut-être *Jiva*, passait pour la déesse de la vie et du bon conseil. Son principal temple était à Ratzebourg (132). On la représentait habillée, avec un petit garçon nu sur la tête, et une grappe de raisin dans la main. Les Slaves-Dalmates adoraient la bonne *Phrigia*, déesse des Germains; mais, comme dans les antiquités d'Islande, *Phrikhia* ou la belle *Phrée* s'appelait *Vanadisse* ou des Vénèdes, il est bien probable que les Goths empruntèrent aux Slaves cette divinité, et que c'est elle qui portait le nom de *Siva*.

Parmi les idoles de Rhétra, il s'en trouvait de germaines, de prussiennes, c'est-à-dire de latiches, et même de grecques. Les Slaves de la Baltique adoraient aussi Vodane ou l'Odin des Scandinaves, dont ils avaient entendu parler aux peuples de la Germanie, avec lesquels ils avaient demeuré en Dacie, et dont ils étaient depuis très-long-temps les voisins (133). Les

Vendes du Mecklenbourg ont conservé jusqu'à présent quelques cérémonies de la religion d'Odin. Des inscriptions prussiennes trouvées sur les statues de Perkoune, dieu de la foudre, de Parstouke ou Berstouke (134), prouvent que c'étaient des idoles Latiches. Mais les Slaves les adoraient dans le temple de Rhétra, aussi-bien que les idoles grecques de l'Amour, de l'Hyménée et de l'Automne, qu'ils avaient sans doute ou enlevées ou achetées en Grèce. Outre ces dieux étrangers, on y voyait encore les statues de *Tchislobog* (*a*), *Ipabog*, *Zibog* ou *Zernbog* (*b*), et de *Némisa* (135). Le premier était représenté sous la forme d'une femme tenant une lune, et désignant, à ce qu'il paraît, le mois lunaire, première base du calcul du temps. Le nom du second est incompréhensible; mais il devait être le dieu de la chasse, car ses vêtemens en représentaient les attributs. Le troisième était adoré en Bohême, comme dieu de la terre. Némisa commandait aux vents et à l'air. Sa tête était ornée d'ailes et de rayons, et sur son corps on voyait un oiseau avec les ailes déployées.

Des historiens qui ont vu les Vendes payens de leurs propres yeux, nous ont conservé le nom

(*a*) Dieu des nombres.
(*b*) Dieu de la terre.

de quelques autres idoles. A Julin ou Vinette, la plus fameuse était *Triglave* (*a*) (136). Sa statue était en bois et d'une grandeur colossale; il y en avait une autre petite d'or, à trois têtes couvertes d'un seul bonnet; c'est tout ce que nous savons au sujet de cette idole. Pripékala désignait apparemment la volupté, car les historiens chrétiens la comparaient à Priape; il y en avait une troisième, Guérovid ou Yarovid, dieu de la guerre, dont le temple était à Havelberg et à Volgaste, et auprès duquel on voyait un bouclier d'or suspendu à la muraille. Les habitans de la Vagrie (137) adoraient surtout Prové, dieu de la justice, et Podaga, dieu de la chasse. *Le premier* avait pour temple les chênes les plus antiques, entourés d'une clôture en bois, avec deux portes. C'était dans ce bois sacré, ou dans le sanctuaire y attenant, qu'habitait le grand-prêtre, et que l'on offrait les sacrifices solennels. C'était aussi là que se rendait la justice, et que les hommes menacés de la mort trouvaient un inviolable asile. Prové était représenté sous la figure d'un vieillard dont les vêtemens formaient des plis nombreux, avec des chaînes sur la poitrine, et tenant un couteau à la main (138). On regardait *le second*, c'est-à-

(*a*) Dieu à trois têtes.

dire Podaga, comme dieu de la chasse, parce que sur les habits de son idole *à deux visages*, ainsi que sur la coupe des sacrifices, trouvée parmi les antiquités de Rhétra, on voyait un chasseur, un cerf et un sanglier, et que dans sa main il tenait un autre animal : d'autres reconnaissent en lui le dieu des beaux jours que les Serviens appelaient Pagoda ; car celui de ces deux visages qui se trouvait par derrière, était entouré de rayons ; et les mots gravés sur la statue signifient la sérénité du ciel et le beau temps (139). Les Vendes de Merzebourg adoraient l'idole de *Hénil*, protecteur des propriétés, et il y avait une saison où les bergers colportaient de maison en maison son image symbolique ; c'était une main fermée ornée d'une bague, et placée sur une longue perche (140).

Nous n'avons aucunes notions sur la religion des Slaves-Illyriens ; mais comme les Morlaques (141) célèbrent encore aujourd'hui dans leurs festins de noces *Davor*, *Damor*, *la bonne Phrikhia*, *Yar* et *Pik*, on peut en conclure, avec vraisemblance, que tels étaient les noms de leurs dieux payens. Ce que disent les historiens polonais de l'ancien culte de leur patrie, est uniquement fondé sur des traditions et des conjectures. A Gnezne, rapportent-ils, était le

fameux temple de *Nia*, le Pluton des Slaves, auquel on adressait des prières pour le repos des morts; ils adoraient encore *Marzana* ou Cérès, à laquelle ils offraient en sacrifice la dixième partie des fruits de la terre; *Yassa*, le Jupiter des Romains; *Ladona* ou *Liada*, Mars; *Dzidzilia*, déesse de l'amour et de la fécondité; *Zivonia* ou *Zivana*, Diane; *Zivi* ou le dieu de la vie; *Léli* et *Poléli*, ou les jumeaux grecs, Castor et Pollux; *Pagoda* et *Pokhvist*, dieux des beaux jours et des vents; lorsqu'ils entendaient (écrit Strikofsky) le bruit affreux de la tempête, ces idolâtres effrayés fléchissaient le genou avec respect.

Avant l'introduction du christianisme, Peroun (142), dieu de la foudre, tenait le premier rang parmi les idoles des Slaves-Russes, et ils l'adoraient encore dans le sixième siècle, comme le *souverain maître de l'univers*. A Kief, la statue de ce dieu se trouvait près du palais de Vladimir, et à Novgorod sur les bords du Volkhof; elle était de bois, avec une tête d'argent et des moustaches d'or. L'historien nomme encore *Khorse*, *Dagébog*, *Stribog*, *Samargla* et *Mokoche*, mais sans spécifier les attributs ni la puissance que leur affectait le paganisme. Dans le traité d'Oleg avec les Grecs,

il est aussi fait mention de Volosse, dont le nom ainsi que celui de Peroun était invoqué dans les sermens, et pour lequel ils avaient un respect tout particulier, car ils le regardaient comme le protecteur des troupeaux, principale richesse de ce peuple. A cette tradition de Nestor sur la religion des Slaves, nous en ajouterons de plus récentes imprimées dans le *Synopsis* de Kief, qui sont à la vérité puisées pour la plupart dans les historiens polonais peu dignes de foi, mais qui se trouvant d'accord avec les anciennes coutumes du peuple russe, paraissent, sinon très-vraisemblables, du moins dignes de quelque attention.

Le dieu de la Gaîté, de l'Amour, de la Concorde, et de toute espèce de prospérité, s'appelait en russe *Lado*; ceux qui s'engageaient sous les lois de l'Hymen, lui offraient des sacrifices et chantaient joyeusement son nom, que l'on trouve encore aujourd'hui dans de vieux refrains. Strikofsky prétend que ce dieu est latiche (143). En Lithuanie et en Samogitie, le peuple célébrait en son honneur des fêtes qui duraient depuis le 25 mai jusqu'au 25 juin; les pères et les maris les passaient dans les cabarets; les femmes et les filles dans les rues et au milieu des prairies; elles se tenaient par les mains et dansaient en chantant *Lado! Lado! didiz Lado!* c'est-à-dire, *grand Lado*. Cet

usage subsiste encore à présent dans nos villages, où les jeunes femmes se rassemblent au printemps pour se divertir et chanter en rond : *lada didi lada*. Nous avons déjà remarqué que les Slaves augmentaient avec plaisir le nombre de leurs dieux, et qu'ils en adoptaient même d'étrangers. Les idolâtres russes, dit Adam de Brême, allaient en Courlande et en Samogitie pour y adorer les idoles. Conséquemment plusieurs des peuples de Russie avaient les mêmes dieux que les Latiches ; de ce nombre étaient probablement les Krivitches ; car leur nom même prouve qu'ils reconnaissaient, comme chef de leur religion, Krivé, grand-prêtre des Latiches. Au reste, Lado pouvait être une ancienne divinité des Slaves, car les Moldaves et les Valaques d'aujourd'hui répètent le nom de Lada dans plusieurs de leurs cérémonies superstitieuses (144).

Les sacrifices à *Koupal*, dieu des fruits de la terre, se célébraient avant la moisson. Le 23 juin, jour de sainte Agrippine, que le peuple appelait, pour cette raison, *Kupalnitza*, les jeunes gens, la tête couronnée de fleurs, allumaient le soir un grand feu autour duquel ils dansaient en chantant *koupal*. Les vestiges de cette idolâtrie se trouvent encore dans quelques contrées de la Russie, où les jeux et les danses nocturnes faites

autour d'un feu, avec des intentions bien innocentes, rappellent l'idole payenne (145). Le 23 juin, c'est encore un usage parmi les villageois du gouvernement d'Archangel de chauffer leurs bains, de les joncher de koupalnitza (*a*), puis d'aller se baigner dans la rivière. La veille de S. Jean, ou le jour de la fête même, les Serviens tressent des couronnes de fleurs qu'ils appellent des couronnes de S. Jean, et les suspendent au toit de leurs maisons ou de leurs étables, afin d'en éloigner les esprits malins.

Le 24 décembre, les Russes idolâtres célébraient la fête de *Koliada*, dieu de la paix et des solennités. C'est ainsi que de nos jours mêmes, la veille de Noël, les enfans des laboureurs se rassemblent sous les fenêtres des plus riches paysans, et leur demandent de l'argent en célébrant le maître de la maison dans leurs chansons, où l'on entend encore le nom de *Koliada* (146). Les jeux de Noël et les amusemens de sorcellerie qui ont lieu à cette époque, paraissent un reste de cette fête payenne.

Dans les traditions superstitieuses du peuple russe, on découvre aussi les traces de l'ancienne idolâtrie des Slaves; jusqu'à présent le bas peu-

(*a*) Douve ou ranunculus acris.

ple parle encore des *leschies* ou *esprits folets*, qui, semblables aux satyres, habitent la sombre épaisseur des forêts; égalant quelquefois les arbres dans leur hauteur et se faisant quelquefois aussi petits que l'herbe; qui effrayent les voyageurs en tournant autour d'eux, et leur font perdre le bon chemin; ensuite des *rous-salki*, ou nymphes des bois, qui courent, les cheveux épars, à travers les forêts, surtout avant la Pentecôte; des bons et mauvais *damavoies*, génies; des *kikimires* nocturnes, etc.

C'est ainsi que l'esprit grossier des hommes ignorans s'égare dans les erreurs, dans les ténèbres de l'idolâtrie, et forge des dieux à chaque pas, afin d'expliquer les moindres opérations de la nature, et pour calmer, par l'espérance d'un secours surnaturel, l'incertitude du cœur humain sur l'avenir. Pour exprimer la puissance et la sévérité des dieux, les Slaves les représentaient sous la forme de géants à plusieurs têtes et avec des figures épouvantables. Les Grecs, en donnant à leurs statues les plus belles proportions humaines, voulaient, ce semble, aimer leurs dieux; les Slaves ne voulaient que les craindre. Les premiers adoraient les grâces et la beauté : les seconds n'estimaient que la force; et peu satisfaits de la laideur repoussante

de leurs idoles, ils les entouraient encore des images hideuses d'animaux venimeux, de serpens, de crapauds, de lézards, etc. (147). Outre les idoles, les Slaves-Allemands, comme ceux du Danube, adoraient aussi les fleuves, les lacs, les sources et les forêts (148), et offraient des sacrifices à leurs génies invisibles, qui, selon quelques superstitieux, parlaient quelquefois aux hommes, et se montraient à eux dans les occasions importantes. Ainsi lorsque le peuple slave était menacé de quelques grands dangers, le génie du lac Rhétra abordait sur les rives, sous la forme d'un sanglier, poussait d'affreux rugissemens, après quoi il se précipitait dans les flots (149). Nous savons que les Slaves-Russes attribuaient quelques qualités merveilleuses aux lacs et aux fleuves, comme à des êtres divins et sacrés. Lorsqu'ils avaient mal aux yeux, ils se lavaient avec l'eau de certaines sources, auxquelles ils attribuaient la prétendue vertu de guérir ces maladies, et ils y jetaient des monnaies d'argent. On peut regarder comme venant de cette coutume payenne, l'usage où est encore le peuple de baigner ou d'arroser d'eau, pour les purifier de leurs péchés, les paresseux qui, en dormant, ont laissé passer l'heure des matines du jour de Pâques. Il y avait chez beau-

coup de peuples slaves, des bois sacrés où jamais le bruit de la hache ne s'était fait entendre, et où les ennemis les plus acharnés n'auraient osé vider leurs querelles. La forêt de Rhétra était de ce nombre. Les habitans de Stettin adoraient un chêne et un noyer, auprès duquel il y avait toujours un prêtre, et ceux de Julin rendaient leurs hommages à un dieu qui habitait dans un arbre ébranché (150), autour duquel ils formaient, au printemps, différentes danses solennelles. Les Slaves-Russes adressaient aussi leurs hommages aux arbres, surtout à ceux qui avaient des creux, et ils ornaient leurs branches de linges et de mouchoirs. Constantin Porphyrogénète rapporte que dans leurs voyages à Constantinople, ils s'arrêtaient dans l'île de Saint-Grégoire, pour offrir un sacrifice à un vieux chêne qu'ils entouraient de flèches, et auprès duquel ils s'assemblaient pour tirer au sort s'il fallait sacrifier ou laisser envoler les oiseaux qui lui étaient destinés (151). La fête du *Semik*, et l'usage où est le peuple d'entourer de rubans les branches des arbres, sont aussi les restes d'une ancienne superstition, dont les cérémonies s'observaient encore en Bohême, après l'introduction de la religion chrétienne; au point qu'en 1093, le duc Briatchislaf prit le parti de livrer aux flammes

tous les prétendus bois sacrés de son peuple (152).

Les Slaves adoraient aussi les enseignes militaires, et les croyaient, en temps de guerre, plus sacrées encore que les idoles. L'étendard des Vendes de la Baltique, était d'une grandeur énorme, bigarré de différentes couleurs; il était déposé ordinairement dans le temple de Sviatovid, et passait pour une divinité puissante, qui donnait aux guerriers dont il était accompagné, non-seulement le droit de violer toutes les lois, mais celui même d'outrager les idoles; cet étendard fut brûlé par Voldemar, roi de Danemark, à la prise de la ville d'Arcon. Parmi les monumens curieux de Rhétra, on a trouvé aussi une enseigne sacrée; c'était un dragon de cuivre orné de têtes de femmes et de mains armées. Dans la chronique de Dittmar, il est fait mention de deux drapeaux slaves qui passaient également pour des divinités (153). Ce culte fut sans doute introduit par d'habiles capitaines qui virent dans les drapeaux sacrés, un moyen de stimuler le courage de leurs soldats, et de réprimer quelquefois leur insubordination, par leur respect pour ces enseignes.

Les anciens Slaves de Germanie n'avaient point encore de temples; ils offraient leurs sacrifices au dieu du ciel sur des pierres qu'ils en-

touraient d'autres pierres placées à une certaine distance, et qui formaient une espèce d'enclos sacré (154). Afin de mieux exprimer la grandeur de l'Éternel, les prêtres commencèrent à ériger, en guise d'autel, des pierres de quelques toises d'élévation : quelquefois ces sortes de monumens égalaient les rochers en hauteur ; et comme ils subsistaient intacts pendant des siècles entiers, ils pouvaient paraître au peuple l'ouvrage d'une main divine. Il est en effet très-difficile de concevoir comment les Slaves, qui ne connaissaient point les lois de la mécanique, ont pu remuer ces énormes blocs (155). Ce fut d'abord sur ces autels majestueux et aux yeux du peuple que les prêtres célébraient leurs mystères ; mais dans la suite, pour exercer sans doute plus d'empire sur l'esprit de ces hommes crédules, ils imaginèrent, à l'exemple des Druides, de s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts sacrées, et d'y construire leurs autels. Lors de l'introduction de l'idolâtrie, il fallut mettre les idoles à l'abri de la neige et de la pluie. On les plaça sous un toit, et ce simple édifice fut le premier temple. Le désir d'en faire un séjour digne des dieux aurait exigé de la magnificence ; mais les Slaves, incapables d'imiter les élégantes constructions des Grecs et des Romains, tâchaient

d'y suppléer par la sculpture, la bigarrure et la richesse des ornemens. Les historiens contemporains ont fait la description de ces temples avec des détails assez curieux. *L'auteur de la vie de S. Othon* dit, en parlant de celui de Stettin (156) : « Il y avait quatre temples, dont le » principal, fameux par son architecture, était » orné à l'extérieur et dans l'intérieur de figures » en relief, représentant des hommes, des oi- » seaux et des animaux qui imitaient si bien la » nature, qu'ils semblaient animés; les couleurs » même de l'extérieur du temple n'étaient pas » altérées par la pluie; elles ne se ternissaient » en aucune manière, et conservaient leur viva- » cité. Suivant l'ancienne coutume de leurs an- » cêtres, les habitans de Stettin déposaient dans » le temple la dixième partie du butin qu'ils » rapportaient de leurs expéditions, et les armes » des ennemis vaincus. On conservait dans le » sanctuaire, des vases d'or et d'argent, dont » les citoyens les plus considérables se servaient » pour boire et manger dans les grandes solen- » nités, ainsi que des cornes de buffle garnies » d'or, qui servaient de coupes et de trompettes. » On admirait aussi l'art et la richesse des cou- » teaux, et autres choses précieuses renfermées » dans ce temple. Dans les trois gontines ou

» temples, moins beaux et moins célèbres que » celui-ci, on voyait des bancs disposés en am» phithéâtre, et des tables pour les assemblées » du peuple; car il y avait des jours et des » heures fixées où les Slaves se rassemblaient » dans ces gontines pour se divertir, boire, » manger, et s'y occuper en même temps des » grands intérêts de la patrie. » Le temple d'Arcon, quoique en bois, était fort artistement construit, orné de sculptures et de peintures. Il n'y avait qu'une seule porte pour entrer dans l'enceinte. La cour extérieure, entourée de murs d'un côté, n'était séparée de celle intérieure que par des tapis de pourpre, suspendus entre quatre colonnes, de sorte que les deux cours se trouvaient sous le même toit (157). L'idole était dans le sanctuaire, et son cheval dans un bâtiment particulier, destiné à garder le trésor et toutes les choses précieuses. Le temple de Rhétra était également en bois, et très-fameux par les figures de dieux et de déesses sculptées sur les murs extérieurs. Les idoles, le casque en tête et cuirassées, étaient placées dans l'intérieur de l'édifice, où en temps de paix on conservait aussi les drapeaux (158). Ce lieu était environné d'une sombre forêt, au travers de laquelle on apercevait, dans le lointain, le spectacle majestueux et imposant de la mer.

Il n'est pas inutile d'observer que les Slaves de la Baltique avaient, en général, un grand respect pour la sainteté des temples, et que même sur les terres ennemies, ils craignaient de les profaner. Nous n'avons aucune notion sur les pagodes ou temples des Slaves-Russes. Nestor ne parle que de leurs idoles et de leurs autels; cependant le besoin de sacrifier dans tous les temps, et le respect qu'ils avaient pour leurs idoles, dut faire naître l'idée de les mettre à l'abri, surtout dans les pays septentrionaux, où le froid et le mauvais temps sont si ordinaires et de si longue durée. Il n'y a pas de doute que Péroun avait des temples sur la colline de Kief, et sur le bord du Volkhof; et bien qu'ils ne fussent ni vastes ni magnifiques, ils étaient au moins en rapport avec la simplicité des mœurs du temps, et avec les faibles connaissances des Slaves, dans l'art de l'architecture.

Nestor ne parle pas davantage des prêtres; cependant toute religion suppose des cérémonies dont la célébration est confiée à quelques hommes choisis à cet effet, et honorés par leurs vertus véritables ou prétendues. Au moins tous les autres Slaves avaient-ils des prêtres conservateurs de la religion et médiateurs entre les dieux et la conscience des hommes. Chez eux, non-seulement

chaque pagode, mais tout arbre sacré, chaque source, objet de l'adoration publique, avaient des gardiens particuliers qui demeuraient tout auprès dans de petites cabanes, et se nourrissaient des victimes immolées à la divinité. Objets de la vénération du peuple, ils avaient le droit exclusif de laisser croître leur barbe, de rester assis pendant les sacrifices, et de pénétrer dans le sanctuaire. Tout guerrier revenu triomphant de quelque expédition dont il attribuait le succès aux idoles, s'empressait, pour en témoigner sa reconnaissance, de partager son butin avec leurs ministres. Les chefs du peuple avaient même un intérêt à le maintenir dans ce respect pour les prêtres, qui pouvaient, au nom des dieux, mettre un frein à l'insubordination de ces hommes grossiers, nouvellement civilisés, et trop peu accoutumés encore au frein d'une domination régulière. Cependant, plusieurs prêtres redevables de leur pouvoir, soit à leur propre adresse, soit à la célébrité de leurs pagodes, abusèrent de leur autorité et usurpèrent la puissance temporelle. Ainsi le grand-prêtre de Rughen, plus honoré que le roi même, avait sous sa dépendance plusieurs tribus slaves qui n'osaient faire ni la paix ni la guerre, sans son consentement. Il mettait à contribution et les citoyens

et les marchands étrangers ; il entretenait une troupe de trois cents cavaliers qu'il envoyait au pillage, afin d'augmenter les trésors du temple, dont il jouissait beaucoup plus que l'idole. Ce grand-prêtre se distinguait de tous les autres citoyens par la longueur de ses cheveux, de sa barbe et de ses vêtemens.

C'était au nom du peuple que les prêtres offraient des sacrifices et prédisaient l'avenir. Dans les temps plus reculés, les Slaves n'immolaient en l'honneur du dieu invisible, que des taureaux et d'autres animaux ; mais aveuglés dans la suite par une idolâtre superstition, ils arrosaient leurs autels du sang des chrétiens, désignés par le sort parmi ceux qu'ils avaient faits prisonniers ou achetés aux pirates (159). Les prêtres croyaient que le sang des chrétiens était une offrande agréable à l'idole, et pour comble d'horreur, ils le buvaient, s'imaginant que cette affreuse boisson leur communiquait l'esprit de prophétie. En Russie, du temps de Vladimir, on sacrifiait également des victimes humaines, et les Slaves de la Baltique offraient à leurs dieux les têtes de leurs ennemis, principalement de ceux qui avaient été les plus redoutables (160). Les prêtres annonçaient l'avenir au moyen des chevaux. Dans le temple d'Arcon, il y en avait un blanc que

les superstitieux croyaient monté toutes les nuits par Sviatovid. Lorsqu'ils étaient à la veille d'une grande entreprise, on lui faisait franchir des javelots ; s'il levait le pied droit le premier, c'était un signe certain que l'expédition serait heureuse, que le peuple serait comblé de gloire et de richesses. Le cheval qui se trouvait dans le temple de Stettin, confié à l'un des quatre prêtres qui le desservaient, était entièrement noir : il annonçait des succès lorsque ses pieds ne touchaient point les javelots. Les devins de Rhétra s'asseyaient par terre, marmottaient quelques paroles, puis creusant l'endroit où ils étaient assis, ils prédisaient l'avenir d'après les objets qu'ils y trouvaient. Les prêtres d'Arcon et de Stettin jetaient par terre trois petites planchettes, blanches d'un côté et noires de l'autre ; si, en tombant, le côté blanc était dessus, il promettait des événemens favorables ; le côté noir annonçait des malheurs. Les femmes même de Rughen étaient réputées fort habiles devineresses. Assises près d'un grand feu, elles traçaient au hasard beaucoup de lignes sur la cendre ; lorsque le nombre de ces lignes se trouvait pair, il annonçait la réussite (161). Passionnés pour les solennités publiques, les Slaves idolâtres avaient institué dans l'année différentes

fêtes, dont la principale avait lieu après la moisson, et se célébrait à Arcon de la manière suivante. La veille de ce jour, le grand prêtre devait balayer le sanctuaire, inaccessible à tout autre qu'à lui seul; le jour de la fête il prenait, des mains de Sviatovid, une corne remplie de vin l'année précédente, et regardait si elle était encore pleine; cette opération faite, il annonçait quelle serait la future moisson; après avoir bu le vin, il en remplissait de nouveau le vase, qu'il remettait dans la main de Sviatovid, auquel il offrait ensuite un gâteau de grandeur d'homme, fait avec de la farine et du miel; puis demandant au peuple s'il voyait ce gâteau, il faisait des vœux pour que l'idole s'en régalât pendant l'année, en signe de prospérité pour l'île; enfin il annonçait à tout le monde la protection de Sviatovid, et promettait aux soldats des triomphes et du butin. Lors de la fête de la moisson, les autres Slaves dévouaient un coq aux dieux; et afin de préserver leurs troupeaux de toutes maladies (162), ils les arrosaient de bierre consacrée sur les autels. Au mois de mai, on célébrait en Bohême la fête des sources. En Vagrie, c'était aussi des jours de fête que ceux des jugemens publics, où les anciens, assis à l'ombre des chênes sacrés, se croyant en pré-

sence du dieu Provė, décidaient du sort des citoyens (163). Nous avons déjà fait mention des cérémonies religieuses des Slaves-Russes dont, jusqu'à ce jour, les descendans célèbrent le printemps, l'amour et le dieu Lada, par des danses champêtres; qui vont, par bandes joyeuses et bruyantes, orner de rubans les branches des arbres dans les bocages; consacrent pendant la nuit des jeux à Koupalo, et chantent en hiver le nom de Koliada. On voit encore dans plusieurs pays slaves, des vestiges d'une certaine fête en l'honneur des morts : le premier mars, à la pointe du jour, les peuples de Saxe, de Lusace, de Bohême, de Silésie et de Pologne, se rendaient, avec des flambeaux, dans les cimetières où ils offraient des sacrifices aux trépassés (164). Le même jour, les Slaves-Allemands emportaient, hors des villages, un mannequin de paille, image de la mort; ils le brûlaient ou le jetaient dans une rivière, et célébraient, par des chansons, le retour de la belle saison. En Bohême, on avait encore la coutume de construire, dans les carrefours, des espèces de théâtres où, pour le repos des âmes, l'on représentait, en masque, les ombres des morts dont ces jours solennels semblaient perpétuer la mémoire. Ces usages servent à prouver que les Slaves avaient

quelques idées de l'immortalité de l'âme, quoique Dittmar, historien du onzième siècle, affirme le contraire, et dise qu'ils regardaient la mort temporelle, ou la destruction du corps, comme le terme de toute existence (165).

Les funérailles étaient aussi regardées comme une cérémonie sacrée par les Slaves payens. Voici la description qu'en font les historiens allemands, dont le récit est plutôt le fruit de conjectures fondées sur d'anciennes coutumes et traditions, que l'exposé de faits attestés par les auteurs contemporains. A la mort d'un slave, le plus ancien du village l'annonçait aux habitans par un bâton noir que l'on portait de maison en maison : tous accompagnaient le cadavre avec d'affreux gémissemens, et quelques femmes, habillées de blanc, versaient des larmes dans de petits vases appelés lacrymatoires. On élevait un bûcher dans le cimetière, et l'on y brûlait le mort avec sa femme, son cheval, ses armes, etc. On en recueillait ensuite les cendres dans une urne d'argile, de cuivre ou de verre, et on les enfouissait dans la terre avec les lacrymatoires. Quelquefois pour ériger des monumens à la mémoire du défunt, on entourait sa tombe de pierres brutes, ou bien on y plaçait des colonnes (166). Les funérailles se terminaient par

une solennité joyeuse qu'on appelait *strava*, et qui, dans le sixième siècle, fut cause d'un grand désastre des Slaves; car les Grecs profitant de cette fête en l'honneur des morts, surprirent leur armée et la taillèrent en pièces.

Les Slaves-Russes, Krivitches, Sévériens, Viatitches, Radimitches célébraient, sur la tombe des morts, des jeux où ils déployaient leur force dans différens exercices guerriers; ils brûlaient le cadavre sur un grand bûcher, et en renfermaient les cendres dans une urne qu'ils plaçaient sur une colonne aux environs des grands chemins. Cette cérémonie, qui subsistait encore du temps de Nestor, parmi les Viatitches et les Krivitches, montre l'esprit guerrier de ces peuples qui célébraient la mort pour apprendre à l'affronter dans les combats, et bordaient les chemins d'urnes cinéraires, afin d'accoutumer leurs yeux et leurs pensées à ces marques du néant des choses humaines. Mais depuis long-temps les Slaves de Kief et de Volhynie inhumaient leurs morts; plusieurs d'entre eux avaient la coutume d'enterrer avec le cadavre des échelles de cuir tressé. Les parens du mort se meurtrissaient le visage, et immolaient sur sa tombe son cheval favori (167).

Tous les peuples sont attachés à la religion de leurs pères, et ils regardent comme sacrées les

coutumes les plus grossières et les plus barbares, quand elles reposent sur cette base, et qu'elles sont consacrées par le temps : voilà pourquoi les Slaves payens, plongés dans l'idolâtrie, repoussèrent opiniâtrément, pendant plusieurs siècles, la grâce divine de l'Evangile. En 613, S. Colomban, qui avait converti plusieurs payens allemands à la vraie religion, voulut en prêcher la sainte doctrine dans les pays slaves; mais effrayé de leurs mœurs sauvages, il se retira sans aucun succès, déclarant que le temps du salut n'était pas encore venu pour ce peuple. Les Slaves prirent, contre le christianisme, une haine d'autant plus forte, qu'ils s'apercevaient combien il est contraire aux erreurs du paganisme, et en raison de la rapidité avec laquelle il se répandait par toute l'Europe dans le moyen âge. Ils admettaient tous les autres étrangers au nombre de leurs concitoyens; et ouvrant leurs ports de la Baltique aux navigateurs de toutes les nations, ils n'exceptaient de ces priviléges que les chrétiens seuls dont les vaisseaux étaient de bonne prise, et dont ils immolaient les prêtres à leurs idoles. Les conquérans allemands qui soumirent les Vendes de Germanie, souffrirent long-temps leurs superstitions; mais irrités enfin de leur opiniâtreté dans l'idolâtrie, dont le dérégle-

ment de leurs anciennes mœurs, ils détruisirent leurs temples, brûlèrent leurs bois sacrés, et exterminèrent leurs prêtres mêmes (168). Il est bon de remarquer que ceci arriva bien postérieurement à l'époque où Vladimir avait répandu en Russie les lumières de la religion chrétienne.

Langue. Écriture.

Il manquerait quelque chose à tout ce que nous venons d'exposer de curieux sur l'histoire des anciens Slaves, si nous ne parlions aussi de leur langue. Comme elle n'exprimait encore que les premières idées et les premiers besoins de gens grossiers, et nés dans un climat rigoureux, les Grecs durent la trouver bien barbare au sixième siècle (169), en comparaison de leur idiôme poli par une longue habitude de la vie sociale, par les plaisirs du luxe, et en rapport avec les organes délicats d'hommes passionnés, depuis tant de siècles, pour tous les beaux arts. Dépourvus de tous monumens de cette langue primitive des Slaves, nous ne pouvons en juger que par des témoignages dont les plus anciens sont la bible, et d'autres livres d'église traduits du grec, dans le onzième siècle, par S. Cyrille, S. Methodius et leurs continuateurs. Mais, en embrassant la religion chrétienne, les Slaves ont vu s'étendre le domaine de la pensée; ils durent lui

emprunter de nouvelles idées pour lesquelles il fallut créer de nouveaux mots, chercher de nouvelles expressions, et il existait, sans aucun doute, autant de différence entre leur langue du moyen âge et l'ancienne, qu'entre celle-là et celle que nous parlons aujourd'hui. Dispersées dans l'Europe, entourées de nations étrangères et plus d'une fois subjugées par elles, les tribus slaves perdirent l'unité du langage, ce qui dans la suite donna naissance à plusieurs dialectes dont les principaux sont :

1°. Le russe, le plus cultivé de tous, et le moins surchargé de mots étrangers. Les victoires, les conquêtes et la grandeur de ce vaste empire, en élevant l'esprit du peuple russe, ont eu la plus heureuse influence sur sa langue, qui, maniée avec goût par un homme de génie, peut maintenant égaler en force, en beauté et en délicatesse, les plus beaux idiômes tant anciens que modernes. Le sort de cette langue suivra les destinées de l'empire.

2°. Le polonais mélangé de beaucoup de mots latins et allemands, et parlé non-seulement en Pologne, mais encore dans quelques parties de la Prusse, par les gentilshommes de Lithuanie, et par le peuple de Silésie en deçà de l'Oder (170).

3°. Le tchèque usité en Bohême, en Moravie et en Hongrie, est celui de tous, selon Jordan, qui se rapproche le plus de notre ancienne traduction de la bible; et selon d'autres savans bohémiens, il tient le milieu entre le croate et le polonais. Le dialecte hongrois s'appelle *Slavak*, et ne diffère du tchèque que par la prononciation, quoique les auteurs du dictionnaire polyglotte le reconnaissent comme dialecte particulier. Au reste on parle encore en Hongrie plusieurs idiomes slaves (171).

4°. L'illyrien, c'est-à-dire le bulgare, le plus grossier de tous; le bosnien, le servien, le plus agréable à l'oreille, à ce que prétendent plusieurs auteurs; le slavon et le dalmate (172).

5°. Le croate parlé dans la Styrie, la Carinthie, la Carniole, et qui a de l'analogie avec celui des Vendes, de la Lusace, de Cotbouscle, de Cachau et de Luchau. A Meissen, dans le Brandebourg, la Poméranie, le Mecklenbourg, et presque tout le Lunebourg, l'allemand a déjà remplacé le slavon, qui était jadis la langue usitée parmi le peuple (173). Mais toutes ces diverses altérations n'ont pu faire disparaître entièrement la forme primitive de notre langue, dans laquelle la curiosité des historiens a voulu découvrir des traces de l'origine peu certaine des Sla-

ves. Plusieurs prétendent qu'elle se rapproche beaucoup des anciennes langues d'Asie (174); mais des recherches plus exactes ont prouvé que cette prétendue ressemblance se bornait à un fort petit nombre de mots hébreux, chaldéens, syriaques ou arabes, qui se trouvent également dans les autres langues de l'Europe, et qui prouvent seulement qu'en général elles dérivent toutes des idiomes asiatiques. On s'est convaincu que le slave avait bien plus d'analogie avec le grec, le latin et l'allemand, qu'avec l'hébreu et les autres langues orientales. Cette affinité est si grande et si frappante (175), qu'elle se montre non-seulement dans les mots dont le son est imitatif des choses qu'ils expriment, comme du tonnerre, du murmure des eaux, des cris des oiseaux, du rugissement des bêtes féroces, mots qui peuvent se ressembler dans toutes les langues, puisqu'ils imitent la nature; mais encore dans l'expression des premières pensées de l'homme, dans la nomenclature des objets de première nécessité de la vie domestique, et dans les mots tout-à-fait arbitraires. Nous savons que le voisinage des Vénèdes et des Allemands datait de fort loin; que les Vénèdes habitèrent long-temps la Dacie (où, depuis Trajan, la langue latine était d'un usage général); qu'ils firent des guerres terribles

à l'Empire, et qu'ils servirent sous les drapeaux des empereurs grecs. Mais toutes ces circonstances ne pouvant introduire dans le slavon, que quelques mots allemands, latins et grecs, n'en auraient point effacé les mots racines, primitivement créés dans la plus ancienne des sociétés, c'est-à-dire, dans le sein des familles. On peut conclure de là, avec beaucoup de vraisemblance, que les ancêtres de ces nations parlaient jadis la même langue. Laquelle (176)? c'est ce qu'il est difficile de décider; mais il est probable que c'était la plus ancienne de l'Europe, où l'histoire trouve ces peuples; car la Grèce et ensuite une partie de l'Italie furent peuplées par les Pélasges, habitans de la Thrace, qui s'étaient établis dans le Péloponnèse, avant les Hellènes, et qui pouvaient fort bien être de même origine que les Germains et les Slaves (177). Dans la suite des temps, éloignés les uns des autres, le cercle de leurs idées s'agrandit; ils inventèrent de nouveaux mots, ou s'en approprièrent d'étrangers; et au bout de quelques siècles ils finirent par parler différentes langues. Les mots communs, c'est-à-dire les mots racines, purent aisément être altérés par la prononciation, les hommes ne connaissant encore ni les lettres, ni l'écriture, qui seules peuvent fixer l'accent d'une manière précise.

Cet art sublime de peindre aux yeux, au moyen de quelques traits, l'immense variété des sons de la voix, ne fut connu en Europe, comme tout le fait supposer, que dans des temps plus rapprochés de nous ; et c'est sans doute les Phéniciens qui l'ont introduit, soit immédiatement, soit par le moyen des Pélasges et des Hellènes. Il est impossible d'imaginer comment les anciens habitans du Péloponèse, du Latium et de l'Espagne, à peine sortis de l'état de barbarie, auraient pu inventer eux-mêmes l'écriture qui suppose un génie étonnant, et dont le merveilleux était si incompréhensible aux gens du commun, qu'ils en attribuaient partout l'invention aux immortels. Les Egyptiens à Thoth, les Grecs à Mercure, les Romains à la déesse Carmenta ; et plusieurs philosophes chrétiens ont regardé les dix commandemens de Moïse, tracés de la main de Dieu même, sur le mont Sinaï, comme le premier monument écrit qui ait paru dans le monde (178). Outre cela, tous les caractères alphabétiques des peuples Européens ; ceux des Grecs, des Maltais, des Pélasges d'Italie ; les étrusques qu'on voit encore sur les monumens de ces peuples ; les gaulois qui couvrent le tombeau de S. Gordien, martyr (179) ; les ulfiens ou gothiques ; les celtibériens, les bétiques,

les tourdetans, en Espagne, et les caractères runiques des Scandinaves et des Germains, ressemblent tous, plus ou moins, aux lettres phéniciennes; ce qui prouve qu'elles dérivent toutes de la même source (180). Les Pélasges et les Arcadiens les introduisirent en Italie, et même à Marseille, parmi les Gaulois de cette contrée. Les Ibériens ou Espagnols purent apprendre à écrire des Phéniciens eux-mêmes, qui fondèrent les villes de Tartesse (*Tortosa*) et de Gades ou *Cadix*, 1100 ans avant J.-C. (181). Du temps de Strabon, les Tourdetans avaient déjà des lois écrites, une histoire et des poésies (182). Nous ignorons absolument de quelle manière l'écriture parvint dans le nord de l'Europe; si elle y fut introduite par les navigateurs phéniciens, qui allaient acheter l'étain dans les îles britanniques et l'ambre jaune en Prusse, ou bien si ce fut par les habitans de l'Europe méridionale. La seconde opinion est plus vraisemblable; car les caractères runiques et gothiques ont plus de rapport avec ceux des Grecs et des Latins, qu'avec ceux des Phéniciens (183): L'écriture a pu, dans le cours des siècles, traverser la Germanie et la Pannonie, et parvenir de la mer Méditerranée à la mer Baltique, en subissant quelques changemens dans les signes (184).

Quoi qu'il en soit, il est de fait que les Vendes ou Slaves, habitans des côtes de la Baltique, connaissaient l'usage des lettres. Dittmar parle des inscriptions des idoles slaves : les statues de Rhétra, trouvées près du lac de Tollens, ont prouvé la vérité de cette assertion; et ces inscriptions sont écrites en caractères runiques, empruntés par les Vendes aux peuples goths. Les caractères runiques, au nombre de seize, comme ceux des Phéniciens (185), sont très-insuffisans pour la langue slave; ils n'en peuvent représenter que les sons ordinaires; et probablement ils n'étaient connus que des prêtres seuls, qui s'en servaient pour tracer le nom de leurs idoles. Les Slaves, Bohémiens, Illyriens et Russes n'eurent pas d'alphabet jusqu'à l'an 865, que le philosophe Constantin, connu dans l'état monastique sous le nom de Cyrille, et Méthodius son frère, habitans de Thessalonique, envoyés par Michel, empereur d'Orient, aux princes chrétiens de Moravie, Kostislaf, Sviatopolk et Kotsel, pour traduire les livres saints, du grec dans la langue du pays, inventèrent un alphabet particulier, formé sur l'alphabet grec, auquel on ajouta les nouvelles lettres Б, Ж, Ц, Ш, Щ, Ъ, Ы, Ѣ, Ю, Я, Ж. Cet alphabet, nommé cyrillien, est maintenant en usage, sauf quel-

ques variations, en Russie, en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie et en Servie. Les Slaves-Dalmates en ont un autre, connu sous le nom de glagolien ou de boukvitsa, qui passe à tort pour une invention de S. Jérôme; car du temps de ce Père de l'église, c'est-à-dire dans les quatrième et cinquième siècles, il n'y avait pas encore de Slaves dans les provinces romaines. Le plus ancien monument que nous ayons de cet alphabet, est le psautier du treizième siècle, écrit sur parchemin, tandis que nous avons des manuscrits de livres d'églises, en caractères cyrilliens, de l'an 1056. L'inscription de l'église de la Dixme, à Kief, est du temps de S. Vladimir. L'alphabet glagolien est évidemment calqué sur le nôtre (186); il n'en diffère que par la bizarrerie des caractères surchargés d'ornemens, dont l'usage est très-incommode. Les chrétiens de Moravie, qui embrassèrent la confession romaine, commencèrent, en même temps que les Polonais, à se servir des lettres latines, et à renoncer à celles de S. Cyrille, défendues solennellement par le pape Jean XIII (187). Les évêques de Salonique, du onzième siècle, déclarèrent Methodius hérétique, et condamnèrent l'écriture slavonne comme une invention des Goths ariens. C'est vraisemblablement cette persécution même

qui engagea quelques moines dalmates à inventer un alphabet nouveau, c'est-à-dire le glagolien, et à le défendre, au nom de S. Jérôme, des attaques que les superstitieux latins renouvelaient sans cesse contre lui. Dans la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Cassoubie, on emploie maintenant les lettres allemandes ; dans l'Illyrie, la Carniole, la Hongrie et la Pologne, les lettres latines. Les Slaves qui, au huitième siècle, s'établirent dans le Péloponèse, y adoptèrent l'alphabet grec.

C'est donc au christianisme que nos ancêtres sont redevables, non-seulement des idées justes qu'ils ont acquises sur la puissance du créateur, d'institutions sociales plus douces, et des perfectionnemens de la morale, mais encore de l'art de peindre la pensée, la plus merveilleuse et la plus utile invention des hommes ; et qui, semblable à la clarté de l'aurore, brillait déjà dans des siècles obscurcis par l'ignorance, pour annoncer la lumière des sciences et l'essence divine de la raison.

CHAPITRE IV.

Rurik, Sinéous et Trouvor.

862—879.

Les princes varègues appelés en Russie. — Fondation de la monarchie. — Ascold et Dir. — Première invasion des Russes dans l'Empire. — Commencement du christianisme dans Kief. — Mort de Rurik.

Le commencement de l'histoire de Russie nous offre un fait bien étonnant, et presque sans exemple dans les annales du genre humain. On voit les Slaves abolir eux-mêmes leur ancien gouvernement démocratique, pour demander des souverains aux Varègues, qui avaient été leurs ennemis. Dans tous les pays, la souveraineté s'introduisit par le glaive du plus fort, ou par l'adresse du plus ambitieux; car tous les peuples, en désirant des lois, redoutaient la servitude : en Russie, d'après notre historien, le pouvoir souverain s'est établi du consentement unanime des citoyens; et les tribus slaves dispersées fondèrent un empire qui a pour bornes actuelles la Dacie et les contrées septentrionales

de l'Amérique, la Suède et la Chine, et dont les limites joignent ensemble trois parties du monde. Ainsi que les grands hommes, les grands peuples ont leur enfance, et ils ne doivent pas en rougir : notre patrie, faible et divisée en petites principautés jusqu'en 862, d'après la chronologie de Nestor, est redevable de toute sa grandeur à l'heureux établissement de la puissance monarchique.

Afin d'expliquer, en quelque sorte, ce grand événement, nous croyons que les Varègues, qui, peu d'années auparavant, s'étaient emparés du pays des Tchoudes et des Slaves, en avaient gouverné les habitans avec douceur et justice, et n'en avaient exigé qu'un tribut fort léger. Les Varègues ou Normands devaient être beaucoup plus civilisés que les Slaves et les Finois, confinés dans les régions sauvages du nord; eux qui dominaient sur les mers; qui déjà, dans le neuvième siècle, avaient des relations de commerce avec le midi et l'occident de l'Europe, où, sur les débris du colosse romain, s'étaient élevés de nouveaux États, et où les vestiges sanglans de la barbarie, domptée par le génie bienfaisant du christianisme, étaient en partie effacés par les utiles travaux de la civilisation (188). Lors de leur première domination, les vainqueurs durent

faire part aux vaincus des avantages de l'industrie et du commerce, source de prospérité pour les peuples. Les boyards slaves, mécontens d'une puissance qui anéantissait la leur, excitèrent peut-être une révolte parmi ce peuple léger, le séduisirent au nom de son ancienne indépendance, et l'armèrent enfin contre les Normands, qu'ils réussirent à chasser; mais leurs querelles personnelles ayant bientôt fait succéder le malheur à la liberté, l'impossibilité de rétablir les anciennes lois ayant précipité la patrie dans l'abîme des discordes civiles, les citoyens se ressouvinrent, sans doute alors, de la douceur et de la sagesse du gouvernement des Normands. Le besoin d'ordre et de repos leur fit mettre de côté l'orgueil national; et les Slaves, entraînés, dit une tradition, par le conseil d'un des anciens de Novgorod, nommé Gostomysle, demandèrent des souverains aux Varègues. Les anciennes annales ne font aucune mention de ce prudent conseiller; mais si cette tradition est véritable, le nom de Gostomysle est digne de l'immortalité, et doit être placé avec gloire dans nos fastes. Les Novgorodiens et les Krivitches étaient alors, à ce qu'il paraît, alliés des tribus finoises, et comme elles tributaires des Varègues: courbés sous le même joug pendant quelques an-

Princes varègues appelés en Russie.

nées et soumis aux lois d'un même peuple, il leur avait été facile de renouer, plus étroitement encore, l'amitié qui avait existé entre eux; aussi Nestor dit-il que les Slaves de Novgorod, les Krivitches, les Vesses et les Tchoudes, envoyèrent une ambassade outre mer, chez les Varègues-Russes, afin de leur dire : « Notre pays » est grand et fertile, mais sous l'empire du » désordre; venez nous gouverner et régner » sur nous. » Paroles simples, laconiques et vigoureuses. Trois frères, nommés Rurik, Sinéous et Trouvor, illustres par leur naissance et leurs grandes actions, consentirent à prendre les rênes du gouvernement chez des hommes qui ne savaient pas jouir d'une liberté pour laquelle ils combattaient si vaillamment. Escortés d'une troupe nombreuse de Scandinaves, prêts à défendre, les armes à la main, les droits des nouveaux souverains, ces frères ambitieux abandonnèrent pour toujours leur patrie : Rurik se fixa à Novgorod; Sinéous, à Biélo-Ozéro, dans le pays des Vesses, peuple finois; et Trouvor, à Izborsk, ville des Krivitches. Smolensk, qui appartenait aussi à ces derniers, et même Polotsk, restèrent indépendantes, et ne prirent aucune part à l'invitation faite aux Varègues. Ainsi la puissance de ces trois souverains, unis

par les doubles liens du sang et de l'intérêt mutuel, ne s'étendait que depuis Biélo-Ozéro jusqu'en Esthonie et aux sources slaves, où nous voyons encore les ruines de l'ancienne Izborsk. C'est alors que cette partie des gouvernemens actuels de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie, de Novgorod et de Pskof, fut appelée *Russie*, du nom des princes varègues-russes. Ce sont les seuls détails que nous ayons à ce sujet; nous ignorons si le peuple eut lieu de bénir le changement de ses institutions civiles, s'il jouit de cette heureuse tranquillité, rarement connue dans les états républicains, ou bien s'il regretta son ancienne liberté. Les historiens modernes prétendent que les Slaves murmurèrent bientôt contre l'esclavage; et qu'un certain Vadime, surnommé le brave, succomba à Novgorod sous les coups de Rurik, avec ses nombreux partisans: la chose est très-possible, si l'on réfléchit que des hommes accoutumés à la liberté, avaient pu désirer des souverains pour mettre un terme à l'anarchie; mais qu'ils purent également s'en repentir, s'ils étaient opprimés par les Varègues, amis et compatriotes de Rurik. Cependant, ce fait n'étant point appuyé de l'autorité de Nestor, nous ne pouvons le regarder que comme une pure supposition.

Fondation de la monarchie.

Deux ans après, Sinéous et Trouvor étant morts, Rurik réunit leurs États au sien, et fonda ainsi la monarchie russe. Déjà les limites de cette puissance s'étendaient à l'orient jusqu'au gouvernement d'Yaroslaf, et de Nijni-Novgorod, et au midi, jusqu'à la Dvina occidentale; déjà les Mériens, les habitans de Mourom, de Polotsk, étaient sous la dépendance de Rurik; car ce prince, devenu seul souverain de la Russie, confia le gouvernement de tous ces pays à des hommes habiles de sa nation, outre celui de Biélo-Ozéro, Polotsk, Rostof et Mourom, villes vraisemblablement conquises par lui-même ou par ses frères. C'est ainsi qu'avec l'autorité suprême des princes s'établit en Russie le système féodal, qui a servi de base à toutes les sociétés civiles. Dans la Scandinavie, et dans toute l'Europe, où dominaient les Germains, les monarques récompensaient ordinairement leurs grands et leurs favoris en leur concédant, à titre d'apanages, des provinces entières, où ces seigneurs souverains exerçaient une puissance dépendante de la leur: système conforme aux circonstances et à l'esprit de ces temps, où il n'existait encore aucune communication intime entre les diverses provinces d'un même état, aucuns réglemens généraux et bien établis, aucune gradation bien marquée

dans les dignités civiles, et où les hommes opiniâtrément attachés à leur indépendance, n'obéissaient qu'à celui qui tenait le glaive levé sur leur tête; système introduit par la reconnaissance des souverains envers les grands qui leur étaient fidèles, et par l'usage où étaient les vainqueurs de partager les pays conquis entre les braves qui les avaient aidés à les soumettre.

C'est à cette époque que notre annaliste fait rapporter un événement fort important. Deux des compatriotes de Rurik, nommés Ascold et Dir, ayant peut-être à se plaindre de ce prince, partirent de Novgorod, avec plusieurs de leurs compagnons, pour aller chercher fortune à Constantinople; ils aperçurent en chemin une petite ville bâtie sur la rive la plus élevée du Dniéper, et s'informèrent à qui elle appartenait. On leur répondit qu'elle avait été fondée par trois frères, morts depuis long-temps, et qu'elle était habitée par un peuple paisible, tributaire des Khozars; cette ville était Kief. Ascolod et Dir s'en emparèrent; beaucoup de Varègues de Novgorod vinrent augmenter le nombre de leurs sujets, et ils commencèrent, sous le nom de Russes, à régner en souverains dans Kief, où ils méditèrent bientôt une entreprise beaucoup plus importante et vraiment digne de l'audace des Normands. Ils

avaient eu d'abord l'intention d'aller à Constantinople, vraisemblablement pour y entrer au service de l'empereur; mais encouragés alors par leurs succès et par la nombreuse armée qu'ils avaient rassemblée, ils eurent l'audace de se déclarer ennemis de la Grèce. Le Dniéper favorisait l'exécution de leur projet. Ayant donc armé deux cents navires, ces héros du Nord, depuis long-temps exercés dans l'art de la navigation, s'ouvrirent une route vers la mer Noire et le Bosphore de Thrace, mirent tout à feu et sang sur les côtes, et furent bientôt aux portes de Constantinople, qu'ils assiégèrent par mer. La capitale de l'Empire d'Orient vit pour la première fois ces terribles ennemis; pour la première fois, ses habitans prononcèrent en frémissant le nom des Russes (Ρῶς), auxquels le peuple donnait celui de Scythes, sortis, disait-il, du fabuleux mont Taurus, et déjà vainqueurs de beaucoup de nations voisines. Michel III, le Néron de son siècle, régnait alors à Constantinople; mais il était absent et occupé à faire la guerre aux Arabes sur les bords du fleuve Noir. Ayant appris, par l'éparque ou gouverneur de Constantinople, quels étaient ces nouveaux ennemis, il partit à la hâte pour sa capitale, réussit avec beaucoup de danger à se faire jour

Première invasion des Russes dans l'Empire.

à travers la flotte des Russes, et n'osant les repousser par la force, il attendit son salut d'un miracle qui s'accomplit, à ce que disent les historiens de Byzance. Dans la célèbre église de Blacherne, bâtie par l'empereur Marcien, sur le bord du golfe, entre le faubourg actuel de Péra et la ville impériale, on conservait une prétendue robe de la sainte Vierge à laquelle on avait recours dans les grandes calamités. Le patriarche Photius la porta avec des cérémonies solennelles sur le rivage, et la plongea dans la mer, dont les flots étaient alors paisibles et calmes. Tout à coup il s'éleva une violente tempête qui dispersa et détruisit les barques ennemies, dont il ne retourna à Kief que de misérables restes.

Le récit de Nestor relativement à cet événement est entièrement conforme à celui des historiens byzantins, dont quelques uns ajoutent que les Russes idolâtres, effrayés du courroux céleste, envoyèrent aussitôt des ambassadeurs à Constantinople, pour y demander le baptême. Ce fait si important pour nous est prouvé d'une manière évidente par une épître circulaire du patriarche Photius, écrite aux évêques d'Orient, vers la fin de (189) 866. « Les Russes, dit-il, si » célèbres par leur cruauté, vainqueurs de leurs

» voisins, et qui, dans leur orgueil, osèrent at-
» taquer l'Empire romain, ont déjà renoncé
» à leurs superstitions, et professent mainte-
» nant la religion de J.-C. : naguère nos en-
» nemis les plus redoutables, ils sont devenus
» nos fidèles amis; déjà nous leur avons donné
» un évêque et un prêtre, et ils témoignent
» le plus grand zèle pour le christianisme. »
Constantin Porphyrogénète, et d'autres historiens Grecs, écrivent que les Russes ne furent baptisés que du temps de l'empereur Basile le Macédonien, et du patriarche Ignace, c'est-à-dire, vers l'an 867. « L'empereur, disent-ils, ne
» voyant pas la possibilité de vaincre les Russes,
» acheta la paix par de riches présens, consis-
» tant en or, en argent, et en étoffes de soie.
» Il leur envoya un évêque consacré par Ignace,
» qui les convertit à la religion chrétienne. »

Commencement du christianisme à Kief.

Ces deux relations ne se contredisent aucunement : il est très-possible qu'en 866 Photius ait envoyé des docteurs évangéliques à Kief; Ignace a pu le faire également. Ce sont ces docteurs qui jetèrent dans cette ville les premiers germes de la vraie religion; car la chronique de Nestor dit positivement que, du temps d'Igor, il y avait déjà beaucoup de chrétiens à Kief. Il est vraisemblable que les missionnaires, pour obtenir plus

de succès, introduisirent à cette époque, parmi leurs néophytes, l'usage des nouveaux caractères slavons, inventés, quelques années auparavant, par S. Cyrille en Moravie. Les circonstances leur étaient favorables : les Slaves n'avaient pas la même religion que les Varègues. Nous verrons dans la suite que les souverains de Kief, suivant les inspirations d'une prudence fort naturelle, observaient toutes les cérémonies du culte des Slaves, et adoraient les idoles du pays. Mais ils le faisaient probablement bien moins par zèle, que pour ne pas déplaire à la masse la plus considérable de leur peuple ; et l'intérêt même de l'État engageait ces princes à ne mettre aucun obstacle à la propagation d'une nouvelle croyance qui unissait leurs sujets slaves, et leurs fidèles compagnons les Varègues, par les nœuds sacrés d'une fraternité religieuse. Mais l'époque de ce triomphe n'était pas encore arrivée. Ainsi les Varègues fondèrent deux états monarchiques en Russie : Rurik au nord, Ascold et Dir au midi. Malgré le silence de Nestor au sujet des faits militaires d'Ascold et de Dir, sur le Dniéper, il est impossible de penser que Kief, tributaire des Khozars, ait été volontairement cédée par ceux-ci aux Varègues. Le sort des armes décida, sans doute, qui devait régner sur les paisibles Pola-

niens. Et si les Varègues, après avoir essuyé une perte considérable sur la mer Noire, revinrent sans succès de leur expédition contre Constantinople, il est à présumer qu'ils furent plus heureux sur terre, puisqu'ils retinrent Kief en leur puissance.

Nestor ne dit rien non plus des entreprises ultérieures de Rurik à Novgorod, à défaut de notions contemporaines, et non parce que ce prince entreprenant, qui avait sacrifié l'amour de sa patrie à son ambition, passa le reste de ses jours dans l'inaction. Ne pas agir, dans ces temps-là, signifiait ne pas faire la guerre; et lorsque les princes scandinaves, compatriotes de Rurik, recevaient du peuple l'autorité suprême, ils juraient toujours, par Odin, de conquérir de nouvelles terres. La tranquillité de l'Etat, une sage législation fondée sur la justice, font à présent la gloire des rois; mais dans les neuvième et dixième siècles, les princes russes ne se contentaient pas encore de cette utile et bienfaisante gloire. Entouré du côté de l'orient, du nord et de l'occident, par les peuples finois, comment Rurik aurait-il laissé en paix ses voisins les plus proches, tandis que jusqu'aux rives les plus éloignées de l'Oka, tout fut contraint de se soumettre à sa puissance? Il est très-probable que les environs des

lacs de Tchoude et de Ladoga furent témoins de ses exploits, dont il ne nous est resté aucune relation, et qui, conséquemment, sont ensevelis dans l'oubli. Après la mort de Sinéous et de Trouvor, Rurik, maître de la Russie, régna seul pendant quinze ans à Novgorod, et mourut en 879, laissant à Oleg, son parent, la régence du gouvernement et la tutelle de son fils, encore en bas âge. Mort de Rurik.

CHAPITRE V.

Régence D'OLEG.

879 — 912.

Conquêtes d'Oleg. — Invasion des Ougres. — Mariage d'Igor. — Les Russes s'engagent au service des Grecs. — Expédition d'Oleg contre Constantinople. — Paix avec les Grecs. — Traité avec l'Empire. — Mort d'Oleg.

An 879. RURIK, disent les annales du temps, confia la régence à Oleg pendant la minorité de son fils. Ce tuteur d'Igor se rendit bientôt célèbre par sa fermeté, ses victoires, une grande prudence, et même par l'amour de ses sujets.

La renommée des brillans succès de Rurik et de ses frères, le désir de prendre part à leurs conquêtes, et surtout l'espoir de s'enrichir, attirèrent sans doute en Russie un grand nombre de Varègues : l'arrivée de ces fidèles et courageux compatriotes ne pouvait qu'être agréable aux princes dont ils augmentaient la force militaire. Mais cette armée était encore insuffisante pour Oleg, enflammé de la noble ambition des héros. L'ayant grossie d'un grand nombre de Novgorodiens,

Krivitches, Vesses, Tchoudes et Mériens, il se porta, en 882, sur les pays arrosés par le Dniéper. Smolensk, ville des Krivitches libres, se soumit sans résistance; et c'est à quoi contribuèrent, sans doute, ceux d'entre les Krivitches qui servaient dans son armée. Ce premier succès lui en présageait de nouveaux. L'intrépide prince confie Smolensk à l'un de ses boyards, entre dans le pays des Sévériens, et prend Lubetch, ville ancienne sur le Dniéper. Mais les vues ambitieuses du conquérant ne s'arrêtaient pas là; le bruit d'une puissance indépendante, fondée par Ascold et Dir, le climat délicieux et les autres avantages du sol de la petite Russie, embellis peut-être par tout ce qu'en disait la renommée, étaient autant de motifs qui entraînaient Oleg vers Kief. Cependant, comme il était possible qu'Ascold et Dir, à la tête d'une bonne armée, ne voulussent pas consentir à se soumettre de bon gré, l'idée pénible de combattre des compatriotes, également habiles d'ailleurs dans l'art de la guerre, tout décida Oleg à employer la ruse. Ayant laissé son armée derrière lui, accompagné seulement du jeune Igor et de quelques personnes, il aborde sur le rivage escarpé du Dniéper, où était l'ancienne Kief; il avait eu la précaution de faire cacher ses soldats dans des

Conquêtes d'Oleg, l'an 882.

barques ; il fait annoncer aux princes de Kief que des marchands varègues, envoyés en Grèce par le prince de Novgorod, désiraient les voir en qualité d'amis et de compatriotes. Ascold et Dir, ne soupçonnant aucune embûche, s'empressent de paraître sur le rivage. Au même instant ils sont enveloppés par les gens d'Oleg qui leur dit : *Vous n'êtes ni princes, ni d'une naissance illustre, mais moi je suis prince ;* et leur montrant Igor, il ajoute : *Voici le fils de Rurik !* A ces mots, qui furent leur arrêt de mort, Ascold et Dir, percés de coups, tombent sans vie aux pieds d'Oleg. La simplicité des mœurs du neuvième siècle permet de croire que ces faux marchands purent engager, de la sorte, les princes de Kief à venir à leur rencontre ; mais la barbarie même qui régnait généralement à cette époque, ne saurait excuser ce perfide et cruel attentat. Les corps de ces princes infortunés furent inhumés sur la montagne, où, du temps de Nestor, se trouvait le château d'un certain Olma. Les os de Dir reposaient derrière le temple de Sainte-Irène ; et sur le tombeau d'Ascold s'élevait l'église de Saint-Nicolas, dont les habitans de Kief montrent encore la place sur le bord du Dniéper, au-dessous du monastère de Saint-Nicolas, à

l'endroit où l'on voit une petite église enfoncée dans la terre.

Les mains encore fumantes du sang de ces princes innocens et illustres par leur courage, Oleg entra en vainqueur dans leur ville, où il fut reconnu pour souverain par les habitans, effrayés de l'énormité de son crime et de la force de son armée. La beauté du site, la possibilité de naviguer sur le Dniéper, et la facilité de faire le commerce ou la guerre avec différentes contrées fort riches, telles que la Chersonèse grecque, la Tauride, la Bulgarie et Constantinople, enchantèrent Oleg qui s'écria : *Que Kief soit la mère de toutes les villes russes!* Les monarques des peuples civilisés cherchent à avoir leur capitale au milieu de leurs états : d'abord, afin d'être à même d'en surveiller plus immédiatement l'administration ; en second lieu, pour leur propre sûreté. Mais Oleg, qui ne méditait que la guerre, résolut de s'établir sur la frontière, afin de pouvoir plus promptement faire des incursions dans les pays étrangers ; il voulait effrayer ses voisins, et non pas les craindre. Après avoir confié à des boyards le gouvernement des provinces éloignées, il fit bâtir des villes et des lieux de cantonnemens pour son armée, qui devait bientôt devenir la terreur

des ennemis au dehors, et des rebelles au dedans. Il établit aussi des impôts communs. Les Slaves, les Krivitches et autres peuples, furent obligés de payer tribut aux Varègues qui servaient en Russie : la ville de Novgorod lui fournissait par an trois cents grivnas de la monnaie d'alors, ce qui représentait la valeur de cent cinquante livres d'argent; et Nestor assure que ce tribut leur fut payé jusqu'à la mort d'Yaroslaf, à dater de laquelle nos annales ne parlent plus, en effet, du service des Varègues en Russie. Les vastes possessions des Russes n'avaient point encore de liaison solide entre elles. Les Slaves d'Ilmen étaient limitrophes des Vesses; les Vesses, des Mériens, et ceux-ci, des Mouromiens et des Krivitches; mais il y avait encore entre Novgorod et Kief, des peuples puissans et indépendans. Le vaillant Oleg, après avoir donné quelque repos à son armée, se porta précipitamment sur les bords de la Pripète : là, il fut arrêté par les féroces Drevliens, qui, jouissant de la liberté au sein de leurs épaisses et sombres forêts, vinrent lui défendre le passage les armes à la main. Mais la victoire couronna encore Oleg, qui força ce peuple, riche en fourrures, à lui payer un tribut de martres noires. Dans les deux années suivantes, le prince de Russie

s'empara de tout le pays des Sévériens du Dniéper, et des Radimitches leurs voisins. Il fut vainqueur des premiers, les délivra du joug des Khozars, en leur disant : *Je suis l'ennemi des Khozars, et non pas le vôtre*, et se contenta d'un tribut fort léger. La fidélité et la bonne disposition des Sévériens à son égard, lui étaient de la plus grande importance pour la sûreté des communications entre les provinces méridionales et celles du nord. Les Radimitches, habitans des bords de la Soja, consentirent sans peine à donner aux Russes ce qu'ils donnaient aux Khozars, c'est-à-dire un schelling ou petite pièce de monnaie par chaque charrue. C'est ainsi, qu'après avoir réuni Kief à Novgorod, par un enchaînement deconquêtes, Oleg anéantit la domination du khan des Khozars dans les gouvernemens de Vitebsk et de Tchernigof. Ce khan s'endormait sans doute au sein de la volupté, du luxe et de la mollesse orientale : la fertilité de la Tauride, une longue liaison avec la florissante Chersonèse et la capitale de l'Empire, enfin l'amour du commerce et des beaux arts venus de la Grèce, avaient éteint l'esprit guerrier des Khozars ; et déjà leur puissance touchait à son déclin.

Aussitôt que le nord fut soumis à sa puissance,

le prince de Russie tourna ses armes vers le midi. A gauche du Dniéper, sur les bords de la Soula, il existait encore des Slaves, de même origine que les Tchernigoviens, et indépendans de la Russie; Oleg s'empara de leur pays, ainsi que des gouvernemens de Podolie et de Volhynie, d'une partie de celui de Kherson, et probablement même de la Gallicie; car Nestor met au nombre des peuples qui lui obéissaient, les Doulèbes, les Tivertses et les Corvates, habitans de cette contrée.

Incursion des Ougres.

Mais, pendant que ce héros voyait flotter ses étendards victorieux sur les rives du Dniéper et du Boug, sa nouvelle capitale aperçut elle-même, devant ses murailles, les tentes nombreuses des Ougres (les Madjares ou Hongrois d'aujourd'hui), qui, jadis habitans des environs de l'Oural, s'étaient fixés, dans le neuvième siècle, à l'orient de Kief, dans la contrée de Libédie, peut-être dans le gouvernement actuel de Karkhof, où l'on trouve encore aujourd'hui la ville de Libédie. Poussés par les Petchénègues, et cherchant un nouveau séjour, une partie avait passé le Don, et s'était dirigée vers les frontières de la Perse; l'autre s'était jetée sur l'occident. Le lieu où ils avaient campé devant Kief, s'appelait encore, du temps de Nestor,

Ougarskoï, ou camp des Ougres. On ignore si Oleg leur accorda la permission de traverser ses États, ou s'il s'en débarrassa par la force; le fait est que ces fugitifs passèrent le Dniéper, et allèrent s'emparer de la Moldavie, de la Bessarabie et du pays des Volaques, en Valachie.

Nous n'avons aucuns renseignemens sur les opérations ultérieures de l'infatigable Oleg jusqu'en 906; nous savons seulement qu'il gouververnait encore, quoique son pupile eût atteint sa majorité. Accoutumé dès l'enfance à une entière obéissance, Igor n'osait réclamer son héritage à un régent impérieux, brillant de l'éclat de ses triomphes, de la gloire de ses conquêtes, et entouré de vaillans compagnons d'armes, qui regardaient comme légitime, un pouvoir dont il n'avait fait usage que pour illustrer l'État. En 903, Igor reçut pour épouse, des mains d'Oleg, cette célèbre Olga, à jamais immortelle dans nos annales, et qui, jusqu'alors, n'était connue que par ses charmes et sa vertu. On l'amena, dit Nestor, de Pleskof, ou Pskof, à Kief; mais on lit dans la vie de cette princesse et dans d'autres livres historiques plus modernes, qu'Olga était d'une famille varègue de basse classe, domiciliée près de Pskoff, dans un village appelé Vouiboutskoy, où le jeune Igor venait souvent

Mariage d'Igor.

de Kief pour prendre le plaisir de la chasse; que ce prince y vit Olga; et qu'ayant su apprécier son esprit et sa modestie, dans les entretiens qu'il eut avec elle, il préféra cette aimable villageoise à toutes les autres filles qu'on lui proposa. Les usages et les mœurs de ce temps permettaient, sans doute, au prince de se choisir une épouse dans les familles de la plus basse extraction, car la beauté l'emportait alors sur la naissance. Cependant nous ne pouvons garantir la vérité de cette tradition, inconnue à notre annaliste, qui n'aurait certainement pas manqué de parler d'une circonstance aussi intéressante de la vie de sainte Olga : ce nom vient, à ce qu'il paraît, de celui d'Oleg, soit en signe de son amitié pour cette illustre princesse, soit en mémoire de l'attachement d'Igor pour son tuteur.

Tout fait présumer que la mort d'Ascold et de Dir n'avait point interrompu les relations entre Kief et Constantinople, et que les empereurs et les patriarches grecs firent tous leurs efforts pour augmenter le nombre des chrétiens à Kief, et pour arracher le prince lui-même aux ténèbres de l'idolâtrie; mais tout en recevant les prêtres du patriarche et les présens de l'empereur, Oleg n'avait de confiance qu'en son épée : il se contentait de tolérer le christianisme

et d'entretenir la paix avec les Grecs. Les chroniques de Byzance nous disent que vers ce temps la Russie était le soixantième archevêché dans la liste des éparchies dépendantes du chef du clergé de Constantinople. Ces mêmes chroniques nous apprennent aussi qu'en 902, sept cents russes ou Varègues-Kièviens servaient dans la flotte grecque, où ils recevaient du trésor impérial cent litres d'or. La tranquillité dont la Russie put jouir pendant quelque temps, après avoir soumis les peuples voisins, donnait aux guerriers du prince russe le loisir de chercher de l'activité au service des empereurs, accoutumés à prodiguer l'or aux barbares ; détournant ainsi de Constantinople le courage féroce de ces nations, dont ils se faisaient un rempart contre leurs ennemis. Mais, soit que lassé d'un état de calme trop dangereux pour une puissance guerrière, soit que jaloux des richesses de la ville impériale, il voulût prouver que les trésors du lâche appartiennent de droit à celui qui a le courage de les ravir, Oleg résolut de déclarer la guerre à l'Empire. Novgorodiens, Finois de Bélo-Osero, Mériens de Rostof, Krivitches, Polanes de Kief, Radimitches, Doulèbes, Corvates et Tivertses, tous vinrent se ranger sous ses drapeaux avec les Varègues. Le Dniester fut bientôt couvert de

Les Russes s'engagent au service des Grecs.

Oleg marche contre Constantinople.

deux mille barques légères portant chacune quarante combattans. La cavalerie côtoyait le fleuve ; le régent eut soin de laisser Igor à Kief, ne voulant partager avec lui ni les dangers ni la gloire de cette expédition, pendant laquelle il fallut non-seulement vaincre les ennemis, mais triompher de la nature elle-même, par des efforts qui étonnent l'imagination et qui effrayeraient de nos jours le plus audacieux courage. Les cataractes du Dniéper embarrassent encore maintenant la navigation de ce fleuve, quoique, pendant une longue suite de siècles, la force des eaux, jointe à l'industrie humaine, ait détruit plusieurs de ces barrières de rocs qui devaient être bien plus dangereuses alors. Les Varègues de Kief avaient osé, les premiers, passer avec deux cents barques au milieu de leurs roches aiguës, à travers leurs ondes écumantes. Oleg y passa avec une flotte dix fois plus considérable. C'est Constantin-Porphyrogénète qui nous a transmis la description de la manière dont les Russes surmontèrent les difficultés de ce passage. Ils se jetaient dans l'eau afin d'y rencontrer un fond, et conduisaient les barques à travers les rochers ; dans plusieurs endroits ils étaient forcés de les tirer hors du fleuve, de les traîner alors le long du rivage ou de les transporter sur leurs épaules, toujours prêts en

même temps à repousser l'ennemi. Heureusement parvenus jusqu'au Liman, ils réparaient leurs mâts, leurs voiles et leurs gouvernails, se mettaient en mer et arrivaient de la sorte dans la Grèce, en longeant les côtes occidentales. Nestor ne dit point si les habitans de la Bessarabie et les puissans Bulgares laissèrent paisiblement passer la cavalerie d'Oleg, qui le suivait par terre; nous savons seulement que ce héros s'approcha de la capitale des Grecs où régnait alors le superstitieux Léon, surnommé le philosophe. Plus occupé de calculs astrologiques que de la sûreté de son empire, il se contenta de faire entourer le port d'une forte chaîne, laissant du reste à Oleg la liberté de saccager les environs de Byzance, d'incendier les villages, les églises et les maisons de plaisance des seigneurs grecs. Pour preuve de son impartialité, Nestor fait le tableau le plus épouvantable de la cruauté et de la barbarie des Russes. Il nous les représente nageant dans le sang des infortunés habitans, faisant périr les prisonniers dans les plus cruels supplices, et précipitant sans distinction dans la mer et les morts et les vivans. C'est ainsi qu'en avaient usé autrefois les Huns et les peuples de la Germanie dans les provinces de l'Empire. C'est ainsi que les Normands, compatriotes d'Oleg,

ravageaient, à la même époque, l'occident de l'Europe. De nos jours, la guerre donne le droit de tuer tout ennemi armé; elle autorisait alors à commettre tous les crimes, et à en tirer vanité. Cependant ces Grecs, qui ne rougissaient pas de se dire les descendans des Scipions et des Brutus, restaient honteusement renfermés dans les murs de Constantinople, et considéraient d'un œil indifférent les horreurs de la dévastation autour de la capitale, que le prince russe fit bientôt trembler elle-même. Oleg, selon Nestor, fit mettre ses bateaux à terre, les fit monter sur des roues, et, par la seule force du vent, la flotte approcha ainsi de Constantinople à pleines voiles. Peut-être que voulant faire ce que Mahomet II exécuta dans la suite, il ordonna à ses soldats de traîner les barques par terre jusque dans le port, pour pouvoir escalader les murs de la ville; entreprise difficile, mais possible, et qui ne blesse pas la vraisemblance comme l'effet miraculeux d'une navigation par terre à pleines voiles. Les Grecs effrayés de cette entreprise, se hâtèrent de proposer la paix à Oleg, et de lui offrir un tribut; ils lui envoyèrent pour son armée des vivres et du vin que le prince refusa, dans la crainte que ces rafraîchissemens ne fussent empoisonnés; car l'homme brave sait que la perfi-

die est la ressource du lâche. Si les soupçons d'Oleg étaient fondés, comme le croit Nestor, ce ne sont pas les Russes, mais les Grecs qu'il faudrait appeler les barbares du dixième siècle.

Le vainqueur exigea douze grivnas pour chaque homme de sa flotte, et les Grecs y consentirent, à condition que lui, de son côté, ferait cesser les hostilités, et s'en retournerait paisiblement dans sa patrie. L'armée russe se retira en effet à quelque distance de la ville; et le prince envoya à l'empereur des députés, dont la chronique nous a conservé les noms normands que voici : Charles, Farlaf, Vérémid, Boulaf, et Stémid : ces députés conclurent avec l'Empire le traité suivant :

1°. « Les Grecs s'engagent à donner douze » grivnas à chaque homme de la flotte, et de » plus, des contributions pour les villes de Kief, » Tchernigof, Péreiaslaf, Poltesk, Rostof, Lu» betch et autres gouvernées par des princes dé» pendans d'Oleg. » La guerre était alors une industrie nationale : aussi, à l'exemple des Scandinaves et des Germains qui pratiquaient cet usage, Oleg devait partager le butin avec ses soldats et ses généraux, sans même oublier ceux qui étaient restés en Russie.

Paix avec les Grecs.

2°. « Les ambassadeurs que le prince russe

» enverra à Constantinople, y seront défrayés
» de tout par le trésor impérial. L'empereur
» s'engage de plus à donner à tout négociant
» russe en Grèce, du pain, du vin, de la viande,
» du poisson et des fruits pendant l'espace de six
» mois, à lui accorder l'entrée libre dans les
» bains publics, et à lui fournir à son retour dans
» sa patrie, des vivres, des ancres, des voiles,
» en un mot tout ce dont il aurait besoin. »

De leur côté, les Grecs proposèrent les conditions suivantes : 1°. « Les russes qui viendront à Constantinople, pour d'autres affaires que celles du commerce, n'auront pas droit à l'entretien mensuel. 2°. Le prince russe défendra à ses ambassadeurs de faire aucune offense aux habitans des provinces et villages grecs. 3°. Le quartier de Saint-Mame sera spécialement affecté aux Russes qui devront informer de leur arrivée, le conseil de ville, lequel inscrira leurs noms, et leur comptera tous les mois la somme nécessaire à leur entretien, n'importe de quelle ville de Russie ils soient, de Kief, de Tchernigof, de Péreiaslaf ou autres. Il leur sera désigné une porte par laquelle ils entreront en ville accompagnés d'un commissaire impérial; ils seront sans armes, et jamais plus de cinquante hommes à la fois;

» du reste, il leur est permis d'exercer librement le commerce à Constantinople sans payer » aucun droit. »

Cette paix, si avantageuse pour les Russes, fut ratifiée par les cérémonies de la religion. L'empereur jura sur l'Évangile; Oleg et les siens, par leurs armes et par les dieux du peuple russe, Péroune et Volosse. En signe de triomphe, Oleg suspendit son bouclier aux portes de Constantinople, et revint à Kief, où le peuple, ébloui de l'éclat de sa gloire, émerveillé des richesses qu'il rapportait, comme des tissus précieux et différentes productions du climat fortuné de la Grèce, lui donna unanimement le nom de sage ou de magicien. Telle est la description que nous a laissée Nestor, de l'heureuse et célèbre campagne qui mit le comble à la gloire militaire d'Oleg. Les historiens grecs ne font pas mention de cet événement important (190). Mais, comment notre annaliste, qui ne s'est permis aucun écart d'imagination dans les faits qu'il nous rapporte de temps beaucoup plus reculés, aurait-il pu, vivant dans le onzième siècle, inventer un fait passé dans le dixième, et tout récent encore dans la mémoire des peuples? Comment aurait-il eu la hardiesse de le certifier à ses contemporains, si une tradition générale

n'en eût garanti l'authenticité ? Mais, en supposant qu'il y ait dans ce récit quelques circonstances fabuleuses ; que les compagnons d'Oleg, fiers de leurs exploits, les aient exagérés dans leurs narrations, et y aient entremêlé des détails métamorphosés par la renommée en contes nationaux, répétés par Nestor, sans aucun examen critique, il n'en paraît pas moins incontestable qu'Oleg marcha contre la ville impériale, et que son expédition fut couronnée du plus grand succès. Jusqu'ici Nestor pourrait n'avoir eu pour guide que des traditions orales ; mais, afin de consolider la paix faite avec les Grecs, Oleg imagina d'envoyer à Constantinople des ambassadeurs pour conclure avec l'Empire un traité écrit, monument précieux, en ce qu'il est le plus ancien de l'histoire de Russie. Nous nous bornerons à éclaircir le sens de quelques phrases obscures ; nous faisant une loi de conserver, autant que possible, la touche antique du style.

TRAITÉ D'OLEG AVEC LES GRECS.

Traité avec l'Empire.

« Nous, Russes de naissance, Charles Inguélot, » Tarloff, Vérémid, Roulaf, Goudé, Ronald, » Carn, Frélaf, Rouar, Akloutrouiane, Lidoulfost et Stémide, députés par le grand prince » de Russie, et par tous les illustres boyards

» qui reconnaissent son autorité, vers vous,
» Léon, Alexandre et Constantin (frère et fils
» du premier), puissans empereurs de Grèce,
» pour vous exprimer le désir de voir subsister,
» pendant longues années, la bonne intelligence
» entre les Chrétiens et les Russes; conformé-
» ment à la volonté de nos princes et de tous les
» sujets d'Oleg, nous avons déterminé les bases
» de cette amitié par les articles suivans, non
» pas verbalement, comme auparavant, mais
» par écrit; et, suivant la religion de notre
» pays, nous avons juré sur nos armes d'en
» maintenir l'exécution :

» 1°. D'abord, soyons unis, ô Grecs! Aimons-
» nous mutuellement de toute notre âme : nous
» ne permettrons jamais qu'aucun des sujets de
» nos illustres princes osent vous insulter : nous
» ferons tous nos efforts pour rendre cette amitié
» solide et durable; mais vous aussi, Grecs,
» gardez un inviolable attachement à nos grands
» princes de Russie, et à tous les sujets du grand
» Oleg. En cas d'infraction, ou de tort récipro-
» que, convenons d'y remédier de la manière
» suivante :

» 2°. Toute faute doit être prouvée, et à dé-
» faut de témoins, c'est à l'accusé, et non à l'ac-
» cusateur, à prêter serment : chacun doit jurer
» selon sa religion.

Ceci ferait présumer que les querelles survenues à Constantinople, entre les Grecs et les Russes, forcèrent les empereurs et les Russes à ajouter au traité de paix les articles d'un code pénal.

» 3°. Si un Russe tue un Chrétien, ou un Chrétien un Russe, on fera mourir l'assassin sur » le lieu même où le crime aura été consommé. » Si le meurtrier est domicilié, et qu'il se cache, » sa fortune doit être remise au plus proche parent du mort, sans cependant faire tort à la » femme du meurtrier, qui ne perd point ce » qui lui revient par la loi. Si le coupable s'enfuit sans laisser de bien, il reste sous les mains » de la loi jusqu'à ce qu'on le trouve, et qu'on » le punisse de mort.

» 4°. Celui qui en frappera un autre avec une » épée ou avec quelque autre arme, paiera trois » litres d'argent suivant la loi russe; s'il ne possède rien, il donnera à l'offensé tout ce qu'il » pourra, jusqu'à l'habit qu'il porte, et il jurera, d'après sa religion, que ni ses parens ni » amis ne veulent racheter sa faute; alors il sera » exempté de toute poursuite ultérieure.

» 5°. Si un Russe dérobe quelque chose à un » Grec, ou un Grec à un Russe, et que, pris en » flagrant délit, le coupable veuille faire résistance, le propriétaire de l'effet dérobé, a droit

» de tuer le voleur, et de reprendre son bien,
» sans avoir à craindre aucune poursuite; mais
» si le voleur se livre de lui-même entre les
» mains du propriétaire, celui-ci doit le prendre
» et le lier. Tout Russe ou tout Chrétien, qui
» sous prétexte de requérir son bien, entrera
» dans une maison étrangère, et en enlevera de
» force, autre chose que ce qui lui appartient,
» paiera trois fois la valeur de l'objet enlevé.

» 6°. S'il arrive qu'un vaisseau grec soit jeté
» par les vents sur une côte étrangère, où nous,
» Russes, serions par hasard, nous le conserve-
» rons avec sa cargaison; nous l'expédierons
» dans un pays grec, et nous le conduirons jus-
» qu'à ce qu'il soit hors de tout de danger. Si les
» tempêtes ou quelque autre obstacle s'oppo-
» saient à son retour dans sa patrie, nous lui
» donnerons des rameurs pour le reconduire
» jusqu'à un port russe où il puisse être en sû-
» reté. Tous les effets ou marchandises qui s'y
» trouveront, seront vendus; et lorsque nos
» ambassadeurs ou nos marchands iront à Cons-
» tantinople, ils reconduiront le vaisseau avec
» tous les honneurs possibles, et restitueront le
» prix des marchandises qui formaient sa cargai-
» son. Si quelques russes osaient tuer un homme
» de l'équipage, ou s'il volait quelque chose,

» il subirait les peines énoncées plus haut. Les
» Grecs traiteront les navires russes de la même
» manière.

» 7°. Si parmi les esclaves achetés, il se trouve
» en Grèce des Russes, ou des Grecs en Russie,
» il faudra leur rendre la liberté, et recevoir,
» pour leur rançon, ce qu'ils auront coûté au mar-
» chand, ou au moins le prix courant des escla-
» ves. Les prisonniers seront aussi renvoyés dans
» leur patrie, moyennant vingt pièces d'or :
» mais les Russes, qui voudront avoir l'honneur
» de servir l'empereur, peuvent rester en Grèce,
» si tel est leur bon plaisir.

» 8°. Si un esclave russe prend la fuite, ou bien
» si on l'enlève sous prétexte de l'avoir acheté,
» son maître pourra le chercher et le prendre
» partout où il le trouvera ; et tout homme qui
» s'opposerait à ses perquisitions, sera regardé
» comme coupable.

» 9°. Si un Russe attaché au service de l'em-
» pereur, vient à mourir en Grèce sans avoir
» disposé de ses biens, et qu'il n'ait ni enfans,
» ni frères, ni sœurs, son bien sera envoyé en
» Russie à ses parens les plus proches : s'il a fait
» un testament, l'héritage sera remis au léga-
» taire désigné par lui.

10°. « S'il se trouve des coupables parmi les

» marchands ou autres russes en Grèce, et qu'ils » soient sommés de comparaître dans leur patrie » pour y subir leur punition, l'empereur chré- » tien expédiera ces criminels pour la Russie, de » gré ou de force.

» Ainsi se comporteront également les Russes » à l'égard des Grecs.

» Afin d'assurer la stricte exécution de ces » conditions entre nous Russes et Grecs, nous » les avons fait écrire avec du cinabre sur deux » feuilles de parchemin, auxquelles l'empereur » grec a apposé sa signature. Il a juré par la » sainte Croix, et la S[te]. et indivisible Trinité, » d'observer fidèlement le traité dont il nous a » remis un exemplaire pour notre prince; et » nous, ambassadeurs russes, en avons laissé un » à lui, empereur des Grecs, en jurant égale- » ment par notre loi et en notre nom, aussi-bien » qu'au nom de tous les Russes, d'observer scru- » puleusement toutes les conditions de la paix » conclue entre les Russes et les Grecs.

» Fait la seconde semaine de septembre de » l'an 15 (c'est-à-dire, de l'indicte 15) de la » création du monde. »

Ce traité a pu être écrit en grec et en slavon. Déjà, depuis cinquante ans, les Varègues possédaient Kief; et tous les compagnons d'Igor,

nés comme lui parmi les Slaves, devaient mieux parler la langue du pays que le scandinave. Les enfans des Varègues, qui s'étaient fait chrétiens du temps d'Ascold et de Dir, avaient la faculté d'apprendre l'écriture slavonne, inventée en Moravie, par S. Cyrille. Il se trouvait en outre à la cour de Constantinople, et dans l'armée grecque, beaucoup de Slaves, habitans de la Thrace, du Péloponèse, et des autres provinces de la Grèce. Dans le huitième siècle, c'était un Slave qui gouvernait l'Église en qualité de Patriarche, et à l'époque même où l'empereur Alexandre signait la paix avec Oleg, il avait pour favoris deux Slaves, Govrilopoul et Basile; il avait même le projet de désigner ce dernier pour son successeur. Il fallait bien d'ailleurs que ces conditions fussent intelligibles aux Grecs et aux Varègues. Et ceux-là ne savaient pas le normand, sans doute, tandis que le slavon pouvait être entendu des uns et des autres.

Dans ce traité, les Russes ne se montrent plus à nous comme des sauvages, mais comme des hommes qui connaissaient déjà les lois de l'honneur, et la sainteté des engagemens solennellement contractés par un peuple qui avait des lois protectrices de la sûreté individuelle, du droit d'héritage, et de la force des testamens. D'après

les articles sept et huit de la convention, et au rapport de Constantin Porphyrogénète, les marchands russes faisaient le commerce des esclaves, qui étaient des prisonniers de guerre ou des serfs achetés aux voisins, ou enfin des criminels russes, judiciairement privés de la liberté. Il faut observer aussi que, parmi les noms des quatorze signataires du traité de paix, députés par le prince Oleg, il n'y en a pas un seul de Slave; ce qui fait penser avec raison que nos premiers souverains n'avaient auprès d'eux que des Varègues, auxquels ils accordaient leur confiance, et le soin d'administrer les affaires.

Après avoir fait aux ambassadeurs des présens en or, en habits et tissus précieux, l'empereur ordonna qu'on leur montrât la richesse et les beautés des temples, spectacle qui, plus que les meilleurs raisonnemens, pouvait donner à ces hommes grossiers une idée de la grandeur du Dieu des chrétiens; ensuite il les combla d'honneurs, et les fit partir pour Kief, où ils rendirent compte au prince du succès de leur ambassade.

Ce héros dompté par l'âge, voulut enfin jouir du repos et des douceurs d'une paix qu'aucun de ses voisins n'avait osé troubler. Quel peuple en effet n'eût pas redouté, même au déclin de sa Mort d'Oleg.

vie, un prince environné de trophées et de marques de gloire, souverain de nations nombreuses, et chef d'une armée tant de fois victorieuse? Il termina enfin sa carrière; et sa mort est présentée comme miraculeuse à la postérité. Nestor rapporte qu'Oleg avait un cheval qu'il aimait beaucoup; mais les devins lui ayant prédit que cet animal serait cause de sa mort, il cessa de le monter, et passa quatre ans sans en entendre parler. Pendant l'automne de la cinquième année, Oleg se ressouvint de la prédiction, et apprit que son cheval était mort depuis long-temps; il se moqua alors des devins, et voulut au moins en voir les os: à cet effet il alla où était le squelette, mit le pied sur le crâne du cheval, en disant: *voilà donc cet animal si redoutable?* Au même instant il en sortit un serpent qui s'y était caché, et qui fit au prince une morsure dont il mourut.

On n'a pas besoin d'observer que c'est une de ces fables transmises à la postérité la plus reculée, et inventées par l'admiration qu'inspire la mémoire des grands hommes, dans les siècles d'ignorance et de crédulité: elle n'est digne d'attention que par son antiquité (191).

Mais ce qu'il y a de bien plus important et de bien plus authentique dans notre annaliste, c'est

ce qu'il rapporte des suites de la mort d'Oleg : *Le peuple*, dit-il, *gémit et versa des larmes* ; que peut-on dire de plus fort et de plus expressif à la louange d'un prince qui n'est plus ? Oleg ne se contentait donc pas d'être la terreur des ennemis ; il faisait encore les délices de ses sujets ! les soldats pleuraient un chef habile et courageux ; le peuple, un défenseur zélé. C'est, à proprement parler, ce prince qu'il faut regarder comme le fondateur de la grandeur de notre empire ; car c'est à lui que nous devons les plus belles et les plus riches contrées de la Russie actuelle. Rurik dominait depuis l'Esthonie, les sources slaves, et le Volkhof, jusqu'à Biélo-Ozéro, l'embouchure de l'Oka, et la ville de Rostof : Oleg subjugua tous les pays depuis Smolensk jusqu'à la Soula, le Dniester, et vraisemblablement jusqu'aux monts Krapaks. C'est la sage administration d'un souverain qui fait fleurir les Etats civilisés : il n'y a que le bras d'un héros qui puisse jeter les fondemens d'un grand empire, et lui servir d'appui dans les premiers temps de son existence. L'ancienne Russie se fait gloire d'un grand nombre de princes valeureux, mais aucun d'eux ne saurait marcher de pair avec Oleg, dans les conquêtes qui ont consolidé la puissance de cette monarchie naissante. L'histoire regardera-t-elle

ce prince comme un souverain illégitime depuis la majorité de l'héritier de Rurik ? Ses grandes actions, et l'intérêt de l'État, ne justifient-ils pas l'ambition d'Oleg, qui ne pouvait regarder comme sacré le droit de succession, puisqu'il n'était pas encore affermi en Russie par le temps et par l'exemple ? Mais le sang d'Ascold et de Dir est une tache éternelle à sa mémoire....

Après un règne de trente-trois ans, Oleg mourut dans un âge très-avancé, en supposant même qu'il eût été fort jeune encore, lorsqu'il vint avec Rurik à Novgorod. Son corps fut enterré sur la montagne Chtchekovitza, et, du temps de Nestor, les habitans de Kief appelaient cet endroit le tombeau d'Oleg.

CHAPITRE VI.

Igor.

912 — 945.

Révolte des Drevliens. — Apparition des Petchénègues. — Irruption d'Igor en Grèce. — Traité des Grecs. — Assassinat d'Igor.

Igor était déjà d'un âge mûr lorsqu'il prit les rènes du gouvernement; il monta sur le trône dans des circonstances qui lui imposaient de difficiles obligations; car les contemporains et la postérité exigent de grandes choses des successeurs des grands princes, et prodiguent le mépris à ceux qui en sont indignes. La mort du vainqueur ranima le courage des vaincus, et les Drevliens levèrent l'étendard de la révolte contre Kief; mais Igor leur prouva bientôt que le glaive d'Oleg était entre ses mains; il les dompta et les punit par l'augmentation de leurs tributs. Cependant de nouveaux ennemis, formidables par leur nombre et leur ardeur pour le pillage, se montrèrent aux frontières de la Russie: c'était

912—913.

913—914. Révolte des Drevliens.

914—915. Apparition des Petchénègues.

les Petchénègues, si célèbres dans les annales russes, byzantines et hongroises, depuis le dixième jusqu'au douzième siècle; et j'ai cru devoir, au moment où ils descendent sur le théâtre de l'histoire, dire un mot du caractère et de l'ancienne patrie de ce peuple.

Nous avons vu les contrées orientales de la Russie actuelle, où coulent l'Irtisch, le Tobol, l'Oural et le Volga, vomir pendant plusieurs siècles, du sein de leurs vastes déserts, une foule de nations terribles, devenues successivement les fléaux de l'Europe, et qui, malgré quelques différences dans leur langage, avaient toutes une analogie frappante dans leur caractère, leur manière de vivre et la férocité de leurs mœurs; toutes étaient nomades, et faisaient leur principale occupation de la chasse et de l'entretien des troupeaux : tels furent les Huns, les Ougres, les Bulgares, les Turcs et les Avars, qui tous avaient disparu de l'Europe, excepté les Ougres et les Turcs. A ces peuples appartenaient aussi les Ouzes et les Petchénègues, de même origine que les turcomans : les Petchénègues, chassés des déserts de Saratof par les Ouzes, leurs voisins, qui habitaient entre le Volga et le Don, se jetèrent sur l'occident, s'emparèrent de la Libédie, et, au bout de quelques années (192), ils rava-

gèrent la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, que les Ougres abandonnèrent pour aller s'établir en Pannonie. Après avoir étendu leur domination depuis le Don jusqu'à l'Aloute, ils partagèrent leurs conquêtes en huit provinces différentes, dont quatre à l'orient du Dniéper, entre les Russes et les Khozars, et quatre à l'occident de ce fleuve, dans la Moldavie, la Transilvanie, sur le Boug, et près de la Gallicie, dans le voisinage des peuples slaves, dépendans de Kief. Ignorant l'agriculture, et n'habitant que sous des tentes, ou dans des kibiks (*a*), les Petchénègues ne cherchaient que de gras pâturages pour leurs troupeaux, et de riches voisins pour les piller. Leurs armes consistaient en lances, arcs et flèches. Ils étaient surtout renommés par la vitesse de leurs chevaux, et par l'adresse merveilleuse avec laquelle ils entouraient leurs ennemis, et disparaissaient incontinent à leurs yeux. Ils se jetaient à cheval dans les rivières les plus profondes, qu'ils traversaient encore sur de grandes peaux dont ils se servaient en guise de barques; ils portaient l'habillement persan, et leur visage, hérissé de poils, leur donnait l'air le plus féroce (193).

Les Petchénègues avaient d'abord eu l'inten-

(*a*) Sorte de charriot.

tion de piller Kief; mais ayant rencontré une armée disposée à une vigoureuse défense, ils ne voulurent point exposer leur fortune au sort d'une bataille, et se retirèrent paisiblement dans la Bessarabie, ou dans la Moldavie, provinces qui se trouvaient déjà sous la domination de leurs compatriotes. Là, ce peuple devint la terreur et le fléau de ses voisins; il servait d'instrument à leur haine réciproque, et il les aidait, moyennant de l'argent, à s'exterminer l'un par l'autre. Les Grecs lui prodiguaient l'or, pour réprimer les Ougres, les Bulgares, et surtout les Russes : ces derniers recherchaient aussi son amitié pour pouvoir commercer librement et sans danger avec Constantinople; car les cataractes du Dniéper et l'embouchure du Danube étaient entre les mains des Petchénègues (194), qui, en cas de rupture, pouvaient ravager la Russie sur les deux rives du Dniéper, incendier les villages, enlever les femmes et les enfans, et qui, dans le cas contraire, étaient à même de venir avec une armée au secours des souverains de Kief. Une politique aussi malentendue laissa à ces brigands la faculté d'exercer pendant plus de deux cents ans leur pernicieux métier. Les Petchénègues ayant fait alliance avec Igor, furent cinq ans sans inquiéter la Russie : au moins Nestor ne parle d'aucune guerre avec eux jusqu'en 920, encore la tradition ne lui avait

transmis aucune notion sur les succès et les résultats de cette campagne. En général, le règne d'Igor ne fut signalé par aucun événement important jusqu'à l'an 941, où Nestor, d'accord avec les historiens de Byzance, nous décrit la guerre contre les Grecs. Ce prince, qui jusqu'alors avait vécu en bonne intelligence avec l'Empire, puisqu'en 935 il lui avait accordé des vaisseaux et des troupes pour aller en Italie, voulut, à l'exemple de son tuteur, illustrer sa vieillesse par ses exploits contre Constantinople. S'il en faut croire les chroniques, Igor entra dans la mer Noire avec dix mille barques. Les Bulgares, alors alliés des Grecs, avertirent l'empereur de cette irruption; mais déjà le prince russe avait eu le temps d'opérer une descente, et de ravager les environs du Bosphore. C'est ici que, d'après le témoignage des historiens byzantins, Nestor parle, avec une nouvelle horreur, de la férocité des Russes : des temples, des monastères et des villages réduits en cendres; des prisonniers égorgés de la manière la plus barbare (195), etc. Roman Lakupin, guerrier valeureux, mais prince faible, se décida enfin à envoyer contre eux une flotte, sous le commandement du patrice Théophane, protovestiaire (*b*); les navires d'Igor

941. Irruption d'Igor en Grèce.

(*a*) Ce nom désignait l'officier chargé de la garde des habits du prince.

étaient déjà à l'ancre, près du phare, et tout prêts à combattre. Ce prince se croyait si sûr de la victoire, qu'il avait ordonné à ses troupes d'épargner les ennemis, et de les prendre vivans; mais le succès ne répondit pas à son attente; le terrible feu Grégeois, au moyen duquel Théophane embrasa un grand nombre de vaisseaux d'Igor, et qui fit aux Russes l'effet de la foudre entre les mains de leurs ennemis irrités, leur inspira une telle frayeur qu'ils se retirèrent en désordre sur les côtes de l'Asie mineure. Là, s'étant mis à piller les campagnes florissantes de la Bithynie, ils furent contraints de regagner leurs vaisseaux, par le patrice Bardus, à la tête de l'infanterie et de la cavalerie d'élite, et par la vieille armée d'Asie, commandée par le fameux Domestic Jean, célèbre par ses victoires en Syrie. Enfin, pressés à la fois par l'armée de terre et par la flotte victorieuse des Grecs, menacés de la famine, les Russes levèrent l'ancre, et profitèrent de la nuit pour gagner les côtes de Thrace; après avoir encore tenté le sort d'un combat naval, ils reprirent le chemin de leur patrie avec une perte considérable. Mais les traces des cruautés qu'ils avaient exercées pendant trois mois dans l'Empire, restèrent long-temps encore gravées dans le souvenir des habitans de l'Europe et de l'Asie.

Cette entreprise désastreuse d'Igor est racon-

tée non-seulement par les historiens de Byzance, mais par d'autres encore; tels que l'arabe Elmacin, et Lioutprand, évêque de Crémone. Ce dernier répète ce qu'il avait entendu dire à son beau-père, qui, se trouvant à Constantinople en qualité d'ambassadeur, avait vu de ses propres yeux le supplice de beaucoup de Russes faits prisonniers par les Grecs. Barbarie incroyable! amollis par le luxe, les Grecs craignaient le danger et ne redoutaient pas le crime.

Cependant Igor, au lieu de se décourager, 943—944. voulut tirer une vengeance éclatante des Grecs. Il lève une armée considérable; il appelle les Varègues, qui accourent d'outre mer pour voler à son secours; il soudoie les Petchénègues dont il exige des otages pour garantie de leur fidélité; et deux ans après, il marche de nouveau contre la Grèce, avec une flotte et une cavalerie formidable. Aussitôt les habitans de Kherson et les Bulgares avertissent de nouveau l'empereur, que la mer est couverte de vaisseaux russes: incertain de la victoire, et plus jaloux de préserver ses États des plaies cruelles dont les menaçait un ennemi exaspéré, Roman expédie sur-le-champ des ambassadeurs à Igor. Ils le rencontrent près de l'embouchure du Danube, et lui proposent de lui payer le même tribut qu'Oleg avait jadis

imposé à la Grèce, ou même plus considérable encore, si le prince consent à leur accorder la paix; d'un autre côté ils tâchent, par de riches présens, de désarmer la cupidité des Petchénègues. Igor s'arrête, et communique à sa troupe d'élite le désir des Grecs. « Si l'empereur, ré-
» pondent ces fidèles compagnons du prince
» russe, consent à nous donner de l'or et de
» l'argent sans nous exposer à la chance de la
» guerre, que pouvons-nous exiger davantage ?
» Savons-nous qui de lui ou de nous remportera
» la victoire ? et qui peut deviner ce qui nous
» attend sur mer ? Ce n'est pas la terre qui est
» sous nos pieds, c'est l'abîme des eaux où tous
» les hommes courent les mêmes dangers. »

L'année suivante Roman envoya des ambassadeurs à Igor; celui-ci en députa de son côté à Constantinople, où fut solennellement conclu un traité de paix dont nous allons rapporter la teneur.

[illegible]5. Traité avec les Grecs.

1°. Le commencement ressemble à celui du traité d'Oleg. « Nous, Russes, ambassadeurs et » négocians, députés par Igor, » etc. Suivent ensuite cinquante noms tous normands, à l'exception de deux ou trois qui sont slaves; mais il faut observer qu'il y est fait mention des ambassadeurs et fonctionnaires d'Igor, de la princesse

Olga, de son fils Svialoslaf, de ses deux neveux ou enfans de sa sœur, Oulèle et Akouno, et de Peredslava, épouse d'Oulèle : vient ensuite le traité : « Nous, envoyés par Igor, grand prince » de Russie, de toutes les principautés et de tous » les habitans de ce pays, sommes venus renou- » veler pour toujours l'ancienne paix avec les » puissans empereurs grecs, Roman, Constantin » et Etienne, ainsi qu'avec tous les Grecs. Nous » formons le vœu sincère que ce traité dure tant » que le soleil éclairera le monde, en dépit du » malin esprit, ennemi du bien et auteur des » discordes. Les Russes s'engagent à ne jamais » rompre l'alliance avec l'Empire ; ceux qui » sont baptisés, sous peine d'encourir un châti- » ment temporel et éternel du Tout-Puissant ; » les autres, sous peine d'être à jamais privés du » secours de Péroune, de ne pouvoir se défendre » avec leurs boucliers, de se percer de leurs pro- » pres épées, flèches et autres armes, enfin d'être » esclaves dans ce monde et dans l'autre.

» 2°. Le grand prince de Russie et ses boyards » auront toute liberté d'expédier en Grèce leurs » vaisseaux, avec leurs ambassadeurs et leurs » négocians. Ces derniers devaient porter, ainsi » qu'il avait été établi d'abord, des cachets » d'argent, et les ambassadeurs des cachets d'or.

» Ils seront munis dorénavant d'un passe-port du
» grand prince, attestant leurs intentions paci-
» fiques, et qui détaillera le nombre d'hommes
» et de vaisseaux expédiés; à défaut de ce passe-
» port, ils seront gardés à vue jusqu'à ce qu'on
» ait instruit le prince russe de leur arrivée. S'ils
» résistaient, et qu'à la suite de cette résistance,
» ils perdissent la vie, le prince russe ne fera
» aucune recherche au sujet de leur mort; s'ils
» fuyaient en Russie, nous, Grecs, informerions
» le prince de leur évasion, afin qu'il agît avec
» eux comme bon lui semblerait. »

3°. Le commencement de cet article est la répétition des conditions signées par Oleg, sous les murs de Constantinople, relativement à la conduite à tenir en Grèce, par les ambassadeurs et marchands russes; aux lieux fixés pour leur résidence et à ce qu'ils ont le droit d'exiger, etc. Ensuite : « Les étrangers russes seront sous la
» protection spéciale d'un officier de l'empereur,
» qui jugera de leurs démêlés avec les Grecs.
» Toute pièce d'étoffe achetée par un Russe, dont
» le prix surpassera cinquante pièces d'or, doit
» être présentée à ce magistrat qui y apposera
» son cachet. A leur départ de la ville impériale,
» il leur sera fourni des vivres pour eux, et des
» agrès pour leurs vaisseaux, conformément au

» traité précédent; mais, dès lors, il ne leur est
» plus permis de passer l'hiver à Saint-Mame,
» et ils doivent s'en retourner avec une sauve-
» garde.

» 4°. Si un esclave quelconque vient à fuir de
» Russie en Grèce, ou s'il quitte les marchands
» domiciliés à Saint-Mame, les Russes ont le
» droit de le chercher et de le prendre; si on ne
» parvient pas à le trouver, les Russes, tant chré-
» tiens qu'idolâtres, jureront, chacun à leur ma-
» nière, qu'il a pris la fuite. En ce cas, les Grecs
» leur donneront, suivant l'ancienne convention,
» deux pièces d'étoffe par esclave. Si un serf grec
» s'enfuit chez les Russes avec des effets volés,
» ceux-ci doivent le renvoyer avec ce qu'il a dé-
» robé, et ils recevront deux pièces d'or de récom-
» pense.

» 5°. Si un Russe vole quelque chose à un
» Grec, ou un Grec à un Russe, le coupable sera
» puni selon les lois russes et grecques; il rendra
» de plus l'effet volé, et paiera une amende du
» double de la valeur de cet effet.

» 6°. Lorsque les Russes ramèneront à Cons-
» tantinople des prisonniers grecs, ils sont au-
» torisés à recevoir pour chacun d'eux, savoir :
» *dix* pièces d'or pour un jeune homme ou une
» belle fille; *huit* pour un homme de moyen

» âge, et *cinq* pour un vieillard ou un enfant.
» S'il se trouve des Russes en esclavage chez les
» Grecs, ceux-là donneront pour chaque pri-
» sonnier une rançon de dix pièces d'or; pour
» un esclave acheté, on en remboursera le prix
» d'achât que son maître déclarera par serment
» prononcé sur la sainte Croix.

» 7°. Le prince russe renonce à toute auto-
» rité sur la Chersonnèse, et les villes y com-
» prises; mais lorsqu'il fera la guerre dans ces
» contrées, nous, Grecs, prenons l'engagement
» de lui fournir toutes les troupes qu'il jugera à
» propos de nous demander.

» 8°. Si les Russes trouvent sur le rivage un
» vaisseau grec, ils le laisseront intact; et si
» quelqu'un d'entr'eux s'avisait d'en distraire la
» moindre des choses, de maltraiter ou de rendre
» esclave quelqu'un de l'équipage, il serait puni
» selon les lois grecques et russes.

» 9°. Les Russes ne feront aucun mal aux ha-
» bitans du pays de Cherson, qui s'occupent de la
» pêche, à l'embouchure du Dniéper; ils ne
» pourront y passer l'hiver, non plus qu'à Biè-
» lobérejie et à Saint-Ester, mais ils s'en retour-
» neront en Russie à l'approche de l'automne.

» 10°. Le prince de Russie ne permettra point
» aux Bulgares noirs de faire la guerre dans la

» province de Cherson. » (On appelait noire la Bulgarie du Danube, pour la distinguer de l'ancienne patrie des Bulgares (197)).

« 11°. Si les Grecs qui se trouvent en Russie » commettent quelque crime, le prince n'aura » pas le droit de les punir; il renverra les cou- » pables en Grèce, afin qu'ils y subissent leur » peine.

» 12°. Si un Chrétien tue un Russe, ou un Russe » un Chrétien, les parens du mort ont le droit » d'arrêter le meurtrier et de le tuer. »

La suite comme à l'article trois du traité précédent.

13°. Cet article sur les querelles est la répétion de l'article quatre du traité d'Oleg.

« 14°. Si les empereurs grecs demandent des » troupes au prince de Russie, celui-ci satisfera » à leur demande, afin de prouver à tous les » étrangers, la bonne intelligence qui règne » entre la Grèce et la Russie.

» Ces conditions seront écrites sur deux char- » tes, dont l'une restera par-devers les empe- » reurs, l'autre, signée par eux, sera expédiée au » grand prince de Russie, Igor, et à ses gens, qui » aussitôt après l'avoir reçue, jureront d'en ob- » server fidèlement la teneur; les baptisés dans » la cathédrale de Saint-Elie, sur la sainte Croix,

» posée devant eux et sur cette charte, et ceux
» qui n'ont pas reçu le baptême, en posant par
» terre leurs boucliers, leurs anneaux et leurs
» épées nues. »

Il est du devoir de l'historien de conserver dans leur intégrité ces monumens diplomatiques de la Russie, qui nous retracent l'esprit de nos ancêtres, et jusqu'à leurs coutumes. Il est rare de trouver dans les annales du dixième siècle des traités aussi détaillés que ceux-là. Ils sont faits non-seulement pour piquer la curiosité d'un diplomate, mais encore celle de tout lecteur intelligent, qui, en lisant l'histoire, veut avoir une idée juste des mœurs sociales de ce temps-là. Quoique les historiens de Byzance ne fassent aucune mention de ce traité ni du précédent, conclu du temps d'Oleg, leur contenu nous présente cependant les rapports mutuels des Grecs et des Russes, sous un point de vue si conforme aux caractères et aux circonstances de ce temps, que nous ne saurions douter de leur authenticité.

Après avoir confirmé cette alliance par serment, l'empereur députa de nouveaux ambassadeurs à Kief, pour remettre au prince russe la charte de la paix. Igor se rendit avec eux sur la colline sacrée, où était l'idole de Péroune, et là, en leur présence, il promit solennellement de

vivre ami de l'empereur; à son exemple, ses guerriers, pour gage de la sincérité de leurs sermens, déposèrent aux pieds de l'idole leurs armes, leurs boucliers et de l'or. Cérémonie remarquable! les armes et l'or étaient ce que les Russes idolâtres avaient de plus sacré et de plus précieux. Les Varègues chrétiens prêtèrent le même serment dans la cathédrale de Saint-Élie, sans doute la plus ancienne de Kief. Nestor dit positivement qu'à cette époque, il y avait déjà un grand nombre de chrétiens parmi les Varègues.

Après avoir fait aux ambassadeurs grecs de riches présens en fourrures, en cire et en prisonniers, Igor les renvoya à l'empereur avec les protestations d'amitié les plus sincères. Il désirait effectivement la paix dans ses dernières années; mais l'insatiable cupidité de ses frères d'armes ne lui permit pas d'en goûter les douceurs. « Nous » sommes nus, lui disaient-ils, tandis que les » compagnons de Sveneld ont de belles armes » et de beaux habits. Viens avec nous lever des » impôts, afin que nous soyons avec toi dans l'a» bondance. » Constantin Porphyrogénète nous apprend que tous les ans, au mois de novembre, nos anciens souverains partaient de Kief, avec une armée, pour visiter leurs villes, et qu'ils ne rentraient pas dans leur capitale avant le mois

d'avril. Ces voyages avaient sans doute pour but principal d'établir une liaison plus intime entre toutes les parties de l'empire, et de contenir le peuple et les chefs dans la dépendance des grands princes. Accablé de vieillesse, Igor envoya à sa place les grands et les boyards, parmi lesquels était l'illustre voiëvode Sveneld, qui, chargé de percevoir les impôts, avait été à même de s'enrichir lui-même, ainsi que tous les jeunes guerriers qui composaient la troupe d'élite dont il était entouré. C'était à eux que la garde d'Igor portait envie, et, pour la contenter, ce prince accéda à ses désirs. Au commencement de l'automne, il se rendit chez les Drevliens, et, oubliant que la modération est la vertu du pouvoir, il surchargea ce peuple d'impôts onéreux. Peut-être même que ses gardes, profitant de la faiblesse de leur chef courbé sous le poids des années, voulaient s'enrichir et pillaient ces infortunés tributaires, qui n'avaient été soumis que par la force des armes. Igor sortit enfin de leur pays; mais, entraîné par sa destinée, une imprudence fut cause de sa perte. Peu satisfait du nouveau tribut qu'il avait imposé, il lui prit l'idée de renvoyer son armée à Kief, et de retourner chez les Drevliens, avec une partie de ses gardes, pour y exiger de nouvelles contributions. Leurs ambas-

sadeurs vinrent à sa rencontre, et lui dirent : « Prince, nous t'avons tout payé ; pourquoi » donc retournes-tu chez nous ? » Pressé par l'avidité, aveuglé par la soif de l'or, Igor voulut aller plus loin. Alors les Drevliens désespérés, voyant, dit Nestor, qu'il n'y avait pas d'autres ressources que *de tuer le loup cruel qui allait immoler tout le troupeau à sa rage*, volent aux armes, sous le commandement de leur chef nommé Male; ils sortent de Korosthène, tuent Igor avec ses soldats, et les enterrent auprès de cette ville. Au rapport des Byzantins, ils attachèrent ce prince à deux arbres, et de la sorte ils l'écartelèrent. Igor ne fut pas si heureux qu'Oleg, dans ses guerres contre les Grecs; cependant, sans avoir les grandes qualités de son tuteur, il conserva l'intégrité de la monarchie russe, organisée par Oleg; il en ménagea toujours l'honneur et les avantages dans ses traités avec l'Empire. Quoique païen, il permettait aux Russes, nouvellement convertis, de célébrer solennellement le Dieu des chrétiens, et de même qu'Oleg, il laissa à ses successeurs l'exemple d'une prudente tolérance, digne des temps les plus civilisés. Nous n'avons que deux reproches à faire à sa mémoire; c'est d'avoir permis aux dangereux Petchénègues de s'établir dans le voisinage de la Russie, et d'a-

Assassinat d'Igor.

voir exaspéré, par sa cupidité, un peuple qui faisait partie du sien, en voulant le dépouiller comme un conquérant avide. Igor voulait peut-être se venger de l'ancienne révolte des Drevliens; mais un prince s'abaisse en tirant vengeance d'une injure déjà pardonnée, et c'est bien assez de punir le coupable une seule fois. Nous terminerons ici ce que nous avons à dire sur Igor; car, faute de traditions, l'historien ne peut rien ajouter ni aux louanges ni aux reproches que ce prince put mériter. Il régna trente-deux ans.

C'est à ce règne que se rattache un fait très-curieux, rapporté par Massoudi, historien arabe contemporain. Il écrit que des idolâtres russes et slaves habitaient dans Atel, capitale des Khozars, et qu'ils y servaient le kagan; que vers l'an 912, et avec la permission de ce prince, leur armée parut dans des barques sur la mer Caspienne; qu'elle ravagea le Daghestan et le Schirvan, et qu'enfin elle fut détruite par les Mahométans. Abulfedah, autre historien arabe, dit qu'en 944, les Russes prirent la ville de Barda, capitale d'Arran (à 70 verstes de Gandja), et qu'ils retournèrent dans leur patrie par le fleuve Kour et la mer Caspienne. Un troisième historien oriental, Abulfarage attribue cette expédition aux Alains, aux Lezgues (198) et aux Slaves, peuples pour lors

tributaires du kagan, dans les contrées méridionales de notre ancienne patrie. Les Russes purent pénétrer dans le Schirvan par le Dniéper, la mer Noire et celle d'Azof, le Don et le Volga, en suivant le petit détroit qui sépare ces deux fleuves dans le district actuel de Katchalin, chemin très-long et très-pénible, mais dont ils surmontèrent les obstacles, parce que l'amour du butin leur donnait cette hardiesse, ce courage et cette patience, qui servirent à faire connaître la Russie en Europe et en Asie, au commencement de son existence politique.

CHAPITRE VII.

SVIATOSLAF.

945—972.

Régence d'Olga. — Vengeance perfide. — Prudence d'Olga. — Son baptême. — Russes en Sicile. — Caractère et exploits de Sviatoslaf. — Prise de Biélovège. — Conquête de la Bulgarie. — Irruption des Petchénègues. — Mort d'Olga. — Ambassade en Germanie. — Première division de la Russie en apanages. — Seconde conquête de la Bulgarie. — Guerre contre Zimiscès. — Traité avec les Grecs. — Portrait de Sviatoslaf. — Sa mort.

SVIATOSLAF, fils d'Igor, premier prince dont le nom soit russe, était encore adolescent : la fin malheureuse de son père, la nouveauté d'une puissance qui n'avait été fondée et conservée que par les armes, la révolte des Drevliens, l'esprit turbulent d'une armée habituée à l'activité, aux conquêtes et au pillage, l'ambition des généraux varègues, entreprenans et orgueilleux, qui n'avaient de respect que pour le pouvoir que donne une heureuse audace, tout menaçait Sviatoslaf et la Russie des plus grands dangers. Mais la provi-

dence daigna conserver, et l'intégrité de l'empire et la puissance du souverain, en accordant à la mère de Sviatoslaf les qualités d'une âme extraordinaire.

Régence d'Olga.

Le jeune prince avait pour gouverneur, le boyard Asmould: Sveneld commandait l'armée. Ce fut, sans doute, à l'aide de ces deux hommes illustres, qu'Olga s'empara du timon de l'état; et elle prouva par la sagesse de son gouvernement, pendant la régence, qu'une faible femme peut quelquefois égaler les plus grands hommes.

La première chose dont s'occupa cette princesse, fut d'exterminer les meurtriers d'Igor. L'annaliste nous transmet, à cet égard, beaucoup de particularités qui ne s'accordent, pour la plupart, ni avec une vraisemblance raisonnable, ni avec la dignité de l'histoire, et puisées, sans doute, dans des contes populaires. Cependant, comme ces détails reposent sur un fait véritable, et que tout, jusqu'aux fables, devient précieux pour un esprit observateur, en ce qu'elles retracent les mœurs et l'esprit de chaque siècle, nous allons seulement rapporter le récit que nous fait Nestor de la vengeance et des ruses d'Olga.

Vengeance d'Olga.

« Fiers du meurtre d'Igor autant que d'une vic-
» toire, méprisant l'enfance de Sviatoslaf, les
» Drevliens formèrent le projet d'usurper la puis-

» sance de Kief, et de faire épouser la veuve
» d'Igor à leur prince Male ; car, bien que tri-
» butaires des Kiéviens, ils avaient aussi des
» princes particuliers. Vingt ambassadeurs des
» plus distingués parmi les Drevliens, viennent
» à Kief, et disent à Olga : *Nous avons tué ton*
» *mari à cause de sa rapacité et de son amour*
» *pour le pillage ; mais les princes drevliens*
» *sont généreux et magnanimes ; leur pays est*
» *florissant et fortuné, deviens l'épouse de no-*
» *tre prince Male. Votre proposition m'est très-*
» *agréable*, répondit Olga avec une feinte dou-
» ceur, *je ne puis plus ressusciter mon époux !*
» *Demain je vous ferai rendre tous les honneurs*
» *qui vous sont dus ; retournez maintenant dans*
» *vos barques, et lorsque mes gens viendront*
» *vers vous, ordonnez-leur de vous porter sur*
» *leurs bras.* A l'instant Olga fait creuser une
» grande fosse dans la cour du Belvédère, et le
» lendemain elle envoie chercher les ambassa-
» deurs, qui, selon ses ordres, disent aux gens
» de la princesse : *Nous ne voulons aller ni à*
» *pied ni à cheval : portez-nous avec notre bar-*
» *que. Que faire?* répondirent les Kiéviens, en les
» portant, *nous sommes esclaves ! Igor n'est plus,*
» *et notre princesse consent à devenir l'épouse*
» *de votre prince.* Olga observait de son balcon

» la fierté et l'orgueil des députés, bien éloignés
» de prévoir le triste sort qui les attendait; car,
» arrivés près de la fosse, les gens d'Olga les y
» précipitent eux et leurs barques. La vindica-
» tive princesse leur demande alors s'ils étaient
» satisfaits de cet honneur; les infortunés témoi-
» gnent, par leurs cris, leur repentir de la mort
» d'Igor; mais il était trop tard. Olga les fait en-
» terrer tout vifs, et a soin d'expédier un cour-
» rier aux Drevliens, pour leur déclarer qu'il
» fallait lui envoyer un plus grand nombre de
» personnes considérables, sous prétexte que le
» peuple de Kief ne voulait point la laisser par-
» tir sans une suite nombreuse et solennelle.
» Les trop crédules Drevliens députèrent aussi-
» tôt à Kief, les plus illustres de leurs chefs
» et de leurs citoyens; à peine sont-ils arrivés
» qu'on leur fait préparer, à la manière du
» pays, un bain où ils sont brûlés tout vifs.
» Alors Olga fait dire aux Drevliens de préparer
» de l'hydromel à Korosthène, parce qu'elle al-
» lait se rendre chez eux; mais qu'avant son se-
» cond mariage, elle désirait célébrer des jeux fu-
» néraires sur la tombe de son premier époux. En
» effet, elle se rendit dans cette ville; elle arrosa
» de pleurs les cendres d'Igor; elle fit élever un
» tertre sur son tombeau (qui, à ce qu'on pré-

» tend, existe encore dans cet endroit), et célé-
» bra des jeux en son honneur. La fête com-
» mence par un joyeux banquet; les jeunes guer-
» riers de la suite de la princesse, en font les
» honneurs, et traitent les plus considérables du
» pays, qui se décident enfin à demander des
» nouvelles de leurs ambassadeurs. On leur ré-
» pond qu'ils reviendront avec les gardes d'Igor;
» bientôt les vapeurs de l'hydromel troublent la
» tête des imprudens Drevliens; Olga s'éloigne
» en donnant un signal, et, au même instant,
» cinq mille d'entre eux sont immolés autour de
» la tombe d'Igor.

» De retour à Kief, Olga rassemble une nom-
» breuse armée, et s'avance contre les Drevliens,
» déjà punis par la ruse, mais non subjugués par
» la force. Les deux armées se rencontrent, et
» le jeune Sviatoslaf, lui-même, commence le
» combat. Le trait lancé par la main du faible
» adolescent, tombe aux pieds de son cheval; aus-
» sitôt les chefs de l'armée, Asmould et Sveneld,
» encouragent les troupes par l'exemple du jeune
» héros, et s'écriant : *Amis! mourons pour no-*
» *tre prince!* ils se précipitent sur l'ennemi. Les
» Drevliens prennent la fuite, et courent se ren-
» fermer dans leurs villes. Se sentant plus cou-
» pables que les autres, les habitans de Koros-

» thène se défendirent en désespérés pendant tout
» l'été. Alors Olga eut recours à une nouvelle
» ruse. *Pourquoi vous défendre si obstinément?*
» leur fit-elle dire; *toutes vos autres villes sont*
» *en ma puissance; déjà vos compatriotes la-*
» *bourent paisiblement leurs champs, tandis*
» *que vous voulez mourir de faim; ne craignez*
» *plus ma vengeance, je l'ai assouvie à Kief*
» *et sur la tombe de mon époux.* Les Drevliens
» lui proposèrent un tribut de miel et de four-
» rures; la princesse, affectant l'apparence de
» la générosité, le refusa, et répondit qu'elle
» se contenterait de trois moineaux et d'un pi-
» geon par maison. Les assiégés satisfont avec
» joie à son désir, et attendent impatiemment
» que l'armée de Kief s'éloigne de leurs murs;
» mais à peine le soir est-il venu, que toutes leurs
» maisons deviennent la proie des flammes.
» L'artificieuse Olga avait fait attacher de l'ama-
» doue enflammée aux oiseaux qu'elle avait re-
» çus, et leur avait fait rendre la liberté. Ils
» étaient retournés dans leurs nids et avaient,
» de la sorte, causé un incendie général dans la
» ville. Les habitans, effrayés, voulurent cher-
» cher leur salut dans la fuite, mais ils tombè-
» rent entre les mains des soldats d'Olga. La
» grande princesse en fit mourir quelques uns



» des plus notables, en condamna d'autres à » l'esclavage, et surchargea le reste d'impôts » onéreux. »

Tel est le récit de Nestor. Nous ne pouvons pas approuver la cruauté d'Olga : il est vrai que la religion et les lois mêmes des payens justifiaient une implacable vengeance, et nous devons établir notre jugement sur les héros de l'histoire, d'après les coutumes et les mœurs du temps où ils ont vécu; mais cependant, ce qui nous paraît peu croyable, c'est la négligence des Drevliens, et la manière dont Korosthène fut prise, au moyen des moineaux et des pigeons; invention qui, d'ailleurs, ferait honneur à l'esprit ingénieux des Russes du dixième siècle. Si nous dégageons cet événement des ténèbres fabuleuses qui le couvrent, nous y verrons simplement qu'Olga fit, en effet, mourir à Kief les députés drevliens, dont l'intention était peut-être de se justifier du meurtre d'Igor; qu'elle soumit une seconde fois ce peuple par la force de ses armes; punit les coupables habitans de Korosthène, et que, selon la coutume des idolâtres, elle célébra solennellement, dans cette ville, des jeux guerriers pour honorer la mémoire du fils de Rurik. La grande princesse, accompagnée de sa suite, parcourut, avec le jeune

Sviatoslaf, tout le pays des Drevliens, en leur imposant des tributs au profit du trésor national; mais il fut enjoint aux habitans de Korosthène d'envoyer le tiers des impôts à Olga elle-même, dans son propre apanage, à Vouichégorod, fondée peut-être par Oleg, qui la lui avait donnée en dot, comme à la fiancée ou à l'épouse d'un grand prince: chose dont nous verrons plus d'un exemple dans notre ancienne histoire. Cette ville, dont parle Constantin Porphyrogénète, et qui était célèbre dans le dixième siècle, n'est plus, depuis long-temps, qu'un village situé à sept verstes de Kief, sur les bords élevés du Dniéper, et remarquable par la beauté de sa situation. Il paraît que, dans la suite, Olga tâcha de consoler les Drevliens de ses rigueurs, par les bienfaits d'une sage administration; du moins, tout ce qui rappelait sa mémoire, les endroits où elle faisait ses stations, et ceux où, selon la coutume des héros du temps, elle prenait le plaisir de la chasse, furent long-temps, pour ce peuple, l'objet d'une vénération et d'une curiosité particulières.

L'année suivante elle laissa Sviatoslaf à Kief, et partit pour aller visiter la Russie septentrionale, c'est-à-dire la province de Novgorod; elle établit sur la Lougha et la Msta des con-

tributions payables au trésor public; partagea les terres en baillages et communes; fit sans doute tout ce qui était nécessaire pour le bien de l'État, autant que le permettait alors la situation de la Russie, et laissa partout des traces de la sagesse la plus prévoyante : cent cinquante ans après, le peuple se rappelait encore, avec reconnaissance, ce voyage de la bienfaisante Olga, et Nestor nous assure que, de son temps, les habitans de Kief conservaient son traîneau comme un monument précieux. Il est probable que cette princesse, qui était née à Pskof, contribua, par certains priviléges accordés aux citoyens de cette ville, à lui procurer cet état florissant et même cette puissance, qui la firent marcher de pair avec Novgorod, et qui, en éclipsant l'antique Isborsk, lui procurèrent l'honneur de devenir capitale d'une grande province.

Après avoir de la sorte assuré le repos et le bien-être de son empire, Olga se hâta d'aller rejoindre le jeune Sviatoslaf à Kief, où elle vécut, pendant quelques années, dans la plus grande tranquillité, entourée de l'amour de son fils et de la reconnaissance de son peuple. C'est ici, selon Nestor, que se terminent les opérations politiques de cette princesse, et que commence

l'époque de sa gloire dans notre histoire ecclésiastique.

Olga était parvenue à l'âge où les mortels, après avoir rempli sur la terre leur carrière d'activité, voient la mort plus près d'eux, et reconnaissent la vanité des grandeurs de ce monde. C'est alors que la vraie religion leur tend une main secourable, et vient adoucir, par ses consolations, l'amertume des réflexions que fait naître la fragilité de l'existence. Olga était payenne; mais Kief retentissait déjà de chants en l'honneur du Dieu tout-puissant; elle était témoin des cérémonies chrétiennes; elle pouvait satisfaire sa curiosité par des conférences avec les pasteurs de l'Eglise; et cette princesse*, douée d'un esprit supérieur, fut à même de se convaincre de la sainteté de la morale de J.-C: Charmée de l'éclat des rayons de cette nouvelle 955.
lumière, elle résolut de se faire chrétienne. A Baptême d'Olga.
cet effet, elle partit pour la capitale de l'Empire et de la religion grecque, afin de puiser elle-même aux sources les plus pures. Ce fut le patriarche lui-même qui l'instruisit et la baptisa; elle eut pour parrain Constantin Porphyrogénète. L'empereur mit tous ses soins à recevoir, d'une manière digne de lui, la princesse d'un peuple célèbre, et il a décrit lui-même les détails de

cette intéressante et curieuse cérémonie. Olga arriva au palais, suivie des personnes de sa cour, de ses parens, de beaucoup de dames de distinction, des ambassadeurs russes et des marchands qui demeuraient ordinairement à Constantinople. Constantin et son épouse, entourés de leurs courtisans et des grands de l'Empire, vinrent à la rencontre d'Olga; l'empereur la conduisit ensuite dans les appartemens de l'impératrice, où il s'entretint avec elle. Le premier jour, 9 septembre, il y eut un festin splendide dans la vaste salle, dite *de Justinien*, où l'impératrice était assise sur un trône, tandis qu'en signe de respect pour l'épouse d'un si grand monarque, la princesse russe se tint debout jusqu'à ce qu'on lui eût désigné la place préparée pour elle et pour les dames de sa cour. Pendant le repas, les voûtes du palais retentissaient d'une musique harmonieuse; des chanteurs célébraient la grandeur de la famille impériale; et des danseurs déployaient, dans des pantomimes agréables, toutes les ressources de leur art. Les ambassadeurs russes, les principaux seigneurs de la cour d'Olga, et les marchands, dînaient dans une autre salle; ensuite on distribua des présens en argent à tous les étrangers. Le neveu de la princesse reçut trente miliarèzes, ou deux ducats et

demi : (*a*) chacun de ses huit courtisans, vingt; chacun des vingt ambassadeurs, douze ; les quarante-cinq marchands, le prêtre et le confesseur d'Olga, nommé Grégoire, chacun huit; les deux interprètes, vingt-quatre ; les gens de Sviatoslaf, chacun cinq ; ceux des ambassadeurs, trois ; l'interprète particulier de la princesse, quinze. On avait servi un dessert à part sur une table d'or ; Olga y prit place avec la famille impériale, et aussitôt on vint lui présenter, sur un plat d'or enrichi de pierres précieuses, cinq cents miliarèzes pour elle ; vingt pour chacune de ses parentes, et huit pour chacune de ses femmes. Le 18 octobre il y eut de nouveau, au palais, un festin, où la princesse fut placée à la même table que l'impératrice, sa belle-fille, épouse de Roman, et ses enfans. L'empereur lui-même dînait dans une autre salle avec tous les Russes. Cette fête se termina aussi par des présens plus médiocres encore que les précédens : celui d'Olga fut de deux cents miliarèzes, et les autres à proportion. Sans doute à cette époque les monarques russes n'étaient pas encore bien riches en métaux précieux ; cependant la politesse seule put engager la grande princesse à recevoir un présent de seize ducats (199).

(*a*) Ainsi le miliarèze valait un franc de notre monnaie.

A ces récits authentiques du séjour d'Olga à Constantinople, un bruit populaire, consigné dans nos anciennes chroniques, et qui n'a aucune vraisemblance, ajoute que l'empereur, charmé de l'esprit et de la beauté de la grande princesse, lui avait offert sa main et sa couronne; mais qu'Olga, baptisée sous le nom d'Hélène, avait rejeté sa proposition, en rappelant à son parrain qu'il existait entre eux une parenté spirituelle, regardée par la religion chrétienne comme un obstacle insurmontable à leur union. D'abord, Constantin avait encore son épouse; en second lieu, Olga n'avait pas moins alors de 60 ans; et s'il est vrai qu'elle charma l'empereur, ce dut être par son esprit plutôt que par sa beauté.

Instruite, par le patriarche lui-même, des saintes maximes du christianisme, Olga revint à Kief. A son départ, dit Nestor, l'empereur la combla de riches présens, et la nomma même sa fille. Mais il paraît, qu'en général, elle fut peu satisfaite de sa réception. C'est ce dont on pourra se convaincre en lisant le trait suivant. On vit bientôt arriver à Kief des ambassadeurs grecs, qui sommèrent la grande princesse de tenir sa promesse, et d'envoyer à l'empereur des troupes auxiliaires. Ils demandaient aussi des présens, des esclaves, des fourrures précieuses

et de la cire : « Quand votre souverain, leur » répondit Olga, sera resté aussi long-temps » sur la Potchaïna, que je suis demeurée à Souda » (port de Constantinople), je lui enverrai des troupes et des présens ; » puis elle congédia les ambassadeurs. Cette réponse semblerait insinuer que les Grecs, trop soupçonneux, furent long-temps avant de faire entrer Olga dans leur ville; et que l'orgueil ordinaire de la cour de Byzance avait laissé dans son cœur de fâcheuses impressions.

Néanmoins, pendant tout le règne de Constantin Porphyrogénète, de son fils et de Nicéphore Phocas, les Russes observèrent religieusement les conditions de paix et d'amitié avec la Grèce. Ils servaient même à la cour des empereurs, dans leurs armées de terre et de mer; et en 964, dit l'historien arabe Novaïri, ils combattirent en Sicile contre Ali-Hassan, général sarrazin, en qualité d'auxiliaires des Grecs. Constantin envoyait souvent au grand prince, des bulles d'or ou dépêches, avec un sceau d'or (200), et portant cette adresse : *lettre des empereurs chrétiens, Constantin et Roman, au monarque russe.*

Enflammée d'une sainte ardeur pour sa nouvelle religion, Olga s'empressa de dévoiler à

son fils les erreurs du paganisme ; mais le jeune et présomptueux Sviatoslaf ne voulut jamais consentir à écouter ses leçons. En vain cette vertueuse mère lui parlait du bonheur d'être chrétien ; de la paix dont jouissait son âme depuis qu'elle connaissait le vrai Dieu : « Faut-il » donc, lui répondait Sviatoslaf, que moi seul » j'adopte une nouvelle religion, afin que tous » mes compagnons d'armes se moquent de moi ?» En vain Olga lui objectait que son exemple porterait tout le peuple à embrasser le christianisme ; le jeune prince fut inébranlable, et continua de célébrer les faux dieux. Il n'empêchait personne de recevoir le baptême ; mais il déguisait à peine son mépris pour les chrétiens, et rejetait avec humeur toutes les exhortations de sa mère, qu'il aima cependant toujours avec la même tendresse ; elle fut enfin forcée au silence, et réduite à demander à Dieu seul la grâce d'éclairer son fils et le peuple russe.

964—966. Caractère et exploits de Sviatoslaf.

Ce prince ayant atteint sa majorité, ne songea plus qu'à signaler sa valeur par des exploits dignes de sa grande âme. Brûlant de rivaliser d'héroïsme avec le successeur de Rurik ; enflammé du désir de donner un nouveau lustre aux armes russes, si célèbres sous le règne d'Oleg, il rassemble une nombreuse armée, et vole au

champ d'honneur avec l'impétuosité d'un jeune héros. Il avait su, par le genre de vie le plus dur, habituer son corps à toutes les fatigues de la guerre. Il n'avait jamais ni tentes, ni équipages, et ne se nourrissait que de chair de cheval ou de bêtes sauvages, qu'il faisait lui-même rôtir sur des charbons. Également habitué au froid et à l'intempérie des pays septentrionaux, il n'avait d'autre toit que la voûte céleste; d'autre lit, que la couverture de son cheval; d'autre oreiller, que sa selle. Tous ses soldats le prenaient pour modèle : l'ancienne chronique transmet à la postérité la noblesse de son caractère : bien loin de chercher à profiter des avantages qu'offre une attaque imprévue, il avait toujours soin de déclarer la guerre aux peuples ses ennemis, avant de les combattre, en leur faisant dire : *je marche contre vous*. Dans des temps où la barbarie étendait partout son empire, on aime à voir le fier Sviatoslaf observer toutes les règles d'un honneur vraiment chevaleresque.

Les rives de l'Oka, du Don et du Volga furent les premiers théâtres de ses triomphes. Il soumit les Viatitches, qui se reconnaissaient toujours tributaires du khan des Khozars, et il tourna même ses armes victorieuses contre ce potentat, jadis si puissant. Un combat sanglant décida du

sort des deux peuples. Le khan commandait son armée en personne; mais la victoire resta à Sviatoslaf, qui prit Biélovège et Sarkel (comme la nomment les historiens byzantins), ville située sur le bord du Don, et fortifiée par des ingénieurs grecs. Nestor ne nous donne aucuns détails sur les opérations ultérieures de ce prince. Il se contente de dire que Sviatoslaf soumit aussi les Yasses et les Kassogues; les premiers, vraisemblablement les Ossiens ou Ossitiens d'aujourd'hui, étaient de même origine que les Alains, et habitaient au milieu des monts Caucase, dans le Daghestan, près de l'embouchure du Volga; les seconds, sont les Tcherkesses, dont le pays s'appelait Kassakhi dans le dixième siècle; à présent même, les Ossitiens les nomment Kassakhes. Ce fut aussi à cette époque que les Russes s'emparèrent de la ville de Tamatarkha, ou Phanagorie, et de toutes les possessions des Khozars sur les côtes orientales de la mer d'Azof; car cette partie de l'ancien royaume de Bosphore, nommée depuis principauté de Tmoutorokan, appartenait déjà aux Russes du temps de Vladimir, comme nous le verrons dans la suite. La conquête d'un pays aussi lointain, peut paraître surprenante; mais le courage impétueux de Sviatoslaf

se plaisait aux dangers des grandes entreprises : s'étant frayé un chemin depuis le Don jusqu'au Bosphore Cimmérien, ce héros pouvait établir une communication facile entre Tmoutorokan et Kief, par la mer Noire et le Dniéper. Il ne restait plus en Tauride qu'une ombre de la puissance des khans.

Le mécontentement de l'empereur Nicéphore Phocas, contre Pierre, roi des Bulgares, fournit à Sviatoslaf l'occasion de faire une nouvelle conquête plus importante encore. Jaloux de punir les Bulgares de ce qu'ils ne voulaient pas s'opposer aux fréquentes incursions que les Hongrois faisaient dans la Grèce, l'empereur députa à Kief, en qualité d'ambassadeur, Kalokir, fils du gouverneur de Cherson, promettant de riches présens au prince russe, s'il voulait déclarer la guerre aux Bulgares. Sviatoslaf se prêta de bon gré aux vues de l'empereur ; et s'étant fait donner par les Grecs quelques pouds d'Or (*a*) pour s'équiper, il parut sur le Danube avec une flotte de soixante mille hommes. Les Bulgares font de vains efforts pour les repousser ; les Russes couverts de leurs boucliers s'élancent sur le rivage, l'épée à la main, et mettent en fuite les ennemis, dont toutes les villes se soumettent au vainqueur. Le roi des

967. Conquête de la Bulgarie.

(*a*) Un poud pèse quarante livres de France.

Bulgares succomba à son infortune. Ainsi, vengeur des Grecs, riche des dépouilles des vaincus, couvert des lauriers de la victoire, le prince russe se voyait maître de l'ancienne Mœsie; il demandait encore des présens à l'empereur en signe de reconnaissance, et il se livrait au plaisir à Péréyaslavetz (201), ville des Bulgares, bien loin de supposer que, dans le même temps, sa propre capitale était exposée au plus grand danger.

968. Profitant de l'absence du valeureux Sviatoslaf, les Petchénègues osèrent, pour la première fois, attaquer la Russie, et s'avancèrent contre Kief, où s'étaient renfermés Olga et ses petis-fils. De l'autre côté du Dniéper, il y avait à la vérité un général russe, nommé Prititch; mais son armée était peu nombreuse, et il ne pouvait avoir aucune communication avec la ville, dont les habitans au désespoir étaient en proie à toutes les horreurs de la famine. Dans cette extrémité un jeune guerrier plein de courage, et qui parlait la langue des Petchénègues, s'offre pour aller informer Prititch de la cruelle situation où se trouvent les Kiéviens. Il sort de la ville une bride à la main, va droit à un groupe de soldats petchénègues, et leur demande s'ils n'ont pas vu son cheval. Les Petchénègues, s'imaginant que c'était un des leurs,

s'empressent de faire place au jeune homme, qui gagne à la hâte le Dniéper, se déshabille, se jette à la nage, et se dirige vers l'autre bord. Les ennemis reconnaissant leur erreur, lui lancent des flèches sans pouvoir l'atteindre. De l'autre côté, les Russes envoient une barque à la rencontre de leur compatriote, et l'y reçoivent. Prititch ayant appris par cet envoyé que les Kiéviens, réduits au désespoir, voulaient se rendre le lendemain, et redoutant la colère de Sviatoslaf, résolut de tout hasarder pour sauver au moins la famille du prince. Le lendemain, au point du jour, les Petchénègues virent le Dniéper couvert de barques russes, qui s'avançaient au son des trompettes, auquel les assiégés répondaient par de bruyantes acclamations de joie. Les ennemis persuadés que c'était le terrible Sviatoslaf en personne, qui venait au secours de sa capitale, se dispersèrent pleins d'effroi, et la grande princesse Olga eut enfin la liberté de sortir sans danger des murs de Kief, avec ses petits-fils, pour aller au-devant de ses libérateurs. Le prince des Petchénègues s'étant aperçu du petit nombre des ennemis, n'osa cependant pas combattre. Il témoigna le désir d'avoir une entrevue avec le général russe auquel il demanda s'il était le prince? L'adroit capitaine lui répondit qu'il ne

commandait que l'avant-garde de Sviatoslaf, et que ce prince s'avançait lui-même avec une armée formidable. Le Petchénègue trompé lui proposa la paix : en signe d'amitié les deux généraux se donnèrent la main, et échangèrent leurs armes. Le prince donna au voiëvode son sabre, ses flèches et son cheval; et Prititch le pria d'accepter son bouclier, sa cuirasse et son épée; après quoi le Petchénègue se hâta de s'éloigner de la ville avec ses troupes.

Les habitans de Kief délivrés, expédièrent un courrier pour reprocher à Sviatoslaf de sacrifier son propre pays au désir d'en conquérir d'autres, et pour lui annoncer que de cruels ennemis avaient été sur le point de prendre sa capitale et sa famille; que l'absence de leur monarque et de leur défenseur pourrait les exposer une seconde fois à un péril aussi imminent; pour lui demander qu'enfin il eût pitié des malheurs de sa patrie, de sa tendre et respectable mère, et de ses jeunes enfans. Le prince attendri se hâte de retourner à Kief; car le bruit des armes, si cher à son cœur, n'avait pas éteint en lui les douces affections de l'amour filial et de la tendresse paternelle. La chronique dit que, ravi de les voir hors de danger, il combla des plus tendres caresses sa mère et ses enfans. L'audace

des Petchénègues devait être punie; une victoire suffit à Sviatoslaf pour les éloigner des frontières de la Russie, et pour rétablir le calme et la paix dans sa patrie.

Mais le tranquille séjour de Kief était peu fait pour plaire à un prince aussi entreprenant. Un pays conquis a toujours des charmes pour le vainqueur; aussi les désirs de notre héros se portaient sans cesse vers les rives du Danube. Il rassemble ses boyards, et, en présence d'Olga, il leur déclare « qu'il préfère le séjour de Péréyaslavetz » à celui de Kief; que la capitale des Bulgares » est comme le centre des richesses de la nature » et de l'art; que les Grecs y importent de l'or, » des étoffes, du vin et des fruits; les Bohémiens » et les Hongrois, de l'argent et des chevaux; » et les Russes, des fourrures, de la cire, du » miel et des esclaves. » *Assiste au moins à mes funérailles*, lui répondit sa mère affligée, *et alors vas où tu voudras, puisque aussi-bien la vieillesse et les infirmités ne tarderont pas à me mettre au tombeau*. Ces paroles furent en quelque sorte une prédiction, car Olga mourut quatre jours après. Elle défendit expressément de célébrer aucune fête sur sa tombe, à la manière des idolâtres, et fut enterrée par un prêtre chrétien à l'endroit même qu'elle avait indiqué. Mort d'Olga.

Cette princesse fut pleurée par son fils et ses petits-fils, et tout son peuple arrosa sa tombe des larmes de la reconnaissance.

La tradition a donné à Olga le nom d'artificieuse ; l'église celui de sainte ; et l'histoire celui de sage. Elle sut, en se vengeant des Drevliens, maintenir la tranquillité dans son pays, et conserver la paix avec les princes voisins, jusqu'à la majorité de Sviatoslaf ; elle parvint, avec l'activité d'un grand homme, à établir l'ordre dans ses vastes États, d'origine encore nouvelle. Peut-être ne donna-t-elle pas de code écrit ; mais elle s'appliqua à faire exécuter des lois simples et suffisantes pour des hommes dans l'enfance de la civilisation. Jusqu'au règne d'Olga, les princes russes ne s'étaient occupés que de la guerre ; elle gouverna l'empire, et Svialostaf lui-même, dans un âge plus avancé, convaincu de toute la sagesse de sa mère, plein de confiance en sa prudence, lui abandonna l'administration intérieure de l'État, tandis que des guerres continuelles l'éloignaient de sa capitale. C'est aussi dans le temps d'Olga que la Russie commença à être connue des contrées européennes les plus éloignées. Les historiens allemands parlent d'une ambassade qu'elle envoya en Germanie à l'empereur Othon Ier. (202). Peut-être

Ambassade des Russes en Allemagne.

la princesse russe, ayant ouï parler des exploits glorieux d'Othon, désira faire connaître à ce prince qu'elle commandait à un grand peuple; ou lui envoya cette ambassade pour lui proposer un traité d'alliance? Enfin, par son zèle pour le christianisme, Olga, selon l'expression de Nestor, *fut l'aurore et l'astre du salut pour la Russie;* elle servit d'exemple à Vladimir, et prépara le triomphe de la vraie religion dans notre patrie.

A peine sa mère eut-elle fermé les yeux, que Sviatoslaf ne vit plus d'obstacles à l'exécution du projet inconsidéré qu'il avait formé, de transférer le siége de l'empire sur les bords du Danube. Outre ses ambitieuses chimères, la Bulgarie pouvait lui plaire en raison de la douceur de son climat, de l'abondance de ses fruits, et des richesses que lui procurerait un commerce facile avec Constantinople. Il est probable aussi que cet État limitrophe de l'Empire était plus civilisé que la Russie; mais tous ces avantages devaient-ils le faire renoncer à sa patrie, où était, pour ainsi dire, la source de sa force et de sa puissance? Au moins devait-il, d'abord, s'emparer de la Bessarabie, de la Moldavie, et de la Valachie, c'est-à-dire en chasser les Petchénègues, afin de réunir, par une chaîne non interrompue de con-

quêtes, la Bulgarie avec les possessions russes. Mais ce prince se fiait trop au bonheur de ses armes, et à la terreur que devait inspirer le nom de vainqueur des Khozars.

970. Il donna à son fils Yaropolk, le gouvernement de Kief, et à Oleg, son second fils, les pays des Drevliens qui jadis avaient eu leurs princes particuliers. Ce fut à cette époque que les Novgorodiens, mécontens sans doute de l'administration des lieutenans du prince, envoyèrent demander à Sviatoslaf un de ses fils pour les gouverner, le menaçant, en cas de refus, de se choisir eux-mêmes un prince. Yaropolk et Oleg refusèrent de se charger de cet emploi : heureusement Sviatoslaf avait encore un troisième fils, nommé Vladimir, qu'il avait eu d'une femme de la suite d'Olga, nommée Maloucha, et ce fut ce prince, appelé à être un jour le réformateur des Russes, que les Novgorodiens choisirent pour leur chef, d'après le conseil de Drobynia, frère de Maloucha. Sviatoslaf fut donc le premier qui introduisit l'usage de donner aux enfans *des apanages particuliers*; usage funeste qui fut la source de tous les malheurs de la Russie !

Premiers apanages en Russie.

Deuxième conquête de la Bulgarie.

Après avoir envoyé à Novgorod, Vladimir, accompagné de Drobynia, Sviatoslaf partit aussitôt pour la Bulgarie, qu'il regardait déjà comme

sa propriété; mais il fut reçu en ennemi par le peuple. Il s'était rassemblé à Péréyaslavetz une nombreuse armée qui tomba sur les Russes : un combat long et sanglant s'engage aussitôt; déjà la victoire allait se décider pour les Bulgares, quand Sviatoslaf s'écrie : *mourons, amis! mais mourons en braves*. Encouragés par ces paroles, les Russes redoublent d'efforts, et le soir le succès le plus complet couronne leur valeur. Sviatoslaf prit d'assaut la ville de Péréyaslavetz, et s'empara une seconde fois du royaume de Bulgarie, où il résolut de fixer définitivement son séjour. Il fut encouragé dans ce projet par un noble grec, nommé Kalokir (203), le même que l'empereur Phocas lui avait envoyé en qualité d'ambassadeur. Kalokir espérait, avec le secours des Russes, détrôner son souverain, et régner à sa place à Constantinople. A cet effet, il leur avait promis de riches présens, et la cession de la Bulgarie à perpétuité. Cependant Sviatoslaf, satisfait de se voir maître de ce pays, permit à Boris, fils du roi défunt, de porter les marques de la dignité royale (204).

Les Grecs ne furent pas long-temps sans reconnaître la faute qu'ils avaient faite, d'attirer les Russes sur les bords du Danube; car le téméraire et belliqueux Sviatoslaf leur paraissait, dans

un voisinage si rapproché, beaucoup plus terrible que les Bulgares. Jean Zimiscès (205), alors empereur de Constantinople, somma ce prince de remplir les conditions du traité qu'il avait conclu avec Nicéphore, et conséquemment d'évacuer la Bulgarie; Sviastoslaf rejeta les propositions des députés de l'empereur, et leur répondit avec fierté, que bientôt il serait lui-même à Constantinople, et qu'il chasserait les Grecs en Asie. Zimiscès, après lui avoir rappelé le sort funeste de l'insatiable Igor, fit ses dispositions de guerre, et Sviatoslaf se hâta de le prévenir.

Nestor et les historiens de Byzance ne sont point d'accord dans la description de cette guerre sanglante; le premier en accorde toute la gloire et tout l'honneur aux Russes, et les derniers à l'empereur, ce qui paraît plus conforme à la vérité. Car, à la fin de cette guerre, la Bulgarie resta au pouvoir des Grecs, et Sviatoslaf fut obligé de se retirer en Russie avec une poignée d'hommes, résultat bien opposé au succès de ses armes. En outre, comme les historiens grecs nous racontent toutes les particularités de cette campagne d'une manière beaucoup plus détaillée et beaucoup plus claire, nous avons cru ne devoir point rejeter leurs intéressans récits, préférant la vérité aux illusions de l'amour-propre national.

Le grand prince, disent-ils, ayant réuni à l'armée russe, les Bulgares, ses nouveaux sujets, les Hongrois et les Petchénègues, alors ses alliés, entra dans la Thrace, dont il ravagea tous les bourgs et les villages jusqu'à Andrinople; Bardas-Sclérus, général de l'Empire, se renferma dans cette ville, et fut long-temps sans oser livrer bataille à une armée si formidable. Cependant ayant réussi, par ruse, à battre les Petchénègues, les Grecs se sentirent assez de courage pour se mesurer avec le prince Sviatoslaf. Les Russes déployèrent leur valeur intrépide; mais enfin Bardas et son frère, le patrice Constantin, les forcèrent de lâcher pied, après avoir tué, en combat singulier, deux célèbres champions Scythes. Guerre contre Zimiscès.

Voici comme Nestor nous fait le récit de cette bataille. « L'empereur envoya au-devant de Sviatoslaf pour lui faire des propositions de paix;
» et, comme il voulait connaître le nombre des
» guerriers ennemis, il promit de lui payer un
» tribut pour chacun d'eux. Le grand prince en
» déclara 20,000, tandis qu'à peine il en avait
» la moitié. Les Grecs, habiles dans l'art de feindre, rassemblèrent, sans perdre de temps, une
» armée de 100,000 hommes qui cerna les Russes
» de tous côtés. Le magnanime Sviatoslaf, après
» avoir regardé d'un œil indifférent les nom-

» breuses phalanges ennemies, et considéré sans
» s'émouvoir la terrible position où il se trou-
» vait, dit à ses soldats : *La fuite ne nous sau-*
» *vera pas; car il nous faut, bon gré, mal gré,*
» *accepter le combat; mourons au champ d'hon-*
» *neur, plutôt que de déshonorer le nom russe.*
» *La honte n'atteint pas les morts; précipitons-*
» *nous sur l'ennemi. Je marcherai devant vous,*
» *et si je succombe, vous ferez alors ce que vous*
» *voudrez......* *Nous périrons avec toi*, s'écriè-
» rent tous à la fois ses guerriers, accoutumés
» à braver la mort et dévoués à leur intrépide
» chef. A ces mots, ils s'élancent au milieu des
» rangs ennemis, et prouvent que ce n'est pas le
» nombre, mais le courage, qui enchaîne la vic-
» toire. Les Grecs ne peuvent soutenir leur choc;
» ils fuient, se dispersent, et Sviastoslaf marche
» sur Constantinople, en signalant son chemin
» par toutes les horreurs de la dévastation. »

Jusqu'ici on pourrait ajouter foi au récit de Nes-tor; la suite en est beaucoup moins vraisem-blable. « Zimiscès, dit-il, surpris et plein d'effroi,
» rassemble les grands de sa cour en con-
» seil extraordinaire, où il fut décidé qu'on *ten-*
» *terait* l'ennemi par des présens en or et en
» étoffes précieuses, qu'il envoya par un homme
» rusé, avec ordre d'observer attentivement

» tous les mouvemens de Sviatoslaf. Ce prince » jeta à peine un regard sur l'or déposé à ses » pieds; et, de l'air le plus indifférent, il dit à » ses gardes : *Prenez cela*. Alors l'empereur lui » envoya une armure que le prince reçut avec la » joie la plus vive et les transports de la plus » sincère reconnaissance. Zimiscès, n'osant lut- » ter contre un ennemi si redoutable, lui paya » un tribut, dont chaque soldat eut une part; » celle des morts même fut reversible sur leurs » parens; alors le fier Sviatoslaf retourna triom- » phant en Bulgarie. » Les Grecs n'avaient pas besoin d'épreuves pour connaître le caractère du grand prince, puisqu'avec un petit nombre de troupes, il avait défait leur puissante armée; néanmoins ce conte est digne de remarque en ce qu'il atteste l'opinion de la postérité sur le caractère de Sviatoslaf.

L'année suivante, disent les historiens de Byzance, Zimiscès sortit lui-même de Constantinople avec son armée, ayant d'abord eu soin d'envoyer une flotte considérable à l'embouchure du Danube, afin, sans doute, d'intercepter la communication que les Russes pouvaient avoir avec Kief. Ce nouvel empereur s'était ouvert le chemin du trône par un forfait. Sa couronne était teinte du sang de Nicéphore; mais on ne

971.

saurait lui refuser d'avoir sagement gouverné l'Empire, et d'avoir mérité le titre de héros. Attentif à choisir d'habiles généraux, à récompenser généreusement jusqu'aux services des simples soldats, et à punir les fautes les plus légères avec la plus grande sévérité, il sut inspirer aux premiers, cet amour de la gloire qui distinguait autrefois les Romains, et aux seconds l'habitude de la discipline des anciens. Sa propre valeur servait de modèle aux uns et aux autres. L'empereur rencontra en chemin des ambassadeurs russes, qui n'avaient d'autre intention que de reconnaître la force des Grecs. Sans entrer avec eux en pourparler, Jean les fit conduire au milieu de son camp, leur en fit voir tous les détails, et les renvoya ensuite vers leur prince; conduite qui devait déjà prouver à Sviatoslaf qu'il avait à faire à un ennemi dangereux. L'empereur ayant laissé derrière lui le gros de son armée, prend quelques troupes d'élite de la légion dite des Immortels, formant 13,000 hommes de cavalerie, et 10,500 d'infanterie (207), paraît, à l'improviste, sous les murs de Péréyeslavetz, et tombe sur huit mille Russes qui s'occupaient tranquillement d'exercices militaires. Les Russes surpris, n'en combattirent pas moins avec leur valeur ordinaire; ils restèrent presque tous sur la place,

malgré une sortie que firent les assiégés pour venir à leur secours. Cette victoire avait coûté cher aux Grecs, et Zimiscès attendait le reste de son armée avec la plus grande impatience; dès qu'elle fut arrivée, les Grecs cernèrent de tous côtés la ville où commandait le général russe Sfenkal; le prince se trouvait avec 60,000 hommes, dans un camp retranché, sur les bords du Danube.

Les annales grecques nous disent que Kalokir, l'auteur de cette guerre, eut le bonheur de sortir de Péréyeslavetz, pour informer Sviatoslaf du siége de la capitale; et que Zimiscès ne donna pas au prince russe le temps de la délivrer. Après plusieurs tentatives inutiles, qu'il fit auprès des Russes pour les engager à se rendre, il prit la ville d'assaut. Boris, qui n'était roi que de nom, tomba entre les mains du vainqueur, ainsi qu'un grand nombre de Bulgares de distinction. L'empereur traita ce monarque avec bonté, l'assurant, comme il arrive en pareille circonstance, qu'il n'avait pris les armes que pour les arracher à l'esclavage, et qu'il ne reconnaissait d'autres ennemis que les Russes. Cependant 8,000 soldats de Sviatoslaf, résolus de mourir plutôt que de se rendre, s'étaient renfermés dans le palais du roi, où ils se défendaient vaillamment, et repoussaient toutes

les attaques de leurs nombreux ennemis. En vain, pour exciter le courage des Grecs, Zimiscès monta lui-même à l'assaut; il fut contraint de céder à la valeur désespérée des assiégés. Alors l'empereur fit mettre le feu au palais, et tous les Russes périrent dans les flammes.

A la nouvelle de la prise de Péréyeslavetz, Sviatoslaf ne témoigna aux siens ni découragement, ni chagrin; il se hâta seulement d'aller à la rencontre de Zimiscès qui s'avançait, avec toutes ses forces, vers Dorostol, ou Silistria moderne. Les deux armées se joignirent à douze milles de cette ville. Zimiscès et Sviatoslaf, dignes rivaux de gloire, après avoir encouragé leurs troupes, donnèrent le signal du combat, et le carnage commença au son des trompettes. Le choc impétueux des Grecs ébranla d'abord les colonnes de Sviatoslaf; mais au même instant remises en ordre par leur prince, elles présentèrent bientôt l'image d'une muraille fortifiée, qui repoussa les ennemis. Jusqu'au soir la fortune flatta tour à tour l'un et l'autre parti; douze fois chacune des deux armées crut avoir enchaîné la victoire et fut sur le point de célébrer son triomphe. Zimiscès fit déployer l'étendard sacré de l'empire; il se montrait partout où il y avait le plus de danger, menaçant de sa lance les fuyards, aux-

quels il indiquait le chemin qui conduisait au centre des ennemis. Enfin, le sort de cette sanglante journée se décida : Sviatoslaf fut contraint de se retirer à Dorostol, et de s'y enfermer.

L'empereur vint l'y assiéger. En même temps on vit arriver la flotte des Grecs, qui interrompit la navigation des Russes sur le Danube. Ce fut alors que l'activité et la grandeur d'âme de Sviatoslaf semblèrent croître avec le danger. Il fit mettre dans les fers beaucoup de Bulgares qui lui étaient suspects; il entoura les murs de la ville d'un large fossé, et inquiéta le camp des Grecs par de fréquentes sorties. Les Russes, écrivent les historiens de Byzance, montraient un acharnement qui tenait du prodige; persuadés qu'un homme tué par l'ennemi devait être esclave de son vainqueur dans les enfers, ils se précipitaient sur la pointe de leurs épées, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir de se sauver; car tel était, selon leur opinion, le seul moyen de conserver leur liberté dans l'autre monde (208). Leurs femmes mêmes volaient au carnage; et, à l'exemple des anciennes amazones, elles rivalisaient de bravoure avec les hommes. Le moindre succès donnait une nouvelle ardeur aux assiégés. Un jour ayant enlevé, dans une sortie, le magister (*a*)

(*a*) Dignité militaire chez les Grecs.

Jéan, parent de Zimiscès, qu'ils avaient pris pour l'empereur lui-même, ils le taillèrent en pièces en poussant des cris de joie, et ils exposèrent solennellement sa tête sur une tour. Plus d'une fois obligés de céder à la supériorité du nombre, ils tournaient le dos sans honte, et rentraient fièrement et à pas lents dans la forteresse, se couvrant les épaules de leurs énormes boucliers. La nuit, au clair de la lune, ils sortaient pour brûler les corps de leurs amis et de leurs frères morts au champ d'honneur; ils immolaient des prisonniers sur leurs cendres, et avec des cérémonies religieuses, ils plongeaient de jeunes enfans dans les eaux du Danube. L'exemple de Sviatoslaf enflammait le courage de ses soldats.

Cependant leur nombre diminuait tous les jours : leurs principaux chefs Sfenkal, Ikmor, plus illustres par leur bravoure que par leur naissance, à ce que disaient les Byzantins, étaient tombés sous le fer des ennemis. Resserrés dans Dorostol, privés de toute communication avec ses fertiles environs, les Russes allaient éprouver les horreurs de la famine; Sviatoslaf résolut d'éloigner ce fléau. Dans une nuit sombre et orageuse, au moment où des torrens de pluie et de grêle tombaient sur la terre, à la lueur des éclairs et au bruit éclatant du tonnerre, il monte sur des

canots avec deux mille soldats, fait le tour de la flotte grecque, et va ramasser du blé et du millet dans les villages des environs. Apercevant à son retour des groupes d'ennemis dispersés sur le rivage, occupés à faire boire leurs chevaux et à couper du bois, les intrépides Russes sortent de leurs barques, tombent à l'improviste sur les Grecs, en tuent un grand nombre, et arrivent heureusement au port. Mais ce fut là leur dernier succès. L'empereur prit des mesures pour que, dès lors, aucune barque russe ne pût sortir de Dorostol.

Le siége durait déjà depuis près de deux mois : la fortune enfin abandonna entièrement les Russes. Ils n'avaient plus aucun espoir de secours. Ils étaient loin de leur patrie qui ignorait, sans doute, l'état de détresse de ses guerriers. Quelles que fussent les dispositions des peuples voisins, ils devaient, bon gré, mal gré, rester alliés des Grecs, parce qu'ils redoutaient Zimiscès. Les troupes de Sviatoslaf étaient épuisées par la faim et leurs blessures, tandis qu'au contraire l'abondance régnait dans le camp des Grecs, et que de nouvelles légions leur arrivaient sans cesse de Constantinople.

Dans d'aussi cruelles circonstances, Sviatoslaf convoqua ses généraux pour délibérer sur ce qu'il

y avait à faire. Les uns proposent de se sauver à la faveur de la nuit; d'autres veulent qu'on demande la paix aux Grecs, ne voyant point d'autre moyen de retourner dans leur patrie. Tous enfin s'accordent à convenir que l'armée russe n'était plus en état de lutter contre l'ennemi. Le grand prince seul ne fut point de leur avis, et il résolut de tenter encore une fois le sort des armes. « C'en est fait, dit-il avec un profond soupir, c'en est fait de la gloire des Russes, si aujourd'hui la mort nous épouvante! Quels charmes peut avoir la vie pour ceux qui l'ont sauvée par une fuite honteuse? et ne serons-nous pas accablés du mépris de ces mêmes peuples qui tremblent maintenant au seul nom des Russes (209). Courageux, invincibles comme nos ancêtres, vainqueurs comme eux de beaucoup de pays et de différens peuples, triomphons des Grecs, ou sachons mourir avec honneur et couverts de gloire! » Émus par ce discours, ses nobles compagnons approuvent, par des cris de joie, cette héroïque résolution; et le lendemain toute l'armée russe, enflammée de courage, s'avance dans la campagne, à la suite de Sviatoslaf qui fait fermer les portes de la ville, afin que personne n'ose songer à se sauver dans Dorostol. La bataille commence le matin; vers le milieu du jour

les Grecs, accablés de chaleur et de soif, lassés surtout de l'acharnement des ennemis, commencent à plier, et Zimiscès est obligé de leur donner le temps de se reposer; bientôt le combat s'engage avec une nouvelle fureur. L'empereur s'apercevant que les défilés qui entourent Dorostol, favorisaient les Russes, dont l'armée était fort peu nombreuse, ordonne à ses généraux de les attirer dans la plaine par une fuite simulée; cette ruse n'ayant pas réussi, les deux armées se séparent sans aucun succès décidé.

Étonné du courage intrépide de l'ennemi, Zimiscès imagine alors de terminer une guerre aussi cruelle par un combat singulier avec le prince Sviatoslaf; il lui fait dire, en conséquence, qu'il était plus convenable qu'un seul homme perdît la vie, que d'en sacrifier des milliers dans d'inutiles combats. « Je sais mieux que mon ennemi » ce qu'il me convient de faire, répondit Svia- » toslaf; s'il est si fort ennuyé de vivre, il a mille » moyens de terminer ses jours. Zimiscès peut » choisir celui qui lui fera plaisir. » Cette réponse fut suivie d'une bataille aussi opiniâtre et aussi meurtrière que la première. Les Grecs en voulaient surtout à la vie du héros russe. Un de leurs chevaliers, nommé Apémas, parvient à se faire jour au travers des rangs ennemis, et arrive

jusqu'au grand prince ; il lui décharge sur la tête un si violent coup, qu'il le fait tomber de cheval ; le casque sauve Sviatoslaf, et l'audacieux Apémas tombe sous les coups de la garde du prince. La victoire resta long-temps incertaine ; mais enfin la nature elle-même s'arma contre Sviatoslaf. Un vent terrible s'élève du midi, et soulevant d'épais nuages de poussière qu'il soufflait droit au visage des Russes, il les aveugle au point qu'ils sont obligés de terminer le combat, laissant sur la place quinze mille cinq cents morts, et vingt mille boucliers. Les Grecs se proclamèrent vainqueurs, et attribuèrent superstitieusement le succès de leurs armes à une cause surnaturelle. Ils se racontaient, les uns aux autres, que S. Théodore Stratilat avait paru au milieu de leur armée, monté sur un beau cheval blanc, et que c'était lui qui avait jeté le désordre parmi les phalanges ennemies (210).

Sviatoslaf, à la vue du petit nombre de braves qui lui restaient, blessés pour la plupart comme il l'était lui-même, se décida enfin à demander la paix. Zimiscès, ravi de sa proposition, lui envoya de riches présens dans son camp. « Acceptons-les, dit le prince russe à ses gardes ; » quand nous serons mécontens des Grecs, nous » rassemblerons encore une nombreuse armée,

» et nous saurons bien retrouver le chemin de » Constantinople. » Voilà ce que rapporte Nestor, sans avoir dit un seul mot des heureux succès des armes grecques. Les historiens de Byzance disent que Zimiscès ayant accordé à Sviatoslaf la liberté de sortir de la Bulgarie, et aux marchands russes, la faculté d'exercer le commerce à Constantinople, ajouta avec une fierté généreuse : *nous autres Grecs, nous aimons non-seulement à surpasser nos ennemis en courage, mais à les vaincre par nos bienfaits, plus encore que par nos armes*. Théophane, grand de la cour de l'empereur, et Sveneld, général russe, conclurent au nom de leurs souverains respectifs le traité suivant, qui se trouve dans la chronique de Nestor, et qui prouve, d'une manière irrécusable, que les Grecs eurent tout l'honneur de cette campagne; car Sviatoslaf y approuve solennellement tout ce qui peut être utile à l'Empire, et n'y stipule aucun avantage pour la Russie.

« Au mois de juillet, indiction XIV, l'année » 6479, moi, Sviatoslaf, prince de Russie, fais » serment de vivre jusqu'à la fin de ma carrière » en paix et bonne intelligence avec vous, Zimis- » cès, grand empereur des Grecs, vous, Boris » et Constantin, empereurs très-chrétiens, ainsi » qu'avec tous vos peuples, promettant au nom de

Traité avec les Grecs.

» tous les Russes, boyards et autres, mes sujets, de
» ne jamais rien entreprendre contre vous, de ne
» jamais conduire mon armée ni celle des étran-
» gers dans la Grèce, la province de Cherson et
» dans la Bulgarie. S'il arrivait que d'autres en-
» nemis marchassent contre la Grèce, je me dé-
» clarerais contre eux, et les combattrais. Si moi et
» mes sujets, manquions à remplir ces conditions
» fondées sur la justice, puissions-nous devenir
» l'objet de la malédiction des dieux que nous
» adorons, de Péroune et de Volosse. Que nous
» soyons alors *jaunes comme de l'or*, et *que nous*
» *périssions par nos propres armes*. En foi de
» quoi, nous avons signé le présent traité, écrit
» sur parchemin, et y avons apposé notre
» sceau. »

L'empereur ayant ratifié la paix, fit porter des vivres dans le camp des Russes (211). Sviatoslaf témoigna le désir d'avoir une entrevue avec Zimiscès. Ces deux héros qui ne se connaissaient encore que par leurs exploits, avaient sans doute la même curiosité de se connaître personnellement; l'entrevue eut lieu sur les bords du Danube. L'empereur entouré de ses écuyers chrysophores, couverts de cuirasses éclatantes, s'y rendit à cheval; et Sviatoslaf, vêtu d'un simple habit blanc, dans une barque, et ramant lui-même : les Grecs

ne purent le voir sans admiration. Il était, disent-ils, d'une taille moyenne, et assez bien fait; sa physionomie était sombre et farouche; il avait la poitrine large, le cou gros, les yeus bleux, les sourcils épais, le nez épaté, de longues moustaches, une barbe légère, et sur la tête une mèche de cheveux, marque de sa noblesse; à une de ses oreilles pendait un anneau d'or orné de deux perles et d'un rubis. L'empereur descendit de cheval; Sviatoslaf resta assis dans sa barque. Les deux monarques s'entretinrent quelque temps, et se séparèrent bons amis. Extérieur de Sviatoslaf.

Mais cette amitié pouvait-elle être sincère? Avec une armée faible et harassée, Sviatoslaf monta sur ses navires, et reprit, par le Danube et la mer Noire, le chemin de sa patrie. En même temps, Zimiscès envoya aux Petchénègues des députés, pour conclure avec eux un traité d'alliance par lequel ils s'engageaient à ne point passer le Danube, à ne pas ravager la Bulgarie, et à permettre aux Russes de traverser leur pays. Les Petchénègues consentirent à tout, excepté au dernier article; car ils ne pouvaient pardonner aux Russes d'avoir fait la paix avec les Grecs. C'est du moins la raison qu'en donnent les historiens de Byzance, et nous sommes autorisés à croire tout le contraire. La générosité n'était pas

alors le fond de la politique des empereurs, et il est beaucoup plus probable que les Grecs, prévoyant que Sviatoslaf ne les laisserait pas longtemps en repos, engagèrent les Petchénègues à profiter de la faiblesse de l'armée russe. C'est aux habitans de Péréyaslavetz que Nestor attribue cette démarche artificieuse. Il dit qu'ils firent savoir aux Petchénègues, que le prince de Kief retournait dans sa capitale avec beaucoup de richesses et peu de troupes.

Sviatoslaf apprend bientôt que les Petchénègues occupent les cataractes du Dniéper, et qu'ils y attendent les Russes. Dans ce pressant danger, Sveneld, cet illustre capitaine d'Igor, lui conseille d'abandonner ses barques, et de faire par terre le tour des écueils : mais le prince rejette son conseil, et s'obstine à passer l'hiver à Belobérége, à l'embouchure du Dniéper, où les Russes eurent à souffrir la faim, et les plus cruelles privations, à tel point qu'une tête de cheval se vendait une demi-grivna.

Sviatoslaf, ayant vainement attendu du secours de la Russie, s'expose à de nouveaux dangers au retour du printemps, dans l'espoir de revoir sa patrie. Réduit à un petit nombre de soldats, il se voit forcé de livrer aux Petchénègues, une bataille
Mort de Sviatoslaf. dans laquelle il périt. Kouria, prince des enne-

mis, lui trancha la tête, et se servit de son crâne en guise de coupe (212). Il ne se sauva que fort peu de Russes qui, commandés par Sveneld, retournèrent à Kief, et y apportèrent la funeste nouvelle de la mort de Sviastolaf.

Ainsi mourut cet Alexandre de notre histoire ancienne; ce héros qui luttait si courageusement contre ses ennemis et la mauvaise fortune; qui quelquefois vaincu, commandait l'admiration à son vainqueur par sa fermeté magnanime dans les revers. Il sut, par le genre de vie le plus dur, égaler les héros chantés par Homère; et par sa patience à supporter les rigueurs du temps, les plus accablantes fatigues, en un mot, tout ce qui effarouche la mollesse, il enseigna aux Russes la manière de triompher de leurs ennemis, dans toutes les saisons. Mais Sviatoslaf, ce modèle des grands capitaines, n'est pas celui des bons princes; car il préféra la gloire des armes au bonheur de ses États, et son caractère, fait pour embraser l'imagination du poëte, mérite le blâme de l'historien. Si, comme dit Nestor, ce prince n'était qu'adolescent, dans l'année 946, Sviatoslaf termina sa carrière dans la vigueur de l'âge, et sa main puissante pouvait, long-temps encore, semer la terreur parmi les peuples voisins.

CHAPITRE VIII.

Yaropolk.

972—980.

Guerre civile entre les princes. — Premières actions de Vladimir. — Son mariage. — Fratricide. — Ambassadeurs russes en Allemagne.

973. Après la mort de Sviatoslaf, Yaropolk régnait à Kief; Oleg, dans le pays des Drevliens, et Vladimir, à Novgorod. Le pouvoir monarchique n'existait plus dans l'État; car Yaropolk n'avait, à ce qu'il semble, aucune autorité sur les apanages de ses frères. On s'aperçut bientôt des suites funestes d'un tel partage, et l'on vit le frère s'armer contre le frère.

975. Le moteur de cette guerre fut le célèbre voïévode Sveneld, cet illustre compagnon d'armes d'Igor et de Sviatoslaf. Il abhorrait, dans Oleg, le meurtrier de son fils, tué par ce prince, qui l'avait rencontré chassant sur ses terres; motif suffisant, dans des temps de barbarie, pour provoquer un duel ou un perfide assassinat.

977. Guerre civile. Brûlant de se venger, Sveneld engage Yaro-

polk à déclarer la guerre au prince des Drevliens, et à en réunir le pays à celui de Kief. Oleg, instruit du dessein de son frère, rassemble aussi une armée, et marche à sa rencontre; mais vaincu par Yaropolk, il se voit contraint de se sauver à Obroutch, ville des Drevliens, où il est renversé dans un fossé profond, par ses propres troupes, qui, poursuivies par l'ennemi, se pressaient en foule sur un pont, aux portes de la ville. Yaropolk, entré dans Obroutch, voulut voir son frère; cet infortuné avait été écrasé par la quantité d'hommes et de chevaux tombés sur lui. À l'aspect du cadavre ensanglanté de son frère, étendu sur un tapis devant ses yeux, le vainqueur oublia son triomphe; il arrosa le corps d'Oleg des larmes du repentir, et le montrant avec douleur, il dit à Sveneld, *est-ce donc là ce que tu désirais?* Du temps de Nestor, on voyait encore le tombeau d'Oleg près de la ville d'Obroutch; aujourd'hui même on en montre la place aux curieux. Un champ était alors le seul cimetière des souverains eux-mêmes, et un tertre élevé sur leur tombe, leur servait de mausolée.

Le chagrin sincère qu'Yaropolk éprouva à la mort de son frère, était une espèce de pressentiment du sort cruel qui l'attendait lui-même. Vla-

Premières actions de Vladimir.

dimir, prince de Novgorod, ayant appris la mort d'Oleg et la conquête du pays des Drevliens, craignit les suites de l'ambition de son frère; il traversa la mer, et se réfugia chez les Varègues. Yaropolk profite de l'occasion, envoie ses lieutenans ou gouverneurs à Novgorod, et devient, de la sorte, maître souverain de la Russie entière.

Cependant Vladimir, loin de rester oisif, cherchait tous les moyens de reparaître dans ses États avec gloire et puissance. Pendant les deux années qu'il resta dans le pays des Varègues, ancienne patrie de ses ancêtres, il participa aux entreprises audacieuses des Normands, dont les pavillons flottaient sur toutes les mers de l'Europe, et dont le courage semait la terreur dans toutes les contrées, depuis l'Allemagne jusqu'à l'Italie. Il rassemble enfin beaucoup de Varègues sous ses drapeaux, s'avance avec des troupes affidées vers Novgorod, et en chasse les lieutenans de Yaropolk, auxquels il dit avec fierté : « Allez avertir mon frère que je marche » contre lui, et qu'il se prépare à me com» battre. »

La province de Polotsk, dans le pays des Krivitches, était alors gouvernée par le varègue Rogvolod, qui était venu de par-delà la mer,

vraisemblablement pour servir le prince russe; et qui avait obtenu de lui cette ville en apanage. Rogvolod avait une fille d'une rare beauté, nommée Rognéda, déjà fiancée à Yaropolk : Vladimir, qui se préparait à ravir le trône à son frère, voulut également lui enlever sa future épouse. En conséquence il envoya des ambassadeurs pour demander la main de la princesse; mais celle-ci, fidèle à Yaropolk, répondit *qu'elle ne s'unirait jamais au fils d'une esclave;* car la mère de Vladimir, comme nous l'avons dit, était femme de charge d'Olga. Alors la colère de Vladimir est à son comble; il prend Polotsk, tue Rogvolod et ses deux fils, et épouse Rognéda. Après cette horrible vengeance, il marche contre Kief avec une armée composée de Varègues, de Slaves-Novgorodiens, de Tchoudes et de Krivitches; ces trois derniers peuples du nord-ouest de la Russie le reconnaissaient déjà pour leur souverain. Yaropolk n'osa pas tenter le sort d'une bataille, et se renferma dans la ville. Vladimir retranche son camp, car son intention n'était pas de prendre Kief d'assaut; il attendait l'occasion de s'en emparer par le crime ou par la ruse. Il apprit qu'Yaropolk avait une extrême confiance en un voïévode, nommé Bloud, et entra avec lui dans de secrètes négociations :

Mariage de Vladimir.

« J'ai besoin de ton secours, lui fit dire Vladimir; je te regarderai comme un second » père, si tu me délivres d'Yaropolk, car il est » l'assassin d'Oleg, et je ne me suis armé que » pour défendre mes jours. » Le perfide Bloud n'hésita pas à trahir son prince et son bienfaiteur. Il conseilla à Vladimir de cerner la ville, et à Yaropolk d'éviter le combat; cependant, comme il redoutait la fidélité des Kiéviens, il excita contre eux les soupçons du prince, auquel il persuada que voulant le livrer, ils avaient appelé secrètement Vladimir. Le trop faible Yaropolk, afin d'échapper à cette prétendue conjuration, se retira à Rodnia, ville située à l'endroit où la Ross se jette dans le Dniéper. Les Kiéviens, abandonnés de leur prince, furent obligés de se rendre à Vladimir, qui se hâta ensuite d'aller assiéger son frère dans son dernier asile. Yaropolk ne put voir, sans frémir, les nombreux ennemis qui entouraient ses murailles, et ses propres soldats livrés dans la forteresse à toutes les horreurs d'une famine, dont le souvenir s'est conservé dans un de nos anciens proverbes (a). Le traître Bloud engagea ce prince à demander la paix, lui représentant l'impossibilité de repousser l'ennemi; l'infortuné Yaro-

(a) Misère comme à Rodnia.

polk lui répondit enfin : « Je suivrai ton conseil ; » je n'exigerai de mon frère que ce qu'il voudra » bien me céder. » Alors le scélérat fit aussitôt savoir à Vladimir que ses désirs étaient accomplis, et qu'Yaropolk allait se livrer entre ses mains. Si dans tous les temps, barbares ou civilisés, les souverains sont victimes de la perfidie des traîtres, ils ont aussi de bons et fidèles serviteurs qui se dévouent à eux dans le malheur même. Tel était auprès d'Yaropolk un certain *Variajko*. (Puisse sa mémoire se conserver à jamais dans les fastes de l'histoire !) « Prince, n'allez pas trouver votre frère, lui » dit-il, vous exposez votre vie ; abandonnez » plutôt la Russie pendant quelque temps, et » rassemblez une armée chez les Petchénègues. » Méprisant ses conseils, entraîné par l'infâme Bloud, Yaropolk se rendit avec celui-ci à Kief, où Vladimir l'attendait dans le palais de Sviatoslaf. Le monstre conduit le trop crédule souverain dans l'appartement de son frère, comme dans un repaire de brigands ; il en ferme les portes pour empêcher la suite du prince d'y pénétrer ; et deux Varègues, apostés à cet effet, plongent leurs glaives dans le sein d'Yaropolk. Le fidèle serviteur, qui avait prédit ce funeste assassinat, se retira chez les Petché-

Fratricide.

nègues, et Vladimir ne put le décider à rentrer dans sa patrie, qu'en lui jurant de ne point le punir de son attachement pour Yaropolk.

Telle fut la triste fin du fils aîné de Sviatoslaf, après un règne de sept ans, dont quatre comme prince de Kief, et trois comme monarque de toute la Russie. Il n'a laissé dans l'histoire que la mémoire d'un homme honnête, mais d'un caractère faible. Les larmes qu'il versa après la mort d'Oleg, attestent qu'il ne songeait point à commettre un fratricide; et le désir de réunir le pays des Drevliens à la principauté de Kief, pouvait être justifié par l'intérêt de l'État. Sa confiance même à la bonne foi de Vladimir, prouve la bonté de son cœur, inaccessible aux soupçons; mais un prince qui s'abandonne à l'influence de ses favoris, qui ne sait ni défendre sa couronne, ni mourir en héros, est moins digne du trône que de notre compassion.

Yaropolk laissa son épouse enceinte : c'était une belle religieuse grecque, captive de Sviatoslaf, qu'il avait épousée du vivant de ce prince : il recherchait cependant Rognéda en mariage; ce qui prouve qu'avant Vladimir, la polygamie ne passait pas pour un crime chez les Russes payens.

Un annaliste allemand rapporte que sous le

règne d'Yaropolk, en 973, on vit à Knédlinbourg des *ambassadeurs russes*, députés à l'empereur Othon (213). On ignore l'objet de leur mission ; il est dit seulement qu'ils offrirent de riches présens à l'empereur. Ambassadeurs en Germanie

---

CHAPITRE IX.

VLADIMIR, baptisé sous le nom de Basile.

980 — 1014.

Ruse de Vladimir. — Son zèle pour l'idolâtrie. — Son penchant pour les femmes. — Conquête de la Gallicie. — Premiers martyrs chrétiens à Kief. — Révolte des Radimitches. — La Bulgarie orientale. — Torques. — Désespoir de Gorislava. — Mariage de Vladimir, et baptême des Russes. — Partage de la monarchie. — Fondation de plusieurs villes. — Guerre avec les Crovates et les Petchénègues. — Église de la Dîme. — Irruption des Petchénègues. — Festins de Vladimir. — Sa clémence. — Siége de Bielgorod. — Révolte d'Yaroslaf. — Mort de Vladimir. — Son caractère. — Contes populaires. — Preux.

980. C'ÉTAIT par un forfait, et avec le secours des Varègues, que Vladimir avait usurpé le souverain pouvoir; mais il prouva bientôt qu'il avait reçu de la nature toutes les qualités d'un grand prince.

Ruse de Vladimir. Les fiers Varègues se regardaient comme les vainqueurs de Kief; ils portèrent l'audace jusqu'à exiger un tribut de deux grivnas par chaque habitant. Vladimir, ne voulant point les irriter

par un refus, les amusa par des promesses, jusqu'à ce qu'il eût pris des mesures capables de défendre la capitale contre leurs entreprises. Les Varègues s'aperçurent bien de l'artifice ; mais voyant aussi que l'armée russe de Kief était plus forte que la leur, ils n'osèrent pas se révolter, et demandèrent la permission de se retirer en Grèce. Vladimir congédia avec joie ces mercenaires dangereux ; il retint cependant auprès de lui les plus habiles d'entre eux, auxquels il confia le gouvernement de plusieurs villes. Il envoya en même temps des ambassadeurs à l'empereur, pour lui conseiller de ne pas permettre à ces séditieux de séjourner à Constantinople, et de les disperser dans les autres villes ; il le pria de leur défendre de retourner, sous aucun prétexte, en Russie, dont l'armée était assez forte pour n'avoir pas besoin de leurs services.

Zèle de Vladimir pour l'idolâtrie.

Après avoir ainsi consolidé sa puissance, Vladimir déploya le plus grand zèle pour les divinités payennes. Il fit ériger à Péroune une nouvelle statue, dont la tête était d'argent, et qu'il plaça près de *son palais*, avec les autres idoles, sur la colline sacrée. Là, dit Nestor, on voyait un peuple aveugle se précipiter pour rougir la terre du sang des victimes ; peut-être aussi que la conscience de Vladimir était

déchirée par des remords, et qu'il croyait, au moyen de ces sacrifices, apaiser la colère des dieux, irrités du meurtre de son frère ; car le paganisme lui-même avait horreur de ces forfaits!... A l'exemple de Vladimir, son oncle Dobrinia, envoyé par lui pour gouverner Novgorod, érigea une riche statue à Péroune, sur le bord du Volkhof.

Son penchant pour les femmes.

La piété de Vladimir ne l'empêchait cependant pas de se plonger dans les plaisirs des sens. Sa première épouse fut Rognéda, dont il eut Isiaslaf, Mstislaf, Yaroslaf, Vsevolod, et deux filles ; après la mort d'Yaropolk, il prit, à titre de concubine, sa belle-sœur, qui était enceinte et qui accoucha bientôt de Sviatapolk. D'une autre épouse légitime tchèque ou bohémienne, il eut un fils nommé Vouichislaf ; d'une troisième, Sviatoslaf et Mstislaf ; une quatrième, bulgarienne de naissance, lui donna Boris et Gleb. S'il faut en croire la chronique, il avait trois cents concubines à Vouichegorod ; trois cents dans Biel-Gorodok d'aujourd'hui (près de Kief), et deux cents dans le bourg de Bérestof. Toute femme ou fille ayant quelques attraits redoutait ses regards lascifs ; car la sainteté du nœud conjugal et de l'innocence était une faible barrière à ses désirs effrénés : en un mot Nestor dit de lui que

c'était un second Salomon sous le rapport de sa passion pour les femmes. De même que beaucoup 981.
de héros anciens et modernes, Vladimir aimait avec une égale ardeur les femmes et la guerre. Les Slaves-Polonais, les Lekhes, fatigués comme les Slaves-Russes, d'une liberté trop orageuse, avaient eu recours, bien avant ces derniers, au pouvoir monarchique. Ils étaient alors gouvernés par Métchislaf, connu dans l'histoire pour avoir introduit le christianisme dans ses états. Vladimir lui déclara la guerre, dans l'intention sans doute de recouvrer les conquêtes d'Oleg en Gallicie, conquêtes retournées au royaume de Pologne sous le règne du faible Yaropolk. Il prit la ville de *Tcherven* (près de Khelm), celle de Peremysle, et autres, qui prirent le nom de *Tcherveniennes* lorsqu'elles furent devenues possessions de la Russie. Les deux années suivantes, le va- 982—983.
leureux prince calma une révolte des Viatitches, qui avaient refusé de payer le tribut, et se rendit maître du pays des Iatviagues, peuple latiche sauvage, mais courageux, qui habitait les forêts situées entre la Lithuanie et la Pologne. Plus loin, vers le nord-ouest, il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Baltique; car, selon le témoignage de Stourléson, annaliste islandais, la Livonie appartenait à Vladimir, dont les préposés allaient

Conquête de la Gallicie.

recevoir les tributs de tous les habitans, entre la Courlande et le golfe de Finlande.

Couronné des lauriers de la victoire, Vladimir voulut, pour rendre grâce aux idoles de ses triomphes, arroser leurs autels de sang humain. D'après le conseil de ses *boyards* et de ses *anciens*, on fit tirer au sort les jeunes garçons et les jeunes filles de Kief, afin de savoir qui d'entre eux serait immolé aux faux dieux. Le sort tomba sur un jeune Varègue dont l'âme était aussi belle que les formes du corps, et dont le père était chrétien. Des députés des anciens vont annoncer à ce père le malheur auquel son fils est réservé. Inspiré par l'amour paternel et par sa haine pour une aussi affreuse superstition, l'infortuné leur parle des erreurs du paganisme, de la folie d'adorer un bois insensible, au lieu du Dieu vivant, et véritable créateur du ciel, de la terre et de l'homme. Les Kiéviens toléraient le christianisme ; mais un blâme aussi public de leur religion excita une émeute générale dans la ville ; le peuple s'arme, démolit la maison du chrétien varègue, et demande à grands cris la victime. « Si vos idoles sont réellement des dieux, leur » dit le père avec fermeté, en tenant son fils » par la main, qu'elles viennent donc elles-» mêmes l'arracher de mes bras. » A ces mots,

Premiers martyrs chrétiens à Kief.

le peuple, dans le délire de la fureur, égorge à la fois et le père et le fils, qui furent ainsi les premiers et les derniers martyrs du christianisme à Kief. Notre église les a mis au rang des saints, sous les noms de Jean et de Théodore.

Vladimir eut bientôt occasion de signaler son courage et son bonheur par de nouvelles victoires. Les Radimitches, jusqu'alors paisibles tributaires des grands princes depuis Oleg, avaient tout à coup pensé à recouvrer leur indépendance. Vladimir se hâta de punir leur audace : un de ses voïévodes, surnommé *Queue-de-loup*, et qui commandait son avant-garde, rencontra les insurgés près de la rivière *Pichtchana*, et les défit entièrement. Ils se soumirent de nouveau au joug, et c'est depuis ce temps, dit Nestor, que les Russes emploient ce proverbe : *Les Radimitches ont peur des queues de loup*.

984. Révolte des Radimitches.

Sur les bords du Volga et de la Kama, habitaient depuis long-temps les Bulgares orientaux, qui y étaient venus au septième siècle des rives du Don, afin de se soustraire au joug du khan des Khozars : avec le temps, ils s'étaient civilisés et ils exerçaient le commerce ; au moyen de leur fleuve navigable, ils communiquaient avec le nord de la Russie, et par la mer Caspienne avec la Perse et les autres riches contrées de

Bulgarie orientale.

l'Asie. Dans le dessein de conquérir la Bulgarie orientale, Vladimir descendit le Volga sur des barques avec les Novgorodiens, commandés par l'illustre Dobrinia, tandis que le long du rivage s'avançait la cavalerie des Torques, alliés ou mercenaires des Russes. C'est pour la première fois que nous parlons de ce peuple, de même origine que les Turcomans et les Petchénègues, et qui errait, ainsi que les hordes de ces derniers, dans les déserts qui se trouvent aux frontières sud-est de la Russie. Le grand prince fut vainqueur des Bulgares; mais le prudent Dobrinia, dit la chronique, ayant examiné les prisonniers, et s'étant aperçu qu'ils portaient des bottes, dit à Vladimir: « Ces gens-là ne voudront pas êtres nos tributaires : allons plutôt chercher des peuples qui » portent des *lapti* (*a*). » Dobrinia pensait que des hommes riches ont plus de motifs et plus de moyens de se défendre que ceux qui n'ont rien ou peu de chose. Vladimir eut égard au conseil de son oncle, et conclut la paix avec les Bulgares, qui s'engagèrent solennellement à vivre en bonne intelligence avec les Russes; leur serment finissait par ces paroles simples : « Nous » ne romprons notre traité que lorsque la pierre

Torques.

(*a*) Chaussure faite de l'écorce de tilleul, que portent les paysans russes.

» surnagera, et que le houblon ira au fond de
» l'eau. »

Après cette expédition qui lui rapporta, sinon un tribut, au moins des présens, et qui augmenta sa gloire, le grand prince retourna dans sa capitale.

C'est vers ce temps qu'il faut rapporter un fait curieux et touchant, décrit dans la continuation de la chronique de Nestor. Rognéda, surnommée Gorislava à cause de ses malheurs, avait pardonné à son époux le meurtre de son père et de ses frères; elle ne put lui pardonner de même ses infidélités; le grand prince lui ayant préféré d'autres femmes, avait chassé l'infortunée de son palais. Un jour que Vladimir était allé lui rendre visite dans sa demeure solitaire, sur le bord de la Libéda, près de Kief, où, du temps de Nestor, existait le village de *Predslavino*, il s'endormit d'un profond sommeil; Rognéda voulut profiter de ce moment pour le poignarder; mais le prince se réveilla assez à temps pour détourner le coup. Après lui avoir reproché la mort cruelle de ses frères, l'infortunée Rognéda se plaignit, en versant un torrent de larmes, de ce que depuis long-temps il avait cessé de l'aimer, ainsi que son jeune fils Isiaslaf. Vladimir prit la résolution de faire mourir la coupable de sa

Désespoir de Gorislava.

propre main ; il lui ordonna de mettre ses habits de noces, et d'attendre la mort assise sur un lit somptueux, dans le plus beau de ses appartemens. Déjà Vladimir, tout à la fois époux et implacable juge, était entré dans cette chambre, lorsque le jeune Isiaslaf, instruit par Rognéda, présente au prince une épée nue en lui disant : » Tu n'es pas seul, ô mon père ! ton fils sera té» moin de ton action ! » Qui te savait là ? répondit le prince en jetant le glaive par terre. Il s'éloigne aussitôt, rassemble ses boyards, et leur demande des conseils. « Seigneur, lui disent-ils, » pardonne à la coupable, en faveur de cet en» fant, et donne-leur, en apanage, la princi» pauté qui appartenait à Rogvolod. » Vladimir approuva cette proposition ; il fit bâtir dans le gouvernement actuel de Vitebsk, une nouvelle ville qu'il appela Isiaslavle, et où il envoya Rognéda et son fils.

Mariage de Vladimir et baptême des Russes.

Nous voici maintenant arrivés au récit de l'action la plus illustre de Vladimir, de celle qui a le plus contribué à rendre le nom de ce prince à jamais immortel dans l'histoire.... Ce fut sous son règne que se réalisa le vœu de la princesse Olga, et que la Russie, où, depuis plus d'un siècle, le christianisme avait déjà poussé d'assez profondes racines, reconnut enfin toute entière

la sainteté de cette divine religion, presque en même temps que les pays voisins, tels que la Hongrie, la Pologne, la Suède, la Norvège et le Dannemark. Le partage de l'église de J.-C., en orientale et occidentale, eut même des suites avantageuses pour le bien de la vraie religion, en ce que les chefs de ces deux églises s'efforçaient, à l'envie, de se surpasser, et rivalisaient de zèle pour la conversion des infidèles.

Notre ancienne chronique dit que non-seulement les prédicateurs chrétiens, mais les Mahométans même, et les Juifs qui habitaient dans la Khozarie ou la Tauride, envoyèrent à Kief les plus sages de leurs docteurs, pour engager Vladimir à embrasser leur religion; que le grand prince se fit expliquer leur doctrine, et écouta leurs discours avec attention. Ce fait est vraisemblable; les peuples voisins ont pu désirer que ce prince, déjà célèbre par ses conquêtes en Europe et en Asie, reconnût le dieu qu'ils adoraient; et Vladimir, à l'exemple de son aïeule, ayant reconnu les erreurs du paganisme, a pu aussi chercher la vérité dans les différentes religions.

Les premiers ambassadeurs qui vinrent près de lui furent ceux des Bulgares, habitans des rives du Volga. La religion de Mahomet, propagée par les armes victorieuses des Arabes, ré-

gnait déjà sur les bords orientaux et méridionaux de la mer Caspienne. Les Bulgares l'avaient embrassée, et voulaient y convertir Vladimir. La description du paradis de Mahomet, le tableau des gracieuses houris, enflammèrent l'imagination de ce prince voluptueux; mais la circoncision lui parut un usage odieux, et la défense de boire du vin, une loi ridicule. Le *vin*, dit-il, *fait la joie des Russes; nous ne pouvons nous en passer*. Les députés des catholiques allemands lui parlèrent de la grandeur du Dieu tout-puissant, et du néant des idoles. *Retournez chez vous*, leur répondit le prince, *ce n'est point du pape que nos pères ont reçu une religion*. Après avoir entendu les Juifs, il leur demanda où était leur patrie? *A Jérusalem*, répondirent les prédicateurs; *mais dans sa colère Dieu nous a dispersés sur toute la surface du globe. Comment*, leur répliqua Vladimir, *vous êtes ainsi maudits de Dieu, et vous voulez donner des leçons aux autres; allez, nous ne voulons point, comme vous, rester sans patrie*. Enfin un philosophe, envoyé par les Grecs, et dont nous ignorons le nom, après avoir démontré en peu de mots la fausseté des autres religions, exposa à Vladimir tout l'esprit de l'Ancien et du Nouveau Testament; l'histoire de la création, celle du pa-

radis terrestre, du péché originel, des premiers hommes, du déluge, du peuple de Dieu, de la rédemption, du christianisme, des sept conciles œcuméniques ; enfin il lui fit voir un tableau représentant le jugement dernier, où il lui montra les justes allant au paradis, et les pécheurs condamnés aux peines éternelles. Frappé de ce spectacle, le prince s'écria en soupirant, *quel bonheur pour les hommes vertueux, et quel malheur pour les méchans ! Faites-vous baptiser*, répondit le philosophe, *et le paradis sera votre partage.*

Nestor a présumé comment les prédicateurs des différentes religions durent parler à Vladimir ; mais si le philosophe grec était en effet digne de ce nom, il ne lui fut pas difficile de persuader un infidèle intelligent, et de lui faire sentir le sublime du christianisme. La religion des Slaves effrayait l'imagination par la puissance de différentes divinités souvent ennemies les unes des autres, et qui se jouaient du sort des hommes, dont elles aimaient à voir couler le sang sur leurs autels. Quoique les Slaves reconnussent aussi l'existence d'un être suprême, cet être était, selon eux, oisif et insensible aux destinées du monde, comme le dieu d'Epicure et de Lucrèce. Quant à cette autre vie que l'homme se plaît tant à es-

pérer au-delà du tombeau, leur religion ne leur en fournissait aucune idée claire; elle se bornait seulement au *terrestre;* cependant elle consacrait des vertus, elle sanctifiait le courage, la grandeur d'âme, la probité, l'hospitalité. Par là elle contribuait au bien-être de la société naissante, mais elle était incapable de suffire aux désirs d'un esprit profond et d'un cœur sensible, tandis qu'au contraire les besoins les plus vifs de l'âme humaine sont pleinement satisfaits par le christianisme : dans un Dieu seul et invisible, il nous présente le créateur et le régulateur du monde, comme le père de tous les hommes, qui sait pardonner leurs faiblesses et récompenser les bons, ici par la paix et le repos de la conscience, et au-delà des ténèbres de la mort temporelle, par une vie éternellement heureuse.

Après avoir congédié le philosophe, comblé d'honneurs et de présens, Vladimir rassemble ses boyards; il leur communique les propositions des Mahométans, des Juifs, des Catholiques et des Grecs, et leur demande leur avis. *Prince*, lui dirent les boyards et les anciens, *tout homme loue sa religion, et si vous voulez choisir la meilleure, envoyez des hommes sages dans les différens pays, afin qu'ils puissent reconnaître quel est celui de tous les peu-*

ples qui honore Dieu de la manière la plus digne de lui. Le grand prince désigna à cet effet dix personnes des plus sages. Les ambassadeurs virent chez les Bulgares de misérables temples, des prières tristes, des visages chagrins; chez les catholiques allemands des cérémonies religieuses, mais, comme dit la chronique, des cérémonies *sans grandeur et sans magnificence.* Enfin ils arrivent à Constantinople : *qu'ils contemplent la gloire de notre Dieu!* dit l'empereur. Sachant qu'un esprit grossier est bien plus frappé de l'éclat extérieur que des vérités abstraites, il fit conduire les ambassadeurs dans l'église de Sainte-Sophie, où le Patriarche lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, célébrait l'office divin. La magnificence du temple, la présence de tout le clergé grec, la richesse des vêtemens sacerdotaux, les ornemens des autels, l'odeur exquise de l'encens, le chant délicieux des chœurs, le silence du peuple, enfin la majesté sainte et mystérieuse des cérémonies, tout frappa les Russes d'admiration : il leur sembla que ce temple était le séjour du Tout-Puissant lui-même, et qu'il s'y manifestait immédiatement aux mortels. De retour à Kief, les ambassadeurs rendirent compte au prince de leur mission; ils parlèrent avec mépris du culte de Mahomet, avec peu d'égards de

celui des catholiques, mais avec le plus grand enthousiasme du rite grec, et ils terminèrent par ces mots : *Tout homme qui a porté à ses lèvres une douce boisson, éprouve de l'aversion pour tout ce qui est amer; c'est pourquoi, maintenant que nous connaissons la religion grecque, nous n'en voulons pas d'autre.* Néanmoins Vladimir voulut encore consulter ses boyards et ses anciens. *Si la religion grecque n'était pas la meilleure*, lui dirent-ils, *Olga, votre aïeule, la plus sage des mortelles, n'aurait pas songé à l'embrasser.* Le grand prince résolut donc de se faire chrétien.

Tel est est le récit de notre annaliste qui, sans doute, connaissait des contemporains de Vladimir, et que nous pouvons croire, en toute assurance, dans la description qu'il nous donne des principaux événemens du règne de ce prince. L'authenticité de cette ambassade russe, chez les catholiques et à Constantinople, est encore attestée par un vieux manuscrit grec, conservé à la Bibliothèque royale de Paris. La seule différence qu'il y ait, c'est dans le surnom de l'empereur Basile, qui régnait alors, et qui y est appelé le *Macédonien* au lieu de *Porphyrogénète* (214).

Il eût été facile à Vladimir de se faire baptiser

dans sa propre capitale, où, depuis long-temps, il y avait des églises et des prêtres chrétiens; mais ce prince magnifique voulait de l'éclat, de la grandeur dans une circonstance aussi importante; les empereurs et patriarches grecs lui parurent seuls dignes de donner à tout son peuple les dogmes d'une nouvelle religion. D'ailleurs le fier et puissant Vladimir aurait cru s'abaisser devant les Grecs, en reconnaissant à leurs yeux les erreurs du paganisme, et en leur demandant humblement le baptême. Il forma donc le projet de conquérir, pour ainsi dire, la religion chrétienne, et de recevoir ses dogmes sacrés pour prix de la victoire.

Il rassemble une nombreuse armée, et se rend, 988. par mer, dans la ville grecque de Cherson, dont on voit encore aujourd'hui les ruines, près de Sébastopol en Tauride. Malgré tous les ravages auxquels elle avait été exposée par les incursions des peuples barbares des environs de la mer Noire, depuis les Scythes d'Hérodote jusqu'aux Khozars et aux Petchénègues, cette ville commerçante, bâtie, dès l'antiquité la plus reculée, par des colons d'Héraclée, conservait encore dans le dixième siècle, et son existence, et son éclat. Elle reconnaissait, à la vérité, le pouvoir des empereurs grecs, mais sans leur payer

de tributs ; elle avait conservé le droit de se choisir des chefs, et ses habitans, soumis aux lois républicaines, jouissaient des douceurs de l'abondance produite par le commerce qu'ils faisaient dans tous les ports de la mer Noire.

Vladimir s'arrêta dans le port, ou plutôt le golfe de Cherson ; il fit débarquer son armée et cerna la ville de tous côtés. Les Chersoniens jouissant depuis si long-temps de leur liberté, se défendirent avec courage : en vain le grand prince les menaça de rester trois ans sous leurs murs, s'ils ne se rendaient pas ; les intrépides citoyens rejetèrent ses propositions dans l'espérance de voir les Grecs arriver bientôt à leur secours. Ils s'appliquaient surtout à ruiner les ouvrages des assiégeans ; et Nestor nous dit même qu'ayant pratiqué un chemin souterrain, ils importaient secrètement toute la terre que les Russes entassaient autour des murailles pour en faire un rempart, selon l'usage de l'ancien art militaire. Heureusement pour Vladimir, il se trouva dans la ville un traître, nommé Anastase, qui lança dans le camp des Russes, une flèche où étaient écrits ces mots : *vous trouverez derrière vous, du côté de l'orient, des puits qui fournissent de l'eau à la ville par des canaux souterrains. Vous pouvez vous en emparer*. Le grand prince s'empressa

de profiter de cet avis important, et fit détourner l'eau des aquéducs. Alors les habitans, épuisés de soif, furent forcés de se soumettre aux Russes.

La conquête d'une ville aussi riche et aussi célèbre, d'une ville qui, depuis tant de siècles, avait su repousser les attaques des peuples barbares, ne servit qu'à accroître l'orgueil du prince russe; il envoya déclarer aux empereurs grecs, Basile et Constantin, qu'il voulait pour épouse la jeune princesse Anne, leur sœur, et qu'en cas de refus il prendrait Constantinople (215). Son ambition était flattée de l'idée de s'unir par les liens du sang aux puissans empereurs de la Grèce. Depuis la mort du héros Zimiscès, l'empire était en proie aux séditions et aux révoltes. Les généraux Sclerus et Phocas refusaient d'obéir à leurs souverains légitimes, auxquels ils osèrent disputer la couronne (216). Tant de motifs obligèrent les empereurs à oublier leur fierté, et à surmonter leur mépris ordinaire pour les idolâtres. Basile et Constantin, n'espérant plus conserver leur trône chancelant qu'avec le secours du puissant Vladimir, lui répondirent qu'il ne tenait qu'à lui de devenir leur beau-frère, et que, s'il se faisait chrétien, il obtiendrait la main de la princesse et le royaume des cieux. Vladimir,

qui avait déjà cette intention, leur fit dire qu'il consentait avec plaisir à recevoir le baptême; mais qu'il voulait d'abord qu'en signe de confiance et d'amitié, les empereurs lui envoyassent leur sœur. Anne frémit à cette nouvelle : épouser le souverain d'un peuple que les Grecs regardaient comme sauvage et féroce, lui parut *une cruelle captivité*, plus odieuse que la mort. Mais la politique exigeait ce sacrifice auquel le zèle pour la conversion des idolâtres servit de justification, ou, pour mieux dire, de prétexte. La princesse désolée, accompagnée des ecclésiastiques et des seigneurs les plus distingués, s'embarqua pour Cherson, où le peuple la reçut comme une libératrice, et lui donna toutes les marques du zèle le plus ardent, et de la joie la plus vive. La chronique rapporte que le grand prince avait alors un mal aux yeux si violent qu'il ne pouvait rien voir; qu'Anne lui persuada de se faire baptiser sans délai, et qu'il recouvra la vue au moment où l'archevêque lui avait imposé les mains. Les boyards pleins d'admiration, à l'aspect de ce miracle, se firent aussitôt chrétiens, en même temps que leur prince : cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Basile, bâtie sur la grande place de la ville, entre les deux palais occupés par le prince et sa future épouse. L'ar-

chevêque de Cherson et les prêtres de Constantinople achevèrent solennellement le baptême, à la suite duquel on célébra les fiançailles et le mariage de la princesse avec Vladimir. Cette union, qui fut une source de bénédictions pour la Russie, eut aussi les suites les plus heureuses pour Constantinople; car, fidèle à sa promesse, le grand prince devint l'allié des empereurs, et se hâta de leur envoyer une partie de ses troupes, par le secours desquels Basile défit le rebelle Phocas, et rétablit le calme dans l'Empire.

Vladimir fit plus; il renonça à sa conquête, donna des ordres pour la construction d'une église sur l'élévation formée par la terre que les habitans de Cherson avaient enlevée pendant le siége, au moyen de leurs souterrains, et rendit cette ville aux empereurs grecs, afin de leur prouver sa reconnaissance pour la main de leur sœur. Au lieu de captifs, il n'emmena de Cherson que des prêtres, et cet Anastase qui l'avait aidé à s'emparer de la ville: au lieu de tribut, il ne prit que des vases d'église, les reliques de S. Clément et de S. Fève, son disciple, ainsi que deux statues et quatre chevaux de bronze, en signe de son amour pour les beaux arts. Initié par l'archevêque de Cherson aux mystères et à la morale du chris-

tianisme, Vladimir se rendit incontinent dans sa capitale, pour purifier son peuple par les eaux du baptême. La destruction des idoles servit de préparation à cette solennité. Les unes furent brisées, les autres livrées aux flammes : celle de Péroune, la plus célèbre, fut attachée à la queue d'un cheval, battue de verges, et précipitée du haut d'une montagne dans le Dniéper. Afin que des idolâtres zélés n'allassent pas la retirer du fleuve, les sodats du prince, côtoyant le rivage, l'en repoussaient et la suivirent ainsi jusqu'aux cataractes, au-delà desquelles les vagues la rejetèrent sur le bord, et cet endroit porta long-temps le nom de Pérounien. Le peuple stupéfait n'osa pas défendre ses faux dieux, et des larmes amères furent le dernier tribut qu'il paya à la superstition; car le lendemain Vladimir fit publier que tous les Russes, maîtres et esclaves, pauvres et riches, devaient se faire baptiser. Le peuple déjà privé des anciens objets de son adoration, se porta en foule sur les bords du Dniéper, persuadé que la nouvelle religion devait être sage et sainte, puisque le grand prince et les boyards l'avaient préférée à celle de leurs ancêtres. Bientôt on vit paraître Vladimir accompagné d'une quantité de prêtres grecs : à un signal donné, une multitude innombrable d'hommes entre dans le fleuve ;

les hommes faits étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, d'autres jusqu'au cou; les pères et mères tenaient leurs enfans dans leurs bras, tandis que les prêtres lisaient les prières pour le baptême, et chantaient les louanges du Très-Haut. A la fin de la cérémonie, lorsque les prêtres assemblés eurent conféré le nom de chrétiens aux habitans de Kief, Vladimir, dans les transports de la joie la plus vive, leva les yeux vers le ciel, et prononça à haute voix la prière suivante : « Créateur » du ciel et de la terre, répands tes bénédictions » sur tes nouveaux enfans. Puissent-ils te recon- » naître comme le Dieu véritable, et être con- » firmés par toi dans la vraie religion. Viens à » mon secours contre les tentations de l'esprit » malin, et je célébrerai ton saint nom ! » *Dans ce grand jour*, Dit Nestor, *les cieux et la terre tressaillirent d'allégresse.*

Sur les ruines de l'édifice ténébreux du paga- 988—989.
nisme, où était plongée la Russie, on vit bientôt paraître les signes sacrés de la religion chrétienne, dans le sein de laquelle venaient de se jeter le prince et ses enfans, les boyards et le peuple, et les autels du vrai Dieu remplacèrent les pagodes des idoles. Le grand prince fit construire à Kief une église en bois, sous l'invocation de S. Basile, à l'endroit même où était auparavant la

statue de Péroune; il fit venir en même temps d'habiles architectes de Constantinople, pour bâtir une église en pierres, en l'honneur de la sainte Vierge, sur le lieu même où, en 983, le pieux Varègue et son fils avaient reçu la couronne du martyre. Cependant des prêtres, zélés serviteurs des autels, prêchaient l'évangile dans les différentes provinces de l'empire. Le plus grand nombre des habitans imitèrent les Kiéviens, et consentirent à se faire baptiser; d'autres, attachés à l'ancien culte, refusèrent obstinément d'adopter le nouveau; car le paganisme régna jusqu'au douzième siècle dans quelques parties de la Russie. Vladimir ne voulut point, à ce qu'il paraît, tyranniser les consciences; il prit le parti le plus sage pour détruire les erreurs de l'idolâtrie, il s'appliqua à éclairer les Russes; afin d'établir les bases de la religion sur la connaissance des livres saints, déjà traduits en slavon, dans le neuvième siècle, par S. Cyrille et Méthodius, et connus, sans doute, depuis long-temps aux chrétiens de Kief, le grand prince fonda, pour les jeunes garçons, des écoles qui servirent de fondement à l'instruction publique en Russie. Ce bienfait parut alors une nouveauté effrayante, au point qu'on était obligé de traîner, par force, dans ces écoles, les

fils des femmes de distinction qui pleuraient leurs enfans comme morts, dans l'idée que l'écriture était l'invention la plus dangereuse de la sorcellerie.

Vladimir avait douze fils encore adolescens; nous en avons déjà nommé neuf : Stanislaf, Pozvizd et Soudislaf naquirent plus tard, à ce qu'il paraît. Persuadé que les enfans doivent être les serviteurs les plus fidèles de leur père, ou plutôt guidé par la malheureuse coutume de ces temps, Vladimir partagea ses Etats en principautés : il donna en apanage Novgorod à Yaroslaf (Novgorod avait d'abord été donnée à Vouicheslaf; mais celui-ci étant mort, la ville échut à Yaroslaf); Polotsk à Isiaslaf; Rostof à Boris; Mourom à Gleb; le pays des Drevliens à Sviatoslaf; Vsévolod eut Vladimir en Volhynie, Mstislaf Tmoutorokan ou la Tamatarque des Grecs, conquise, vraisemblablement, par l'intrépide Sviatoslaf; Sviatopolk, neveu adoptif de Vladimir, reçut en partage Tourof, qui subsiste jusqu'à présent dans le gouvernement de Minsk, et qui fut ainsi appelée du nom du varègue Tour, jadis chef de cette contrée. Vladimir fit partir pour leurs apanages respectifs, chacun de ces jeunes princes, qui, jusqu'à leur majorité, furent confiés à de sages instituteurs. L'intention du grand prince

Partage de la Russie en apanages.

n'était pas, sans doute, de démembrer la monarchie, car il ne donnait à ses enfans que le droit de le représenter en qualité de ses lieutenans; cependant il aurait dû prévoir les suites funestes qu'entraînerait ce partage après sa mort; il aurait dû penser qu'un prince apanagé, qui obéissait à son père comme au monarque de la Russie entière, ne pourrait avoir les mêmes égards pour un frère devenu son souverain. La guerre civile des enfans de Sviatoslaf avait déjà montré le vice de cette disposition; mais les plus grands hommes se laissent souvent entraîner à agir conformément à la façon de penser et de voir de leur siècle.

Construction de plusieurs villes.

Afin de hâter la civilisation de son peuple, et pour protéger la Russie méridionale contre les invasions des Petchénègues, le grand prince fonda sur la Desna, l'Oster, le Troubège, la Soula et la Stroughna, de nouvelles villes qu'il peupla de Slaves-Novgorodiens, de Krivitches, de Tchoudes et de Viatitches. Il entoura de murs la ville de Bielgorod, et y transplanta un grand nombre d'habitans des autres villes; car il affectionnait
990. particulièrement cette cité où il demeurait très-souvent.

La guerre avec les Crovates qui habitaient sur les frontières de la Transylvanie et de la Gallicie,

éloigna Vladimir de l'administration intérieure de ses États. A peine eut-il terminé cette guerre, par un traité de paix ou par une victoire, qu'il apprend que les Petchénègues ont passé la Soula, et qu'ils ravagent la principauté de Kief; le grand prince marche contre eux et les rencontre sur les bords du Troubège : voici ce que dit la chronique à cette occasion.

Guerre avec les Crovates et les Petchénègues 993.

« L'armée des Petchénègues était de l'autre » côté du fleuve. Leur prince invita Vladimir à » se rendre sur le rivage, et lui proposa de décider la querelle par un combat singulier entre » deux champions choisis dans les deux armées. » *Si le Russe tue le Petchénègue*, dit-il, *nous » nous engageons à ne point vous faire la guerre » pendant trois ans; si c'est le nôtre qui tue » le Russe, nous serons les maîtres de ravager votre pays pendant le même nombre d'an- » nées*. Vladimir accepta ces conditions, et or- » donna à ses hérauts de les proclamer dans son » camp, afin d'appeler les combattans; il ne » s'en présenta pas un seul, ce qui affligea beau- » coup le prince russe. Enfin il voit venir à lui » un vieillard qui lui dit : *Je suis parti pour la » guerre avec quatre fils, mais j'en ai encore un, » et c'est le plus jeune, qui est resté à la mai- » son. Depuis son enfance personne n'a pu le ter-*

» *rasser. Un jour qu'il était en colère contre » moi il déchira en deux une peau de buffle » très-épaisse. Seigneur, vous pouvez lui or- » donner de combattre le Petchénègue.* Vladimir » envoya chercher aussitôt ce jeune homme, » qui fit venir un buffle pour donner une preuve » de sa force. L'animal irrité au moyen d'un » fer rouge, s'élance contre lui : aussitôt il le » saisit et lui arrache du flanc un grand mor- » ceau de chair. Le lendemain le Petchénègue » paraît : c'était un géant énorme qui se mit » à rire quand il aperçut la petite stature de » son adversaire; cependant on choisit le lieu » du combat et les deux champions en viennent » aux mains. Le Russe saisit le Petchénègue » dans ses bras nerveux, l'étouffe, et le jette » mort à ses pieds. Aux cris répétés de victoire, » l'armée du prince se précipite sur les troupes » petchénègues effrayées, et qu'une fuite préci- » pitée peut sauver à peine. En mémoire d'un » événement aussi heureux, le prince, transporté » de joie, bâtit sur les bords du Troubège une » ville qu'il appela Péréiaslavle, ou la ville de la » victoire. Il récompensa le jeune athlète et son » père, en leur accordant la dignité de boyards, » et retourna triomphant à Kief. » Le duel peut être vrai; mais il paraît douteux que Vla-

dimir ait fondé la ville de Péréiaslavle, dont le nom figure déjà dans le traité d'Oleg avec les Grecs.

La Russie jouit pendant deux ou trois ans des douceurs de la paix. Vladimir vit avec la plus grande satisfaction achever le temple de Kief, consacré à la mère de Dieu, et embelli par les artistes grecs. C'est là, qu'enflammé d'un saint zèle et de l'amour de son peuple, il s'écria devant l'autel du Très-Haut : « Seigneur, puisses-tu » dans ce temple érigé par moi, exaucer tou- » jours les prières des Russes vertueux ! » En signe de la joie sincère qu'il éprouvait, il donna un festin dans son palais, à ses boyards et aux anciens de la ville, et n'oublia pas même les pauvres, aux besoins desquels il satisfit généreusement. Vladimir fit présent à la nouvelle église, des images, croix et vases conquis à Cherson ; il ordonna qu'elle fût desservie par des prêtres de cette dernière ville, et en confia l'administration à son favori Anastase. Il fixa pour son entretien la dixième partie du revenu du prince, et ses héritiers s'engagèrent par serment à ne point violer cette loi qui fut écrite sur une charte déposée dans le temple. Ceci pourrait porter à croire que cet Anastase devait être un ecclésiastique de distinction, puisqu'il avait sous sa direction particu-

994—996. Église de la Dîme.

lière la principale église de la capitale, qui, jusqu'à présent, porte le nom d'église de la Dîme. Les chroniques modernes disent bien qu'il y avait effectivement alors des métropolites à Kief; mais elles se contredisent les unes les autres sur les noms qu'elles leur donnent. Nestor ne parle point de métropole jusqu'au règne d'Yaroslaf, et se contente de parler des évêques honorés par Vladimir, grecs ou slaves-grecs, et qui étaient d'autant plus à même d'éclairer les Russes, qu'ils comprenaient leur langue.

Invasion des Petchénègues

Un événement qui mit en danger la vie de Vladimir, ne servit qu'à affermir de plus en plus les sentimens de piété de ce prince. Les Petchénègues étant de nouveau tombés sur les possessions russes, s'approchèrent de Vassilef, ville bâtie par lui sur la Stoughna. Il marcha contre eux; comme il avait trop peu de troupes, il ne put résister au grand nombre des ennemis, et fut même obligé de se cacher sous un pont. Entouré de tous côtés par ces barbares, ne voyant pas de possibilité de leur échapper, Vladimir fit vœu, si le ciel venait à son secours, de bâtir à Vassilef un temple en l'honneur de la fête de ce jour-là, qui était celle de la transfiguration. Les ennemis s'éloignèrent, et le grand prince se hâta d'accomplir son vœu; ensuite il rassembla

dans un festin les grands de sa cour, les lieutenans, et les anciens des autres villes. Pour nous donner une idée de sa magnificence, l'annaliste rapporte que Vladimir fit brasser trois cents tonneaux d'hydromel, et qu'il passa avec ses boyards huit jours dans les fêtes; les pauvres reçurent trois cents grivnas du trésor de l'État. De retour à Kief, il donna un nouveau repas, non-seulement aux grands, mais encore à tout le peuple, en reconnaissance de l'amour qu'il lui témoignait, et de la joie sincère qu'il paraissait éprouver en le voyant sain et sauf. A dater de cette époque, ce prince traitait toutes les semaines dans la gridnitsa, ou vestibule de son palais, les boyards, les gridni (porte-glaives du prince), les centeniers de l'armée, et autres gens titrés et de distinction. Lors même qu'il n'était pas à Kief, ils se rassemblaient dans le palais, où ils trouvaient des tables couvertes de viandes, de gibier, et d'autres mets délicats de ce temps. Un jour, dit Nestor, les convives de Vladimir s'étant enivrés d'hydromel, s'avisèrent de se plaindre de ce que le grand prince de Russie ne rougissait pas de faire servir à sa table des cuillers de bois; ce propos étant venu à la connaissance de Vladimir, il en fit faire d'argent, en disant avec sagesse : *Ce n'est pas avec de l'or et de l'argent que je me procu-*

Festins de Vladimir.

rerai des troupes fidèles; mais c'est par leur moyen que je gagnerai beaucoup d'or et d'argent.

Ce prince, dit la chronique, aimait beaucoup sa garde; il consultait ces gens prudens et braves, non-seulement sur les affaires militaires, mais aussi sur celles de l'administration. Ami des boyards et des fonctionnaires zélés pour son service, il fut aussi le père des pauvres, qui pouvaient toujours venir au palais calmer leur faim, et recevoir de l'argent du trésor public. Sa bienfaisance ne se borna pas là; *les malades*, disait-il, *ne sont pas en état de venir me voir;* et en conséquence, il faisait charrier par les rues et distribuer du pain, de la viande, du poisson, des fruits, du miel, et du kvass (*a*) dans des tonneaux. « Où sont les pauvres et les infirmes? » demandaient les gens du prince, qui avaient ordre de les pourvoir de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Nestor attribue cette charité de Vladimir aux effets bienfaisans de la doctrine chrétienne; ces paroles de l'Évangile : *Bienheureux les miséricordieux, car ils seront sauvés*, et celles-ci de Salomon : *Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu*, avaient inspiré à

(*a*) Boisson ordinaire des Russes, composée de farine fermentée dans de l'eau.

ce grand prince un penchant extraordinaire à la bienfaisance, et même une bonté si grande, qu'elle nuisait souvent à l'intérêt de l'État; car il épargnait jusqu'à la vie des meurtriers, et ne les punissait que par une amende pécuniaire. Aussi le nombre des criminels s'accrut à un tel point, que les citoyens étaient de toutes parts exposés à leur audace. Pour mettre un terme à ces abus, les pasteurs ecclésiastiques prirent sur eux de faire au prince des représentations capables de le tirer d'erreur : « Pourquoi » ne punissez-vous pas les coupables? lui de- » mandèrent-ils. *Je crains la colère céleste*, » répondit Vladimir. Bannissez cette crainte, » lui répliquèrent les évêques. Dieu vous a » placé sur le trône pour punir les méchans et » récompenser les bons. Il faut châtier le crimi- » minel, mais avec discernement. » Le grand prince prêta l'oreille à un conseil si salutaire; il abolit l'*amende pécuniaire* et rétablit la peine capitale, comme elle existait sous Igor et Sviatoslaf. **Sa bonté.**

Ces mêmes conseillers furent également obligés, pour le bien de l'État, de réveiller en lui sa première ardeur pour la guerre, assoupie par ce même sentiment d'humanité. Vladimir ne cherchait plus la gloire des héros, et vivait en bonne intelligence avec les princes ses voisins, tels que

les rois de Pologne, de Hongrie et de Bohême; tandis que les avides Petchénègues, profitant de l'humeur pacifique du prince, désolaient continuellement la Russie. Les sages évêques et les vieillards prouvèrent à Vladimir, qu'un souverain ne doit pas se contenter d'effrayer les coupables qui sont dans le cœur de ses États, mais qu'il doit être encore la terreur des ennemis extérieurs; et la trompette guerrière retentit de nouveau dans les champs de notre patrie.

997. Afin de rassembler une armée assez nombreuse pour repousser les Petchénègues, Vladimir se rendit lui-même à Novgorod : ses infatigables ennemis, intruits de son absence, s'approchent de la capitale, assiégent Bielgorod, et coupent toute communication entre cette ville et les environs, de telle sorte que bientôt la famine se fit sentir parmi les assiégés, qui se rassemblèrent et manifestèrent le désir de se rendre aux ennemis. « Le » prince est loin de nous, disaient-ils; les Pet- » chénègues ne feront périr que quelques uns » des nôtres, tandis que nous deviendrons tous » victimes de la famine. » Dans une conjoncture aussi critique, ils furent sauvés par la ruse ingénieuse d'un de leurs vieillards; ruse qui paraît d'ailleurs fort peu *vraisemblable*. Ce vieillard fit creuser deux puits, au fond desquels il eut soin

Siége de Bielgorod.

de faire descendre deux cuves, dont l'une était remplie d'hydromel, et l'autre de pâte; après quoi il envoya engager les plus considérables des Petchénègues à venir le trouver comme pour entrer avec eux en négociation. A l'aspect de ces puits, les députés s'imaginèrent que c'était le sol qui produisait de lui-même une boisson et une nourriture aussi bonne : ils retournèrent vers leurs princes, en répandant la nouvelle que la ville ne pouvait être affamée; de manière que les Petchénègues levèrent le siége.

Il est probable que Vladimir eut enfin le bon- 997-1016.
heur de repousser ces barbares : au moins notre annaliste ne fait-il plus aucune mention de leurs incursions en Russie, jusqu'en 1015. Il est à présumer aussi que le silence de Nestor est fondé sur le manque de traditions; car, dans l'espace de dix-sept ans, il ne rapporte de faits remarquables que la mort de Malfrida, une des épouses de Vladimir, et celle de Rognéda, si célèbre par ses malheurs, dans l'an 1000 : en 1001, celle d'Isiaslaf; enfin en 1003, celle de Vseslaf, fils d'Isiaslaf.

Il nous dit aussi qu'en 1007, on apporta au temple de Notre-Dame de Kief des images tirées de Cherson ou de la Grèce, et qu'en 1011, Mort de la princesse Anne.
mourut l'épouse de Vladimir, la grande princesse

Anne, à jamais célèbre, comme ayant servi d'instrument à la Providence pour répandre ses bénédictions sur la Russie, et l'arracher aux ténèbres de l'idolâtrie.

Guerre de Vladimir contre Eric, roi de Norvège.

C'est vraisemblablement à cette époque si pauvre en événemens, selon la chronique de Nestor, qu'il faut rapporter la guerre que Vladimir eut avec Eric, prince de Norvège, dont parle l'Islandais Stourlezon dans ses annales. Persécuté par le sort, le jeune prince de Norvège, Olof, neveu de Sigourd, un des grands de Vladimir, vint se réfugier en Russie avec sa mère, la reine douairière Astrida. Élevé à la cour, comblé des bienfaits de la grande princesse, il servit Vladimir avec le plus grand zèle; devenu bientôt un objet de jalousie pour les boyards, et livré aux traits de la calomnie, il se vit contraint de quitter la cour. Cependant quelques années plus tard, et peut-être même avec le secours des Russes, il devint roi de Norvège, après avoir enlevé le trône à Eric : celui-ci s'enfuit en Suède, y assembla une armée avec laquelle il tomba sur les provinces nord-ouest de Vladimir, et prit d'assaut la ville Russe d'*Aldeïgabourg*, qui s'appelle aujourd'hui la vieille Ladoga (218). C'était là qu'habitaient ordinairement tous les navigateurs scandinaves, et où, selon

une tradition populaire, Rurik avait son palais. Le brave prince de Norvège combattit pendant quatre ans contre les Russes, et ne sortit de leur pays que forcé de céder à la supériorité du nombre.

Le sort n'épargna pas Vladimir dans sa vieillesse ; avant sa mort il lui fallut avoir la douleur d'éprouver que l'ambition oubliant les liens les plus sacrés, non contente d'armer le frère contre le frère, excite même le fils contre son père.

1014. Révolte d'Yaroslaf, fils de Vladimir.

Les gouverneurs de Novgorod payaient annuellement trois mille grivnas, dont deux mille au grand prince, et le reste à ses *gridnis*, ou gardes-du-corps. Yaroslaf, alors prince de Novgorod, osa se déclarer indépendant, et refusa de payer le tribut. Transporté d'un juste courroux, Vladimir ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à marcher vers Novgorod, afin de punir le coupable; ce fils rebelle, se croyant en droit de lever le glaive contre son père et son souverain, au mépris de toutes les lois divines et humaines, appela les Varègues qui accoururent à son secours de par-delà la mer. Le ciel détourna cette guerre sacrilége ! Vladimir tomba dangereusement malade; pendant ce temps les Petchénègues firent une irruption en Russie. Il fallait

les repousser : se voyant hors d'état de commander lui-même, il confia son armée à Boris, son fils favori, prince de Rostof, qui se trouvait alors à Kief, et peu de jours après Vladimir mourut à Bérestof, sa maison de plaisance, sans avoir désigné de successeur. Il abandonna ainsi les rênes de l'Etat au gré du sort.

Mort de Vladimir. 1015.

Sviatopolk, neveu adoptif de Vladimir, était alors dans la capitale. Les courtisans qui redoutaient son ambition, voulurent d'abord lui cacher la mort du grand prince, afin, sans doute, de laisser à Boris le temps de revenir à Kief. A cet effet, ils brisèrent pendant la nuit le plancher d'une antichambre, ils enveloppèrent le cadavre dans un tapis, et l'ayant ainsi descendu à l'aide de cordes, ils le transportèrent secrètement dans l'église de Notre-Dame. Mais cette triste nouvelle se répandit bientôt dans la ville; les grands, le peuple, les soldats se précipitèrent en foule dans l'église, et à l'aspect du corps de leur souverain, ils firent retentir les airs des cris de leur douleur; les pauvres pleuraient leur bienfaiteur, et les boyards, le père de la patrie. Le corps de Vladimir fut déposé dans un cercueil de marbre, et solennellement placé à côté de son épouse Anne.

Ce prince, que l'église reconnaît comme *égal aux apôtres*, a mérité dans l'histoire le nom de

grand. C'est à Dieu seul, et non aux hommes, qu'il appartient de savoir si Vladimir se fit chrétien par une conviction intime de la sainteté de la morale évangélique, ou bien, comme le pense un historien arabe du treizième siècle, s'il n'y fut porté que par le désir ambitieux de devenir le parent et l'allié des empereurs grecs. Il suffit qu'après avoir embrassé cette divine religion, Vladimir se soit pour ainsi dire sanctifié par elle, et qu'il soit devenu tout différent de ce qu'il était lorsque le paganisme l'enveloppait de ses ténèbres. Dès qu'une fois il est imbu des maximes philanthropiques de la religion de J.-C., ce prince, naguère adorateur des idoles, qui aimait à savourer le plaisir cruel de la vengeance et les vils délices de la volupté; ce prince pour qui les horreurs de la guerre avaient tant de charmes, et qui, pour comble de scélératesse, avait plongé sa main dans le sang de son frère, tremble de répandre celui des criminels et des ennemis de la patrie. Son principal titre à l'immortalité est sans doute d'avoir mis les Russes sur le chemin de la vraie religion; mais sa prudence dans l'administration, et ses brillans faits d'armes lui ont également mérité le titre de *grand*. Vladimir, qui à la vérité avait usurpé le trône, sut laver son crime par un gouvernement sage et bienfaisant. Il chassa

Son caractère.

de la Russie un grand nombre de Varègues dangereux par leur esprit turbulent, et sut en même temps employer au profit de l'État, les talens de plusieurs d'entre eux, en leur accordant des rangs et des distinctions. Il apaisa les révoltes de ses tributaires, repoussa les attaques des avides Petchénègues, vainquit le puissant Metchislaf, et les Yatviagues, connus par leur courage. Il recula les frontières de l'Empire à l'occident, parvint par la valeur de ses troupes à affermir la couronne sur la tête des empereurs grecs, et mit tous ses soins à éclairer la Russie, à en peupler les déserts, à l'enrichir de nouvelles villes, et à lui donner des institutions judiciaires sur lesquelles il aimait à consulter ses boyards. Il fonda en Russie les premières écoles, et fit venir de la Grèce, non-seulement des prêtres, mais aussi des artistes : enfin les pauvres le regardèrent toujours comme le père le plus tendre. Il expia par les chagrins dont il fut abreuvé dans ses derniers momens, la faute si grave en politique d'avoir partagé la monarchie en apanages.

Contes populaires. La renommée annonça la gloire de son règne dans toutes les parties du monde. Il est fait mention de lui dans les anciennes annales scandinaves, allemandes, byzantines et arabes, outre les traditions ecclésiastiques, et celles de Nestor tou-

chant les faits et gestes de Vladimir, la mémoire de ce grand prince s'est conservée dans les contes populaires sur la splendeur de ses festins et la force des héros de son armée. Ces contes parlent de Dobrinia, le Novgorodien, d'Alexandre *à la médaille d'or*, d'Ilia Mourometz, du vigoureux Rakhday, qui seul attaquait trois cents guerriers, de Yan le tanneur, la terreur des Petchénègues, et de plusieurs autres chevaliers de sa cour, dont il est parlé aussi dans les chroniques modernes, pour la plupart fabuleuses. Les contes ne sont pas l'histoire, mais il est cependant bon de remarquer cette analogie dans les idées du peuple sur le temps de Charlemagne et celui de Vladimir. L'un et l'autre par leurs victoires, par leur zèle pour le christianisme, et leur amour pour les sciences, ont mérité l'immortalité, et leur nom brille encore à présent dans les romans de chevalerie. Malgré la faiblesse de sa santé, Vladimir parvint à un âge assez avancé; car en 970, il gouvernait déjà Novgorod, sous l'inspection de son oncle, le boyard Dobrinia.

Avant de parler des successeurs de ce grand monarque, nous compléterons l'histoire du temps que nous avons décrit, par un exposé de tout ce qui se trouve dans Nestor et dans les chroniques étrangères ou contemporaines, touchant l'état

civil et moral de la Russie d'alors; et afin de ne point interrompre le cours du récit historique, nous allons exposer ces détailsdans un chapitre particulier.

CHAPITRE X.

De l'état de l'ancienne Russie.

Frontières. — Gouvernement. — Lois civiles. — Art militaire. — Marine. — Commandement et organisation intérieure des armées. — Commerce. — Magnificence et luxe. — État des villes. — Monnaies. — Progrès des lumières. — Arts mécaniques et libéraux. — Mœurs.

Dès le premier siècle de son existence, la Russie l'emportait en étendue sur presque toutes les puissances qui figuraient alors en Europe (219). Les conquêtes d'Oleg, de Sviatoslaf et de Vladimir, avaient reculé ses limites à l'ouest de Novgorod et de Kief, jusqu'à la mer Baltique, la Dvina, le Boug et les monts Krapacks; et au sud, jusqu'aux cataractes du Dniéper et au Bosphore Cimmérien : elles s'étendaient à l'orient et au nord jusqu'à la Finlande et au pays des Tchoudes, qui comprenait les gouvernemens actuels d'Archangel, de Vologda, de Viatka, et touchaient aussi à la Mordva et à la Bulgarie orientale, au-delà de laquelle, vers la mer Caspienne, habitaient les Khvalisses, qui avaient

Frontières.

la même religion et la même origine, et dont cette mer porta long-temps le nom.

Gouvernement.

Les paroles des Novgorodiens et de leurs alliés, que Nestor nous a transmises, *nous voulons un prince qui nous commande et nous gouverne selon les lois*, furent la base de la première constitution en Russie, c'est-à-dire de la monarchie.

Cependant les princes avaient amené avec eux beaucoup de Varègues, qui les regardaient plutôt comme des compagnons d'armes que comme des souverains, et qui étaient venus en Russie plus pour commander que pour obéir. Ces Varègues furent les premiers fonctionnaires, les premiers guerriers et les citoyens les plus distingués à la naissance de la monarchie. C'était eux qui composaient la garde du prince et le conseil suprême avec lequel ce chef de l'État partageait son pouvoir. Nous avons vu que les ambassadeurs russes conclurent le traité avec la Grèce, au nom du prince et de ses boyards; qu'Igor ne put sanctionner seul l'alliance faite avec l'empereur, et que toute la garde dut prêter serment sur la colline sacrée.

Quoique le peuple slave lui-même fût soumis à des princes, il conservait cependant quelques usages républicains; et dans les affaires impor-

tantes ou dans les dangers publics, il se rassemblait en conseil général. Les Bielgorodiens, pressés par les Petchénègues, délibérèrent en commun sur le parti que commandait leur situation. Ces assemblées du peuple, d'un usage très-antique dans les villes de Russie, prouvaient la part que les citoyens prenaient au gouvernement, et pouvaient leur donner cette audace inconnue dans les États où domine un despotisme sévère et illimité. C'est ainsi que les Novgorodiens déclarèrent formellement à Sviatoslaf qu'ils voulaient avoir un de ses fils pour les gouverner, sans quoi ils se choisiraient eux-mêmes un prince.

A la guerre, les droits du souverain étaient bornés par la cupidité des soldats; il ne pouvait prétendre qu'à une portion du butin; le reste appartenait aux troupes. Oleg, Igor, exigèrent des Grecs un tribut pour chacun de leurs combattans, et les parens des morts ne furent pas même oubliés. C'était pour ne partager avec personne le butin qu'il espérait faire chez les Drevliens, qu'Igor éloigna son armée; d'où l'on voit évidemment que les princes étaient obligés de partager avec leurs troupes, non-seulement les dépouilles de l'ennemi après une victoire, mais encore les impôts levés sur les peuples sou-

mis à la Russie. Au reste, toute la Russie était, pour ainsi dire, le domaine légitime des grands princes; car ils pouvaient, à leur gré, disposer des villes ou bailliages en faveur de qui bon leur semblait. C'est ainsi que plusieurs Varègues reçurent des apanages de Rurik; c'est ainsi que l'épouse d'Igor régnait à Vouichégorod, et que Rogvolod, d'après l'expression de la chronique, était prince de Polotsk.

Ces Varègues, qui, d'après les réglemens du *système féodal*, avaient des villes entières sous leurs ordres, portaient le titre de princes. Il en est fait mention dans le traité d'Oleg avec l'empereur grec. Les enfans de ces princes pouvaient leur succéder dans leurs apanages, s'ils avaient su mériter les bonnes grâces du souverain. Les boyards de Vladimir regardaient Polotsk, que Rogvolod avait gouverné, comme la possession héréditaire ou le patrimoine de Rognéda sa fille; mais c'était cependant le grand prince qui disposait de ces petits États particuliers. Vladimir affecta à ses enfans, Rostof, Mourom, qui, depuis Rurik, avaient été les apanages des seigneurs normands. Il y avait d'autres villes et bailliages qui dépendaient immédiatement du grand prince, et qu'il gouvernait par ses lieutenans.

La forme de cette administration intérieure répondait à la simplicité des mœurs du temps. Les mêmes hommes occupaient les emplois civils et militaires; c'était de concert avec ses intrépides compagnons d'armes, que le prince réglait les affaires d'État. La puissance législative et judiciaire était dans ses attributions, car Vladimir anéantit et rétablit tour à tour la peine capitale. Nestor parle encore des anciens des villes, qui s'étant rendus par leur âge, leur prudence et leur probité, dignes de la confiance du peuple, pouvaient être juges dans les affaires publiques. Du temps de l'indépendance des Slaves, la législation civile reposait sur la conscience, et sur les anciens usages de chaque tribu en particulier. Mais lors de leur arrivée en Russie, les Varègues introduisirent des lois civiles générales, dont nous pouvons juger par les traités des grands princes avec les Grecs, et qui sont entièrement conformes aux anciennes lois scandinaves : par exemple, dans les unes et les autres, il était dit que le parent d'un homme assassiné avait le droit de tuer à son tour le meurtrier; que tout citoyen avait droit de vie et de mort sur le voleur qui ne voulait pas se rendre à lui de bon gré; qu'il fallait payer une amende pécuniaire pour un coup de sabre, de lance ou de toute autre

Lois civiles.

arme (220). Ces premières lois de notre patrie, antérieures à celles d'Yaroslaf, font honneur au siècle qui les vit naître, ainsi qu'au caractère du peuple qui les agréa ; car elles ont pour base la foi des sermens, fondée elle-même sur la justice et la voix intime de la conscience : ainsi le coupable était acquitté toutes les fois qu'il affirmait, par serment, qu'il était hors d'état de payer l'amende; ainsi le voleur était puni à proportion de son délit, et payait le double ou le triple de ce qu'il avait dérobé; ainsi le citoyen, qui, par son travail ou son industrie, s'était procuré quelques richesses, pouvait en disposer en faveur de ses proches et de ses amis. Il est difficile de s'imaginer que la tradition orale, seule, ait pu conserver ces institutions dans la mémoire du peuple; et il est probable que, sinon les Slaves, au moins les Varègues avaient *un code écrit* dès les neuvième et dixième siècles; car dans la Scandivanie, leur ancienne patrie, l'usage des lettres runiques était connu avant l'introduction du christianisme (221).

Réglement ecclésiastique de Vladimir.

Nous avons encore un ancien réglement, dit de Vladimir, qui, à l'exemple des lois ecclésiastiques grecques, mettait hors de la juridiction séculière, les moines et hommes d'église; les hôpitaux, les auberges et lieux destinés à

l'hospitalité ; les médecins et les gens estropiés. Toutes leurs affaires étaient du ressort des évêques seuls, qui connaissaient aussi des poids et mesures des villes, des dissensions et infidélités des époux, mariages illégaux, sorcelleries, empoisonnemens, idolâtries, injures indécentes, crimes des enfans envers leurs père et mère, procès entre parens, profanation des temples, vols sacriléges, spoliation des tombeaux, etc. Il n'y a aucun doute que dans les premiers temps du christianisme, ainsi que cela se pratiquait dans tout le reste de l'Europe, le clergé russe avait sous sa juridiction, non-seulement les affaires ecclésiastiques, mais aussi un grand nombre d'affaires civiles, relatives au for intérieur et à la morale de la nouvelle religion : point de doute qu'il était en droit de juger les articles sus-mentionnés, dont plusieurs même sont restés jusqu'à présent dans ses attributions ; mais ce réglement est apocryphe, et la preuve en est qu'on y fait dire à Vladimir que c'est du patriarche Photius qu'il reçut le premier métropolite Léon, tandis que Photius était mort 90 ans avant ce grand prince.

Art militaire.

Les Varègues qui donnèrent des lois à nos ancêtres, furent aussi leurs maîtres dans l'art de la guerre. Sous la conduite de leur prince, les

Russes ne combattaient plus par groupes et sans ordre comme les anciens Slaves, mais bien en colonnes rangées autour de leurs drapeaux ou étendards ; ils s'avançaient au son des trompettes, en bataillons serrés ; ils avaient une cavalerie dont une partie était composée de Russes, l'autre d'étrangers à leur solde, et des détachemens *d'avant-garde*, derrière lesquels toute l'armée était en sûreté. Lorsqu'ils se préparaient au combat, ils allaient en pleine campagne ; là ils s'occupaient à des jeux guerriers, et s'exercaient à ces attaques vives et simultanées, ainsi qu'aux manœuvres régulières qui enchaînent la victoire. Leurs armes défensives consistaient en cuirasses, brassards et grands casques ; les offensives, en épées à deux tranchans, piques et flèches. Quoiqu'ils n'entourassent encore leurs villes que de fortifications en bois, barrières insurmontables pour les peuples barbares, alors voisins de la Russie, nos ancêtres savaient déjà s'emparer des villes ennemies, et connaissaient l'art d'en accélérer la prise par des travaux en terre. Ils avaient la coutume d'entourer de fossés profonds, non-seulement les forteresses, mais encore leurs camps, afin de les mettre, par là, à l'abri d'un coup de main.

Marine. Courageux sur terre, comme tous les Slaves

en général, les Russes empruntèrent aux Varègues l'art de la navigation, et le feu *grégeois* put seul sauver Constantinople de la flotte d'Igor. Aussi les grands princes s'appliquèrent-ils constamment à découvrir les élémens secrets de ce feu destructeur; mais ce fut toujours en vain; les Grecs trop adroits pour se trahir, leur persuadaient que cette invention avait été confiée à l'empereur Constantin par un ange envoyé de Dieu, et que les chrétiens seuls pouvaient en faire usage. Les vaisseaux de guerre n'étaient alors que de grandes barques à rames, qui marchaient très-bien au moyen de voiles, et qui pouvaient contenir de 40 à 50 hommes (222).

Quant au commandement et à l'organisation des troupes, voici tout ce que nous en savons. Le prince commandait en chef sur terre et sur mer; il avait sous ses ordres les voïévodes, les *Tissiatchsky* (*a*), des centeniers (*b*) et deciatsky (*c*). La garde du prince était composée de guerriers expérimentés, de boyards chargés de défendre sa vie, et de donner l'exemple de la valeur au reste de l'armée. Nous savons combien Vladimir chérissait ses compagnons d'armes, et

Commandement et organisation des troupes.

(*a*) Commandant mille hommes.

(*b*) Commandant cent hommes.

(*c*) Commandant dix hommes.

la garde d'Igor porta son nom, même après la mort de son chef. Sous le nom général de *garde,* on comprenait aussi de jeunes guerriers d'élite, des pages d'armes, des porte-glaives attachés à la personne du prince, mais ceux-ci étaient moins considérés que les premiers (223). Les principaux voïévodes, comme Sveneld, voïévode d'Igor, avaient aussi leurs pages d'armes; jusqu'au temps d'Yaroslaf, les Varègues formèrent un corps de troupe séparé; eux seuls et les gridnis, ou porte-glaives, recevaient une solde; les autres n'avaient droit qu'à une portion du butin.

Commerce.

Les peuples qui composaient l'empire de Russie, n'étaient pas entièrement étrangers à la civilisation, avant même l'arrivée des Varègues; les grossiers Drevliens vivaient, pour la plupart, dans des villes; les Viatitches et les Radimitches, si barbares d'après le portrait que nous en a laissé Nestor, s'occupaient depuis long-temps de l'agriculture : tout porte à croire qu'ils jouissaient des avantages d'un commerce intérieur et extérieur; mais nous n'en avons aucun témoignage historique. Les premiers renseignemens que nous ayons relativement à notre commerce primitif, ne remonte pas au-delà de nos princes varègues. Les traités avec les Grecs prouvent que dans le dixième siècle, il y avait à Constantinople une

foule de marchands russes qui y vendaient des esclaves, et y achetaient des étoffes. L'entretien des abeilles leur procurait quantité de cire et de miel, et la chasse leur fournissait des fourrures précieuses qui, avec les esclaves, formaient le principal objet de leur trafic. Constantin Porphyrogénète écrit que l'on exportait de Constantinople en Russie et en Khozarie, de la pourpre, de riches habits, des draps, des maroquins, du poivre; Nestor y ajoute même du vin et des fruits (224). Voici la description que nous a donné Constantin Porphyrogénète des voyages que les marchands russes faisaient tous les ans en Grèce : « Leurs barques, dit-il, arrivent à Cons-
» tantinople de Novgorod, Smolensk, Lubetch,
» Tchernigof et Vouichégorod : pendant l'hiver
» les Krivitches, les Loutchans et autres peuples
» tributaires des Russes, coupent les arbres dans
» leurs montagnes, et construisent des bateaux
» appelés μονοξολα, car ils les font d'un seul ar-
» bre. A la débacle du Dniéper, les Slaves des-
» cendent le fleuve jusqu'à Kief, et y vendent
» ces bateaux aux Russes, qui font des rames
» avec les débris des anciennes barques. Au mois
» d'avril toute la flotte russe se rassemble dans
» la petite ville de Vititchef, d'où elle part pour
» les cataractes. Arrivés à la quatrième nom-

» mée *Neyassit*, qui est la plus dangereuse, les
» marchands débarquent leurs marchandises, et
» mènent leurs esclaves environ 6000 pas le long
» du rivage. C'est ordinairement là, près du
» *passage de Krari* (où les Chersoniens qui re-
» viennent de Russie traversent le Dniéper), que
» les Petchénègues les attendent. Après avoir re-
» poussé ces brigands, et être parvenus jusqu'à
» l'île de Saint-Grégoire, les Russes offrent en
» actions de grâce un sacrifice à leurs dieux, et ne
» rencontrent plus aucun péril jusqu'à la Sélina,
» qui est un bras du *Dniéper*. Là, si le vent
» repousse leurs barques vers le rivage, ils sont
» encore obligés de combattre les Petchénègues.
» Enfin, après avoir passé Canope, Constantia,
» l'embouchure de la Varna et de la Ditsina,
» rivières des Bulgares, ils arrivent à Messem-
» bria, première ville grecque. » Il fallait bien
que ce commerce enrichît considérablement les
Russes, puisque, pour en recueillir les avantages,
ils ne craignaient pas de s'exposer à tant de travaux et de fatigues, et que les intérêts de leur
trafic formaient toujours la base de leurs traités
avec l'Empire. Ils allaient par eau, non-seulement en Bulgarie, en Grèce, en Khozarie ou
Tauride; mais, s'il en faut croire Constantin Porphyrogénète, jusqu'en Syrie. La mer Noire cou-

verte de leurs vaisseaux, ou pour mieux dire de leurs barques, avait reçu le nom de mer *Russe*. Il paraît que les marchands de Constantinople ne passaient guère les cataractes du Dniéper, et que les Chersoniens seuls allaient trafiquer à Kief.

Les Petchénègues, qui ne cessaient de ravager notre patrie, avaient cependant quelques liaisons de commerce et d'amitié avec les Russes. Ce peuple nomade et pasteur comme les Kirguis et les Kalmouks d'aujourd'hui, vendait aux Russes un grand nombre de chevaux, de brebis et de bœufs d'Asie; Constantin-Porphyrogénète avance à cette occasion une fausseté manifeste, lorsqu'il dit qu'avant cela il n'y avait en Russie ni chevaux ni bêtes à cornes. Les Bulgares du Volga, d'après Ebn-Nankal, géographe arabe du dixième siècle, recevaient de nous des fourrures de martres noires et zibelines de Scythie, mais ils ne venaient point eux-mêmes les chercher en Russie, dans la persuasion qu'on y tuait tous les étrangers (225).

Les chroniques allemandes et scandinaves nous fournissent des détails curieux et certains sur le commerce des anciens Russes avec les peuples du Nord. Le centre de ce commerce était Novgorod, où, depuis Rurik, s'étaient établis beau-

coup de Varègues habiles dans la piraterie et dans l'art de trafiquer. C'était là que les Scandinaves venaient acheter des étoffes précieuses, des ustensiles de ménage, des habillemens royaux brodés d'or, et des pelleteries. Ces étoffes et habits précieux n'étaient point, bien entendu, travaillés par nos ancêtres, mais sans doute achetés par eux à Constantinople, où, d'après Nestor, les Novgorodiens allaient déjà du temps d'Oleg. Il y avait aussi des marchands russes dans la célèbre Vinette, et les autres villes de la Baltique. Nous savons que la Livonie dépendait de Vladimir, et qu'il s'y tenait tous les ans des foires très-considérables, où les marchands norvégiens et autres se ressemblaient au printemps pour acheter des esclaves et des fourrures, et ils ne s'en retournaient chez eux qu'en automne. Notre pays était si fameux dans le Nord par ses richesses, que les chroniques du temps désignent ordinairement la Russie sous le nom de pays *abondant en toutes sortes de productions*; *omnibus bonis affluentem* (226).

Il est vraisemblable qu'à l'exemple des souverains scandinaves, les princes de Russie, pour augmenter leurs revenus, participaient eux-mêmes aux avantages du commerce national. Dans les neuvième et dixième siècles, les contribu-

tions se payaient plus *en nature* qu'*en argent*. La capitale recevait des différentes provinces de Russie des chariots chargés de *miel* et de fourrures, ce qui composait les revenus du prince ; par ce moyen le gouvernement regorgeait de marchandises qu'il pouvait exporter dans les pays étrangers (227).

Les Russes, comme les Normands, faisaient marcher la piraterie de pair avec le commerce. On sait qu'ils écumaient la mer dans les environs du lac Moeler, et que les chaînes de fer établies devant Stockzund, où est maintenant Stokholm, furent des barrières insuffisantes pour les retenir (228). Ce n'est pas sans de puissans motifs que les Grecs, dans leur traité avec Igor, exigèrent que les navigateurs russes fussent munis d'un attestat signé du prince, constatant qu'ils n'avaient que des intentions pacifiques. La raison en était sans doute que plusieurs russes, sous le prétexte de faire le commerce, allaient exercer leurs brigandages sur la mer Noire, et qu'ils venaient ensuite avec d'autres marchands trafiquer à Constantinople. On sentit alors la nécessité de distinguer les forbans des véritables négocians.

Les succès des Russes dans la guerre et dans le commerce, succès qui avaient servi à enrichir Luxe et magnificence.

le peuple, durent, dans l'espace de cent ans et plus, introduire une sorte de luxe jusqu'alors inconnu. Les grands princes voulurent imiter la magnificence de la cour de Constantinople. Eux, leurs épouses et leurs enfans avaient chacun leur cour et des serviteurs particuliers. Plus d'une fois, au nom de leurs princes, les ambassadeurs russes demandèrent aux Grecs des habillemens royaux et des couronnes; et les empereurs, qui voulaient se distinguer des *barbares*, ne fût-ce que par des ornemens précieux, leur répondaient que ces habillemens et ces couronnes étaient faits de la main des anges, et devaient rester dans l'église de Sainte-Sophie. Les amis de Vladimir dînaient chez ce prince avec des *cuillers d'argent*. L'hydromel, cette ancienne boisson favorite de tous les peuples slaves, était l'âme des célèbres festins de ce prince; mais du temps d'Oleg les Kiéviens connaissaient déjà les vins grecs, et les fruits délicieux des pays méridionaux. Le poivre des Indes servait à relever le goût des mets nombreux qui couvraient leur table. Les gens riches portaient des vêtemens de soie et de pourpre, des ceintures précieuses, des bottes de maroquin, etc. etc. (229).

État des villes.

Les villes de ce temps annonçaient déjà la ri-

chesse du peuple. Dittmar, annaliste allemand, contemporain de Vladimir, assure qu'à Kief, la *grande-ville*, il y avait quatre cents églises, fondées par la piété des néophytes chrétiens, et huit grands marchés. Adam de Brême l'appelle le plus bel ornement de la Russie, et même une seconde Constantinople (230). Jusqu'au onzième siècle, cette ville était toute entière sur le rivage escarpé du Dniéper; l'endroit où aujourd'hui nous voyons Podol, était, du temps d'Olga, couvert d'eau; Smolensk, Tchernigof, Lubetch, avaient des relations avec la Grèce. L'empereur Constantin, qui donne à tort à Novgorod le titre de capitale du prince Sviatoslaf, fait du moins présumer que cette ville était déjà très-considérable dans le dixième siècle.

Un peuple marchand ne peut se passer d'argent ou du moins de signes représentatifs de la valeur des choses; ainsi la monnaie n'est pas toujours de métal. Jusqu'à présent les habitans des îles Maldives y substituent des coquilles : ainsi les Slaves-Russes, dans le principe, ne fixaient point le prix des choses par l'argent, mais par des peaux d'animaux, de martres, d'écureuils, etc. Le mot *kouni*, voulait dire de l'argent. Bientôt l'inconvénient de porter avec soi des peaux entières aux marchés, donna l'idée d'y substituer Monnaies.

des morceaux de peau de martre et d'écureuil. Il est à présumer que le gouvernement y apposait son cachet, et qu'au commencement, les citoyens échangeaient des peaux entières dans le trésor contre ces morceaux. Cependant nos ancêtres connaissaient le prix de l'or et de l'argent, et en recevaient depuis long-temps, au moyen du commerce qu'ils exerçaient au dehors. Dans le traité d'Oleg avec l'empereur d'Orient, il est dit que tout Grec qui frappera un Russe de son épée, et *vice versâ*, sera tenu de payer, pour expier sa faute, *cinq litres d'argent*. A Constantinople, les Russes prenaient aussi vingt *zolotniks*, c'est-à-dire vingt ducats de Byzance, *numismes* ou *solides*. Il n'y a pas de doute que l'argent était également monnaie courante dans l'intérieur de l'Empire. Les Radimitches payaient à l'État des *schellings*, qu'ils recevaient vraisemblablement des Khozars. Cependant les *kouni* furent encore fort long-temps en usage; car l'or et l'argent étaient en trop petite quantité pour suffire à la circulation, et aux contributions. On désignait alors sous le nom de *grivnas*, un certain nombre de kounis, dont le prix égalait la valeur d'une demi-livre d'argent; mais à la longue ces morceaux de cuir n'ayant aucune valeur réelle, furent de plus en plus discrédités à mesure qu'il s'intro-

duisit plus de métal, au point que dans le treizième siècle, une *grivna* d'argent valait déjà sept grivnas de kouni de Novgorod.

Le christianisme accéléra en Russie le développement des facultés intellectuelles. Sous Oleg, plusieurs devins s'étaient rendus fameux par leur art de lire dans l'avenir, et ce sont aussi les premiers sages de notre patrie, qui durent toute leur science ou au mensonge ou à l'erreur. Plongé dans une stupide ignorance, le peuple regardait comme l'effet d'un savoir surnaturel toute découverte de l'esprit, toute entreprise couronnée de succès, et Oleg reçut de lui le titre de sorcier pour être revenu de Constantinople avec des trésors. La curiosité innée dans l'homme se nourrissait de contes et de traditions historiques, auxquelles l'imagination prêtait de nouveaux charmes. Nous voyons déjà quelque sagacité dans le conte fait sur les artifices d'Olga. Les proverbes suivans : *Ils ont péri comme les Obres; C'est un malheur comme celui de Rodnia; Les Radimitches ont peur des queues de loup*, et beaucoup d'autres sans doute, conservaient le souvenir d'événemens importans. Nous trouvons dans les traités des grands princes, des expressions qui nous donnent une idée de l'éloquence russe, dans ces temps encore grossiers; par exemple, *tant*

Progrès des lumières.

que le soleil brillera et qu'existera le monde ; qu'ils ne puissent se défendre avec leurs boucliers ; que nous soyons jaunes comme de l'or. La harangue courte, mais énergique, de Sviatoslaf, est un monument digne de ce héros. Cependant ce n'est véritablement qu'au règne de Vladimir, que l'on peut fixer l'époque de l'introduction des lumières en Russie.

Les Scandinaves connaissaient bien dans le onzième siècle l'usage des lettres runiques, mais nous n'avons aucune raison valable de penser qu'ils aient communiqué cet usage aux Russes. Les caractères russes, comme nous l'avons observé plus haut, étaient insuffisans pour exprimer beaucoup de sons de la langue des slaves. Quoiqu'il soit possible que les écrits de Cyrille aient été connus en Russie, antérieurement même à Vladimir (car les premiers chrétiens de Kief avaient besoin de livres pour le service divin), cependant le nombre de personnes qui savaient lire et écrire, ne devait pas être considérable. Vladimir l'augmenta en établissant des écoles publiques, pour procurer à l'église des pasteurs et des prêtres qui fussent en état de comprendre les livres saints, et de cette manière il ouvrit à la Russie la carrière des sciences que nous devons à l'invention de l'écriture.

C'est ici le lieu de répondre à une question curieuse, savoir si les livres saints, employés alors par les Russes chrétiens, étaient les mêmes dont notre église se sert encore maintenant ; ou bien si c'étaient des livres plus anciennement traduits ? En confrontant avec notre bible imprimée, les manuscrits de l'Évangile du onzième siècle, et les différens passages de l'Écriture-Sainte cités dans la chronique de Nestor, on se convaincra que c'est exactement la même traduction que celle que possédaient les Russes du onzième et douzième siècle. Nous savons qu'elle a été corrigée plusieurs fois, notamment sous Constantin, prince de Volhynie, sous le tzar Alexis Mikhaïlovitch, sous Pierre-le-Grand, et l'impératrice Élisabeth. Cependant il est évident que malgré ces corrections réitérées, qui ne consistent que dans le changement de quelques mots, cette traduction a conservé, pour ainsi dire, son caractère original et particulier, et c'est avec raison que les savans la regardent comme le monument le plus ancien de la langue slavonne (231). La bible tchèque ou bohémienne fut traduite, dans les treizième et quatorzième siècles, sur la bible latine de S. Jérôme ; et celles de Pologne, de Carniole et de Lusace, l'ont été plus récemment encore.

Il se présente encore une autre question, savoir : quand et où notre bible a été traduite ? le fut-elle sous Vladimir-le-Grand, comme le pensent quelques uns, ou bien est-elle le fruit des travaux immortels de Cyrille et de Méthodius ? La seconde opinion est beaucoup plus vraisemblable ; car Nestor, presque contemporain de Vladimir, aimait trop la gloire de sa patrie, pour lui dérober une nouvelle traduction russe de l'Écriture-Sainte. Mais en disant : *c'est en Moravie que la parole de Dieu a été transmise dans notre langue*, il donne clairement à entendre que les chrétiens russes se sont approprié les travaux de Cyrille et de Méthodius. Ce sont ces deux frères et leurs collaborateurs qui établirent les règles de la langue slavonne écrite, et qui les calquèrent sur la grammaire grecque ; ils introduisirent de nouvelles expressions et de nouveaux mots d'après le dialecte de Thessalonique, c'est-à-dire de l'illyrien et du servien, dans lequel nous remarquons aujourd'hui beaucoup d'analogie avec la langue de nos livres d'église. Au reste, tous ces idiomes devaient alors beaucoup moins différer entre eux que de nos jours, parce qu'ils étaient beaucoup plus près de leur source commune ; et nos ancêtres profitèrent de cette ressemblance pour adopter la bible de Moravie, dont le style

a servi de modèle à nos livres d'église modernes, et que Nestor a même imité dans sa chronique. Le russe, proprement dit, resta toutefois en usage, et c'est depuis ce temps que nous avons deux langues ; l'une savante, l'autre vulgaire. C'est aussi par là qu'on peut expliquer la différence qui existe entre le style de la bible slavonne, et celui du *droit russe* (publié peu de temps après par Vladimir); entre la chronique de Nestor, et le poëme sur les exploits d'Igor, dont nous aurons occasion de parler dans nos remarques sur la littérature russe du douzième siècle.

Arts mécaniques et libéraux

Les arts mécaniques de première nécessité n'étaient pas inconnus aux anciens Russes; maintenant même le paysan russe sait faire, de ses propres mains, tout ce qui lui est nécessaire pour son ménage. Autrefois, lorsque les hommes communiquaient moins ensemble, ils avaient plus besoin encore de cette industrie. Le mari travaillait à la terre, il était lui-même l'architecte et le charpentier de sa maison; la femme s'occupait à filer, à coudre ou à tisser, et chaque famille présentait, dans son petit cercle, l'image active de plusieurs métiers à la fois. Mais la fondation des villes, le commerce, le luxe, formèrent peu à peu des hommes qui se rendirent habiles dans certains arts. Les riches voulurent des choses faites plus artistement, et avec plus d'élégance.

Tous les Slaves-Allemands trafiquaient en toiles. Il y avait déjà long-temps que les Russes tissaient le chanvre, qu'ils faisaient des draps, et qu'ils tannaient des peaux. Un peuple tout à la fois guerrier, agriculteur et chasseur, devait nécessairement connaître l'art de forger le fer, ce qui semble confirmé par Nestor, qui dit que les Kiéviens payèrent aux Khozars un tribut consistant en glaives.

La religion chrétienne contribua aux progrès de l'architecture en Russie. Vladimir commença le premier à bâtir des temples somptueux pour la construction desquels il fit venir des artistes grecs; mais déjà du temps d'Olga, il y avait dans la capitale des édifices en pierres; tel était le palais de la princesse. Les tours et les murs servaient à la fois de défense et d'ornement aux villes. Il est probable que les cabanes de ces temps-là ressemblaient à celles d'aujourd'hui. Les habitans des villes avaient de hautes maisons dont ils occupaient ordinairement l'étage le plus élevé, réservant celui d'en-bas pour les caves, gardes-meubles, etc., etc. Les chambres pratiquées des deux côtés de la maison, étaient séparées par des planches ou cloisons. Dans les cours on construisait des espèces de colombiers pour les pigeons (de temps immémorial, oiseaux favoris des Russes), et des cham-

bres à coucher pour l'été. La description que nous fait Nestor de l'idole de Péroune atteste que nos artistes savaient sculpter et fondre les statues. Il est à présumer qu'ils connaissaient aussi la peinture. L'église de la Dîme fut seule ornée d'images grecques par les soins de Vladimir. Celles des autres églises avaient sans doute été faites à Kief; car les artistes grecs avaient pu initier les Russes dans leur art. Les trompettes guerrières, dont le son enflammait le courage des héros de Sviatoslaf dans les combats, prouvent le goût des Russes pour la musique.

Quant à ce qui regarde particulièrement les mœurs de ce temps, elles nous offrent un mélange de barbarie et de bonté, propre aux siècles d'ignorance. Les Russes du neuvième et du dixième siècle se distinguaient surtout dans la guerre par leur avide férocité ; mais les empereurs de Constantinople avaient la plus grande confiance dans leur parole, tout en se permettant eux-mêmes de les tromper, aussitôt que l'occasion s'en présentait; car Nestor donne aux Grecs l'épithète d'artificieux. Nous avons vu l'Empire livré au pillage, au meurtre, au crime; nous en verrons bien davantage encore : au reste, que nous présentent de plus les fastes des autres contrées de l'Europe dans le moyen âge? Une longue suite d'années consacrées à l'instruction Mœurs.

peut seule adoucir le cœur de l'homme. Les eaux salutaires du baptême pouvaient bien sanctifier Vladimir, mais non pas réformer tout à coup les mœurs nationales. Il craignit un instant, par humanité, de punir les criminels, et le crime marcha la tête levée ! . . . . Un Empire fondé sur des conquêtes prouve déjà la valeur du peuple, et cette valeur était la vertu de nos ancêtres. Ces paroles de leur capitaine chéri : « *Courage, amis ! ne faisons point rougir la Russie*, leur inspiraient la noble résolution de vaincre ou de mourir. Leurs épouses même affrontaient les dangers des combats. En temps de paix et chez eux, ils aimaient à se réjouir. Vladimir, pour se faire aimer de son peuple, lui donnait des festins. Il répondit aux Bulgares mahométans : *les Russes aiment à boire*. Entre plusieurs traits remarquables des anciennes mœurs russes, nous voyons aussi le plus grand respect pour les vieillards ; Vladimir écoutait leurs conseils, et ils avaient les premières voix dans les assemblées publiques.

Enfin, ce peuple encore grossier et peu civilisé, savait chérir ses bons souverains. Il pleura sur le corps du grand Oleg, de la sage Olga, de S. Vladimir, et il a légué à ses descendans l'exemple d'une reconnaissance qui fait honneur au nom russe.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

(1) Ce prétendu poëme d'Orphée est de treize cent soixante-treize vers. Il est plus vraisemblable qu'il fut composé par le poëte Onamakrète, contemporain de Xerxès. Voyez-en l'explication géographique dans Mannert. Géogr. des Grecs et des Romains, t. IV, p. 27 et suiv. Je ne parle pas du poëme des Argonautes, beaucoup plus moderne, composé par Apollonius de Rhodes.

(2) Odyssée, liv. XI, v. 13.

(3) Les Grecs et les Turcs d'aujourd'hui l'appellent Μαυρο θαλασσα, Kara-Dignitz (Bayer, Opuscula de Cimmeriis, p. 127).

(4) Le Pont-Euxin (ou mer Noire) s'appelait autrefois Αξενος, c'est-à-dire inhospitalière; mais ensuite elle reçut le nom d'Ευξενος, ou hospitalière (Strabon Géogr., avec les notes de Casaubon, édition d'Amsterdam, liv. VII, p. 458). Les Grecs appelèrent, dans le principe, Hyperboréens tous les hommes qui habitaient au-delà de la Thrace, du côté où soufflait le vent du nord (*V.* Mannert. Géogr. des Grecs et des Romains, t. IV, p. 48). Dans la suite, les poëtes placèrent bien plus loin ces mortels soi-disant si fortunés, qu'Homère, dans son Iliade, nomme Aviens, et le faux Orphée, Makroviens, et qu'ils placent sur les frontières les plus septentrionales du monde, là où

s'élèvent les monts Riphées, aussi fabuleux que les Hyperboréens (*V*. Strabon, liv. VII, p. 452 et 458) ; car il est fort douteux que les Grecs comprissent, sous ce nom, nos monts Ourals, comme l'a pensé Herberschtein, et après lui, Strahlenberg et d'autres géographes. Voici comme Pomponius Mélas, Pline et Solin parlent de ces fameux Hyperboréens : « Leur pays est fertile ; l'air y est » pur et serein. Leur vie est plus longue et plus heureuse » que celle de tous les autres hommes ; car ils ne connais- » sent ni les maladies, ni les crimes, ni la guerre ; et fiers » de leur tranquillité, ils coulent leurs jours dans un doux » repos, au sein des plus innocens plaisirs. Ils habitent » dans des forêts et des bocages délicieux, où les fruits » des arbres leur servent de nourriture. Ils meurent avec » indifférence, et seulement alors que la vie a perdu pour » eux tous ses charmes ; ils donnent un festin à leurs pa- » rens et amis, se couronnent de fleurs, et se précipitent » dans les flots écumans. » Cette description, fondée sur les fables des Grecs, a charmé l'imagination de quelques savans du nord ; et chacun d'eux a prétendu que sa patrie était celle de ces fortunés Hyperboréens. Olaf ou Olof Vérétius, professeur suédois, cherche à prouver que c'était en Suède qu'ils habitaient. Roudbec, également suédois, affirme que leur nom même est le mot scandinave vfwer *boren*, hommes de *haute taille* (Atlantique, t. I, p. 367). Trophée a voulu aussi voir dans la Norvège le pays des Hyperboréens ; et nous autres Russes, nous pourrions aussi exposer nos droits à cet honneur et à cette gloire. Bayer et Fischer, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, ont écrit sur les Hyperboréens. Les curieux trouveront encore deux autres opinions sur le même sujet, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. X, page 176 et 198.

(5) Strabon écrit que Parissade, roi du Bosphore, se soumit volontairement à Mithridate (*V.* Arrien, sur les victoires d'Alexandre-le-Grand). Hérodote appelle les Gètes *Immortels*; car ils croyaient que la mort procurait aux hommes une autre existence. Les Romains leur donnaient communément le nom de Daces. A la mort de Bérébiste, ils commencèrent à opprimer les Gètes; mais sous le règne de Domitien, on vit paraître en Dacie un nouveau héros, le fameux Décébale, qui prit à son service beaucoup de soldats romains, bâtit des forteresses, et mit tous ses soins à civiliser son peuple. Heureux dans toutes ses entreprises jusqu'au temps de Trajan, Décébale se vit enfin forcé de céder la victoire à ce grand empereur, et se donna la mort pour éviter le chagrin d'être esclave (*Voyez* Dion Cassius, LXVIII, 14). Du temps de Strabon, les forces des Daces se montaient encore à 40,000 hommes.

(6) Voici les paroles de Diodore (liv. II), d'après la version latine : « Hi (Sauromatæ) multis post annis nu-» mero et viribus aucti, magnam Scythiæ partem devas-» terunt, et omnibus, quos debellaverant, internecione » sublatis, maximam regionis partem desolavêre. » Les géographes des premiers siècles parlaient toujours encore des Callipides et autres peuples scythes, répétant les récits d'Hérodote sur la Scythie de la mer Noire, et les entremêlant de notions plus modernes; c'est-à-dire qu'ils confondaient le passé et le présent. Pline (l. IV, p. 21.) dit : « Scytharum verò nomen usque quoque transiit in Sar-» matas atque Germanos; nec aliis prisca illa duravit » apellatio, quam qui extremi gentium harum, ignoti » prope cæteris mortalibus degunt. »

(7) (*V.* Tounman, Hist. des peuples de la mer Noire, p. 10; *v.* aussi la Géog. de Mannert, t. IV, p. 139.) Plusieurs

savans mettent les Roxolans au nombre des peuples scythes : mais d'après Pline, les Romains donnaient le nom de Scythes aux Sarmates même. Tacite, non-seulement le plus éloquent historien, mais le meilleur géographe de son temps, appelle les Roxolans, Sarmates(liv. I, p. 79), et non Germains, comme veut le prouver Gatterer. Nous ajouterons à ceci deux circonstances particulières : 1°. Strabon écrit que les Roxolans habitaient sur des chariots, comme les Sarmates et autres peuples asiatiques (liv. VII, p. 7). 2°. Dans un traité avec les Romains, les Yazigues exigent, pour eux, une libre communication avec les Roxolans (*V.* Dion Cassius, liv. LXXI) ; condition qui vient à l'appui de leur confraternité nationale. Pomponius Mélas écrit que les Sarmates se divisaient en une infinité de tribus (una gens, aliquot populi et aliquot nomina), dont chacune avait un nom particulier, mais qui toutes parlaient la même langue. Nous ignorons laquelle, malgré tous les mots sarmates dont nous accable Tatichtchef, qui s'imagine que leur idiome était celui des Finois actuels. Müller a fait sentir cette erreur avec beaucoup de discrétion ; mais les historiens russes n'ont fait aucun cas de son observation ; et Baltin fait également mention d'une langue sarmate usitée dans le monde savant. Hérodôte (liv. IV) raconte que les Savromates devaient leur existence au mélange des Amazones avec de jeunes Scythes ; et que c'est la raison pour laquelle les femmes savromates accompagnaient leurs maris à la guerre ; et pourquoi toute fille devait avoir tué un ennemi avant de se marier. Pline parle des Sarmates comme d'un peuple mède. Gatterer prouve très-clairement qu'ils vinrent d'Asie en Europe quatre-vingts ans avant la naissance de J.-C. (*V.* Comment. societ. scient. Gottingensis, t. XII, p. 157

et 159). La vaste Sarmatie de Ptolémée, que l'on voit tracée sur toutes les cartes de l'ancien monde, n'existait, pour me servir de l'expression du savant Tounmann (Gesch. der Öst. Völker, p. 12), que dans la tête de ce célèbre géographe et mathématicien d'Alexandrie. Au reste, Ptolémée ne voulait point, sans doute, renoncer au nom de Scythie, qui depuis Hérodote était généralement en usage; et c'est pourquoi il l'a conservé dans sa Géographie, lui donnant pour limites tout le pays, depuis les côtes nord-est de la mer Caspienne jusqu'à l'Immaus (à ce que l'on croit les monts Altaïs, dans le gouvernement de Tobolsk), et la Sérique ou la Chine.

(8) La Dacie comprenait la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, une partie même de la Hongrie et du bannat de Témesvar (*V.* Mannert Géogr., t. IV, p. 172). Sur les Goths (*V.* Stritter, Memoriæ Popul., t. I, p. 37 et 240). Il ne sera pas mal à propos de faire part ici d'une hypothèse plus ingénieuse et plus vraisemblable, au moyen de laquelle on voudrait expliquer l'affreux acharnement des Germains contre Rome. On affirme que les Goths avaient jadis habité en Scythie, sur la mer Noire; qu'ils avaient pris part dans la guerre de Mithridate; et que vaincus par les légions romaines (du temps de Trajan, à ce que croit Dalin), ils cherchèrent un asile dans les légions septentrionales, sous leur chef *Odin*, qui, par sa prudence et son courage, soumit une grande partie du nord, et y jeta le germe de sa haine contre les Romains. Dans une chronique grecque, appelée *Pascale*, il est dit nommément, qu'en 106, Trajan fit la guerre aux Perses et aux Goths; conséquemment ces derniers auraient alors été voisins de la Perse. Mais dans le troisième siècle, les Goths vinrent de la Scandivanie dans la Dacie, comme l'écrit

» rum in Adriatico sinu esse auctores. » Le poëme d'Homère illustra tellement Troie, que tous les peuples voulurent être Troyens. Enée sortit de Troie, Odin le Scandinave aussi (*V.* la préface à l'Edda Islandaise).Conséquemment il fallait également donner aux Slaves le droit de bourgeoisie dans Ilion. Jusqu'à présent les Allemands désignent les Slaves sous le nom de Vendes. On croit que les Allemands les appellent ainsi du verbe *sich wenden*, se tourner, passer d'un endroit à l'autre. Les Finois donnent aussi à tous les Russes le nom de Vendes.

(11) *V.* Schlözer, Nord. Gesch., p. 10 et 34; et Gessner, de Phœnicum navigationibus extra Columnas Herculis.) L'Asie possédait déjà des Empires florissans, lorsqu'il n'y avait encore en Europe que des peuples sauvages. C'est à Cadmus et aux Phéniciens, fondateurs de Cadix, qu'appartiennent véritablement l'honneur et la gloire d'avoir civilisé l'Europe. Leurs navigateurs ne retournaient dans leur patrie que tous les trois ans (*Voyez* Schlözer, Essai sur l'Histoire du Commerce et de la Navigation dans les temps anciens). Par malheur, tous les livres phéniciens sont perdus, et ce sont les Grecs seuls qui nous ont conservé quelques unes de leurs notions géographiques. Le poëte Avien parle d'un voyage entrepris par le Carthaginois Imitkon dans le nord du globe, cent cinquante ans avant Pythéas (*Voyez* Sprengel, Histoire des Découvertes, p. 57). Homère connaissait déjà l'ambre et l'étain que les Phéniciens apportaient de la Grande-Bretagne. Strabon (liv. III) raconte que les Phéniciens allaient aux îles Cassitérides ou Britanniques, pour y acheter l'étain, et qu'ils faisaient un grand mystère de ce commerce aux autres peuples. Un Phénicien ayant remarqué qu'un navigateur romain le suivait pas à pas (afin

sans doute de découvrir le chemin de ces îles précieuses), fit échouer son vaisseau et celui du Romain contre un banc de sable. Ses concitoyens lui accordèrent une indemnité en argent sur le trésor public. Cependant nous ne prétendons pas affirmer ici que les Vénèdes communiquaient immédiatement avec les Phéniciens, qui pouvaient également recevoir l'ambre des Germains, voisins des Vénèdes. Du temps de Tacite, cette production ne se trouvait que dans le pays des Estes (Descr. German. XIV), où, du temps de Néron, un chevalier romain alla pour s'en procurer (*Voyez* Pline, XXXVII, chap. 3). Ces Estes étaient un peuple germain qui donnait à l'ambre le nom de glesum (glas), et parlait une langue semblable à celle des Bretons. Tounmann en conclut (dans ses Recherches sur l'ancienne Histoire des Peuples du nord) que ces Estes, ayant conquis les rives de la Baltique, avaient forcé les Vénèdes à se retirer en Lithuanie, en Russie, et autres régions. Hartnoch est du même avis (alt und neues Preussen, chap. I[er]. p. 10 et 21). Il croit que le nom de Schalauen en Prusse, Venden, Vindau, Ouschevende en Livonie et en Courlande, sont provenus des Slaves et des Vendes qui y demeuraient avant les Estes. Les Estes germains ont fort bien pu s'établir en Dacie avec les Goths. Ajoutons cependant que plusieurs commentateurs de l'antiquité disent que ce n'était pas en Prusse, mais dans le Jutland que les Phéniciens et les Romains allaient chercher l'ambre (*V.* Sprengel, Hist. des Découv., 61 et 114).

(12) Tacite écrit (Descr. German. XLI) qu'ils habitaient dans le voisinage des Peuques daciens (Peucæ); et Pline (lib. IV, chap. 13), « quidam hæc habitari ad Vis-» tulam usque fluvium à Sarmatis, Venedis, Sciris, Hirris

» tradunt. » S'il en faut croire aux écrits du cosmographe Æthicus (Æthici cosmographia, p. 26, édit. 1685), Jules César envoya trois savans pour mesurer la terre, et en faire la description : Zénodox à l'orient, Théodote au septentrion, Policlète au midi. Æthicus vivait après Constantin-le-Grand (*V.* Ducange, Constantinop. Christ., I, 62).

(13) Dans la Géographie de Ptolémée (liv. III, p. 73), « Tenent autem Sarmatiam maxime gentes Venedæ per » totum Venedicum sinum (la mer Baltique). » Tounmann (Recherches sur l'ancienne Histoire des Peuples du nord, p. 9) pense que, du temps de Ptolémée, il n'y avait déjà plus de Venèdes dans les pays situés près de la mer, et que ce géographe ne met aucune différence entre les anciennes et les nouvelles notions qu'on avait alors de ces peuples. Ne nous en rapportons point à la carte de Peutinger, car il est fort douteux qu'elle ait été composée dans le troisième siècle, comme l'ont d'abord cru les savans. Mannert (en soutenant cette opinion dans son jugement de tabulæ Peutingerianæ ætate) a dû convenir cependant qu'il y avait au moins quelques additions faites par des moines dans des temps beaucoup plus récents. Par exemple, le nom de *Constantinople;* les mots sous Rome : *ad stum Petrum;* l'inscription du désert entre l'Egypte et la Palestine : « Desertum alii quadraginta an- » nis erraverunt filii Israël, ducent. » Moyse Gatterer pense que les Vénèdes de Ptolémée n'étaient autres que les Allemands, c'est-à-dire, les Vandales, s'imaginant que les Slaves prirent leur nom après qu'ils eurent dans la suite occupé les bords de la mer Baltique (*V.* son Hist. du Monde et son Comment. Societ. Gottingensis, XII, 263). Pretorius (Vid. Orb. Goth.) pensait que la mer

Baltique s'appelait ainsi de ses *rives blanches; Baltas*, en langue latiche, signifie blanchir. Les chevaliers de l'ordre teutonique, conquérans de la Prusse, nommèrent *Vitlandie* les côtes de ce pays où se trouvait l'ambre (Baër conjectura de nomine Baltici maris, dans le Comment. de l'Acad. de St.-Pétersb., V, 359). Schöning dit que le mot *Balte* ou Belt, dans l'ancien langage du nord, veut dire *ceinture*. Peut-être est-ce ainsi que les Goths nommaient leur mer, dans l'idée qu'elle entourait la terre comme une ceinture (*V.* Schlözer nord. Geschichte, p. 24). Dans l'Histoire de Pline nous trouvons déjà le nom de l'île Baltia au nord, île que Pythias appelle Basilia.

(14) « Nous devons, dit le savant Heyne, chercher les » plus anciens témoignages d'un peuple, et les regarder » comme la première époque de son existence pour l'his- » toire. Quant à son premier séjour ou à son origine, nous » ne les saurons que dans l'éternité. Extra anni solisque » vias. »

Plusieurs savans (et je ne parle point ici de Maure Urbin, de Raïtch, et autres historiens) prouvent que les Vénèdes-Slaves étaient Scythes. « Ce fut, disent-ils, Phi- » lippe de Macédoine qui renversa la monarchie scythe. » De ses débris naquirent d'autres peuples, au nombre » desquels furent les Vénèdes; car plusieurs noms scythes » conservés par les historiens peuvent être fort bien ex- » pliqués par la langue slave (*V.* Hist. universelle d'après » le plan de Guthrie et de Gray, t. III, ou bien Ge- » bhardi, Hist. des Vendes, Préface, p. 21). » Mais,

1°. Philippe ne détruisit pas les Scythes; car deux cent cinquante ans après sa mort, ils habitaient dans les environs de la mer Noire, et eurent des guerres à soutenir contre Mithridate, contre les Romains et les Gètes.

2°. Les Vénèdes étaient déjà connus avant le temps de Philippe, comme habitans des côtes de la Baltique.

3°. Les mœurs des Vénèdes dont Tacite nous a laissé la description, n'ont aucun rapport à celles des Scythes.

4°. Les mots scythes que nous à transmis Hérodote sont si loin de ressembler aux mots slavons, qu'ils serviraient plutôt à prouver la différence que l'analogie de ces deux langues. Par exemple, liv. IV, *exampios*, gôrki, istotchnik, source amère; *arima*, odine, un; *spon*, glâzeóko, œil; *oïor*, mouge, homme; *apia*, zemlia, terre; *pata*, oumertvit, zadâvit, tuer. Si, à l'exemple d'Ephore, nous donnons le nom de Scythes à tous les peuples du nord, les Slaves seront certainement Scythes; mais ce nom *commun* à des peuples si différens nous expliquera-t-il leur origine?

(15) *Voyez* Gébelin, Grammaire comparative, sur l'analogie des langues européennes avec les langues orientales.

Le célèbre Linnée fait une observation très-curieuse et qui rend très-vraisemblable l'opinion que tous les peuples sortent de l'Asie. « Les premiers hommes que Dieu créa » habitaient, dit-il, entre les tropiques; non-seulement » l'Ecriture-Sainte, mais la nudité primitive de l'homme » prouve que les premiers habitans de la terre ont jadis » vécu là où nous trouvons des animaux sans poils, des » éléphans, des Rhinocéros, des chiens indiens, et là où » la nature leur offrait toujours, dans les fruits des arbres, » la nourriture la plus succulente. Le déluge extermina » les hommes; et l'arche de Noé, est-il dit dans l'Ecriture- » Sainte, s'arrêta sur le mont Ararat, d'où part une » chaîne de montagnes qui va jusque dans la Sibérie et » la Tatarie, régions les plus élevées, d'où sortent beau-

» coup de fleuves qui se jettent dans la mer glaciale, la » mer Caspienne et l'Océan oriental, et qui arrosent tous » les pays d'alentour. Ces contrées durent paraître extrê- » mement avantageuses et sûres à Noé et à sa famille. » pour y établir leur séjour; car la Providence y avait » fait pousser le blé, qui constitue la principale nourri- » ture de l'homme hors des tropiques, et qui (comme il » est reconnu par les botanistes) ne croît sans culture que » dans la Russie orientale. Heinzelmann a trouvé dans » les déserts des Bachkirs du froment et de l'orge. Les » habitans de la Sibérie font du pain de blé sauvage. » Conséquemment on peut conclure que la Sibérie fut la » première patrie des descendans de Noé (*V*. Schlözer, » Probe Russich; Annal., p. 45, 46). » En publiant cette opinion énoncée par Linnée dans une dissertation manuscrite, Schlözer ajoute : « Pensé eneuve et sublime! » qui prouve d'une manière triomphante l'utilité de l'his- » toire naturelle pour connaître pafaitement celle des » peuples. » Ozerets Kowsky (dans son Voyage aux lacs de Ladoga et d'Onéga, p. 34) dit qu'en Sibérie on donne le nom de blé sauvage à l'avoine noire (elynus ærenarius).

Antoine (*V*. son Essai sur l'Origine des anciens Slaves) observe qu'il y a dans notre langue des noms racines pour l'éléphant, le chameau, le singe, animaux qui n'existent pas en Europe. D'autres regardent comme slavons les noms de quelques anciennes villes d'Asie, celui, par exemple, de Smyrne.

(16) C'est pour cela qu'ils s'appelaient *Hamaxobii* « quia pro sedibus plaustra habent dicti Hamaxobii » dit Mélas (liv. II, p. 39). Voici ce que dit Tacite, des Vénèdes : » Domos figunt et pedum usu pernicitate gaudent quæ

» omnia diversa Sarmatis sunt, in plaustro equoque vi-
» ventibus. »

(17) *V.* Memoriæ Populorum, t. I, p. 452; voici la description qu'en fait Ammien Marcellin, XXX, 1). « Les » Huns, que nous connaissions à peine dans le principe, » ont des figures repoussantes et les joues toutes tatouées, » à l'effet d'empêcher leur barbe de pousser. Ils sont tous » laids; ils ont le cou gros et le dos voûté, et paraissent » moins des hommes que de grossiers mannequins. Ils » mangent de l'herbe, des racines et de la viande crue, » qu'ils amollissent et réchauffent sous la selle de leurs » chevaux; ils ignorent l'usage des maisons qu'ils fuient » comme des tombeaux. Errans sans cesse sur les mon- » tagnes et dans les forêts, ils s'habituent à supporter le » chaud et le froid, la soif et la faim; leur habillement » consiste en une toile ou une peau d'animal qu'ils por- » tent jusqu'à ce qu'elle pourrisse sur leur corps. Leurs » chevaux leur servent de table et de lit; ils n'en descen- » dent pas même dans les conseils publics. Leur langage » est obscur. Ils n'ont ni religion ni lois; étrangers à toute » idée d'honneur et de moralité, ils sont féroces, menteurs, » avides, etc. » Jornandès, qui haïssait les Huns comme ayant asservi ses compatriotes, rapporte un conte absurde sur l'origine de ce peuple. « Il s'était, dit-il, introduit » dans l'armée de Filimer, roi des Goths, des sorcières » ou devineresses, qui ayant été chassées du camp par ce » prince, se retirèrent dans les déserts, où elles eurent » commerce avec les Faunes (quos faunos ficarios vo- » cant), d'où naquirent les difformes Huns, qui habitè- » rent sur les bords orientaux de la mer d'Azof; mais en- » fin ils passèrent de l'autre côté, guidés par une biche » qui leur montra le chemin à travers cette mer. » Les

historiens de Byzance disent seulement que les Huns vinrent d'Asie, en traversant le Don. D'après les annales chinoises, Deguines leur assigne, pour ancien séjour, l'espace entre l'Irtisch et la Chine. Cet Empire était sans cesse ravagé par eux, et la fameuse muraille de la Chine fut bâtie à peu près trois cents ans avant l'ère chrétienne, pour se défendre contre leurs incursions. Au temps de J.-C. environ, les Huns se divisaient en méridionaux et septentrionaux. Les premiers se sont confondus avec les Chinois et les Tatars; les seconds, après avoir fondé différentes principautés dans la Tatarie, épouvantèrent le monde par leur apparition (*V.* Hist. gén. des Huns). Conséquemment un des peuples de Sibérie nous est historiquement connu dès le quatrième siècle. L'opinion générale est que les Huns étaient les Calmouks d'aujourd'hui. Gatterer range parmi eux les Massagètes, les Saces (en latin Sacæ), les Chozasmiens ou les anciens habitans de Khiva (*Voyez* Comment. societ. Gottingensis, t. XIV, p. 24). Jornandès (de rebus Gothicis, p. 105) : « Hermanricus (blessé par deux traîtres), tam vulneris dolorem quam etiam incursiones Hunnorum non ferens grandœvus et plenus dierum, centesimo decimo anno vitæ suæ defunctus est. » On dit qu'il se tua lui-même.

(18) Procope (de Bell. Got., lib. III, chap. 4) : « Nomen etiam quondam Sclavenis antiquo unum erat... una est lingua. » Le même (lib. IV, chap. 4) : « Ulteriora ad septentrionem (les contrées les plus au nord de la mer Noire) habent Antarum populi infiniti (sont occupées par une infinité de différentes tribus antes). »

(19) *V.* à la description qu'a faite Priscus de l'ambassade

envoyée par l'empereur à Attila (Mém. popul, t. I, p. 513), l'endroit où Romulus fait le dénombrement des conquêtes d'Attila. Priscus raconte des particularités fort curieuses sur Attila, avec lequel il resta quelques jours. Les ambassadeurs grecs le trouvèrent sous une tente; Attila les reçut, ainsi que leurs présens, avec la plus grande fierté; enfin il leur ordonna de le suivre jusqu'à un bourg, où il faisait ordinairement sa résidence en temps de paix. Là, il fut reçu par de jeunes filles vêtues de blanc qui chantèrent, en son honneur, des chansons dans la langue scythe. Une muraille de bois entourait le palais également de bois, et situé sur une hauteur. C'était de là qu'Attila sortait le matin, et il s'arrêtait à la porte pour juger les différens survenus parmi son peuple; pendant le jour il recevait les ambassadeurs de différentes parties du monde; le soir il soupait avec eux. Tous les convives mangeaient dans des plats d'argent, et buvaient dans des coupes d'or; Attila seul n'en avait que de bois. A la fin du souper on voyait paraître les poëtes huns, chargés de chanter et de célébrer les exploits de leur roi. Ses amis et ses compagnons d'armes, animés par le souvenir des combats, témoignaient toute leur joie; les vieillards courbés sous le poids des ans, versaient des pleurs d'attendrissement; tandis qu'Attila, toujours sombre et rêveur, gardait un morne silence, et caressait de la main son jeune fils, auquel les devins huns promettaient les succès et la gloire de son père. Ses généraux se faisaient remarquer par l'éclat de l'or et des pierres précieuses qui brillaient sur leurs habits, leurs épées et leurs chevaux; mais Attila méprisait tous ces ornemens extérieurs. Non-seulement les Huns, mais encore les autres peuples qui lui étaient soumis, aimaient cet homme extraordinaire à cause de ses grandes qualités, et surtout de

son équité. Il avait à son service beaucoup de volontaires grecs et romains. L'un d'entre eux disait à Priscus : « J'aime les mœurs scythes; nous faisons souvent la » guerre ; mais en revanche, pendant la paix, nous » jouissons d'une tranquillité parfaite, sans redouter de » perdre ce que nous possédons. Mon ancienne patrie, » l'Empire romain, est en proie à la tyrannie contre la- » quelle de vils esclaves n'osent se révolter. Là, point de » bonne foi, point de justice dans la répartition des im- » pôts. Les faibles y sont les victimes des grands. » Au nombre des ambassadeurs de l'empereur, il y avait un homme qui avait conçu le dessein d'assassiner le terrible roi des Huns; Attila eut connaissance de ce complot, et ne punit le coupable que par un profond dédain. Le succès de ses armes lui tourna la tête comme au héros de la Macédoine, Alexandre-le-Grand, qui voulut être appelé fils de Jupiter. Attila disait de lui-même qu'il était *le fléau de Dieu et la terreur de l'univers;* que les astres et la terre tremblaient à son aspect. Nous sommes accoutumés à nous représenter les Huns comme des monstres; il faut croire cependant qu'Attila n'était pas si laid, puisqu'Honoria, sœur de l'empereur Valentinien, lui proposa sa main.

(20) *V*. Jornandès, de Reb. Goth., p. 135. Les Gépides vinrent à la suite des Goths, des bords de la mer Baltique.

(21) *V*. Jornandès, de Reb. Goth., p. 134. « Savromata » verò, quos Sarmatas diximus..... et quidam ex Hunnis, » in parte Illyrici ad Castrum Martenam sedes sibi datas » coluêre. » Les Alains s'emparèrent en Espagne de la Lusitanie et de Carthagène, mais beaucoup d'entre eux restèrent entre la mer Caspienne et la mer Noire, où ils demeuraient encore en 557 (*V*. Memoriæ populorum, t. I, p. 644). Dans *la bibliothèque orientale d'Herbelot*, il est

fait mention d'un prince Alain qui habitait dans le neuvième siècle, près de Derbent; Genghiskan fit la guerre aux Alains dans ces contrées (*V.* Hist. des Tatars d'Abulga, p. 309). Carpin dans les voyages de Berjeron (p. 58), et Rubruquis (p. 24). Les moines et les voyageurs du treizième siècle parlent aussi des Alains du Caucase, en disant qu'ils s'appelaient aussi Asses, Acias, peuples dont il est question dans nos Annales. Ils ajoutent qu'ils étaient chrétiens et indépendans; qu'ils étaient fort habiles dans l'art de forger le fer, et qu'ils se distinguaient par la manière dont ils travaillaient les serrures et les armes. Le colonel Gärber décrit un village du Caucase, appelé Koubescha, dont tous les habitans sont armuriers ou travailleurs en argent. Miller (Sam. Russicher Gesch.) regarde ces gens-là, qui parlent un langage tout particulier, comme les descendans des anciens Alains. Strikofsky s'imagine que les Alains se sont établis en Lithuanie.

(22) Mem. popul. t. I, p. 545 et 558, et t. II, p. 495. Les premiers renseignemens sur les Ougres se trouvent dans Priscus (Mem. popul., t. I, p. 642). Il les appelle Hounogoures, et Jornandès, Hounougards, en ajoutant qu'ils font commerce de fourrures (*V.* Tounmann Gesch der Öst Völker, p. 30, et Hebrard, Gesch des Reichs Hungarn, t. I, p. 321). Straklenberg, et après lui Tatichtchef et Boltin, disent que le nom d'Ougre est Slavon, et qu'il désigne des hommes qui habitent près des montagnes; mais les Grecs les avaient appelés de ce nom, ou d'un nom presque semblable, avant de connaître les Slaves (Mem. popul., t. I, 570). On croit que le pays actuel des Bachkirs fut d'abord le séjour des Ougres (*V.* Tounmann Gesch der Öst Völk, p. 30); peut-être demeuraient-ils bien plus avant à l'orient? Abulgazi (Hist.

des Tatars, p. 91 et 98) parle d'un peuple asiatique très-nombreux, des Ougoures ou Ouïgoures, qui habitèrent pendant long-temps dans la grande Tatarie, et se divisaient en deux branches; les uns restèrent dans leur patrie primitive, où ils avaient des habitations et des villes; les autres se portèrent vers l'Irtisch, où ils menaient la vie nomade, s'occupant à chasser et à attraper des castors, des martres, des zibelines et des écureuils.

Les historiens byzantins donnent aussi différens noms aux Bulgares (*V*. Mem. Popul. t. II, p. 441), en dépit de Nestor (dans sa chronique imprimée, p. 145). Plusieurs les ont cru Slaves, sur ce que ce peuple, après avoir conquis par la suite cette partie de la Mœsie qu'habitaient les Slaves, s'étaient confondus avec eux, et avaient fini par adopter leur langue; mais les Bulgares parlaient auparavant un idiome particulier. Leurs anciens noms propres ne sont pas du tout slaves; ils ressemblent aux Turcs (*V*. la Liste des rois de Bulgarie, dans Mem. Popul. t. II, p. 457), de même que leurs coutumes (*V*. Tounmann, Hist. des peuples orient. p. 36). Les historiens de Byzance confondent les Ougres et les Bulgares avec les Huns (Mem. Pop. t. I, p. 455, et t. II, p. 441). D'après les chroniques orientales, les Bulgares habitaient anciennement sur les bords du Volga, où nous les retrouvons dans le dixième siècle. Les Byzantins placent la *grande* ou *l'ancienne Bulgarie* entre le Volga et le Don (Mem. Popul. t. II, p. 441). Diocléas (édition de Schwandtnern Scribt. Rerum. Hung. t. III, p. 478) et Nicéphore Grégoras, historien du quinzième siècle, écrivent qu'ils s'appellent Bolgares, Bulgares ou Volgares, à cause du Volga, dont ils avaient jadis habité les rives : c'est de quoi doute Müller; « car les Grecs et les » Romains, dit-il, nommaient ce fleuve *Rha*, et les Orien-

» taux *Atel* ou *Etel.* » Cependant les historiens arabes (*V.* Bibliothèque orient. d'Herbelot, au mot Bulgare) appellent le Volga, Boulgar. Il reste à savoir si c'est le fleuve qui a donné son nom au peuple, ou bien si c'est le peuple qui a donné le sien au fleuve. Moïse de Chozène, historien arménien, est le premier qui parle des Bulgares. Il dit que cent ans avant Jésus-Christ, un grand nombre d'entre eux, chassés du pays dans une révolte, sortirent de leur ancienne patrie, et allèrent s'établir en Arménie (Mos. Chor. hist. Arm., p. 90 et 100).

Les Ougres et les Bulgares furent chassés de la Russie d'Asie par les Sabires, peuple brave et turbulent, qui passa bientôt sur le Caucase, et y soutint des guerres très-sanglantes contre les Romains et les Perses, jusqu'à l'an 578. A dater de cette époque, les annales cessent tout-à-fait d'en parler.

Les Goths, qui restèrent dans la Tauride, se nommaient Goths-Tétraxites.

(23) On le peut; mais en effet l'historien ne saurait garantir la vérité de cette étymologie : au moins les Slaves-Russes n'ont point songé à expliquer leur nom par le mot *Slava;* car ils s'écrivaient *Slovéniens.* Dans la Hongrie et la Pologne ils se nomment *Slovaks*, en Bohême *Slovanes* (*V.* Gebhardi, Hist. des peuples Vendes-Slaves, t. I). Beaucoup de savans se fondent là-dessus, pour faire venir le nom de Slaves du mot *Slavo* (mot, parole); et que ce peuple ne comprenant point la langue des autres, il les appela *Niomtsi*, Allemands; c'est-à-dire, Niémié (muets), tandis qu'il se nomma *Sloveni;* c'est-à-dire, parleur. Nos ancêtres comprenaient en effet tous les étrangers, sous la dénomination générale de Niémstsi; et l'idée que ce nom vient des Nemètes-Allemands, paraît dénuée de fondement. Cependant beaucoup de noms propres slaves,

comme Sviatoslaf, Rostislaf, Mstislaf, feraient croire que c'était l'*a* et non l'o qui se trouvait dans le nom de leur nation. Les historiens byzantins ont toujours écrit Sklavini, Sklavi; Jornandès de même; et Moïse de Chorène, auteur de l'histoire de l'Arménie, les appelle Scalavatsi (*V*. sa géographie, p. 347). Parlerai-je d'autres interprétations tout-à-fait invraisemblables et même ridicules? On dit qu'un étranger demandant à un Slave qui il était, celui-ci répondit *Ttchelovèk* ou *Tchlovèk*; c'est-à-dire, homme. L'étranger crut entendre *Slovek*, et voilà l'origine de Slovak et de Sloveno. Quelques-uns font dériver ce nom de Schklove, petite ville située sur le Dniéper, de la rivière Laba ou Elbe, de *Salava*, qui désigne en Lithuanien un promontoire, etc. (*V*. Gebhard. Hist. des Vendes, t. I, p. 64, 66.) Nous avons vu que le plus ancien nom des Slaves dans les annales, avait été celui de Vénèdes. Procope, historien de Byzance, nous dit encore que les Antes et les Slaves s'appelaient autrefois *Spori*, parce qu'ils vivaient dispersés (σποράδην); mais aucune chronique ne fait mention des Spori. Dobrowski pense que Procope a été abusé par l'analogie du nom des Serbes-Slaves, et qu'il l'a changé en celui de Spori. Remarquons encore que dans la Germanie, les Slavons s'appelaient Solanes (*V*. Gebh, t. I, p. 65), et concluons enfin que le moindre événement, la moindre circonstance inconnue dans les annales, donnent naissance à des noms dont toute l'érudition historique possible ne serait pas en état de rendre compte.

(24) (De bello Goth., liv. III, ch. 43.) Procope dit qu'à l'Occident, les Antes étaient limitrophes des Slaves qui habitaient, en partie près du Danube, en partie sur les rives les plus septentrionales de ce fleuve (Mem. Popul., t. II,

p. 29 et 31). Voici ce qu'écrit Jornandès (de rebus Gothicis, p. 85) : « Du côté septentrional des monts Krapaks, depuis les sources de la Vistule, dans des espaces » immenses, habite le peuple nombreux des Vénèdes, » qui, divisé en plusieurs tribus, porte différens noms, » dont les principaux sont celui de Slaves et celui d'Antes. » Les Slaves demeurent *à civitate novâ et Sclavino Ru-* » *munense et lacu qui apellatus Musianus usque ad Da-* » *nastrum, et in Boream Viscla tenus*. Les marécages et » les forêts leur servent de forteresses : les Antes les plus » courageux (ou les plus forts) de tous les habitans des » côtes de la mer Noire, occupent tous le pays, depuis » le Dniester jusqu'au Danube. » Cette ville neuve, en grec *Nea*, en latin *Nove*, existait dans la Mœsie, non loin des marais Essexiens ou Mursiens, que Jornandès a pu appeler *Lacus Musianus*, au lieu de *Mursianus* (*V*. Géographie de Busching, t. II, p. 481, édit. de Hambourg, 1788). Jean-Christophe Jordan (*V*. son liv. de originibus Slavicis, t. II, p. 157 et 158) suppose aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que dans Jornandès il faut lire le lac Mysien et non Musien ; et que la principauté de Rumünense est le district actuel de Romunazzi dans la Valachie, sur la rive occidentale de l'Alute. Il y en a d'autres qui lisent ainsi ce passage de Jornandès : *à civitate novietunense et lacu*, croyant que le nom *Sclavinorum* n'était dans l'ancien manuscrit que pour expliquer *novietu nense*, et les copistes l'ont inséré dans la ligne, entre *Noviet* et *Unense* (*V*. Bibl. de Dourich, Slav. II, et Dobrowsky Slavin., p. 294 et 297).

Nous ne pouvons déterminer *au juste* l'époque où les Slaves s'emparèrent de cette partie de la Germanie, où habitaient auparavant les Suèves de Tacite (*V*. Essai sur

l'histoire la plus ancienne des Slaves en Allemagne, par Guken) Gatterer pense qu'ils s'établirent dans la Bohême, la Moravie, la Saxe et la Thuringe en 534, et dans la Styrie et la Poméranie depuis 569 jusqu'à 588. Schlözer (Nord. Gesch. 23) nomme trente-trois peuples Slaves, habitant la Germanie. Thunmann observe qu'on pourrait encore en ajouter plusieurs. Outre les Tchèques - Bohémiens et les Moraves, les plus célèbres étaient les Sorabes ou Serbes, dans la Haute-Saxe; les Louticthes, dans la Lusace; les Viltses ou Poméraniens, dans la Poméranie actuelle; les Obotrites, dans le Mecklenbourg; les Oukres, dans le Brandenbourg. Schlözer affirme que plusieurs peuples slaves avaient pu habiter anciennement la Germanie. Thunmann n'est pas du même avis (*V.* ses remarques sur l'Hist. du Nord, p. 100, 134).

En 590, d'après les historiens byzantins (Mem. Pop., t. II, p. 54), les Slaves habitaient aux confins de l'*Océan occidental* ou de la mer Baltique. Je crois que les Estes de Tacite (*V.* plus haut, note 2) étaient un peuple de Germanie; mais il se peut que dans le premier siècle et les suivans, les Slaves-Vénèdes aient continué d'habiter dans leur ancienne patrie de la mer Baltique; c'est-à-dire, dans le voisinage des peuples Goths ou Allemands.

(25) On peut donner aux Slaves le nom de Sarmates, de même que celui de Scythes : ces deux noms se donnaient souvent à tous les peuples inconnus du Septentrion; mais ni Jornandès, historien des Goths, ni les byzantins ne confondent les Antes, les Vénèdes et les Slaves avec les Sarmates, qui étaient un peuple nomade de l'Asie.

Gibbon dit (Hist. de la décad. et de la chute de l'Empire Romain, t. V, chap. 42) que vers le sixième siècle les Slaves possédaient quatre mille six cents villages en

Russie et en Pologne. Il cite à cette occasion un fragment géographique de 550, imprimé dans l'Hist. des peuples du comte Buat, t. II, p. 141, et conservé dans la bibliothèque de Milan. Cet intéressant document m'a engagé à faire venir de Paris l'Histoire de Buat, qui est tombée dans l'oubli : qu'en est-il résulté ? que ce fragment, traduit du latin en français, n'a été écrit que dans le dixième siècle, à ce que prétend le savant comte; mais qu'il a été composé vers 550, d'après l'opinion du même auteur. Il est dit que les peuples qui y sont mentionnés, sont pour la plupart slaves; mais ils ne sont pas tous Russes et Polonais: il y en a aussi d'Allemands. Par exemple : *Vuilces*, les Viltses; *Linaa*, les Liniens; *Surbi*, les Sorbes; *Nord Abtrezi, Oster, Abtrezes, les Obotrites septentrionaux et orientaux; Hebfelder,* les Héveldes; *Bethemares,* les Poméraniens (à ce que je crois); *Miloxes,* les Milses; *Sittices,* les Sittiniens; *Marbaziens*, les Marvanes (ou Moraver); *Lendizes*, les Latitches; *Prissans*, les Brisans; *Smeldingons*, les Smeldinges, habitans de l'Elbe, dont il est question dans l'Histoire de Charlemagne; *Luncièzes*, les habitans de la Lusace, etc. Il n'y a que les noms suivans qui puissent désigner des Slaves-Russes et Polonais. *Les Zerivars*, peut-être les Chorvates (grand royaume), d'où sont venues toutes les nations des Slaves, comme elles l'assurent. *Wuisland,* les habitans de la Vistule; *Sléenzane,* les Silésiens; *Opolines,* les Polonais; *Sebbirori,* les Sévériens; *Unlize,* les Ouglitches ou Soulitches. On nomme encore les *Bruses* ou Prussiens; les *Séraviens* ou Serviens; *les Chasirozes* ou Khozars; les *Vulgares* ou Bolgares; *les Thalaminzes* ou Dalmates; *les Ungares* ou Hongrois; et enfin, les Russes eux-mêmes, Ruzzes : preuve évidente que ce fragment a été composé bien pos-

térieurement au sixième siècle. L'auteur donne à chacun de ces peuples quelques cités que Gibbon a comptées, et qu'il appelle villages russes et polonais. Au commencement du fragment, il est dit (dans la trad. de Buat): « Description des cités et régions, situées au côté septen- » trional du Danube : ceux-ci sont ceux qui habitent le » plus près des frontières des Danaens, c'est-à-dire, des » Grecs, » dit Buat; mais il est beaucoup plus vraisemblable que l'auteur a voulu parler des Danois. Il y a certains noms si altérés, qu'il est impossible d'en reconnaître la signification. Par exemple : *Phesnuzes, Thadezes, Glopeans, Zuyréans, Attorozes, Eptaradices, etc.* Il paraît qu'en général l'auteur n'avait pas de données bien claires sur la géographie de ces peuples.

(26) Dans le deuxième siècle, Ptolémée d'Alexandrie a fait la description de tous les peuples, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, la mer d'Azof et jusqu'au fond de l'Asie septentrionale ; mais pouvons-nous croire qu'habitant de l'Égypte, il ait eu réellement des données justes sur des régions aussi éloignées, et que sa *terra incognita* ne commençât qu'au 61e degré de latitude ? Ce ne sont ni les marchands qui venaient à Alexandrie de différens pays, ni la fameuse bibliothèque qui se trouvait dans cette ville (*V.* Gatterer, Comment. societ. Goëtting, t. XII, p. 210; et Mannert. Géogr., t. IV, p. 132), qui ont pu lui découvrir quels peuples habitaient alors au nord de la Russie. Que signifient les vains noms de peuples qu'il a prodigués sur sa carte de Sarmatie, et qui cependant sont inconnus à l'histoire? les Carvons, les Osiens, les Sales, les Careotes, etc. Que Gatterer décide quels sont ceux qu'il faut reconnaître pour Finois et ceux en qui on dit voir des Allemands; que Dobner (*V.* Annales bohemorum) s'efforce de se persuader que tous ces peuples

étaient Slaves ; que le nom des Soulaniens de Ptolémée vient de *Sol* (Sit), etc. ; mais où en sont les preuves historiques ? Je conçois que les Romains du premier et du deuxième siècle aient pu connaître les habitans des côtes de la mer du Nord, et les voisins de la Dacie ; c'est pourquoi je trouve de l'intérêt dans ce que Tacite et Pline nous ont transmis sur ces peuples : je remarque même ce que dit Ptolémée des Vénèdes, car ils étaient déjà connus aux deux historiens géographes que nous venons de mentionner, et que quelques années après ils paraissent sur le théâtre de l'histoire. Ptolémée connaissait-il l'intérieur de la Russie, lorsqu'il nous dit que le Don sort des monts Riphées, et que la mer d'Azof s'étend au nord depuis le quarante-huitième jusqu'au cinquante-quatrième degré de latitude ? De plus on remarque dans sa géographie beaucoup d'additions faites dans des temps plus modernes. (*V*. Schlözer, nord. Geschicht, p. 176). Pouvait-il connaître les Huns (hunni), entre l'Azof et le Dniéper, les Avares (Avarini), et les Galindes de la Prusse ? En un mot la géographie de Ptolémée est curieuse pour ce qui regarde les pays alors connus, mais non pour ce qui concerne la Russie septentrionale. Il est le seul de tous les géographes anciens qui décrive le cours du Volga ou du *Rha* comme coulant des monts hyperboréens vers la mer Baltique ; mais qui pourra me garantir que ceci n'ait pas été inséré après coup dans l'ouvrage de Ptolémée ?

(27) *Voyez* Mem. popul., t. II, p. 24 et 78. Si Moïse de Chorène, qui vivait dans le cinquième siècle, est véritablement l'auteur de l'histoire d'Arménie, c'est donc lui qui parle le premier des Slaves. Dans la géographie de Ptolémée, on voit le nom de Stavani, plusieurs auteurs pensent qu'il faut lire Slavani.

(28) Les Slaves détruisirent la célèbre ville d'Épidaure

en Dalmatie, et en tuèrent tous les habitans. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui, échappés au carnage, se réfugièrent sur un rocher inaccessible qu'ils cultivèrent, et où ils fondèrent peu à peu la ville de Raguse. Procope dit que dans chacune de leurs invasions, les Slaves tuaient, ou faisaient prisonniers, jusqu'à 200,000 hommes.

(29) Elle fut bâtie par Anastase entre la Servie et la mer Noire, pour arrêter les incursions des Bulgares. Ce fut en 559 que les Slaves et les Bulgares s'approchèrent de Constantinople.

(30) Les Slaves leur payaient un ducat par personne pour le passage. (*Voyez* Procope, ou Memor. popul., tome II, p. 40.)

(31) A Taugast, dans le Turkestan, et vers les Moucrites qui se trouvaient dans le voisinage. (*V.* Mem. pop., t. I, p. 719; et Deguines, Hist. des Huns, livre V, p. 368 et suiv.)

(32) *Voyez* Mem. popul., t. III, p. 44 et suiv. L'ambassadeur de Dysabule arriva en 568 à Constantinople. Menander donne aux Turcs le nom de Saces, et Théophane celui de Massagètes. Les historiens orientaux disent que le fils aîné de Japhet s'appelait Turk et que c'est de lui que vient le peuple turc. (*V.* Herbelot, Bibliot. orient.)

L'empereur envoya Zémarque au khan des Turcs. (*V.* Deguines, livre V, p. 386, et Mem. popul., t. III, p. 50 et 52.) Faute de vin (car dans ce pays il n'y a pas de raisin, à ce que disent les historiens de Byzance), le khan fit boire aux Grecs une certaine liqueur particulière, vraisemblablement du lait de jument. Zémarque traversa le Volga, le Jaïk ou Oural, etc.

(33) Ces effets d'or et d'argent se voient dans le cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg, et ont été trou-

vés près de l'Irtish et du Tobol. Dans les tombeaux des déserts du Yenissey, on n'a rencontré que des flèches, des poignards et des couteaux de cuivre rouge; ce qui prouve évidemment que les peuples qui habitaient ces contrées ne connaissaient point encore l'usage du fer. (*V.* les ouvrages périodiques de 1764. Explication des antiquités de Sibérie, p. 483 et suiv.) C'est pourquoi ces monumens doivent être bien antérieurs au temps de Gengis-Khan. Les Turcs d'Altaïs étaient célèbres par leurs richesses, et faisaient d'or massif, leurs tables, leurs chaises et les harnois de leurs chevaux.

(34) Le khan fit présent à Zémarque d'une jeune femme kirguisse, χερχις (*V.* Mem. popul., t. III, p. 52), et non tcherkesse, comme le croyait Deguines : c'est donc en 568 que les Annales commencèrent à parler des Kirguis. — Nous donnons aux Ogors ou Avars le nom de Huns, d'après l'opinion des historiens byzantins, qui disent que les Ogors demeuraient primitivement à l'orient du Volga. (*V.* Mém. popul., t. I, p. 625 et 643.) Ces soi-disant Avars s'appellent Pseudabares.

(35) *V.* Menander, Mem. popul., t. I, p. 647.

(36) Lorsqu'en 580 l'ambassadeur de Tibère se fut présenté au khan des Turcs, avec des protestations d'amitié, ce khan lui adressa les paroles suivantes : « N'est-ce pas » vous, Romains, qui parlez dix langues, au moyen des- » quelles vous trompez également tout le monde? Nous » autres Turcs ne connaissons ni le mensonge, ni la four- » berie. Sachez donc que je trouverai le moyen de me » venger de votre souverain. Il me fait des protestations » d'amitié, et il contracte en même temps alliance avec » les Avars, nos esclaves fugitifs. Vous dites que l'on ne » peut arriver dans votre pays qu'à travers le Caucase ;

» mais je connais le cours du Dniéper et du Danube ; je
» sais où et comment les Avars ont pénétré dans votre
» empire ; je connais aussi vos forces. Tout le pays depuis
» l'orient jusqu'à l'occident est soumis à mes lois, etc. »
En 581, l'empire turc se divisait en oriental et occidental ; mais bientôt l'un et l'autre tombèrent en décadence. Ils furent opprimés par les Chinois, les Perses et les Arabes jusqu'au temps où les Turcs se rendirent si puissans sous les califes. (*V.* leur ancienne histoire dans Deguines et Schtritter, Mem. popul., t. III.)

(37) Menand. Mem. popul., t. II, p. 47 et suiv. Gebhardi veut comprendre les Antes sous le nom de ce peuple Slave ; mais si Lauritas eût été un prince Ante, il n'aurait pas répondu aux Avars que personne encore n'avait osé ravir aux Slaves leur liberté, car il y avait déjà quelques années que les Antes avaient été assujétis par le khan ; et les historiens de Byzance n'auraient pas pu dire que jusqu'alors personne n'avait encore inquiété les Slaves dans leur pays. (Mem. popul., t. II, p. 49.) Dès l'année 602, les Annales cessent de parler des Antes.

Tibère expédia Jean, intendant des villes Illyriennes, vers les Avars, avec une quantité de barques sur lesquelles il transporta leur armée dans une province de la domination grecque : Baïan traversa l'Illyrie et repassa le Danube pour marcher contre les Slaves. Nous ignorons pourquoi, possesseur du pays des Gépides, il ne voulut pas de là tomber directement sur les Slaves, qui habitaient aussi à l'orient et au nord de la Dacie.

(38) Frédégarius, annaliste du dix-huitième siècle (*V.* sa Chronique, chap. 48, p. 135), raconte que les Avars arrivaient chez les Slaves pendant l'hiver, insultaient à la pudeur de leurs femmes et de leurs filles, et percevaient

un tribut très-accablant pour le peuple, qu'ils opprimaient de toutes les manières. Gebhardi écrit que les Avars méprisaient les Slaves parce qu'ils labouraient la terre; ils les appelaient *bœufs* (dans Fredégarius *bifulcus*, mais dans un autre sens), nom qui jusqu'à présent passe pour une injure dans le pays slave. (*V.* Gesch. Wenden, t. I, p. 95.)

Le général grec ayant appris par un transfuge quand et où les Slaves voulaient faire une attaque, prit des mesures pour pouvoir mieux leur résister. (Mem. popul., t. II, p. 72.)

(39) Par Théophilacte Anastase, et Théophane. (*Voyez* Mem. popul., t. II, p. 53 et 54, dans la description de l'an 590.)

(40) *Voyez* Gerken, Versuch. in der, Gesch. der Slaven, t. II, p. 12; Frédégarius, et recueil des Annales franques par Duchesne, chap. 48. Frédégarius dit en parlant de lui : *Negotians, natione Francus;* mais l'auteur de la Chronique *de conversione Bajoariorum,* qui vivait au milieu du neuvième siècle, l'appelle Slave; *quidam Slavus, samo nomine.* M. Peltzell (dans Abhandlung- einer Privatgesellschast, in Böhmen, t. II, p. 226) prouve que Frédégarius emploie le nom *negotians* dans le sens de guerrier et non de marchand.

(41) Constantin, dans son livre sur le *gouvernement*, prétend que les Slaves arrivèrent en Dalmatie de la Croatie ou de la Servie grande ou blanche, c'est-à-dire, selon l'opinion des meilleurs historiens (Bandouri, Gatterer, Gerken) des bords de l'Elbe, de la Morave et de la Vistule, où habitaient précédemment les Serbes ou Sorabes, et les Crovates ou Croates actuels. Ceci arriva du temps de l'empereur Héraclius, qui régna depuis 610 jusqu'en 641. Ce

fut alors ou peu de temps après que les Slaves envahirent la Carniole, la Carinthie, la Styrie, le Frioul (*V.* Gerk. Versuch, etc., p. 69).

(42) Schtritler observe que les historiens de Byzance ne déclarent pas l'époque où les Slaves s'établirent dans la région méridionale du Danube. Ils s'emparèrent du Péloponnèse sous Constantin Copronime, en 746. (Mem. pop., t. II, p. 78.) Les traces de leur invasion se sont conservées dans la Morée, où jusqu'à présent *les chefs* s'appellent *Voïévodes*. Châteaubriand regarde les Maïnotes comme les descendans des peuples Slaves. (*V.* son Voyage, t. I.) En 665, 5000 Slaves se retirèrent en Syrie avec Abder-Achman, prince sarrazin. En 688, Justinien II expédia beaucoup de Slaves de la Thrace à Opsicium, au-delà de l'Hellespont. Sa garde était une légion de 30,000 Slaves qui étaient réputés invincibles. Soixante-dix ans après, 208,000 Slaves traversèrent la mer Noire, et allèrent s'établir en Bythinie et sur les bords de l'Artanas. (Mem. popul., tome II.)

(43) Il y en avait un qui occupait l'espace de 50 verstes. Dans les montagnes du Caucase, entre la Géorgie et les Tcherkesses, habite jusqu'à présent un peuple Avar qui parle un langage particulier, et obéit à différens petits princes. En 1727, le plus marquant de tous ces princes, Ousméi-Avar, vint dans le camp des Russes, et leur dit « que leurs exploits héroïques avaient fait naître en lui le » désir de voir les héros eux-mêmes; que c'était avec le » secours des Russes qu'un de ses ancêtres, exilé de sa » patrie, avait de nouveau recouvré le titre de prince, et » qu'il conservait une patente donnée à ce prince, son an- » cêtre, par le souverain de la Russie. » Le général de l'armée russe voulut voir cette patente; le résultat fut

qu'elle était tatare, et signée par le célèbre Baty, qui conquit la Russie dans le treizième siècle. (*V.* Dam. Miller Sammt. Russ. Geschicht., et les récits de Gürber, colonel d'artillerie russe.) Il se peut que les Avars du Caucase soient un reste de ces anciens Avars, vaincus par les Turcs d'Altaïs, et dont les Ogores ou faux Avars prirent le nom.

(44) *V.* Mem. popul. II, 501-510.

(45) Nous parlons des Slaves-Russes.

(46) Il est vraisemblable que l'ancien séjour des Slaves s'étendait à l'orient, depuis les bords de la Prusse jusqu'aux gouvernemens de Smolensk et de Tchernigof. Gatterer pense que les Androphages et les Melanchlènes étaient des peuples de Germanie.

(47) *V.* plus haut, note 5; *voyez* aussi Mannert, *Res Traïani ad Danubium gestæ.*

Dans le récit des exploits d'Igor, production du douzième siècle, il est parlé des combats sanglans de Trajan, de *son chemin, et du septième siècle après Trajan*, pendant lequel vivait Vseslaf, prince de Potolsk. (*V.* cette nouvelle imprimée, p. 6, 14, 35.) On connaît la voie trajane, tracée sur la carte de Valachie, par Sulzer; cette voie, ce chemin ou route, s'étend depuis les bords du Danube jusqu'au Prouth, et plus encore à l'est, le long de la Russie méridionale. (*V.* Cantemir, Description de la Moldavie, et Géographie de Busching, tome II, page 770.) Il s'est passé bien plus de sept cents ans depuis Trajan jusqu'à Vseslaf; mais 1°. la chronique d'un pays qui ne sait pas écrire ne peut être fidèle; 2°. l'auteur du récit des exploits d'Igor a pu se tromper aussi; 3°. le nombre 7 peut être une faute du copiste.

Au sujet d'Alexandre-le-Grand, *voyez* Stanislas Sarnitski (*Annales Polonorum, lib. II, p.* 877; Maure Ur-

bin, *Historiographie du peuple slave*, p. 3; et Raïsch, *Histoire des différens peuples slaves*, édit. de Vienne, t. I, p. 3.) Théophilacte, historien byzantin, reconnaît nommément dans les Slaves les anciens Gètes. (Mem. popul., t. II, p. 3.) Mais ne serait-ce point parce que, dans le sixième siècle, les Slaves s'emparèrent du pays des Gètes? Les plus anciens habitans de l'Illyrie et de la Pannonie ont pu être de même origine que les Slaves. On pense que les anciens habitans de la Hongrie prenaient le titre orgueilleux de *Pani*, c'est-à-dire seigneurs; et que c'est de là que la Pannonie tire son nom. Antoine, écrivain allemand, observe que les noms des anciennes villes d'Illyrie paraissent slavons. Au reste, tout ceci n'est que probabilités.

(48) Les Mériens, Mouromiens, Vesses, se sont, depuis long-temps déjà, confondus avec les Russes; Les Ziriens ou Siriens habitent sur les bords de la Vima, de la Sitchola et de la Vitchegda, etc. Ils faisaient partie du nombreux peuple permien, et parlent la même langue que lui. Fischer, Hist. de Sibérie, p. 81, 99, 100; et dans Miller Sammlung Russich. Gesch.; les dictionnaires des peuples Tchoudes: Les Tchouvaches qui ont vécu long-temps parmi les Tatars leur ont emprunté beaucoup de mots, mais leur langue est radicalement finoise.

(49) *V*. Tacite (Descript. German., ch. 46). D'après lui, les Vénèdes au nord étaient limitrophes des Finois. Gatterer pense que les Finois habitaient alors dans la Courlande, la Samogitie et la Lithuanie septentrionale. *Fenni de quibus Plinius* (car on dit que son *Eningia* est une faute de copiste, au lieu de *Feningia*) *Tacitusque loquentur mortalium omnium pauperrimi Tacito visi, Curlandiam, Samogitiam et maximè septentrionalia Li-*

thuaniæ tenuerunt. (*V*. Comment. Societ. Gottinguesis, t. XII, p. 208, et Schlözer Nord. Geschich, p. 438.) Il se peut que, dès l'antiquité la plus reculée, les Finois soient venus en Europe du nord de l'Asie ; du moins leur langue diffère beaucoup des langues d'origine européenne, et ressemble à la hongroise (Voy. *D. Gyarmathi affinit. ling. hungaricæ cum linguis fennecæ originis.*) Bayer, et après lui Gatterer lui-même, font venir les Finois des Scythes ; mais ce que Tacite nous dit des mœurs des premiers n'a aucun rapport avec celle des Scythes. *Non arma, non equi, victui herba, vestitui pelle, cubile humus :* peut-on voir dans cette description la manière de vivre des Scythes d'Hérodote qui ressemblent à nos Kirguis ou nos Tatars ?

(50) Il paraît indubitable que les Vesses, les Mériens et Mouromiens étaient de même race que les Mordviens et autres peuples finois.

(51) C'est ainsi que Torfeus en marqua les frontières dans son Histoire de Norvège (t. I, p. 162), et Schlözer (nord Gesch. 500). Dans les anciennes chroniques scandinaves la mer Blanche s'appelle Gandvik (Hist. Norweg., t. I, p. 163). Le nom de la *Quenlandie* signifie *Terre de Femmes*. C'est ce nom qui a sans doute engagé Adam de Brême à parler des Amazones du nord. On trouve des détails fort étendus sur les sorcelleries finoises dans les Contes du Nord (*V*. Schlözer. nord. Gesch. p. 437, et son Nestor, t. II, p. 45 ; voyez aussi Torf, Hist. Norweg., t. II, p. 165.

(52) L'île d'Islande fut inhabitée jusqu'en l'an 874, époque où elle fut peuplée par des Norvégiens qui voulurent se soustraire au joug de Harald, premier despote du nord. Cette île est célèbre par ses chroniques, qui ser-

vent de sources principales aux historiens de la Scandinavie. Le meilleur annaliste islandais est Snorro Stourlezon, laqmann, c'est-à-dire magistrat de cette île dans le treizième siècle. Il faut exclure des annales dignes de foi les sagas islandaises, qui ne sont que des contes très-invraisemblales. Leibnitz, Iré, Mallet, Schlözer, les regardent plutôt comme des romans que comme une histoire, malgré l'opinion de Sperling et le savant Bring lui-même, aux yeux desquels la poésie des Scaldes passe pour un trésor historique. Il y a sans doute du vrai dans les *sagas*, comme dans tous les contes populaires, mais elles sont bien postérieures au dixième siècle; et qui pourra y distinguer le faux d'avec le vrai?

(53) *V.* le Voyage d'Oter, dans Forster, Hist. des découvertes dans le Nord.

(54) Nous ne disputerons point avec ceux qui font provenir les *Latiches* des Romains, Macédoniens, Hébreux, Sarrazins, etc. La moitié des mots de leur langue est slave (*V.* Thunmann. Uber Nord. Völker); mais nous énoncerons l'opinion du savant Gatterer, qui reconnaît les Latiches pour des Sarmates. « Si, dit-il, les Finois sont des » Scythes, et les Slaves, des Daces-Gètes, ne pourrait-on » pas faire venir les Latiches des Sarmates asiatiques? » (*V.* son Hist. du Monde, p. 737, et surtout Comment. Societ. Gotting, t. XI et XII.) Mais qui a prouvé que les Finois fussent des Scythes, et les Slaves des Daces-Gètes? Les mœurs des Latiches, que nous connaissons depuis le onzième siècle, d'après la description de Vulfstan, n'ont jamais eu et n'ont aucun rapport avec les mœurs des Sarmates. Tout le *Système des Peuples* de Gatterer est fondé sur le mot *si*..

(55) *De reb. Geticis, p.* 85: « *Littus autem Oceani ubi*

» *tribus faucibus fluenta Vistulæ fluminis ebibuntur, Vi-*
» *divarii resident, ex diversis nationibus aggregati.* »
Cette opinion du savant Thunmann me paraît vraisemblable. Beaucoup de Goths et de Slaves qui avaient été dans la Dacie ont pu revenir chez les Latiches, et leur communiquer les mots latins que l'on trouve dans leur langue. Strikofsky et Prétorius racontent que Vidvout, affligé des dissensions intestines du peuple, parla de la sorte à ses compatriotes : « Si vous aviez au moins l'esprit » des abeilles, vos disputes auraient cessé depuis long- » temps. Vous savez qu'un essaim d'abeilles obéit à une » reine, qui distribue le travail à chacune de ses sujettes, » et chasse les paresseuses de la ruche. Profitez de cet » exemple ; choisissez un souverain, et confiez-lui votre » sort, et le droit de juger des différens qui surviennent » entre les citoyens ; que ce soit lui qui détourne les » meurtres, qui mette un frein à l'abus de la force, et » s'occupe de la sûreté publique. » Ce fut lui que le peuple élut unanimement pour souverain ; car Vidvout était célèbre par son esprit et ses richesses, non-seulement dans sa patrie, mais encore dans les pays étrangers. Ce fut lui qui, par ses sages institutions plus que par la sévérité, habitua ses sujets au travail, à l'agriculture et à l'entretien des troupeaux. » Voilà un conte populaire qui peut avoir une certaine base historique. On appelait Letlandie la partie méridionale de la Livonie, où habitaient les Latiches (et non les Liviens).

(56) Pierre-le-Grand, à la tête de sa valeureuse armée, s'étant emparé de Derbent, vit avec étonnement les restes de cette muraille qui s'étendait, à travers les montagnes et les déserts, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire. Le prince Dmitri Kantemir, homme curieux et

éclairé, en a décrit les ruines. « On voit encore dans les » vallées, dit-il, beaucoup de tours avec des portes sem» blables aux tours de Moscou; la muraille a plus d'une » sagène d'épaisseur; les pierres dont elle est faite sont » fort grandes, et se tiennent très-fortement ensemble, » sans fer et sans chaux. » (*V.* Bauer, *De Murâ Caucasu,* dans le Comment. de l'Acad. des Sciences, t. I, ou dans ses opuscules, p. 94; voyez aussi Bible orientale d'Herbelot, au mot *Khozar.*)

(57) Danville écrit qu'au commencement du cinquième siècle, un prince tatar nommé Touloun ou Touroun, fut le premier qui prit le titre de khan ou de kagan. (*V.* son Mémoire sur les peuples de la Dacie, dans Mém. de l'Ac. des Inscr., t. LII.)

(58) *V.* Voyage de Rubruquis, édition de Berjéron, p. 1. Outre Cherson, qui appartenait aux empereurs grecs, et, au sud-ouest, la province maritime de Dorie, où demeuraient dans l'indépendance 3000 Goths chrétiens, reste de ceux qui, dans le quatrième siècle, sous Hermanrick, avaient dominé sur tout l'orient de l'Europe.

Ces Goths, quoiqu'en petit nombre, étaient les fidèles alliés de Constantinople; ils étaient célèbres par leur valeur et leur hospitalité, aimaient l'agriculture, la vie champêtre, et ne souffraient point de villes dans leur pays. Pour les protéger, Justinien entoura Dorie d'une muraille de pierre, dans les endroits les plus exposés à l'attaque. (*V.* Procop., *De ædif.*, l. III, c. 7.) A la fin du quatrième siècle, ils furent soumis par le khan des Khozars. (*V.* Mem. popul, t. I, p. 245 et suiv.)

Justinien II, détrôné par Tibère, se réfugia chez le khan des Khozars, dont il épousa la fille, qu'il couronna ensuite impératrice à Constantinople. Philippicus recherchà

aussi leur protection. L'empereur Léon maria son fils Constantin à une princesse khozare, et de ce mariage naquit un fils qui régna sous le nom de Léon le Khozarien.

(59) *V*. Aboutfed, dans le Magasin historique de Busching, t. V, p. 365; Herbelot, Biblioth. orient., au nom *Khozar;* Balangiar, et Orient. geography of Ebu hautal, an Arabian Traveller of the tenth century, translated by W. Owely, p. 185—190. Nous allons traduire ici ce qu'il est dit sur les Khozars dans le dernier livre de cet ouvrage, et dans la Christomathed arabe, par Silvestre de Sacy.

« Le kagan ou chakan doit toujours être d'une race » impériale. On ne peut avoir accès auprès de lui que dans » les affaires les plus importantes. Ceux qui entrent dans » son palais tombent à genoux, et attendent qu'il leur » donne la permission de se relever, de s'approcher et de » parler. Personne n'oserait aller à cheval près du tom- » beau d'un kagan; tout cavalier doit descendre de che- » val, saluer respectueusement la tombe, aller à pied, » et ne remonter à cheval que lorsqu'elle aura disparu à » ses yeux. Si le kagan dit à un homme élevé à un grade » éminent: *Va et meurs*, cet homme doit aussitôt se ren- » dre chez lui et se tuer. Quelquefois les individus les plus » pauvres de la famille du kagan montent à leur tour sur » le trône. J'ai entendu le peuple dire d'un jeune homme » qui tenait une boutique où il vendait des objets de peu » de valeur: *C'est lui qui montera sur le trône après la* » *mort du kagan régnant*. Mais cet homme était musulman » et le Kagan doit toujours être de la religion juive, que » Boula, souverain des Khozars, embrassa en 740, à ce » que rapporte l'historien oriental Massoudi, qui vivait » dans le dixième siècle. Le prince partage l'exécution » des lois avec neuf magistrats, qui peuvent être Musul-

» mans, Hébreux, Chrétiens ou Idolâtres. La religion » juive est celle de la plus petite portion des habitans, » qui sont, pour la plupart, Mahométans et Chrétiens. La » ville d'Atel est entourée, à vingt lieues à la ronde, de » champs fertiles. Les habitans se nourrissent principale- » ment de poisson et de riz : c'est la Russie qui lui four- » nit du miel et de la cire. Les citoyens les plus considé- » rables d'Atel sont Musulmans et marchands. Le turc est » la langue du pays des Khozars, où il existe aussi une » ville nommée Asmed, riche en jardins. La route, de- » puis Derbent jusqu'à Suir, en est toute bordée. La vigne » y croît aussi. » (Orient. Geography.)

Vers 947, Massoudi écrivait ce qui suit : « De grands » bateaux chargés de marchandises khozaresmiennes re- » montent le fleuve qui partage en deux la capitale des » Khozars. D'autres barques, qui viennent de la contrée » nommée Bertas, sont destinées à importer les peaux » de renards noirs, qui sont les plus renommées et les » plus chères. Il y en a de rouges, de blanches et de » bigarrées. Celles que l'on nomme d'Arabie sont celles » qui ont le moins de valeur. Les noires viennent uni- » quement de Bertas ou des environs. Les rois des peu- » ples barbares achètent ces peaux fort cher, et en font » des bonnets et des pelisses. De Khozarie, on les envoie » non-seulement à Derbent, à Berda, et autres endroits » du Khorassan, mais encore dans le pays de France et » en Espagne. (Christomathed arabe, par Silvestre de » Sacy.) »

Quoique la Khozarie renfermât un grand nombre de villes, parmi lesquelles le géographe de Nubie (Sheref-El-Edrisi, qui écrivait vers 1153) nomme Kouram, Gadran, Segekan, Samandar, Albaïda, Sadil et Ferous-

Kapad; cependant il y avait encore beaucoup de Khozars qui vivaient dans des tentes ou des chariots. Le palais du kagan, sur la rive occidentale du Volga, était de briques; mais toutes les autres habitations étaient de terre glaise. La garde du prince était ordinairement de douze mille hommes (Orient. Geograph.). D'après d'autres chroniques orientales, la capitale du kagan se trouvait plus près de Derbent.

Constantin Porphyrogénète, qui écrivait dans le dixième siècle, ne fait la description que des possessions méridionales des Khozars, sur les bords de la mer d'Azof et de la mer Noire; il ne fait aucune mention de leurs terres du Volga et de la mer Caspienne; mais de son temps, d'après les Annales orientales, les kagans dominaient encore dans le gouvernement actuel d'Astrakhan, (*V.* notre Hist., année 1021), quoique les Ouzes, peuple de race turque, errassent déjà entre le Volga et le Don, avec la permission ou malgré la volonté des Khozars. (*V.* Const. Porphyrog. dans Bandouri, t. I, p. 105, 106; la carte géographique de Delille, à la même page.)

Le nom de la ville de Sarkel, d'après Constantin Porphyrogénète et son continuateur, signifiait dans la langue khozare *hôtellerie blanche* ou *maison blanche* (Mem. pop. t. III, p. 567). En turc ce mot signifie *ville blanche* (Bayer, Géographie de Russie, t. IX, p. 399). C'est pourquoi le savant Danville s'est imaginé que Sarkel était la ville actuelle de Biel-Gorod, dans le gouvernement de Koursk, et que le fleuve appelé Tanaïs par Constantin Porphyrogénète n'était pas le Don, mais le Donetz (Bayer, Danville, Mémoire sur les Peuples qui habitent aujourd'hui la Dacie; *voyez* Mém. de l'Académie des Inscript., années 1758—1760). D'autres auteurs ont ajouté foi à

cette opinion; mais elle ne paraît pas juste. La ville de Biel-Gorod n'est connue que depuis le seizième siècle, et a été nommée *Biel-Gorod* ou *Ville-Blanche*, à cause de sa position sur une montagne de craie, d'où elle fut transportée dans la plaine. Les gens envoyés par l'empereur Théophile allèrent en barques à l'endroit où ils avaient ordre de construire la forteresse de Sarkel (Mem. popul., t. III, p. 567 et 568); et le Donetz, dans les environs de Biel-Gorod, n'est pas du tout propre à la navigation (*Voyez* Mémoires de Zouïef, p. 170). Les Khozars, une fois maîtres de la Tauride, voulaient avoir Sarkel pour se garantir des Petchénègues (*V.* Cedrenus, Mem. popul., t. III, p. 568), qui, d'après Constantin Porphyrogénète, vivaient alors sur les bords de l'Iaki et du Volga. Ce n'était pas le Donetz, mais le Don qui pouvait servir de barrière entre eux et les Khozars.

Michel, empereur d'Orient, envoya en Khozarie le philosophe Constantin, qui en convertit les habitans à la religion chrétienne. Ceux-ci, par reconnaissance, voulurent le combler de présens; mais Constantin ne demanda pour prix de ses travaux que la délivrance des prisonniers grecs; ce qui lui fut accordé de grand cœur (*V.* Vitæ amb. SS. Cyrill. et Method. in art. sanct. 9 mars, assemani kalend. eccles. univers., t. III, p. 4). Cependant tout en permettant à leur peuple de se faire baptiser, les Kagans restaient toujours dans le judaïsme. Quelques années après, S. Constantin ou Cyrille se rendit célèbre par l'invention de l'alphabet slavon et en traduisant du grec les livres d'église.

(60) En 516, selon Grégoire de Tours, pendant longtemps, on lisait dans les églises la formule de prière suivante : *A furore Normanorum libera nos, Domine.*

(61) *V.* Forster von den Entdeckungen in norden. En 1001, la tempête les jeta sur les côtes d'Amérique, après quoi ils y retournèrent du Groënland, et donnèrent à ce nouveau pays le nom de Vinlandie. Adam de Brême en fait mention.

(62) Saxon, auteur du treizième siècle, et surnommé le Grammairien à cause de sa pure latinité, s'est permis d'inventer tout le commencement de l'histoire des Scandinaves, citant à son appui, d'anciennes poésies et des inscriptions inconnues à tout autre qu'à lui seul. Non-seulement de sages critiques comme Mallet, Schlözer, mais Dalin même, annaliste suédois assez enclin à créer lui-même des fables, refusa d'adopter l'ancienne histoire de Saxon. Malgré cela, Miller, dans son Discours académique, a sérieusement répété les contes de ce Danois au sujet de la Russie, et soutenu qu'on devait reconnaître l'authenticité de ce qu'avançait le Grammairien.

Nous avons cru satisfaire à la curiosité des lecteurs en leur présentant ici ces renseignemens si peu authentiques sur l'ancienne Russie.

Froton Ier., roi de Danemarck, contemporain de J. C., à ce que prétend Torf, gagna une grande bataille navale sur un prince ou tyran de Russie, appelé Trannon (*voyez* Saxon le Gramm., Hist. Dan., liv. II, p. 21). Il prit la ville Rotala en Livonie (*V.* Grouber, Liefland Chronik), et *Peltikse* ou Polotsk, capitale de Vespasius, autre prince de Russie. Il conquit encore le pays d'un certain roi nommé Handouvan, dont il épousa la fille. Dans le premier siècle, Halfan, roi de Norvège, fit la guerre à l'Orient, en Russie et en Livonie, tua en duel le fameux roi Siggtriggv, et épousa Almveïga ou Alfini, fille du souverain de la Russie (Torf, Hist. nouv., t. I, p. 173). Golbrod, roi de

Suède, eut aussi beaucoup de succès dans sa guerre avec la Russie (Sax. Gramm., p. 28). Son successeur Goter périt dans un combat avec Boï, fils d'Otin (ou le fameux Odin) et de la princesse russe Rinda. Un sorcier finois avait prédit cet événement à Otin; mais le brave Boï, blessé lui-même dans le combat, mourut le troisième jour, et fut enterré en grande pompe par les guerriers russes, qui élevèrent un tertre sur son tombeau, afin de perpétuer à jamais la gloire de Boï (Sax. Gramm., Hist. Dan., p. 44 et 46). Pendant le cours du onzième siècle, le fils de Goter et ses successeurs eurent encore beaucoup de guerres contre les Russes.

Dans le troisième siècle, d'après la chronologie de Torfeus, Froton III, roi de Danemarck, épousa la fille de je ne sais quel roi des Huns, qu'il ensorcela au moyen d'une boisson enchantée, et avec laquelle il finit par divorcer. Son beau-père lui déclara la guerre et se réunit aux Russes; mais il fut vaincu (Sax. Gramm., p. 69, 86, 89). Froton donna la province d'Holmgard ou de Novgorod au roi Olimar; l'*Esthonie* à un autre prince, et la *Konogardie*, également province russe, à un troisième.

Le fils de Froton III, Fridlef, fut élevé en Russie (Sax. le Gramm., Hist. Dan., liv. VI, p. 96), dont le prince l'aida à remonter sur le trône de son père. Starkater, héros danois, mit en fuite le prince russe Flokka, s'empara de ses nombreux trésors, d'une quantité d'or et d'argent (Sax. Gramm., p. 104 et 105), et sous le règne de Froton IV, c'est-à-dire dans le quatrième siècle, d'après la chronologie de Torfeus, il triompha en duel de Vizine, un de nos chevaliers. Plus de cent ans après, Haldan, roi de Danemarck, secourut les Russes contre le roi de Suède, et le roi Ermerik leur fit la guerre.

Le célèbre roi du nord, Iwar Vidfadmi, après avoir soumis la Suède et le Danemarck, conquit aussi une partie de la Russie. Sa fille Avdoura Dioupaoudga (Torfeus, Hist. de Norv., t. I, p. 442), ou *très-riche* (prædives), étant devenue veuve, alla en Russie avec son fils Harald, encore en bas âge, et s'y maria avec Radbard, prince de cette contrée. Furieux de ce mariage, Iwar voulut en tirer vengeance; mais il se noya dans la mer, et Harald, avec le secours de son beau-père, devint roi de Danemarck, au commencement du septième siècle, selon la chronologie de Torfeus. Le fils de Radbard, le brave Randerer, mécontent du trône de Russie, alla en Norvège. Regnald, petit-fils de Radbard, qui régnait dans notre patrie, partit pour la Scandinavie, afin de secourir Sigourt, fils de Randerer, qui, en 735, tua son oncle Harald.

Du temps de Charlemagne vivait le célèbre roi de Danemarck Regner Lotbrok, qui s'empara de la Livonie, dont le roi Dian perdit la vie. Ses fils, mariés à des princesses russes, combattirent courageusement avec le secours de leur beau-père; mais Regner les ayant vaincus, envahit la Russie, la Finlande, la Biarmie, et donna ces pays à Vitserk son fils, dont le règne ne fut pas de longue durée; car Daxon, fils du roi de Livonie, prit Vitserk et le fit brûler vif (*V*. Sax. Gramm., Hist. Dan, liv. IX, p. 174).

Nous terminons ici l'extrait de Saxon et des anciennes nouvelles islandaises sur la Russie.

(63) Gard signifie non-seulement la ville, mais aussi la contrée. Les Danois appelaient la Russie Ostrogard, c'est-à-dire *pays oriental;* car elle est à l'est du Danemarck. Gardarik veut dire ou un *empire* ou une *contrée*

dans laquelle il y a des villes. Holmgard, le pays des îles (insularum regio), ou une ville dans une île. Banger croit que les Scandinaves appelaient la Russie *Grèce*, parce que les Slaves avaient adopté la religion des Grecs en même temps que leur alphabet; mais les Scandinaves la nommaient ainsi lorsqu'elle était encore païenne (*V.* Bayer, Géogr. de Russie; l'opinion du savant Iré, Voyages des Scand. en Grèce; et Schlözer, Nord. Gesch., p. 549, 556), vraisemblablement parce que les Normands la traversaient pour aller dans la Grèce, et qu'ils confondaient ces deux contrées. Les écrivains du nord appelaient aussi la Russie Hunigard, c'est-à-dire, selon Helmold, pays des *Huns*. Les Huns purent certainement être maîtres d'une partie de la Russie, dans les quatrième et cinquième siècles; mais il est plus vraisemblable que ce nom lui venait de Kief, par corruption Chide, Cuiena, Kœnugardia, comme on le voit dans les auteurs du nord.

On appelle *runes* les anciens caractères scandinaves. Les savans ont long-temps disserté sur leur ancienneté: on sait au moins que ces lettres étaient en usage vers les septième et huitième siècles. On les trouve encore sur les monumens et tombeaux païens (*V*. Schlözer, Hist. du Nord, von der Schreibkunst in Norden). Jusqu'à présent les habitans de la Dalécarlie se servent de lettres runiques. (*V*. Dalin, Hist. de Suède, R. T. I, p. 180.)

(64) Duchêne: « Historiæ Francorum scriptores, t. II, » 389, 524 et 850. Classis Danorum in regnum Clotharii » appulit, ducibus Rorico et Godefrido (en 850)......... » Northmannorum rex Roricus sexcentas naves per albim » fluvium in Germaniam adversùs Ludovicum dirigit » (en 845)..... Roruc, natione Nordmannus, qui tempo- » ribus Ludovici imperatoris cum fratre Harioldo vicum

» Dorestadum jure beneficii tenuit post obitum impera-
» toris, defuncto fratre apud Lotharium, qui patri suc-
» cessit in regno proditionis crimine falso insimulatus,
» tentus et in custodiam missus est; undè fuga lapsus,
» in fidem Ludovici, regis Orientalium Francorum ve-
» niens....... collecta Danigenarum non modica manu,
» cœpit piraticam exercere...... venitque (850) per ostia
» Rheni fluminis Dorestadum, etc. » *Voyez* beaucoup d'autres noms dans Bayer (*de Varagis*, et dans son Opuscule, p. 339). Dans les traités des premiers princes de Russie avec l'Empire grec, beaucoup de boyards russes portaient des noms scandinaves; par exemple, nous d'origine *russe*, Charle Inegeld, Vérémound Roulaf, Rouald, etc. (*V.* Nestor, p. 26.)

(65) Roussios, quos alio nomine Nordmannos vocamus (p. 92); et dans un autre endroit (p. 144), il dit la même chose.

(66) Anne Comnène écrit que les Varègues (et comme le prononcent les Grecs, les Varangues) étaient de Thulé, c'est-à-dire de Scandinavie. Cédrenus les reconnaît aussi pour Scandinaves. Lorsqu'Eric, roi de Danemarck, arriva à Constantinople, les Varègues reçurent la permission d'aller lui faire la cour; car il était *souverain* de *leur* peuple. En qualité de *compatriote*, Harald, prince de Norvège fut élu par les Varègues de Constantinople, chef de leur cohorte (*V.* Bayer, Opinion sur les Varègues; Comment. Academiæ, t. IV). Au reste, parmi les Varègues de Constantinople, il y avait d'autres étrangers, comme des Angles, des Francs. (*V.* Mem. popul., t. IV, p. 431 et suiv.)

(67) Duchêne (t. III, p. 105) : « Misit Theophilus Imp.
» cum eis (les ambassadeurs vers Louis le pieux ou le dé-

» bonnaire) quosdam qui se id est gentem suam Rhos vocari
» dicebant : quos rex illorum, chacanus vocabulo, ad se
» amicitiæ, sicut asserebant, caussâ direxerat : petens per
» memoratam epistolam, quatenùs benegnitate impera-
» toris, redeundi facultatem atque auxilium per imperium
» suum tutum habere possent : quoniam itinera, per quæ
» ad eum Constantinopolin venerant, inter barbaras et
» nimiæ feritatis gentes immanissimas habuerant, quibus
» eos, ne fortè periculum inciderent, redire noluit : quò-
» rum adventus causam imperator diligentius investigans,
» comperit eos gentis esse Sueonum, exploratores potiùs
» regni illius nostrique quam amicitiæ petitores ratus,
» penès se eo usque retinendos indicavit, quod veraciter
» inveniri posset, utrùm fideliter eo nec ne pervenerint;
» idque Theophilo per memoratos legatos suos adque epis-
» tolam intimare non distulit, et quos illius amore liben-
» ter susceperit, ne si fideles invenirentur, et facultas
» absque illorum periculo in patriam remeandi daretur,
» cum auxilio remittendos; sin alias, unà cum missis nos-
» tris ad ejus præsentiam dirigendos, ut, quid de talibus
» fieri deberet, ipse decernendo efficeret. »

Gakan, ou hakan, est un nom propre très-commun parmi les Scandinaves (*V*. Hist. de Dalin). L'analogie de ce nom avec celui de chakan, que portaient les princes Khozars, a fait présumer à quelques uns que ces soi-disant ambassadeurs russes étaient Khozars; mais à la fin du septième siècle, dans le huitième et le neuvième, les Khozars communiquaient sans cesse avec les Grecs. Théophile pouvait-il parler de ses amis et de ses alliés comme d'un peuple inconnu? Pouvait-il leur donner un nom étranger et les envoyer en Germanie, afin qu'ils pussent plus aisément retourner dans leur patrie limitrophe de ses posses-

sions en Tauride? Miller a cru que ces ambassadeurs étaient des Varègues-Russes, qui, établis à Kief avant Rurik, seraient allés à Constantinople, et auraient donné à leur prince le nom de kagan, qui était fort en honneur parmi les Grecs. Il est vrai que les souverains de la Russie portaient ce nom, comme on le voit dans la vie de S. Vladimir, manuscrit conservé dans la bibliothèque du comte Moussin-Pouchkin. Cependant ces ambassadeurs du peuple russe n'étaient pas de Kief, où ils ne pouvaient retourner par l'Allemagne. Kief appartenait alors aux Khozars qui avaient des relations très-libres avec Constantinople, soit par mer, soit par terre, en traversant la Bulgarie. Où est donc cette quantité de pays barbares, dont Théophile parle dans sa lettre à Louis? Mais si, comme tout porte à le croire, ces ambassadeurs étaient venus de la Suède, il leur était sans doute beaucoup plus facile de retourner dans leur patrie en traversant la Germanie, qu'en passant au milieu de beaucoup de nations slaves et finoises qui, pour la plupart, étaient encore barbares au neuvième siècle. Les Suédois étaient déjà connus à la cour de Louis, qui leur envoya une ambassade en 829 (*V*. Dalin).

(68) Mem. popul., t. II, p. 29. Plusieurs auteurs ont écrit que les Slaves ne se lavaient que trois fois dans leur vie : le jour de leur naissance, de leur mariage, et de leur mort. (*V*. Raëtch. Hist. des peuples slaves, liv. I, ch. 5.)

(69) Mem. popul. t. II, p. 28 et 29, et Maurice Strategicum, édit. d'Upsal, liv. II, ch. 5. L'empereur Maurice a composé sur l'art militaire, douze livres imprimés par Scheffer, en 1664. Ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, c'est la description des mœurs slaves que le lecteur trouvera dans Mascof, histoire des Allemands, t. II, dans les notes, p. 211 et 212.

(70) Mem. popul., t. II, p. 36.

(71) *V.* Maurice Strateg, liv. II, ch. 5. — Tacite sur les Vénèdes. — Procope dans Mem. popul., t. II, 29 et 33; et Chroniq. de Fredigarius, ch. 48. Maurice écrit que les flèches des Slaves renfermaient un poison très-subtil, et qui s'insinuait bientôt dans tout le corps, si le blessé ne pouvait prendre de la thériaque ou d'autres médicamens, ou enfin si l'on ne coupait pas la chair autour de la plaie.

(72) *V.* Mem. popul, t. II, p. 34 et 43.

(73) Vita S. Severini, Ch. II. — Gebhard, Geschr. der Wenden, t. I, p. 23.

(74) Mem. popul, t. II, p. 37. Les Slaves empalaient les prisonniers, les enfermaient dans les étables, et les brûlaient avec le bétail qu'ils ne pouvaient emmener.

(75) Mem. popul., tom. II, p. 59.

(76) Maurice dit qu'ils cachaient leur bien comme des voleurs.

(77) Voici les propres paroles de Procope: « Ingenium » ipsis nec malignum, nec fraudulentum, et cum simpli- » citate mores Hunnicos in multis retinent. » Maurice dit: « Qui sunt in captivitate apud eos, non omni tempore, » ut apud gentes alias, in servitute tenentur, sed certum » eis definitur tempus, in arbitrio eorum relinquendo, si » oblato mercede velint dein reverti ad suos, aut manere » apud ipsos liberi et amici. »

(78) Adam de Brême: « Moribus et hospitalitate ut nulla » gens honestior aut benignior potuit inveniri (liv. II, » chap. 12). » Maurice: « Sunt quoque adversùs peregrinos » benigni magnoque studio servant incolumes salvosque » de uno loco in alium deducunt quo necesse habent, ut et, » si per incuriam ejus, qui servare talem debet, accidat, » ut damno peregrinus afficiatur, bellum ipsi inferat vici-

» nus ejus, pietatem arbitratus, sic ulcisci peregrinum. »

(79) Côme de Prague, Script. rer. Germ., t. I, p. 1970, et Vita Ottonis, p. 690. *V.* aussi Helmod chron. Slavorum, liv. I, chap. 83.

(80) *V.* Maurice Strateg: S. Boniface, dans sa lettre au roi d'Angleterre, qui vivait au milieu du huitième siècle, parle aussi des Slaves-Allemands ou Vendes. « Winedi, quod est fœdissimum et deterrimum genus hominum, tam magno zelo matrimonii amorem mutuum servant, ut mulier, viro proprio mortuo, vivere recuset, » et laudabilis mulier inter illas esse judicatur, quæ propria manu sibi mortem intulit, ut in una strue pariter ardeat cum viro suo. » *V.* Abhandl. Böhmischer Gesellsch, ch. III, p. 158. — Dittmar Chron., p. 419, et D. Antoine Erste linien eines Versuches über der alten Slaven Ursprung, sitten, etc., p. 125.

(181) *V.* Abhandl. von den Heyrathsgebrauchen der Oberlaüsitzischen Wenden, Gebhard. in Geschichte der Slaven, t. I, p. 8 et Anton. Versuch, p. 127.

(82) Mem. popul., tom. II, p. 72.

(83) Anton. Versuch, p. 54.

(84) Vita S. Ottonis, p. 682.

(85) Gebhard. Gesch. der Wenden, t. I, p. 9. D'autres peuples idolâtres, les Prussiens, les Hérules firent de même (*V.* Hartnoch, Antiq. Pruss. Dissert. t. XIII, p. 188, et Maskof, Geschichte der Deutschen, liv. XI, ch. 24).

(86) Chron. Slavorum, edit Lindenbourg, p. 202.

(87) *V.* Chron. imprimée de Nestor, p. 12.

(88) *V.* Mem. popul, t. II, p. 29. Jornandès de rebus Goth., p. 85: « Hi paludes, sylvasque pro civitatibus » habent. »

(89 Maurice: « Abundant copia brutorum omnis gene-

» ris et terra nascentium quæ comportant in cumulum :
» præcipuè verò milii, et panici (*V*. Pline, t. XVIII,
» p. 7). »

(90) *V*. Gebhard. Gesch. der Slawen, t. I, p. 42.

(91) Mem. popul., t. II, p. 29. Helmold, Chron. Slav., liv. I, chap. 83.

(92) Gebh. Gesch. der Wenden und der Slaven., t. I, p. 44 et 45.

(93) Adam de Brême appelle cette ville Julin, et Helmold Vinette (*V*. le premier, Hist. Eccl., p. 19, et le deuxième, Chr. slav., liv. I, ch. 2). Plusieurs auteurs croient que cette ville doit son origine à Jules César; mais ni Jules César ni les troupes romaines n'avaient encore pénétré dans ces contrées.

(94) Gebhard. Gesch. der Slaven., t. I, p. 45.

(95). Vita S. Ottonis, dans la description des temples slaves, à Stettin. Becmann. Beschreibung der Mark Brandenbourg, p. 392 et 398. Charlemagne défendit qu'en Germanie on vendît des armes aux Slaves. (Gebh., t. I, p. 45.)

(96) *V*. Thunmann über die Gottesdienstl. Alterthüm. der Obotriten, p. 262.

(97) *V*. Hofpredigers, Masch. Gottesdienstl. Alterthüm. der Obotriten, et Voyage en basse Saxe du comte Pototzky. Ces antiquités curieuses étaient dans la bibliothèque de Ratzebourg et dans le nouveau Brandebourg, dans le cabinet de M. Schponholz. *V*. Becmann. Beschreib. der Mark. Brandenbourg, t. II, p. 376.

(98) Helmod, chron. Slavorum : « Casas de virgultis
» contexunt necessitati tantum consulentes adversus tem-
» pestates et pluvias. » Quant aux villes et aux temples,

V. Gebhard, Gesch. der Slaven., t. I, p. 41, et vita S. Ottonis, p. 681.

(99) Le docteur Antoine, erste linien, p. 142 et 146.

(100) Mem. popul., t. II, p. 61. Procope appelle ces chants *Avars* uniquement parce que les Grecs regardaient les Avars et les Slaves comme un seul et même peuple. *V*. encore Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 6.

(101) Le docteur Antoine (Versuch, etc., p. 33 et 143; Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 7), et vita S. Ottonis.

(102) Mem. popul., t. II, p. 28. Maurice dit : « Nemi- » nem ferunt imperantem. »

(103) Les historiens byzantins disent que Baïan, à la fin du sixième siècle, ravagea et incendia les *habitations* des Slaves du Danube. (Mem. popul., t. II, p. 48.)

(104) Schurzfleisch de rebus Slavicis, 468.

(105) Gebhardi, Gesch. der Wenden und der Slaven, t. I, p. 49.

(106) Helmold, Chron. Slav., lib. I, chap. 16.

(107) Côme de Prague, lib. I, p. 1972, édit. de Menken.

(108) Pagan, prince de Bulgarie, vint chez l'empereur avec ses Boïlades (μετὰ τῶν Βοιλάδων αὐτῶ), ce qui veut dire sans doute ses boyards. (Mem. popul., t. II, p. 525.)

(109) Vita S. Ottonis. *V*. aussi Gebhardi (Gesch. der Slaven, t. I, p. 52). En Lusace, on donne par politesse le nom de kgnas au maître, celui de kgniaguina à la maîtresse de la maison, et celui de kgnâs spirituel au prêtre. (Schlözer Russische Annalen, t. I, p. 174.)

(110) Mem. popul., t. II, p. 395; Gebhardi (Gesch. der Slaven, t. I, p. 52); et Dobner ad Hagecium, t. II, p. 56.

(111) Mem. popul., t. II, p. 89 et 395; Jean Lucius de regno Dalm. et Croat., lib. I, cap. 13, p. 78.

(112) Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 52 et 57.

(113) Le docteur Antoine (Versuch., etc., p. 90).

(114) Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 53 et 54.

(115) Schretter, t. III, Abhandlung aud dem österreichischen Staatsrecht, p. 116; et Gebhardi, t. I, p. 14. L'histoire nous a encore conservé l'exemple d'une coutume beaucoup plus ancienne des Bohémiens. Lorsque le roi se rendait chez l'empereur d'Allemagne, il avait le droit de brûler tous les villages qu'il trouvait sur sa route. (Dobner Monumenta historiæ Boëmiæ, t. IV, p. 14; et Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 54.)

(116) Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 54.

(117) Helmold, Chron. Slav., liv. I, chap. 84, p. 68. *V.* aussi Vita S. Ottonis, p. 670. Le nom de Provė signifiait *le Juste, l'Équitable*.

(118) *V.* Saxon le Grammairien, Hist. Dan. p. 291, édit. 1644; et Dittmar, Chron. de Merzebourg, liv. VI.

(119) Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 57.

(120) *V.* Nestor, p. 11 et 12; et Procope, Mem. popul., t. II, p. 28.

(121) Procope, Mem. popul., t. II, p. 28. « Unum enim » Deum *fulguris effectorem*, dominum hujus universitatis » solum agnoscunt. »

(122) Fatum minime nôrunt, ne dum illi in mortales aliquam vim attribuunt. (Mem. popul., t. II, p. 28.

(123) Gebhardi, Gesch. der Wenden und der Slaven, t. I, p. 23.

(124) Helmold, Chron. Slav., liv. I, chap. 84. *V.* aussi Gebhardi, Gesch. der Slaven, p. 21 et 24. Les Slaves appelaient *Blancs* tous les dieux favorables.

(125) Helmold, Chron., liv. I, chap. 53. « Malum

» deum sua lingua diabol. sive zcerneboch, id est nigrum » deum, apellant. »

(126) Première épître de l'apôtre Saint-Pierre, chap. 5, p. 8 ; et Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 23.

(127) Nestor, p. 33; docteur Antoine, p. 146; et Gebhardi, t. I, p. 22.

(128) Helmold écrit Zwantevith, et Saxon le Grammairien Swaantowith. Quelques uns, regardant cette idole comme le Phébus slavon, pensent qu'il faut écrire *Svetovid* (image de la lumière), mais il est plus vraisemblable qu'elle s'appelait *Sviatovid*, c'est-à-dire image sainte.

(129) *V.* la traduction russe, p. 66. Le saint martyr *Vitte* vivait du temps de Dioclétien, et les moines de Corbée prêchèrent le Christianisme dans l'île de Rughen, sous le règne de l'empereur Louis-le-Débonnaire; si donc la relation d'Helmold et de Saxon était juste, il s'ensuivrait que le culte de Sviatovid n'aurait commencé qu'au neuvième siècle.

(130) Saxon le Grammairien, Hist. Dan. lib. XIV, p. 327. « Dignum numen, » dit-il, « cujus effigies tam » deformiter a volucribus fœdaretur. »

(131) *V.* Masch. über die Alterthümer der Obotriten et Pototsky, Voyage en Saxe.

(132) Dans une ville du duché de Saxe-Lauenbourg, qui faisait jadis partie du pays des Slaves-Polabes.

(133) Dans les contrées de la Baltique, aux environs de la Vistule et des monts Krapaks. *V.* Thunmann, über die Alterthümer der Obotriten, p. 273 et 274; et Gebhardi, der Slaven, t. I, p. 26.

(134) *V.* la Chron. de Mathias Strikofsky, sur les dieux Latiches, et Masch, sur les antiquités des Obotrites.

(135) *V*. le même, et Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 26.

(136) Vita S. Ottonis, p. 479, 495, 502 ; et Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 27.

(137) Dans le duché actuel de Holstein. *V*. Helmold, chap. 84.

(138) Pototsky, Voyage en Saxe, p. 85, fig. 12 ; Helmold, lib. I, ch. 84, édit. Au contraire, les Slaves n'avaient point d'image de ce dieu.

(139) *V*. Moschi, Alterthümer der Obotriten ; Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 28 ; et Thunmann, p. 316.

(140) *V*. la Chron. de Dittmar de Merzebourg, p. 417.

(141) Ils demeurent en Dalmatie. Le pays au sud du golfe de Venise, entre l'Istrie et la Dalmatie, s'appelle proprement la Morlachie. *V*. le docteur Antoine, Erst. Linien, p. 50.

(142) Nestor, p. 70 ; le docteur Antoine, Versuch. p. 49.

(133) *V*. Strikofsky, Description des idoles Latiches.

(144) *V*. Cantemir, Descript. de la Moldavie ; et Sulzer, Hist. de la Dacie, t. II, p. 322.

(145) Le Synopsis et l'Histoire de Lomonossof.

(146) C'est ce dont j'ai été témoin plusieurs fois.

(147) Les idoles principales étaient si grandes, que plusieurs bœufs ne pouvaient les remuer de place. (Vita S. Ottonis, et Thunmann, über die Alterthümer der Obotriten, p. 293.)

(148) Côme de Prague, édit. de Menken, p. 2074, et Vie de Saint-Otton, p. 680. Il est dit dans cette dernière, « Erat præterea ibi (à Stettin) quercus ingens » et frondosa, et fons subter eam amœnissimus quam

» plebs simplex numinis alicujus inhabitatione sacram
» æstimans magnâ veneratione colebat. »

(149) *V*. la Chron. de Dittmar, lib. VI.

(150) Helmold, Chron. Slav., lib I, chap. 84; et Vita S. Ottonis. L'auteur appelle cet arbre *hastam Julii Cæsaris*.

(151) Mem. popul., t. II, p. 984. Cette île de Saint-Grégoire doit être Chortitsa.

(152) Gebhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 31.

(153) Saxon le Grammairien, Hist. Dan., p. 322; Masch. über die Alterthümer der Obotriten; et Chron. de Dittmar de Merzebourg, p. 415.

(154) *V*. la peinture de ces autels dans Bekman, Historisch. Beschriebung der Mark—Brandenburg, IIe partie, p. 347; et Gebhardi, Gesch. der Wenden und der Slaven, t. I, p. 31.

(155) On en voit encore de semblables en Angleterre, en Irlande, en Westphalie, et dans le Brunswick. *Voyez* Mallet, Hist. de Danemarck, t. I, chap. XII.

(156) Vita S. Ottonis, p. 680.

(157) Saxon le Gramm., Hist. Dan., liv. XIV, p. 319.

(158) Ce temple était bâti sur des colonnes qui avaient la forme *de cornes d'animaux*; c'est du moins ainsi que cet endroit est expliqué par M. Ursinus, trad. allem. de la Chron. de Dittmar, p. 328. *V*. Helmold, Chron. Slaven, liv. I, chap. 53.

(159) Gebhardi, Gesch. der Wenden der Slaven, t. I, p. 34 et 36; Saxon le gramm., Hist. Dan., p. 320 et 321; et Helmold, Chron. Slav., liv. I, chap. 53.

(160) Nestor, p. 91; et Helmold, Chron. Slav., ch. 23.

(161) Saxon le Gramm., liv. XIV, p. 320.

(162) Gehhardi, Gesch. der Slaven, t. I, p. 36. Il est

connu que le jour de sainte Flore et sainte Laure, les laboureurs russes amènent leurs chevaux à l'église; cette coutume ne serait-elle pas un reste du paganisme?

(163) Helmold, Chron. Slav., chap. 84.

(164) Doct. Antoine, p. 71; et Gebhardi, t. I, p. 36.

(165) Côme de Prague, liv. III, année 1093; et Chron. de Dittmar, liv. I. « Slavi, » dit ce dernier, « qui cum » morte temporali omnia putant finiri. »

(166). Le docteur Antoine et Gebhardi, t. I, p. 36. On mettait dans les urnes différens effets qui avaient appartenu aux morts, des ciseaux, des monnaies romaines, des joujoux d'enfant, de petites idoles.

(167) Mem. popul., t. II, p. 61.

(168) Vita S. Colombani Assemini Kalend. Eccles. univers., t. II, p. 21; et Gebh. Gesch. der Slav., t. I, p. 13. — Helmold, lib. I., chap. II, dit des Slaves: « Nec est aliqua barbaries sub cœlo, quæ christocolas » ac sacerdotes magis exhorreat. » A dater de Charlemagne, les Wendes-Allemands embrassèrent plusieurs fois le christianisme; mais ils retombaient toujours dans l'idolâtrie, qui ne fut véritablement anéantie parmi eux que dans le treizième siècle. Chez les Bulgares, les Tchèques et les Moraves, vers la moitié du neuvième (*Voyez* Mosheim, Hist. ecclésiast.), et chez les Slaves-Illyriens sous l'empereur Basile le Macédonien, qui monta sur le trône en 867. (*V.* Constantin Porphyrogénète, de Adm. Imp. chap. IX, et Mosheim, Hist. ecclésiast.)

(169) Procope l'appelle *barbare,* lingua barbara. (Mem. popul., t. II, p. 29.)

(170) *V.* Gatterer, Einleitung in der Synchr.-universal historie, p. 127.

(171) De Orig. Slav., p. 108; Dobrovsky, Litteraris-

ches Magasin von Böhmen; Popovitch, savant slave autrichien dans Untersuchungen vom meere; Gatterer, Synchro-universal historie; et Dictionnaire comparatif des Langues, imprimé à S.-Pétersbourg.

(172) *V*. Untersuchungen vom meere.

(173) *V*. Gatterer, Universal Hist. Le dernier homme qui parla slavon dans l'île de Rughen, mourut en 1404. (*V*. Untersuchungen der von der Königl. Academ. zu Berlin, auf das jahr 1752, aus gegeben Histor. fragen page 20. Les Allemands vainqueurs des Slaves en Germanie, tâchèrent d'anéantir leur langue.

(174) *V*. Provinzial blätter de Lusace, p. 101. Remarquons qu'il y a de l'analogie entre le sanscrit et notre langue. *Etoron*-vtoroï (second), mrioumri (meurs), *soto*-sto (cent), *tchotoun*-tchètiri (quatre), *modou*-miôde (le miel).

(175) Dans les noms substantifs, mater μήτηρ, mater, mutter; πατὴρ, vater, pater; en petit russien batko. — Brat, bruder, brother, frater, etc. Dans les noms de nombre, *edin*, unus, eins, εἷς; *dva*, duo, δύο, zwei; TRI, très, τρεῖς, etc. Dans les adjectifs, *lèvi*, lævus, λαιὸς, link; *desni*, δέξιος, dexter, rechter, etc. Dans les pronoms *mniè*, MIA, μοι, mihi, me, mein; ti, tu, du, etc. Dans les verbes *iesme*, εἰμι, sum, *iadou* (*ième*), édo, ἔδω, staîoû, sto, stehé.

(176) *Le Scythe*, dit le savant Iré (*V*. son Procemium, ou Préface, dans le Dictionnaire suédois gothique); mais les Scythes vinrent de l'Asie lorsque l'Europe avait déjà ses habitans. Le *celtique* dira Pelotière, qui a écrit l'histoire des Celtes. Car les Grecs et les Romains reconnaissent les Celtes comme les peuples les plus anciens de l'Europe, et comme les ancêtres des Gaulois et des Germains qui habitaient sur les deux rives du Rhin, sur le Danube et

sur le Dniéper, où ils se confondirent avec les peuples Thraces et Scythes (*V.* Géographie de Strabon, p. 18 et 465) sur les bords de l'Océan septentrional, près des monts Riphées (*V.* Plutarque, Vie de Camille), en Italie et en Espagne; au point que Ptolémée donne le nom de Celtique à toute l'Europe. Mais Schlözer observe avec raison que ce nom, comme celui de la Scythie, est plutôt géographique qu'historique, et qu'il désigne, d'après le système d'Ephore, la partie occidentale du monde, y compris tous les habitans, sans aucune différence entre ses peuples. Si les Ethiopiens fussent passés de l'Afrique en Europe, Ephore les eût appelés Celtes. Dans la Gaule même, Jules César distingue les Celtes des peuples de l'Aquitaine et de la Belgique, comme ayant des mœurs et des langages différens; mais faute de connaître la vérité, les Grecs donnaient indifféremment le nom de Scythes et de Celtes à des nations d'origine tout-à-fait différente.

(177) *V.* Iré (Procemium), p. xxj et xxviij. Hérodote, liv. 2, dit que l'Ellade s'appelait autrefois Pélasgie; que les anciens habitans de l'Attique étaient les Pélasges, qui habitaient autrefois dans la Thrace. Hécatée de Milet, s'il en faut croire Strabon, dit aussi que ce furent les Thraces qui peuplèrent l'Attique.

(178) *V.* Schlözer, Nord. Gesch., p. 599.

(179) *V.* Religion des Gaulois, t. I, p. 39, et Thunmann, Explication d'une vieille inscription prussienne, p. 229. Il est prouvé que les Goths avaient des lettres, même avant ce temps. Ulphilas, en traduisant les Evangiles, en inventa quelques unes de nouvelles (Iré, Analesta Ulfid. Diss.; *V.* aussi Schlözer, Nord. Gest.—Mallet, Histoire de Danemarck, et Thunmann. On appelait Bétique toute la partie méridionale de l'Espagne, depuis le fleuve Anus

jusqu'à la mer. Les Russes étaient connus en Germanie et en Bretagne (*V.* von der Schreibkunst in Norden bey Schlözer Nord. Gesch.). Fortunatus, poëte du sixième siècle, en fait mention dans ses vers (Schlözer, Nord. Gesch., p. 61).

(180) *V.* Thunmann, Erklärung einer Prus. Aufschrift, t. II., p. 229.

(181) Heeren, Idées sur le Commerce de l'ancien Monde.

(182) Du temps de Strabon, les Tourdetans assuraient qu'il y avait six mille ans qu'ils savaient lire et écrire. Ces six mille ans peuvent être une faute dans le texte. (*Voyez* Schlözer, Nord. Gesch., p. 596.)

(183) *V.* Thunmann, Explication d'une ancienne inscription prussienne, p. 230 et 232; et Vittner, Vergleichungstafeln der Schriftarten verschiedene Völker, tab. II.

(184) Tacite a dit des Germains : « Litterarum secreta » viri pariter ac fæminæ ignorant. » Plusieurs ont conclu de là qu'ils ignoraient l'écriture du temps de cet historien; mais Tacite parle ici des billets secrets d'amour, et prend occasion de louer la fidélité conjugale et la sagesse des Germains. C'est ainsi que l'ont compris Labletterie, Thunmann, Miller, et autres. Il écrit lui-même (Descript. Germaniæ) qu'il existait entre la Rhétie et la Germanie beaucoup de monumens couverts d'inscriptions. Les Pannoniens durent l'art de l'écriture aux Romains.

(185) Pline, lib. VII, cap. 57. « Utique in Græciam » intulisse è Phœnice. Cadmum sexdecim numero, quibus » Trojano bello Palamedem adjeciste quatuor, totidem » post Simonidem melicum.... In Latium eas (les lettres) » attulerunt Pelasgi. »

(186) *V.* Schlözer; Nestor, t. II, p. 327; Dobrowsky,

dans Abhandlungen einer Privat-Gesellschaft in Böhmen, t. V, p. 318; et dans le même ouvrage, Recherches de Voigtz sur l'introduction des lettres, t. I, p. 176. Cependant ce n'est pas ainsi que pensent tous les savans. Dobner affirme que le véritable alphabet de S. Cyrille est le Glagolien ou Glagolitique, et que c'est à tort que l'on a donné ce nom au nôtre, lequel a été inventé postérieurement (Abhandlungen der Böhmisch. Gesellschaft der Weissenschaft, année 1785, p. 101 et 139.

Les lettres glagolliennes sont grossières et informes; elles ont toutes les marques de l'antiquité, et ne ressemblent à aucunes autres. Celles de S. Cyrille ne sont autre chose que les lettres grecques, et n'avaient pu passer au neuvième siècle pour une invention nouvelle. On ne trouve dans cet alphabet que sept lettres qui sont prises de l'alphabet glagolien. Il était bien plus naturel que le savant grec Cyrille donnât aux Slaves les lettres grecques; il ne fallut en trouver de nouvelles que pour peindre les sons qui n'existent pas dans la langue grecque. Parmi ces nouvelles lettres, il n'y en a que deux qui ressemblent aux glagoliennes, par exemple Ш, Щ, Il n'est pas vrai non plus que les autres lettres glagoliennes n'aient aucune analogie avec celles de S. Cyrille. Celui qui les a inventées a imaginé, pour se distinguer, d'en écrire quelques unes à rebours, d'ajouter certains traits à quelques autres; d'autres fois il enjolive; la lettre Ф est absolument la même. Les lettres cyrilliennes ont la forme des lettres grecques du neuvième siècle (*V*. Paléographie grecque de Montfaucon; voyez-en aussi des exemples dans les Ephémérides Græco-Mosies, t. I; et dans Lamb. Comment. de Bibliotheca Vindobonensi); preuve que les Slaves les ont en effet adoptées du temps de Constantin et de Méthodius,

et non dans les temps modernes où les caractères grecs avaient déjà changé de forme. Mais pourquoi Cyrille a-t-il reçu le titre d'inventeur? c'est qu'avant lui les Slaves ne connaissaient point l'écriture, et qu'il y a effectivement dans leur alphabet des lettres inventées par lui.

2°. Les ecclésiastiques romains du onzième siècle donnaient le nom de *goth* à l'alphabet slavon. (« Dicebant enim » gothicas litteras à quodam Methodio heretico fuisse re» pertas, » dit Thomas, archidiacre de Spalatro; *voyez* Schwandtner, Collectio script. rer. Hung., t. III, p. 552 et 554.) « Conséquemment ce n'était pas de l'alphabet cy» rillien qu'ils voulaient parler, mais bien du glagolien, » dont les lettres tortueuses ressemblent parfaitement aux » caractères gothiques. » Les prêtres romains nommaient l'alphabet slavon gothique, uniquement parce qu'ils regardaient les Goths et Slaves comme un seul et même peuple (*V*. dans Schwandter, Collect. Descr. rer. Hand., t. II, p. 119). Les propres paroles de Louis Touber, abbé dans la Dalmatie : « Præter Gothas, quos Slavonos nuncu» pant, etc. (*V*. aussi dans Assem. Calend. eccles., t. I, » p. 318.) »

3°. Le nom d'alphabet *Cyrillien* est *moderne*. « Le pré» tendu inventeur de cet alphabet ne fut nommé Cyrille » que cinquante jours avant sa mort. Je demanderai com» ment il s'appelait antérieurement? » On lui donna sans doute le nom d'alphabet, ou d'abécédaire *slavon*, etc., et il ne fut appelé Cyrillien que plus récemment, lorsque les Slaves-Dalmates en eurent introduit chez eux un autre; c'est-à-dire, la *boukvitsa* ou l'alphabet glagolien.

4°. « Les Slaves-Dalmates font usage de la boukvitsa; » les Russes de l'alphabet cyrillien; la première est donc » plus ancienne, puisque les Russes n'ont embrassé le

» christianisme que cent ans après les Dalmates ; c'est-» à-dire, sous le règne de Vladimir. » Premièrement, le christianisme fut introduit en Russie en 867, d'après l'autorité des historiens byzantins; secondement, si d'autres peuples slaves, par exemple les Serbes, d'après *Dobner*, ont abandonné leur *ancien* alphabet pour adopter le Cyrillien, les Dalmates ont pu de même préférer la boukvitsa à l'alphabet cyrillien.

5°. « Que l'on nous montre les lettres cyrilliennes du » neuvième siècle. » Montrez-nous, répondrons-nous, des lettres glagoliennes antérieures au treizième siècle! Au moins l'halphabet cyrillien existait au dixième siècle; car nous en voyons les lettres dans l'inscription de l'église de Kief, bâtie en 996.

6°. Les Bénédictins français, dans leur nouveau *système diplomatique*, parlent d'un manuscrit bulgare, conservé à la bibliothèque royale, n°. 2340], et qui a huit ou neuf cents ans d'antiquité. Ce manuscrit est glagolien; mais si les moines français s'étaient trompés de trois cents ans dans leur calcul? L'ancienneté du manuscrit n'y est pas désignée; car ils n'auraient pas dit alors huit ou neuf cents ans. Nous savons aussi qu'en Bulgarie ce ne sont pas les lettres glagoliennes, mais les cyrilliennes qui sont en usage.

Les curieux peuvent voir la boukvitsa dans l'Encyclopédie française. J'ai eu entre les mains l'A, B, C de saint Jérôme, imprimé, en 1753, à l'imprimerie de la Propagande, à Rome, et le Bréviaire publié à Venise. Le premier de ces livres, imprimé en lettres glagoliennes, est le nouveau Testament, publié à Tubingen en 1553 (*V.* Abhandl. einer priv. Gesell. in Böhm., t. I, p. 176 et 177).

(187) Voyez sa bulle de l'an 968 (l'Histoire de Côme de

Prague dans Menken. Collect. script. rer. Germaniæ, t. I, p. 1994), dans laquelle il défend l'usage de la langue slave ou russe, dont il ne resta plus aucunes traces dans les pays où l'on avait inventé l'alphabet cyrillien. Le temps et les papistes ont anéanti dans ces contrées tous les anciens manuscrits slaves (*V.* Abhand. der Böhm. Gesell., an. 1785, p. 136).

(188) Le cruel orage qui anéantit la grandeur de Rome, et qui exerça pendant plusieurs siècles les plus terribles ravages dans toute l'Europe, commença à se calmer à la fin du sixième siècle. Tout le passé disparut; on vit naître de nouveaux gouvernemens, de nouvelles coutumes et de nouvelles lois; on entendit retentir de nouveaux noms de peuples. Les Germains cédèrent une grande partie de leur pays aux Slaves, et allèrent eux-mêmes dominer en Angleterre, dans la Gaule et en Italie. À la fin du huitième siècle, ils cédèrent l'Espagne aux Arabes venus en Europe avec le glaive, l'alcoran et l'amour des sciences. Charlemagne, en 799, fonda l'empire d'occident, sans comparaison plus puissant que celui d'orient, qui tout en tremblant devant ses ennemis, osait encore conserver le nom d'Empire Romain. La Scandinavie que Jornandès appelle *officina gentium, vagina nationum*, et divisée en petits royaumes, était souveraine des mers. Au son de la trompette guerrière, ses nombreux héros, mécontens des limites trop resserrées de leur patrie, du climat rigoureux qu'ils habitaient, et de l'oisiveté à laquelle ils semblaient condamnés, quittaient leurs festins pour s'élancer sur leurs vaisseaux, et chercher du butin, de nouvelles contrées et des conquêtes. Les peuples d'Asie, les Bulgares, les Khozars dominaient sur les côtes septentrionales et occidentales de la mer Noire. L'orient célébrait les exploits

des califes, successeurs de Mahomet; c'est à cette époque que commence l'histoire de l'Empire de Russie.

(189) (*V.* Mem. Pop., t. II, p. 958. — Bayer de Russ. primâ expedit. Const. et Annales Eccles. de Baron, t. X, p. 253.) En vain le cruel ennemi de Photius, le savant Assémani veut-il nous prouver que ce grand patriarche eut l'intention de tromper ses contemporains et la postérité, et composa sa prétendue épître à l'époque où l'Eglise était déjà gouvernée par Ignace; « car (dit Assémani) les » députés des royaumes d'orient au huitième concile, qui » eut lieu en 869, déclarèrent qu'ils n'avaient aucune » communication avec Photius. » (Kalend. Eccl. unis, t. II, p. 254 et 256.) Photius était plus instruit qu'aucun de ses contemporains. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire sa *bibliothèque*, c'est-à-dire, les extraits qu'il fit de différens livres pour son frère. Il est fait mention dans ces extraits de deux à trois cents ouvrages qui nous sont tout-à-fait inconnus (*V.* Extraits de Photius, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript., etc., année 1738). L'ancienne et véritable tradition qui porte que ce fut sous Photius que le *christianisme fut introduit en Russie*, a induit dans une grossière erreur les annalistes modernes, qui, confondant les différens temps, disent que c'est Photius qui baptisa Olga (*V.* sa vie dans le prologue), et que c'est le même Photius qui envoya des évêques à Vladimir.

(190) Léon le Grammairien, Siméon le Logothète, continuateur de Constantin; le moine George Cédrénus, et Zonare, les mêmes qui racontent l'invasion des Russes en 866 et 941. Mais faut-il en conclure qu'un événement qu'ils n'ont pas décrit, doive être d'invention? non certainement.

1°. D'après la remarque de Bayer, l'histoire byzantine

est fort incomplète depuis 813 jusqu'à 959 (*V.* Schlözer, Nestor, deuxième partie, p. 13).

2°. Tous les historiens byzantins ne sont point parvenus jusqu'à nous.

3°. Ce qui n'existe pas dans les annales que nous connaissons, pouvait fort bien se trouver dans celles qui se sont perdues; car nous voyons dans plusieurs des premières, la description des faits sur lesquels les autres gardent le silence.

4°. Scylitzès, Cédrénus et Zonare donnent à S. Vladimir le titre de gendre de Basile et de Constantin, sans toutefois dire quand et comment le prince russe épousa la princesse Anne. Conséquemment tous les faits importans ne se trouvent pas dans les historiens byzantins.

Tous les peuples, dans leur enfance, ignorant l'art d'écrire, ont aimé les chansons et contes historiques, semblables aux sagas Islandaises. Le récit des exploits d'Igor nous donne une idée de nos anciens contes. Nestor a pu leur emprunter quelques détails; par exemple, *le nombre des vaisseaux d'Oleg, accompagnés par la cavalerie; sa navigation à pied sec; le tribut exorbitant qu'il exigea des Grecs; son bouclier suspendu aux portes de Constantinople, et des étoffes de soies en guise de voiles.* La vérité sert de base à la poésie historique, mais la poésie n'est pas l'histoire. La première cherche surtout à réveiller la curiosité, et confond, à cet effet, la réalité avec les fables, tandis que la deuxième rejette les fictions les plus ingénieuses, et ne cherche que la vérité.

(191) Dans une saga Islandaise qui nous a été transmise par Torfeus, on voit la même fable sur le compte du chevalier Orvar Odda. Une sorcière lui avait prédit que son cheval favori, nommé *Fax*, serait cause de sa

mort. Le cheval mourut, et le chevalier pensant que le danger était passé, alla visiter la fosse de l'animal; mais un lézard sortit du crâne de Fax, déjà en putréfaction, et piqua Orvar au talon (Torfeus Hist. de Norv., t. I, liv. VI, chap. 6, p. 273). Sont-ce les Varègues de Kief qui ont transmis ce conte à leurs compatriotes du Nord, ou bien ceux du Nord aux Kiéviens?

(192) « Post aliquot annos, » selon les propres expressions de Constantin (dans Bandouri, t. I, 108). Les annales Franques s'accordent à dire que les Petchénègues chassèrent les Ougres de Moldavie en 896 (*V*. Schlözer, Nestor, troisième partie, Const. Porphyr dans Bandouri, t. I, p. 106; Bayer geogr. Russ. Const. Porph. dans le Comment. de l'Acad., t. IX, p. 399, et Gatterer Algemeine West. Geschrcht p. 582). Constantin suppose qu'il ne faut qu'*un jour* pour aller de Russie dans les possessions des Petchénègues; du pays des Ouzes et des Khozars *cinq* jours; de l'Alanie (dans le gouvernement de Caucase) six; et de la Mordée (Mordvie), dix.

(193) Memor. popul. p. 811, et Schlözer Gesch. der Deutsch. in sieb. p. 224 et 225.

(194) Constantin Porphyrogénète, dans Bandouri, t. I, p. 56.

(195) Il écrit que les Russes tourmentaient à plaisir leurs prisonniers; qu'ils les crucifiaient, les perçaient de flèches, et leur enfonçaient dans la tête des clous de fer. Cédrénus répète la même chose mot pour mot (*V*. Mem. popul., t. XI, p. 970). Les Grecs aimaient à exagérer la cruauté de leurs ennemis. Le protovestiarius était le gardien des habillemens impériaux, et le premier après le domestique du chef des troupes de terre. (*V*. Cadin, sur les rangs et dignités de la cour de Constantinople.)

(196) Elmakin ou Almakin, Arabe, qui, en 1302, avait été secrétaire du calife d'Egypte, dit, dans son *Historia Saracenica, p.* 213; *hoc anno scilicet* 329 (*m. e.* 940.) *oppugnerunt Russæ Constantinopolin; sed resisterunt iis Romani, qui persecuti eos sunt et in regionem suam se recipere coegerunt.* Liutprand (*Historia lib. V, cap.* 6) écrit que « la flotte grecque était absente lors de l'invasion » d'Igor. L'empereur resta plusieurs jours sans dormir, » afin de songer aux moyens de repousser l'ennemi. Enfin, » ayant appris qu'il y avait dans le port quinze vaisseaux » hors de service, il ordonna de les réparer, et les envoya » contre Igor avec du feu grégeois. Le vent, qui avait » d'abord empêché l'action de ce feu, s'apaisa, et les » Grecs embrasèrent les barques ennemies. Les Russes, » afin de se sauver des flammes, se jetaient dans l'eau; » beaucoup se noyèrent, cédant au poids de leurs casques » et de leurs cuirasses; d'autres périrent également, après » avoir lutté contre les vagues. Les grands bateaux grecs » ne purent poursuivre les barques légères des Russes, » qui traversaient les endroits les moins profonds. »

(197) *V.* Const. Porph. de adm. imp. dans Bandouri, t. I, p. 113.

(198) Aboulfed Annal. moslem., p. 265, anno 332 (743 et 944). « *Russorum aliqua natio, domo egressa navibus,* » *per mare Caspium et fluvium Corz subvecta, usque ad* » *urbem Bardaah penetrabat, eam occupabat, cædibus* » *et rapinis complebat, et tandem domum eâdem quâ ve-* » *nerat viâ redibat. Aboulfarage Chronicon Syriacum,* » *p.* 193, *anno, quo Mostæphius regnare cœperat* (944) » *exierunt varii populi, Alani, Sclavi et Lazgi, qui us-* » *que ad Adorbiganam progressi urbem expugnarunt Bar-* » *doam, in quâ ad* 20,000 *occiderunt.* » Barda est main-

tenant un petit bourg appelé Berde. Aboutfeda vivait dans le quatorzième et Aboulfarage dans le treizième siècle.

(199) Nous insérons ici le prix des miliarèses ordinaires, mais les Grecs en avaient encore de doubles διπλατα μιλιαρισια. (*V.* l'ouvrage de M. Krug Münzkunde Rüsslands, p. 158.) En ce cas, Olga aurait pris 32 ducats.

Constantin, dans son livre de Cer. aul. Byz., ne dit pas un mot du baptême d'Olga, et son silence a fait présumer au savant Gessner que cet événement n'était pas réel. Mais dans un livre *uniquement* destiné à décrire les cérémonies de la cour, était-il nécessaire de parler du baptême d'Olga? Voici les paroles de Cédrénus, qui écrivait au milieu du onzième siècle, et celles de Zonare: « Après la » mort de son mari, Olga, épouse du prince russe qui » avait marché contre les Grecs à la tête d'une grande » flotte, vint à Constantinople, y reçut le baptême, mon- » tra un grand zèle pour la vraie religion, et retourna » comblée d'honneurs dans sa patrie. » (Mem. popul. t. II, p. 976.) Le continuateur de la Chronique de Réginon parle aussi du baptême d'Olga, sous le règne de *Roman*, vraisemblablement fils de Constantin. Il la nomme Hélène reine de Rugie. (*V.* Assemani, Calend. eccl. univ., t. IV, p. 20.) Je ne parle point du témoignage de Dlougoche, qui prouve seulement qu'il a lu Nestor; et les annalistes bohémiens modernes répètent Dlougoche en parlant du baptême d'Olga.

(200) Βυλλα χρυσῆ διπολδια. Le cachet d'or de ce papier valait deux *solides* ou ducats. Lorsqu'en 946 on présenta aux empereurs les ambassadeurs de l'émir de Tarsis, il y avait dans le palais beaucoup de Russes *baptisés*, armés de glaives et portant des drapeaux. En 949 il se trouvait près de six cents Russes dans la flotte grecque, destinés

pour l'île de Crète. En 962 et 963, Nicéphore Phocas avait aussi des Russes dans son armée. (Mem. popul. 973, 974, 980.) L'historien Arabe Achmet Ebi-Abal-Begab, surnommé Novaïri, écrit dans son Histoire de Sicile, traduite en français par le professeur Cossin, qu'au milieu du schoual 353 (c'est-à-dire le 25 octobre 964), les Grecs, accompagnés de beaucoup de Perses, d'Arméniens et de Russes, entourèrent Al-Hassan, qui se trouvait en Sicile. Cette histoire est imprimée avec le Voyage en Sicile par le baron de Riedesel.

(201) Dans la Preslawa d'aujourd'hui. Les historiens byzantins l'appellent la *grande Péréiaslaf* ou *Perslaf*, ἡ μεγάλη Πεϱσϑλαϐα; anciennement elle s'appelait *Martianopolis*, du nom de *Martia*, sœur de Trajan.

(202) *Continuator Reginonis, anno* 959; *Annalista Hildensheimensis*, même année; Lambert d'Aschaffenbourg en 960. Les annalistes allemands prétendent que les Russes demandèrent à l'empereur des prédicateurs chrétiens. Lambert, qui vivait dans le onzième siècle, écrit qu'Othon envoya réellement en Russie l'évêque Adalbert, mais que ce prélat eut toutes les peines du monde à se sauver par la fuite. Voici les paroles de Lambert, décrivant les événemens de l'année 960. « *Venerunt legati* » *Russiæ gentis ad regem Ottonem, deprecantes ut aliquem suorum episcoporum transmitteret, qui ostenderet* » *eis viam veritatis; qui consensit deprecationi eorum,* » *mittens Adalbertum episcopum fide catholicum, qui* » *etiam vix evasit manus eorum.* » (p. 314. Strouvi, édit. allem. des annalistes. *Rerum Germanicorum scriptores*.) Cet annaliste ne nomme point Olga; mais le continuateur contemporain de Réginon dit expressément : « *Legati Helenæ reginæ Rugorum* (au lieu de *Russorum*). » Est-il

probable qu'Olga, qui avait embrassé la religion grecque, voulût avoir des pasteurs ecclésiastiques de l'Eglise latine, déjà séparée de la première? Le schisme qui divisa l'Eglise en Eglise d'Orient et d'Occident, arriva en l'an 880. Adalbert fut envoyé par Othon, non aux Russes, mais aux Slaves de Rughen. (*V.* Gebhardi Gesch. des Reichs Rügen; Assemani, Calend., t. IV, p. 21; et l'Art de vérifier les dates, t. I, p. 6.) Le savant Assémani écrit qu'il faut lire de la manière suivante cet endroit du continuateur de Réginon: « *Legati Helenæ reginæ* Russorum *quæ sub* » *Rom. imp. Constantinopolitano Constantinopoli bapti-* » *zata est.* Necnon legati *Rugorum ad regem Ottonem* » *venientes, etc.* » Son opinion est très-vraisemblable, de même que ce qu'il dit que Lambert a voulu écrire *Legati Rugiæ gentes,* et non *Russiæ.* On cite encore Dittmar de Mersebourg, qui écrit qu'Adalbert fut effectivement chassé par les païens de Russie. (*Ditt. Chron. lib. II.*) Le copiste a encore pu se tromper en mettant *Russia* au lieu de *Rugia.* En 956, les habitans de Rughen fournirent des troupes auxiliaires à l'empereur d'Allemagne. (Geb. Gesch. des R. Rügen, p. 7.) Quoi qu'en dise Schlözer, dans son Nestor, t. IV, p. 3, les Rughiens adorèrent les idoles jusqu'au douzième siècle.

(203) Mem. popul., t. II, p. 989. Léon le Diacre écrit que Kalokyr, qui avait eu occasion de lier amitié avec les Russes en Syrie, ne les avait introduits dans la Bulgarie que pour marcher ensuite avec eux contre Constantinople.

(204) Mem. popul., t. II, p. 996. Ces marques étaient une couronne d'or, un bandeau (*tænia byssina*), et des souliers ou des bottes rouges.

(205) Les Grecs écrivaient Τζιμισκης, nom adjectif pris

de la langue arménienne, et qui signifie *adolescentulus*. (*V.* Ducange, Glossar., p. 1570.) Léon dit que Nicéphore lui-même s'était déjà préparé à la guerre contre les Russes; et que, voulant s'assurer des bonnes dispositions des Bulgares, il leur avait promis de marier les fils de Roman avec leurs princesses, qui furent envoyées à Constantinople avec les ambassadeurs grecs, l'évêque Philostée, et un grand seigneur appelé Nicéphore. (*V.* Mem. popul., t. II, p. 989; et Léon le Diacre, liv. VI, qui écrit encore ce qui suit :) « Sviatoslaf exigea que l'empereur lui payât une » grande somme d'argent pour la fertile Bulgarie, décla- » rant qu'autrement il chasserait les Grecs de l'Europe, » qui ne leur appartenait pas. Zimiscès répondit que les » Chrétiens aimaient la paix, mais qu'ils seraient obligés » d'employer la force pour chasser les Russes de la Bul- » garie; que le perfide Igor, qui était venu attaquer la » ville des Césars avec une quantité innombrable de bar- » ques, en avait à peine conservé dix, dans sa fuite vers le » Bosphore Cimmérien; et qu'enfin, ayant été pris par les » *Germains* (c'est-à-dire les Drevliens), il avait miséra- » blement terminé sa carrière; qu'on l'avait attaché à » deux arbres, et fendu par la moitié; que Sviatoslaf su- » birait le même sort, etc. » Le prince russe répondit : « L'empereur n'a pas besoin de venir ici. Nous irons » nous-mêmes devant Constantinople, et prouverons que » nous sommes des guerriers nobles, et non de vils arti- » sans, des femmes et des enfans, que l'on épouvante » avec des masques, etc. » L'empereur forma une légion de jeunes et braves guerriers, et lui donna le nom d'*Immortelle*. Il donna ordre à Bardas Sclerus et au patrice Pierre de couvrir les frontières, de discipliner l'armée, et d'envoyer des gens, sachant la langue russe, pour explorer l'ennemi.

(206) Mem. popul., t. II, p. 989 et suiv. Nestor écrit que les villes alors détruites par les Russes étaient encore désertes de son temps. Cédrénus et Zonare disent que Sviatoslaf avait 308,000 soldats, et que Bardas n'en avait que 12,000! Léon le Diacre diminue le nombre des premiers jusqu'à 30,000, et celui des Grecs à 10,000, en ajoutant que les Russes perdirent 20,000 hommes, tandis que les Grecs n'en eurent que 55 de tués. D'après cet auteur, Bardas divisa son armée en trois corps; il se mit à la tête du premier pour aller attaquer l'ennemi de front, et cacha les deux autres dans un bois, avec ordre de prendre inopinément les Russes en flanc.

(207) *V.* Léon le Diacre. Cet historien dit que les Russes n'eurent pas le temps d'occuper les défilés par où les Grecs devaient passer.

(208) *V.* Léon le Diacre, liv. IX. Il écrit que l'empereur disposa son camp sur une hauteur devant Dorostol; qu'il l'entoura d'un fossé et d'un rempart, et qu'il le fortifia d'un rang de lances et de boucliers; que les soldats de Sviatoslaf parurent pour la première fois sur des chevaux, mais qu'ils ne savaient pas manier ces animaux; qu'ils furent saisis de frayeur à la vue des brûlots des Grecs, qui leur rappelaient l'incendie de la flotte d'Igor, et qu'ils mirent leurs barques dans un endroit sûr. Il dit encore que les boucliers des Russes descendaient jusqu'aux pieds, et que leurs cuirasses étaient des cottes de maille; que Sfenkal, second lieutenant de Sviatoslaf, fut tué par un Romain; qu'un Grec nommé Théodore Lalakon avait une massue de fer avec laquelle il brisait les casques et les têtes ennemies; que les Russes tâchaient de mettre le feu aux machines des Grecs, etc.; que pendant la nuit, après avoir rassemblé les corps morts de leurs compa-

triotes, ils les brûlaient devant les murs de la ville, sur des bûchers dressés en différens endroits, et qu'ensuite ils célébraient un sacrifice après lequel ils plongeaient dans le Danube des petits enfans et *des coqs* qu'ils étouffaient. (Suffocaverunt undis fluminis mersos.) Ici Léon ajoute ce qui suit : « On dit qu'ils observent les cérémonies païennes » des anciens Grecs, immolent des victimes et font des li- » bations en l'honneur des morts, usage qu'ils ont reçu » de leurs philosophes Anacharchis et Xamolnides, ou » par les compagnons d'Achille ; car Arrien dit qu'Achille » était un Scythe de la ville de Mirmicion, qui se trouve sur » le Palus-Méotide ; que, chassé par les Scythes à cause » de ses désordres, de sa cruauté et de son orgueil, il » s'était établi en Thessalie ; ce qui est prouvé par la » coupe de son habillement à agraffe, son habitude de » combattre à pied, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, » son audace, sa fureur, et cette cruauté qu'Agamemnon » lui reproche en ces termes : *Tu aimes toujours à te dis-* » *puter, te quereller et te battre*. . . . Le peuple scythe est » renommé pour sa hardiesse, son courage, sa force, etc. »

Sfenkal ou Sfagel, voïévode de Sviatoslaf, commandait à Pereïaslavetz, comme nous l'avons déjà dit, et s'échappa de cette ville. Il est vraisemblable que sous ce nom les Grecs ont entendu parler de Sveneld, qui retourna sain et sauf en Russie.

(209) D'après la traduction latine de Cédrénus, « qui » enim vitam toleraturi essent, fugâ servatam, contem- » nentibus ipsos porro vicinis populis, quibus antea ter- » rore fuissent. » (Mem. popul, t. II, p. 1004.) *V.* encore Léon le Diacre, lib. IX. Il appelle le conseil de Sviatoslaf *commentum*.

(210) Une femme pieuse, écrit Cédrénus, confirma la

vérité de cette apparition. Elle vit en songe la Sainte-Vierge qui disait : Théodore ! Jean, ton ami et le mien, est en danger, va vite à son secours. (Mem. popul., t. II, p. 1006.) Léon le Diacre décrit différemment ce combat ; il dit que « le 24 juillet, le sixième jour de la semaine, » avant le coucher du soleil, les Russes sortirent en rangs » extrêmement serrés, et tenant dans leurs mains des ja- » velots ; qu'Anemas donna un coup de glaive sur le cou » de Sviatoslaf, et que ce prince ne dut la vie qu'à sa cotte » de maille et à son bouclier ; que les Russes, encouragés » par la mort d'Anemas, repoussèrent les Grecs, et que » l'empereur fit battre le tambour et arrêta les fuyards » avec sa lance ; qu'alors il s'éleva contre les Russes un » grand tourbillon de poussière, et que saint Théodore » parut sur un cheval, etc. » Léon ne parle que d'un combat. Le sixième jour de la semaine qu'il désigne ne coïncide pas avec le 24 juillet de l'an 971, ni avec le 8 juin, jour où l'on célèbre la mémoire de Théodore Stratilat.

(211) « Imperator, » dit Léon le Diacre, » quia pace exer- » citus incolumis foret, bello contra interitu periret, fœdus » percussit et singulis tritici medimnos duos mensus est. » Qui frumentum acceperunt, numeratos dicunt ad 22,000 » qui ex 60,000 exercitus Russi interitum evasère, 38,000 » enim romana acies confoderat. » Cependant Nestor prétend que Sviatoslaf n'avait pas plus de 10,000 hommes dans son expédition contre Constantinople.

(212) Strikofsky rapporte que le prince petchénègue fit graver sur cette coupe les mots suivans : *En courant après le bien d'autrui, vous perdez le vôtre.* C'est un bon mot, mais Strikofski a oublié que les Petchénègues ne savaient pas écrire. Les Allemands et les Slaves buvaient dans le

crâne de leurs ennemis. C'est ainsi que Croum, roi des Bulgares, ayant tué en 811 l'empereur Nicéphore, fit garnir d'argent le crâne de ce monarque, et que les princes slaves se servaient de cette tête de mort en guise de coupe.

(213) Lambert d'Aschaffenbourg, ad ann. 973. « Otto » imperator senior cum juniore venit Quidlinburg, ibique » celebravit sanctum pascha, X kal. Aprilis. Illucque ve- » nerunt legati plurimarum gentium, videlicet Romano- » rum, Græcorum, Beneventanorum, Italorum, Hun- » garorum, Danorum, Sclavorum, Bulgarorum atque » Russorum cum magnis muneribus. »

(214) *V.* dans Bandouri animadversiones in Const. Porphyr., t. II, p. 112 et suiv. Nous n'avons pas le commencement de ce fragment. « Le prince russe, dit l'auteur, » afin de mieux connaître la religion chrétienne, envoya » des ambassadeurs à Rome. Ils y examinèrent avec beau- » coup de curiosité les ornemens des temples, et s'effor- » cèrent de connaître tout ce qui a rapport au service » divin. Ils y virent aussi le patriarche de Rome appelé » le *pape*, et après en avoir reçu de plus amples instruc- » tions, ils retournèrent dans leur patrie, où ils rendirent » compte de leur mission à leur prince, qu'ils tâchèrent » de convertir à la religion latine. Mais les boyards du » prince, surtout ceux qui lui avaient donné le conseil » d'examiner les diverses religions, lui dirent : *Non, sei- » gneur, il faut auparavant connaître la religion des » Grecs*. On dit que Constantinople est encore plus illustre » que Rome ; envoyez-y les mêmes hommes, et nous » choisirons alors la meilleure de ces deux religions chré- » tiennes. Le sage prince expédia à Constantinople les quatre » hommes susdits ; ils exposèrent à l'empereur Basile le

» Macédonien, qui régnait alors sur la Grèce, la cause de » leur voyage. Ce prince se fit un plaisir de les confier à » quelques gens intruits qui leur montrèrent les curiosités » de la ville et répondirent à leurs questions. Les Russes » arrivèrent enfin dans la célèbre église de Sainte-Sophie » au moment où l'on y célébrait un service solennel; » j'ignore si ce fut le jour de Saint-Jean-Chrysostôme, » ou celui de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Les am» bassadeurs considérèrent avec curiosité le temple et les » cérémonies religieuses. La multitude des lumières et le » chant des hymnes saintes les saisirent d'étonnement. » Ayant entendu après vêpres et matines, la Lithurgie, les » Russes voulurent savoir ce que signifiait *la petite et la* » *grande entrée* (ἡ μικρα καὶ ἡ μεγαλὴ εισοδος); pourquoi les » diacres et soudiacres sortent du sanctuaire avec des » flambeaux, et pourquoi le peuple tombait à genoux en » s'écriant : *Kyrie eleison?* Les payens regardaient tout » cela avec indifférence quoique avec attention. Mais le » Dieu de miséricorde leur désilla les yeux, afin qu'ils vis» sent un grand miracle, et qu'ils connussent la vérité.... » étonnés de ce phénomène extraordinaire, ils prirent leurs » guides par la main, et leur dirent : *tout était ici effrayant* » *et majestueux, mais ce que nous venons d'apercevoir est* » *surnaturel. Nous avons vu de jeunes hommes ailés, vêtus* » *de robes éclatantes, qui, sans toucher à terre, chan*» *taient dans les airs,* sanctus! sanctus! sanctus! *et c'est* » *ce qui nous a le plus surpris. Comme vous ignorez tous* » *les mystères du christianisme, leur répondirent les* » *guides, vous ne savez pas que les anges eux-mêmes des*» *cendent du ciel, et se mêlent à nos prêtres pour célé*» *brer le service divin; vous dites vrai,* répliquèrent les » Russes; *nous n'avons pas besoin d'autres preuves, car*

» *nous avons tous vu de nos propres yeux. Renvoyez-*
» *nous dans notre patrie, afin que nous rapportions tout*
» *ceci à notre prince.* De retour en Russie, ils dirent à
» leur souverain : *On nous a montré bien de la magnifi-*
» *cence à Rome, mais ce que nous avons vu à Constan-*
» *tinople met l'esprit humain hors de lui*, etc. L'auteur
» ajoute encore que l'empereur grec envoya au prince
» russe un évêque avec deux aides, nommés Cyrille et
» Athanase, qui inventèrent pour les Russes trente-cinq
» nouvelles lettres. » Cet auteur anonyme, qui avait sans doute entendu parler de S. Cyrille et de Méthodius, inventeurs des lettres slavonnes, a métamorphosé Méthodius en Athanase, et les Slaves-Moraves en Russes. Il dit que Cyrille et Athanase sont célèbres par leurs ouvrages profanes et religieux (« neque solum divinæ scripturæ notitia
» repleti, sed etiam in humanioribus litteris probe exer-
» citate, est eorum scripta testificantur). Nous connaissons en effet Cyrille et Athanase, évêques d'Alexandrie, et célèbres théologiens; mais ils vivaient dans le quatrième et cinquième siècles.

Dans un supplément du livre publié à Cologne, en 1676, sous le titre de Christophori Sandii Nucleus, Historiæ Ecclesiasticæ (p. 61 et 64), est imprimée une lettre adressée au prince de Russie, par Jean Sméra, son médecin, lequel avait été envoyé pour étudier les différentes religions, et les mœurs des pays étrangers. Sméra écrit d'Alexandrie; il se plaint d'avoir quitté la Russie et son généreux souverain; il ignore quand il pourra retourner dans sa patrie, et dit qu'il a failli périr dans son voyage; qu'il a été dans la Pannonie, la Servie, la Bulgarie, la Mœsie, le célèbre Empire d'Orient, dans l'Anatolie, à Jérusalem; qu'enfin, il est arrivé à Alexandrie, et qu'il y a vu beau-

coup de somptueuses synagogues, où vont prier des hommes semblables aux aspics et aux basilics. « J'ai vu aussi, dit » le médecin de Vladimir, les églises des chrétiens et de » bons théologiens pacifiques et semblables aux anges. Ils » n'ont plus d'idoles, ils n'ont rien dans leurs églises que » des bancs et des tables. Ils se rassemblent tous les jours » pour prier avant l'aurore, au coucher du soleil, quelque » fois à la troisième ou à la neuvième heure, et prennent » le titre de nouvelle Israël. Leur doctrine est suivie par » des rois et leurs docteurs. Moi-même je la suis, car je » suis baptisé par l'eau et par l'esprit, au nom du père, » le Dieu tout-puissant, de J.-C. son fils, et du S. Esprit, » qui procède du premier. C'est pourquoi je vous envoie » leur livre qui s'appelle l'Évangile avec les actes des » apôtres. Cependant ces hommes si doux, si bons, sont » opprimés dans les provinces de l'Empire ! Les Grecs » sont rusés et fins comme les Romains, et ne font le bien » que par fourberie, afin d'engager les hommes simples » dans leur synagogue; ils croient en un seul Dieu » tout-puissant, en Jésus son fils unique, conçu dans » le sein de la Vierge-Marie, par l'opération du S. Es- » prit, etc. » Suit tout le symbole des apôtres.

Ce document est, à ce qu'on nous dit, écrit en langue bulgare (secundum antiquam doctrinam Russicam) avec les caractères suivans qui sont grecs : νῦορκρηδηωζφητξὁ. Il a été trouvé en 1567 dans le monastère du Sauveur, de la province de Pérémysle, non loin de l'ancien Sambor. André Kolodinsky, diacre de Vitebsk, l'a traduit en polonais, et Vessovatius en latin. Supposons qu'il soit authenthique; convenons même, avec le savant Sprengel (*V.* son ouvrage manuscrit *über eine dunkle stelle in der Russicher Geschicht*), que les théologiens d'Egypte, ou les chrétiens

de Twéra peuvent être des hérétiques Paulistes, ainsi appelés de l'apôtre S. Paul, chassés de l'Empire, et réfugiés en Egypte, peut-on cependant ajouter foi à cette lettre ? Sans parler du contenu, du style, des lettres, des planches, de la langue bulgare *secundum antiquam doctrinam Russicam*, remarquons-en la date et l'inscription. On y marque l'année 5587 depuis la création du monde. Mais d'après quel système chronologique? Si c'est d'après celui d'Alexandrie qui diffère des Grecs de seize ans, Vladimir vivait au milieu du septième mille. Ne nous laissons pas tromper par de semblables fictions. L'auteur de cette lettre ayant lu des récits sur Vladimir dans Dittmar et Kromer, a voulu injurier les Grecs, et voilà le motif de ces fables.

(215) Les historiens byzantins, arabes et allemands parlent du mariage de Vladimir avec Anne, sœur de l'empereur Basile (Mem. popul., t. II, p. 25; Herbelot, Bibl. orient., t. III, p. 137; et Dittmar, Chron., lib. VII). Dittmar, contemporain de Vladimir, s'est trompé dans le nom de la princesse grecque, en l'appelant Hélène au lieu d'Anne. C'est mal à propos aussi qu'il a cru que l'empereur Othon III voulut l'épouser (*V.* Freer, Disputatio de perpetuâ amicitiâ Germanicum inter et Russicum Imperium, p. 14).

(216) Mem. popul., t. II, p. 1009, et El-Mak, Historia Saræcenica, p. 251). La révolte de Sclerus et de Phocas est circonstanciellement racontée par Cédrénus (*Voyez-en* la trad. russe, chap. 147).

Constantin Porphyrogénète, dans son Instruction à Roman, défend extrêmement à sa maison de contracter des alliances avec les princes russes, khozars et hongrois (*V.* Constantin Porphyrogénète, de Adm. Imp., chap. 13). El-Mak raconte que l'empereur Basile, craignant les pro-

grès du rebelle Phocas, envoya demander des troupes au prince russe, qui avait d'abord été son ennemi; que, pour ce service, le prince avait demandé la main de la princesse Anne, et avait consenti à se faire chrétien (Hist. Saracenica, p. 251). Dittmar écrit que la princesse elle-même l'engagea à embrasser la religion chrétienne.

(217) Hist. Reg. Septent., t. I; Truggwasons Saga, ch. 96, p. 317. Les muses scandinaves ont chanté cette guerre terrible et les combats sanglans qui la signalèrent.

Stourlezon (t. I, p. 197) raconte ce qui suit: « Astride » et Olof, s'étant embarqués pour la Russie, furent pris » par des pirates, qui les séparèrent. Sigourd, envoyé » par Vladimir en Estlandie pour y lever des impôts, y » rencontra son neveu, le racheta de la captivité, et l'a- » mena dans la capitale. Quelque temps après, le jeune » Olof rencontra un des brigands qui avaient pris le vais- » seau d'Astride sur la mer Baltique, et lui coupa la tête » d'un coup de hache. Afin de sauver son neveu, Sigourd » le conduisit vers Arlogie, épouse de Vladimir, et lui de- » manda sa protection. La princesse prit le parti du prince, » fit disperser le peuple qui s'était rassemblé pour chercher » le meurtrier, et la mère d'Olof paya une amende aux » parens du mort. Aucun étranger ne pouvait alors demeu- » rer en Russie sans une permission expresse du souverain. » La princesse obtint cette permission pour Olof, et acheva » son éducation. Il étudia avec beaucoup d'application l'art » militaire, et mérita la confiance de Vladimir, qui lui » confia le commandement de ses troupes sur les frontières; » mais les boyards, jaloux, persuadèrent au prince que cet » étranger, aimé du peuple, pouvait être dangereux, et le » jeune Olof sortit de Russie, etc. » Stourlezon (p. 233), citant une vieille chronique intitulée *Imago Mundi*, raconte

« qu'Olof, ayant embrassé le christianisme, alla de nou-
» veau chez Vladimir; que, de chez lui, il passa dans
» la Grèce, d'où il ramena un homme savant nommé
» Paul, qui, avec le secours de la grande princesse Ar-
» logie, persuada à Vladimir et à ses sujets de se faire
» baptiser, et que cela arriva sous le règne de l'empe-
» reur Othon. » Vladimir vivait en effet en même temps qu'Othon III. Ce récit de Stourlezon s'accorde en partie avec celui de de Nestor, si, sous le nom de Paul, nous entendons ce philosophe qui, selon nos annalistes, expliqua à Vladimir les dogmes de la religion chrétienne.

Le cardinal Baronius (dans ses Annales ecclésiastiques, t. XI, p. 30 et 31) répète le conte que l'on a fait sur S. Boniface, martyr, qui aurait baptisé les Russes au commencement du onzième siècle; mais il faut savoir que ce n'est pas en Russie, mais en Prusse que ce martyr a vécu (*V.* Hartnoch, Alt. und. neues Preussen, p. 456).

(218) En retranchant la syllabe *ga,* Aldéïgabourg peut signifier dans la langue gothique la *vieille ville;* mais il est plus vraisemblable que ce nom lui a été donné à cause du lac Ladoga, qui s'appelait Aldesk, Alda (Roudbec, Atlantica, t. I, p. 659 et 660), Aldagen et même *Aldoga* (*V.* le Dictionnaire géographique de Miller, au mot Ladoga; et Schlözer, Nord. Gesch., p. 501). La ville de Ladoga fut peut-être fondée par Rurik, qui voulait communiquer librement avec ses compatriotes par le golfe de Finlande, et qui l'appela Aldéïgabourg, c'est-à-dire ville d'Aldoga. Il se peut encore qu'elle ait été antérieurement bâtie par les Varègues, conquérans des provinces slaves du nord, quoique nos annales ne parlent point de cette ville avant le douzième siècle. Le nom d'*Aldoga* s'est changé en *Ladoga* par la transposition d'une lettre.

(219) Toute la Livonie, avons-nous déjà dit, était tri-

butaire de Vladimir. Il conquit le pays des Yatviagues (où sont aujourd'hui Bielitstok, Belsk, Droguitchin), et les villes tchervèniennes ou la Gallicie. Les Lithuaniens, qui habitaient au-delà de là Dvina, furent indépendans jusqu'au temps de Yaroslaf-le-Grand. D'après le traité conclu entre Igor et les Grecs, l'embouchure du Dniéper était hors de la Russie. Il est vraisemblable que nos possessions n'allaient que jusqu'aux cataractes; car Vladimir, craignant que les idolâtres russes ne retirassent la statue de Péroune, qu'il avait fait jeter dans le fleuve, ordonna à sa garde, qui le suivait, de n'aller que jusque-là. Mstislaf, fils de Vladimir, dominait dans Tmoutorokan sur le Bosphore. A dater du règne d'Yaroslaf-le-Grand, nos annales parlent des guerres fréquentes des Novgorodiens avec les Finlandais ou Emiens leurs voisins. S'il en faut croire à un monument runique, la Russie, du temps même de Vladimir, avait la Laponie pour frontières avec la Norvège. On ne peut déterminer au juste jusqu'où s'étendait dans ce temps la principauté des Mériens ou de Rostof au nord et à l'est; mais elle n'allait certainement pas au-delà des gouvernemens actuels de Kostroma et d'Yaroslaf. Nos anciennes frontières n'étaient pas non plus fixées très-clairement le long du Don. Vous verrons dans l'histoire du douzième siècle que la principauté de Rézan, qui était un district de Tchernigof, comprenait une partie du gouvernement actuel de Voronège. Au sud erraient les hordes petchénègues et les Polovtsis.

Nestor parle des Khvalisses (*V*. l'imprimé, p. 145). Les Khvalisses et les Bulgares viennent des filles de Loth (conséquemment ils sont de même origine). Il dit que de son temps on pouvait aller par le Volga chez les Bulgares, les Khvalisses et en Perse, etc. Les anciens Russes appelaient

Khvalisses, et les Grecs Khoalites (Mem. popul., t. III, p. 52, etc.; Deguine, Hist. des Huns, liv. V, p. 589), les Kangles qui, dans le treizième siècle, habitaient, selon Carpin et Rubruquis, les rives septentrionales de la mer Caspienne, dans le voisinage des Bulgares de Cazan (*V.* Voyage de Rubruquis, édit. de Bergeron, p. 46 et 47). Ces Kangles se vantaient de descendre des anciens Romains; mais Aboulgazi-Khan les mit au nombre des Tatars, assurant que le père de leur nation s'appelait ainsi parce qu'il avait *inventé* les chariots (Hist. des Tatars, p. 41 et 85). Et il ajoute qu'ils habitaient autrefois dans le Turkestan. Cédrénus fait mention des Khvalisses qui étaient de la religion judaïque, qui demeuraient en Hongrie vers le milieu du douzième siècle (Mem. popul., t. III, p. 676), et qui y étaient sans doute venus avec les Petchénègues ou avec les Comaniens. Thunmann et Gatterer regardent les Kangles de l'Oural et du Volga comme un reste des Petchénègues; au moins ne peut-on pas douter d'une analogie d'origine. Dans la suite, les Russes nommèrent Kvalisses les Tatars caspiens. La ville de Kvalinsk, dans le gouvernement de Saratof, est un monument de cet ancien nom.

(220) *V.* Stirng, de Jure Sveonum et Gothorum antiquo; Jut. Lawbook, dans Dissertation sur les anciens Russes, p. 51. Hæredibus occisi vindictum jura concesserunt. Stirng, p. 349. Leges Svetiæ furem etiam diurnum, si aliter capi non possit occidere permittunt. Stirng, p. 351. (*V.* le traité d'Oleg, art. 4 et 5, et celui d'Igor, art. 12.)

(221) Saxon le Grammairien assure que le roi de Danemarck, Froton, publia, quelques siècles avant l'introduction du christianisme en Scandinavie, des lois militaires

et civiles (*V.* Mallet, Hist. de Danemarck, t. I, ch. 8). Ces réglemens fort courts étaient, d'après Dalin, gravés sur bois (Gesch. des Schved. Reichs, t. I, p. 151). Quoiqu'on ne puisse regarder Saxon comme un sûr garant de la vérité, et que Dalin ne parle que par supposition, serait-il probable que les anciens Scandinaves, qui couvraient les tombeaux et les pierres de caractères runiques, ne s'en servissent pas pour tracer les lois qui servent de base aux sociétés civiles?

(222) Mem. Popul., t. II, p. 986. Les Grecs de ce temps appellent les *vaisseaux* russes Ρȣσικα καραϐια (*Voyez* Const. Porphyr. de Cerem., liv. II, chap. 44). Liutprand parle de la légèreté des vaisseaux russes (*V.* Historia, lib. V, cap. 6). Const. Porphyrog. écrit que sept vaisseaux russes portaient quatre cent quinze hommes d'équipage (de Cerem, liv. II, chap. 44; dans Mem. Popul., t. II, p. 972). Dans la flotte d'Oleg il y avait quarante combattans sur chaque vaisseau; et pour chaque voile, il fallait trente aunes de toile (Mem. Popul. t. II, p. 974).

(223) Le mot slavon otrok (*a*), comme l'*adolescentulus* des Latins, signifiait un adolescent, ou en général un jeune homme. La coutume qu'avaient les princes russes de s'entourer d'une garde nombreuse, est un ancien usage des Germains, dont Tacite nous a laissé la description (*V.* de Sitis, Moribus et Pop. Germaniæ, chap. XIII et XIV. Tacite appelle ces guerriers choisis, *Comites*.

(224) *V.* Const. Porphyrogénète dans Bandouri, t. I, chap. 6, p. 57; et Bayer, explication des marchandises

(*a*) C'était le nom des jeunes gens préposés à la garde des premiers souverains de la Russie.

décrites par Constantin, dans Geogr. Russiæ ex script. sept., dans le commentaire de l'Académie, t. X, p. 410. Oleg apporta des fruits de Constantinople.

(225) Mem. Popul., t. II, p. 980, et Hist. Oriental. geography of Ebn-Houkal, p. 191. Voici ce qu'il dit de la Russie : « Près de la Khozarie, sur les bords de l'Atel » (du Volga), est le peuple Bertas ; mais le pays de ces » hommes s'appelle en général Khozarie, Rus ou Seris. Il » y a trois tribus de Russes : la première habite près de » la Bulgarie, et son souverain demeure dans la ville » de *Gounaba*, qui est plus vaste que la capitale des Bul- » gares ; l'autre s'appelle Artanienne ou Artaï. Son roi » réside à Arta ; et la troisième tribu, nommée *Desché-* » *labe*, habite plus haut ; mais les marchands ne vont » pas plus loin que la capitale des Bulgares. Personne ne » s'avance jusqu'à *Arta* ; car les habitans de cette ville » tuent tous les étrangers. Arta produit du plomb et de » l'étain, et un animal appelé *martre noire*, ou martre de » Scythie. Les Russes brûlent leurs morts, et ne se rasent » point la barbe. » Ces détails sont curieux, mais les noms des tribus et des villes sont inintelligibles.

(226) Voyez sur le commerce de Novgorod, Stourlezon, Hist. reg. sept. t. I, p. 449 ; et Torfeus Hist. Norveg. t. II, p. 11 et 68. Oleg se fit passer pour un marchand qui allait de Novgorod en Grèce (*V*. le Nestor imprimé, p. 18). Quant à Vinette, *V*. Adam Hist. Eccles., p. 19, et Helmold Chro. Slav. p. 4. Adam donne le nom de Grèce à la Russie. Helmold répète ses paroles pour la dépendance où la Livonie et l'Estlandie étaient de Vladimir. *V*. plus haut. De la foire qui y avait lieu. *V*. Stourlezon, t. I, p. 274. De la richesse de la Russie. Bayer, Geogr. Russiæ, ex

script. sept., Comm. Acad. t. X, p. 411, et Helmold Chron., p. 3.

(227) Voyez sur le commerce des princes scandinaves, Stourlezon (Hist. Regum. sept., t. I, p. 618). Oleg imposa aux Drevliens un tribut consistant en *martres noires*. Ces mêmes Drevliens proposèrent à Olga de lui payer un tribut de *miel* et de *peaux*.

(228) Bayer, Geogr. Russ., Comment. de l'Acad., t. X, p. 406.

(229) Mem. Popul., t. III, p. 986. *V.* plus haut, p. 2, les marchandises que l'on exportait de la Grèce en Kozarie, et dans les pays des Petchénègues et des Russes. Constantin met au nombre de ces marchandises κρανδια, espèce de rubans et de ceintures. (*V.* Bayer, Comment. de l'Acad., t. X, p. 410.) On se servait ordinairement du maroquin pour la chaussure.

(230) *V.* Chron. de Dittmar dans l'éd. de Leibnitz, p. 426. « In magnâ hâc civitate (à Kief) quæ istius regni caput » est, plus quam quadringènta habentur ecclesiæ, et mer» catus VIII. » L'annaliste, dit le Saxon, répète ce que Dittmar nous rapporte de Kief, seulement au lieu de 400 églises, il n'en met que 300. (*V.* Eccl. Corp. Historia medii nevi, t. I, an. 1018.) Adam de Brême dans son Hist. Eccles. lib. II, chap. XIII. Ostragard Rusziæ : cujus metropolis civitas est Chive (Kief) æmula sceptri Constantinopolitani, clarissimum decus Greciæ (Russiæ).

(231) Jordan. de Origini Slavicis, sectio LI, p. 118, et Cole, Introd. in Historiam et rem literariam Slavorum, liv. I, chap. III. Sur les traductions des autres bibles Sla-

vonnès, consulter Dobrowsky über der ersten Text. der Böhmischen, Bibelübersetzung, dans New-Abhandlungen, der Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften, t. III, p. 241.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DE
MM. LES SOUSCRIPTEURS.

S. M. ALEXANDRE Ier, Empereur de toutes les Russies.

S. M. l'Impératrice Marie Fédorovna.

S. M. I. l'Impératrice Élisabeth Alexievna.

S. A. I. la Grande Duchesse Alexandra Fédorovna.

S. A. R. MADAME, Duchesse d'Angoulême.

S. A. R. la Duchesse de Vurtemberg.

S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans.

A

Académie (l') des Sciences, à Pétersbourg.

Adlerberg (S. Exc. madame la générale d'), à Pétersbourg.

Ambassadeur (S. Ex. l') de France en Russie, à Pétersbourg.

Aminoff (le baron d'), à Abo, en Finlande.

Anitchkoff (le colonel d'), à Pétersbourg.

Audiffret (le comte d'), maître des requêtes, à Paris.

Anglès (le comte), préfet de police, à Paris. Pour 2 exemplaires.

B

Back (le chevalier Henry de), secrétaire référendaire du sénat, à Abo.

Ballyet, intendant militaire, à Paris.

Beketoff (de), chevalier de plusieurs ordres, à Moscou. Pour 1 exempl. vélin in-4°.

Belin (A.), Imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, à Paris. Pour 100 exempl.

Belon, libraire, au Mans.

Bloudoff (de), conseiller d'ambassade de Russie, à Londres.

Bolotnikoff (de), sénateur, à Pétersbourg.

Bonzom, à Bayonne.

Bonzom, libraire, à Bayonne.

Bosquier Gavaudan, à Paris.

Boucher, consul de France, *p. int.*, à Riga.

Brieff, libraire, à Pétersbourg. Pour 12 exempl.

Byerley (sir John), à Londres.

C

Capo-d'Istria (S. Exc. le comte), ministre d'État, à Pétersbourg.

Chabot (le baron de), à Pétersbourg.

Chamot, négociant, à Pétersbourg.

Colas, libraire, à Paris.

Corréard, libraire, au Naufragé de la Méduse, à Paris. Pour 25 exempl.

Courval (le baron de), membre de la Chambre des députés, à Paris.

Curateur (le) de l'université, à Moscou.

Idem., à Vilna.

Idem., à Dorpat.

Czermischeff (S. Exc. le comte de), à Pétersbourg. Pour 2 exempl. papier vél., 2 ord.

D

Davidoff, colonel aux chevaliers gardes, à Pétersbourg.

DELAUNAY, libraire, à Paris. Pour 12 exemp.
DELBOSS, négociant, à Pétersbourg.
DEMANGE, professeur de langues orientales, à Péterbourg.
DEMIDOFF (madame Marie Denisa de), à Pétersbourg.
DEMIDOFF (de), conseiller privé de S. M. l'Empereur de Russie, à Paris.
DE DESPINE, chirurgien dentiste de S. M. l'Empereur, à Pétersbourg.
DE SÈZE (S. Exc. le comte), pair de France, premier président de la Cour de Cassation, à Paris.
DMITRIEFF (S. Ex. de), à Moscou.
DOLGOROUKI (S. Exc. le prince Nicolas), chambellan de S. M. I.
DOUBLEVÉ, à Paris.
DULSKY (S. Ex. le comte), à Paris.
DUVAL, joaillier de la cour, à Pétersbourg.

E

EHRENSTRÖM (d'), conseiller d'État, à Pétersbourg.
EVÊQUE (monseigr. l') de Metz. Pour 3 exempl.

F

FANTIN (Rodrigue), à Paris.
FILISTRI (le chevalier de), à Pétersbourg.
FREDRO (S. Exc. le général de), à Pétersbourg.

G

GAILLARD, ex-entrepreneur général des fourrages, à Paris.
GALITZIN (S.Exc. la princesse Tat. Vassilvna), à Pétersbourg.
GALITZIN (S. Exc. la princesse Themire), à Pétersbourg.

GALLITZIN (S. Exc. le prince), ministre des cultes et de l'instruction publique, à Pétersbourg.

GALLITZIN (S. Exc. le prince Dmitri), général de cavalerie, à Pétersbourg. Exempl. vél.

GASQ, docteur en médecine, à Paris.

GEROLD, libraire, à Vienne en Autriche.

GERVAIS (de), conseiller d'État actuel à Pétersbourg.

GLUCKSBERG, libraire, à Varsovie. Pour 12 exempl.

GOUVION-SAINT-CYR (S. Exc. le maréchal), ministre de la guerre, à Paris.

GRABIT, négociant, à Pétersbourg.

GRANDPRÉ, imprimeur-libraire, à Laval.

GYLDENSTOPE, conseiller d'État actuel, à Abo.

G..... (de), à Paris.

H

HALLER, Banquier, à Paris.

HARTMANN, libraire, à Riga. Pour 12 exempl.

HAUENSCHILD, directeur du Lycée Impérial de Tzarskoe-celo, à Pétersbourg.

HANSEN, magistrat, à Abo.

HENTCH, banquier, à Genève.

HENTCH, banquier, à Paris.

HINAM, horloger de la cour, à Pétersbourg.

HINKELMANN, à Pétersbourg.

HOLMBERG (de), secrétaire de la haute Cour de Justice, à Abo.

HOUDIN, libraire, à Gand.

HUMMEL (Vestrogoth), à Pétersbourg.

HUTCHINSON (madame), épouse de sir Christophe Hutchinson, membre du parlement britannique, à Londres.

J

JALOT, libraire, à Liège.

JANET et COTELLE, libraires, à Paris.

JULIEN (le chevalier), ancien Inspecteur aux revues, à Paris.

K

KAMENSKY (S. Exc. le comte), général d'infanterie, à Orel. Exempl. vél.)

KARADYKIN (S. Exc. madame la générale de), à Pétersbourg.

KASLOVSKY (madame de), à Pétersbourg.

KOTCHOUBEY (S. Exc. le comte de), ministre d'État, à Pétersbourg.

KOTHEN (le baron de), sénéchal du Gouvernement, à Vibourg.

KOTNISCHOFF (de), à Pétersbourg.

KRIVTZOFF (de), chambellan de S. M. l'empereur de Russie, à Paris.

KOUCHNIKOFF (de), sénateur, à Moscou.

KOURAKIN (S. Exc. la comtesse Nathalie de), à Paris.

KOUTOUSOFF-SMOLENSK (S. Exc. la princesse de), à Pétersbourg.

L

LABANOFF (Son Exc. le prince de), aide-de-camp de S. M., à Pétersbourg. Pour 1 exempl. papier vélin, et 1 ordin.

LAHARPE (le général César de), à Lausanne.

LAMBERT (le baron), ancien intendant des armées, à Paris.

LANCRY (de), à Pétersbourg.

LANGERON, (S. Exc. le comte de), gouverneur général de la Nouvelle-Russie, à Odessa.

Lanjuinais (le comte de), pair de France, à Paris.
Lanskoï (Paul de), officier des hussards de la garde.
Laval (S. Exc. madame la comtesse de), à Pétersbourg.
Leblanc, libraire, à Paris. Pour 2 exempl.
Le Roux, libraire, à Mayence.
Librairie (la) Grecque-Latine-Allemande, à Paris.
Lindstrom (le chevalier de), à Abo.
Liphart (de), conseiller d'État, à Pétersbourg.
Lieven (S. Exc. le comte de), ambassadeur de Russie, à Londres.

M

Malinovski (de), à Pétersbourg.
Malvert, à Marseille.
Malvirade (le chev. de), chargé d'affaires de France, à Pétersbourg.
Mannerheim (le baron de), gouverneur civil, à Abo.
Mariton frères, et compagnie, à Paris.
Mauduit, architecte de S. M. l'empereur, à Pétersbourg.
Merlin, libraire, à Paris.
Michaud (S. Exc. le lieutenant-général de), aide-de-camp de S. M., à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vél.
Michouieff (Athanase), à Moscou.
Montferrand (de), architecte de S. M., à Pétersbourg.
Morton, négociant, à Bordeaux.
Musnier, directeur de la Compagnie d'Assurance contre les incendies, à Paris.
Mussart, agent de change, à Paris.

N

Narichkin (madame de), à Pétersbourg, Pour. 1 exempl. pap. vélin.

NEILIDOFF (mademoiselle de), première demoiselle d'honneur de LL. MM. les Impératrices, à Pétersbourg. Pour 2 exempl.

NESSELRODE (S. Exc. le comte de), ministre des affaires étrangères, à Pétersbourg.

NICOLAI (le baron de), à Pétersbourg.

NICOLE (M. l'abbé), directeur du lycée Richelieu, à Odessa. Pour 2 exempl.

O

OJEROVSKA (S. Exc. madame la comtesse d'), à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vél.

ORLOFF (S. Exc. le général Alexis), aide-de-camp de S. M. l'Empereur, à Pétersbourg.

ORLOFF (S. Exc. le général Michel), à Pétersbourg.

OUBRIL (d'), chef de division au département des affaires étrangères, à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vél. et 1 ord.

OUDAM (S. Exc. le général), à Pétersbourg.

OUVAROFF (S. Exc. d'), président de l'Académie des sciences, à Pétersbourg. Pour 2 exempl.

P

PASCHOUD, libraire, à Paris. Pour 12 exempl.

PATAPOFF (S. Exc. le général de), à Semliamk.

PÈRE (le) supérieur de l'église catholique, à Odessa.

PERTHÈS et BESSER, libraires, à Hambourg. Pour 12 ex.

PIGNET, à Paris.

PIRÉ (le lieutenant général comte de), à Pétersbourg.

PITT (madame). Pour 2 exempl.

PLUCHART, libraire, à Pétersbourg. Pour 12 exempl.

POLIGNAC (madame la comtesse de), à Pétersbourg.

POTHEY, libraire, à Paris. Pour 2 exempl.

Povet (le comte de), à Paris.

Pozzer (de), consul de Danemark, à Odessa.

Pozzo-di-Borgo (S. Exc. le général), ambassadeur de Russie près le Roi de France, à Paris.

R

Raymond, employé au ministère de la guerre, à Paris.

Rehbinder (le baron de), à Pétersbourg.

Renard (madame), libraire, à Paris.

Reuterskiöld (S. Exc. le général de), sénateur, à Abo.

Rey, négociant, à Paris.

Richelieu (S. Exc. M. le duc de), à Paris.

Riss, libraire, à Moscou. Pour 12 exempl.

Roederer (le colonel), à Paris.

Rostock (mademoiselle de), à Pétersbourg.

S

Scardory Rygton (de), à Pétersbourg.

Scherbatof (S. Exc. le prince), à Pétersbourg.

Scheremetieff. (S. Exc. le comte de), à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vél.

Schkourin (de), colonel au régiment de Préobajensky, à Pétersbourg.

Schkourin (Paul de), colonel aide-de-camp de S. M. l'Empereur, à Pétersbourg.

Schröder (de), conseiller d'ambassade de S. M. l'empereur, à Paris.

Segaux aîné, secrétaire général de la Compagnie d'Assurance pour les incendies, à Paris.

Serra-Capriola (S. Exc. le duc de), ambassadeur de S. M. le roi des deux Siciles, à Pétersbourg.

Signeul (de), ministre de Suède, à Hambourg.

SION (de), colonel inspecteur des pages, pour le corps, à Pétersbourg.

SLEUNINE frères, libraires, à Pétersbourg. Pour 75 exempl.

SMITH (madame), à Pétersbourg.

SNELLMANN (de), docteur en théologie, à Abo.

SNELLMANN (de), sénéchal, à Abo.

SOLTIKOFF (S. Exc. le prince Alexandre), à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vélin.

SOLTIKOFF (S. Exc. le prince Serge), à Pétersbourg.

SOLTIKOFF (S. Exc. le prince Dmitri), à Pétersbourg.

SPIESS (de), secrétaire d'ambassade de S. M. l'Empereur, à Paris.

STAKELBERG, ministre de Russie, à Vienne en Autriche.

STERTY, consul de Suède, à Pétersbourg.

S. FLORENT, libraire, à Pétersbourg. Pour 12 exemp.

STIGLITZ, banquier, à Pétersbourg.

STRANDMANN (le baron de), à Paris.

STROGONOFF (S. Ex. madame la comtesse de), à Pétersbourg. Pour 1 exempl. vélin.

T

TARENTE (S. Exc. le maréchal duc de), à Paris.

TISSERAND, professeur, à Paris.

TOUR ET TAXIS (S. Exc. la princesse de LA), à Ratisbonne.

TRAITER (le colonel de), à Pétersbourg.

TRAVERSEY (le marquis de), ministre de la Marine, à Pétersbourg.

TREUTTEL et WURTZ, libraires, à Paris. Pour 100 exempl.

TROSTCHINSKY (de), conseiller privé, à Pétersbourg.

TROUBETSKY (S. Exc. le prince de), aide-de-camp général de l'Empereur, à Paris.

TSCHITSCHERIN (de), gentilhomme de la chambre de S. M. l'Empereur, à Paris.

V

VALLHEIM (le chevalier de), à Abo.

VALLENN (de), gouverneur civil, à Vibourg.

VASSENIUS (de), à Abo.

VASSILTSCHIKOFF (Son Exc. de), chambellan de S. M., à Pétersbourg.

VAUCHELLE, sous-intendant militaire, à Paris.

VEYHER, libraire, à Pétersbourg. Pour 12 exempl.

VICHKOVSKY (de), à Pétersbourg.

VITAL-ROUX, régent de la banque de France, à Paris.

VOLKONSKY (S. Exc. le prince de), aide-de-camp général de l'Empereur, à Pétersbourg.

VORONZOFF (S. Exc. le comte Michel de), lieutenant-général, à Paris. Pour 2 exempl.

Y

YERMOLOFF (d'), gentilhomme de la chambre de l'Empereur, à Pétersbourg.

Nota. La souscription sera fermée après la livraison du quatrième volume ; et la liste supplémentaire de MM. les Souscripteurs sera placée à la fin du dernier volume.



